


A.M. VEROL SENIOR
LIVREIRO ENCADERNADOR
LISBOA
Rua Augusta 171
Bilhetes de felicitações em figuras
A.M. VEROL SENIOR
ESPECIALISTA EM ESCRIPTURAÇÃO MILITAR
Rua Augusta, 171-LISBOA
Termos e Contratos
A.M. VEROL SENIOR
LIVRARIA E OFFICINA DE ENCADERNADOR
R. AUGUSTA, 171-LISBOA
LETRAS A receber
A.M. VEROL SENIOR
ENCADERNADOR EM TODO O GENERO
R. AUGUSTA, 171-LISBOA
Registo de Pretos
A.M. VEROL SENIOR
LIVREIRO
Rua Augusta, 171
LISBOA


A.M. VEROL SENIOR
ENCADERNA
E
VENDE LIVROS
Rua Augusta, 171-Lisboa.
A.M. VEROL SENIOR
ESPECIALISTA EM ESCRIPTURAÇÃO MILITAR
Rua Augusta 171-LISBOA
A.M. VEROL SENIOR
LIVRARIA
E
OFFICINA DE ENCADERNADOR
R. AUGUSTA 171-LISBOA
A.M. VEROL SENIOR
LIVREIRO
Rua Augusta, 171
LISBOA
Carga e movimento de Arreios
Objectos para Escriptorio



COLLECTION MICHEL LÉVY

LA

# DERNIÈRE EXPIATION

# OUVRAGES

DE

# LA COMTESSE DASH

Parus dans la collection Michel Lévy

| | |
|---|---|
| LES AMOURS DE LA BELLE AURORE | 2 vol. |
| LES BALS MASQUÉS | 1 — |
| LA CHAINE D'OR | 1 — |
| LES CHATEAUX EN AFRIQUE | 1 — |
| LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE | 1 — |
| LA DERNIÈRE EXPIATION | 2 — |
| LA DUCHESSE DE LAUZUN | 3 — |
| LA DUCHESSE D'ÉPONNES | 1 — |
| LE FRUIT DÉFENDU | 1 — |
| LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV | 4 — |
| LA RÉGENCE | 1 — |
| LA JEUNESSE DE LOUIS XV | 1 — |
| LES MAITRESSES DU ROI | 1 — |
| LE PARC AUX CERFS | 1 — |
| LE JEU DE LA REINE | 1 — |
| LA JOLIE BOHÉMIENNE | 1 — |
| MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN | 1 — |
| LA MARQUISE DE PARABÈRE | 1 — |
| LA MARQUISE SANGLANTE | 1 — |
| LE NEUF DE PIQUE | 1 — |
| LA POUDRE ET LA NEIGE | 1 — |
| LE SALON DU DIABLE | 1 — |
| LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE | 2 — |
| LES SUITES D'UNE FAUTE | 1 — |

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

LA

# DERNIÈRE EXPIATION

PAR

LA COMTESSE DASH

TOME PREMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

A SA SEIGNEURIE

LADY SUZANNE, COMTESSE DOUGLAS-HAMILTON.

Permettez-moi, chère Comtesse, de vous dédier ce livre, et daignez l'accepter avec la même sympathie qui vous l'offre. Vous êtes de ces personnes que l'on aime dès qu'on les a connues, et qu'on ne saurait plus oublier. J'espère que l'histoire d'un noble cœur arrivera jusqu'au vôtre, et que vous m'accorderez un peu de cette indulgence, un des plus grands charmes de votre esprit. Je vous la demande comme un souvenir; ne me la refusez pas, ce sera mon plus cher succès, le gage de tous les autres.

C^sse^ DASH.

Paris, le 15 juillet 1855.

LA

# DERNIÈRE EXPIATION

---

## I

### L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE.

Sept heures sonnaient à l'horloge de la cathédrale d'Arras. On était au jour des Rois de l'année 17... Une jeune personne de seize à dix-sept ans, en fourreau de gourgouran gris, avec un fichu menteur de linon, fort empesé, se rattachant par derrière, coiffée d'un petit bonnet à dentelles de Malines, rangeait des siéges autour du foyer et allumait des candélabres massifs, renfermant plusieurs bougies. A mesure que le salon s'éclairait, l'œil découvrait les murailles humides, comme le

sont les rez-de-chaussée de province, rarement habités, chez les bourgeois surtout. Une tenture de ces étoffes de laine chinées de couleurs sombres. avec des festons bizarres, entremêlés les uns dans les autres, encadrés dans des boiseries peintes en blanc, aux pointes arrondies, révélait la date de 1750. Une glace biseautée se trouvait entre les deux fenêtres, une autre sur la cheminée, encadrée comme la tapisserie; sur un carreau froid couraient quelques petits coussins; de lourds fauteuils en moquette à trois nuances, un canapé pareil, étaient débarrassés de leurs housses; les tables de jeu se chargeaient de paniers à jetons et de cartes; les rideaux, de la même étoffe que le meuble, retombaient en longs plis, et sur la console, semblable aux autres boiseries de l'appartement, brillaient quelques tasses de porcelaine allemande. Tout annoncait une solennité inaccoutumée et un de ces *grands jours*, qui, à cette époque, se célébraient pompeusement dans les familles du tiers état.

La jeune personne regarda si la pendule, à l'éléphant de cuivre et au socle de marbre blanc, se trouvait d'accord avec la cathédrale, et, se tournant vers un jeune homme, assis et rêveur à l'autre bout de la chambre, elle lui dit :

— Vous voyez bien, monsieur, que notre hor-

loge n'avance pas, et que mes tantes ont raison de se plaindre lorsque Maximilien se fait attendre pour souper.

— Vos tantes n'ont jamais tort, Charlotte, ni vous non plus ; mais Maximilien ne saurait être coupable, ni envers vous ni envers elles, il vous aime trop pour cela.

— Vous êtes bien nommé Ange, monsieur l'abbé, et l'ange de miséricorde encore !

— Vous qui n'en portez pas le nom, Charlotte, vous le mériteriez cependant mieux que personne, n'êtes-vous pas sans cesse occupée du bonheur des autres ?

— Vous savez, au contraire, combien je suis méchante. Mes frères me craignent, et vous-même...

— Moi, je vous bénis, ainsi que je bénis votre famille à chaque instant de la journée.

— Ma famille et moi nous sommes trop heureux de vous avoir. Voyez quel air joyeux a cette flamme, quelle clarté répandent ces bougies ; des bougies, oui, monsieur, rien de trop beau, de trop cher aujourd'hui pour tirer les rois avec nos amis, et surtout pour fêter le retour de M. le marquis, votre frère. Depuis dix ans, nous ne l'avons pas revu, je me le rappelle à peine. Ce doit être un beau seigneur, n'est-ce pas ?

— Je ne le sais pas plus que vous, répondit mé-

lancoliquement l'abbé de Randay, vous oubliez donc que le marquis m'est aussi étranger qu'à vous-même !

— Il ne le sera plus désormais, puisqu'il va passer l'hiver à Arras. L'ancien hôtel de votre famille, remeublé pour lui, deviendra le centre des gens de bel air, et on daignera nous y recevoir quelquefois aussi, je l'espère.

— Ni mon frère ni moi, ne pouvons oublier ce que nous devons à votre excellent père, Charlotte. Sans lui, pauvres orphelins, des gens d'affaires cupides n'auraient pas laissé une bribe de notre héritage. Il nous a élevés, soignés, chéris comme ses enfants; aussi tous les Robespierre doivent se regarder comme chez eux à l'hôtel de Randay.

— Ce soir nous aurons beaucoup de monde, pourvu que M. le marquis ne s'ennuie pas. Et quel gâteau ! Je suis allée moi-même aux Ursulines prier la bonne mère Sainte-Croix de me le faire faire exprès. Vous verrez, Ange, comme il est beau ! Les armes de Randay au milieu et le chiffre de mon père au-dessous ! Mon pauvre père, malgré l'absence, il est toujours là pour ses enfants !

— Maximilien attend-il mon frère?

— Pas encore, je ne sais pourquoi ; et, si vous me le permettez, puisque l'occasion s'en présente, je vous ferai part de mon inquiétude.

— Inquiétude sur Maximilien? reprit le jeune homme en levant son limpide regard, vous ne devez en avoir aucune.

— Écoutez-moi un instant, monsieur l'abbé, et vous me comprendrez mieux. Vous savez quelle tendresse sans bornes me lie à mon frère, vous savez, qu'après Dieu, il est ce que j'ai de plus cher au monde, car mon respect, mon admiration pour mon père, ne viennent qu'après cette affection plus égale et plus réciproque. Eh bien, cette affection me rend clairvoyante, elle me donne une lucidité que l'expérience refuserait à mon jeune âge. Je lis dans la pensée de ce frère chéri, je lis dans ses actions les plus insignifiantes, et, maintenant je n'y lis plus la même chose. Depuis son plaidoyer sur la foudre, Maximilien a de l'ambition, il fréquente des gens dangereux, des philosophes, il ne va plus à l'église, il évite nos réunions de famille, et enfin il lit Jean-Jacques Rousseau!

Le prêtre sourit imperceptiblement.

— Moi aussi j'ai lu Jean-Jacques Rousseau, répondit-il, après un instant de silence.

— Oh! vous, vous pouvez tout lire. Votre cœur, votre raison, votre âme, tout est tranquille, mais Maximilien! Ne vous rappelez-vous donc plus son caractère? Avez-vous oublié notre enfance? avez-vous oublié la dernière recommandation de ma

mère, au lit de mort, lorsque, remettant ses enfants entre les bras de son mari, elle lui dit ces mémorables paroles, la main posée sur la tête de son premier-né :

« — Pour celui-ci, mon ami, veillez sur lui plus que sur les autres. Il porte le germe de passions indomptables; une fois éveillées elles ne s'arrêteraient plus, et vous seriez responsable des suites. Veillez, veillez sur lui !...

« Et ma mère disait la vérité, Ange. Mon frère n'a ni nos sentiments ni nos principes. Remarquez-le, il nous entraîne tous à son opinion, lorsqu'il discute, et ne prend jamais la nôtre. Peu à peu il s'insinue dans nos convictions, et, quand il me quitte, je me trouve moins croyante. J'ai peur, je ne sais de quoi, mais j'ai peur. Il raille la noblesse, il refuse de rendre ses devoirs à ceux que la naissance place au-dessus de lui, il nous entretient de tous ces rêves du philosophe de Genève, et, vous le voyez, il n'a pas encore été au-devant de M. le marquis.

— Maximilien est un grand esprit, Charlotte, un grand cœur aussi, croyez-moi, et vous vous tourmentez inutilement. Peut-être rêve-t-il, ainsi que vous venez de le dire, mais ses rêves sont sans importance. Il raille la noblesse, parce qu'il raille tout en se jouant, et vous prenez au sérieux cette

disposition de la jeunesse. Élevé avec nous, il ne songe pas plus aux distances que nous n'y songeons nous-mêmes. Il verra son ami d'enfance lorsque celui-ci se rencontrera avec lui, tout cela sans affectation, sans empressement bien vif de part et d'autre. C'est tout simple. Chacun a ses préoccupations : mon frère a la cour et le monde, Maximilien le palais et la bazoche. Ne vous tourmentez pas, Charlotte, je vous assure que c'est inutile.

— Vous n'aimez pas votre frère comme j'aime le mien, Ange ; vous n'avez pas mis dans lui tout votre avenir, toute votre existence. La nature même de vos saintes fonctions vous interdit les attachements terrestres, mais moi ! voilà pourquoi je suis plus clairvoyante. Je vous le répète, les idées de Maximilien changent. Depuis le départ de mon père, et il y a longtemps, hélas ! il a pris une route nouvelle. Mes tantes et moi ne lui inspirons pas la même crainte, il nous domine, il nous est supérieur, il le sait, et il en abuse peut-être. Quant à mon jeune frère !...

— Augustin est un étourdi et rien de plus, Charlotte. Le retour de votre père mettra ordre à cela.

— Le retour de mon père ! reviendra-t-il, le croyez-vous? Où est-il ? le savons-nous seulement ? Il nous a prévenus qu'il ne nous écrirait pas, il

nous a défendu de nous inquiéter, mais deux ans sans nouvelles ! Il promène sa douleur dans toute l'Europe, sans doute; cette douleur qu'il n'a pu guérir ici, entouré de notre affection, le tuera peut-être à l'étranger. Le souvenir de ma mère ineffaçable, même par notre tendresse, s'effacera-t-il devant des distractions vulgaires ? Je ne le crois pas. En un jour comme celui-ci, n'avoir que son portrait, nous trouver orphelins. Orphelins ! Et qui sait si nous ne le sommes pas réellement?

Elle se laissa tomber sur un siége et fondit en larmes.

— Ma chère et bonne Charlotte, pourquoi vous laisser abattre ainsi? Pourquoi douter de la bonté de Dieu? Il protége votre père, le meilleur et le plus honorable des hommes. S'il lui a repris sa compagne, s'il a mis dans son âme un chagrin incurable, il avait ses desseins apparemment. Louons-le de toutes choses et attendons.

— Vous avez raison, monsieur, il faut être gai aujourd'hui, cela nous porterait malheur de pleurer. Voyons ! tout est-il bien ? ne manque-t-il plus rien ici ? M. le marquis pourra-t-il se croire un instant chez des gens de qualité ? dit-elle en souriant.

— Il sera chez des amis, ce qui vaut mieux que tout, Charlotte. Mais quels sont les convives ? Vous ne me les avez pas nommés.

— D'abord toute la famille. Puis Sa Révérence l'abbé de Saint-Waast, auquel nous devons l'éducation de mes frères, et M. le chanoine Aimé, qui vous a si bien protégé près de monseigneur l'évêque ; M. le chanoine Devic, M. et madame Lebon, M. Massion...

— M. Massion ! et sa femme, sans doute ?

— Non, sa femme est malade, comme à l'ordinaire, la pauvre créature ! et que c'est dommage ! Je ne saurais vous dire, Ange, combien madame Massion me semble tout à la fois charmante et malheureuse. Elle ne se plaint jamais, elle n'accuse pas son mari, je parierais cependant qu'elle a beaucoup à s'en plaindre. Cet homme me déplaît, il porte sur son visage une expression fausse, méchante, sournoise ; il n'est pas bon père, il rudoie sans cesse cette charmante petite Jeanne, si douce et si jolie. Je suis fâchée que Maximilien le prenne pour ami, je vous assure ; je le crois dangereux, et, si vous pouviez l'en détourner, vous nous rendriez un grand service.

— Maximilien juge mieux que nous, ma chère Charlotte, et toute mon affection pour lui ne me donne pas le droit de conseil. Mais qui donc avons-nous encore ?

— Madame et mademoiselle Deshorties, la fiancée de mon frère aîné ; M. Buissart, M. Langlais,

M. l'avocat général de Rusé, M. Dubois de Fosseux, vous voyez que nous choisissons notre compagnie.

— Et sans doute aussi M. Charamant, M. Ensart, tous les *Rosatis*, amis de Maximilien ?

— Certainement. Et, si nous pouvions l'engager à nous lire sa jolie chanson de la Rose, comme je serais heureuse ! M. le marquis verrait que nous avons des poëtes à Arras, et que, pour ne pas être un homme de cour, son compagnon d'enfance n'en est pas moins un homme d'esprit.

— La belle mademoiselle Deshorties le priera, vous le lui demanderez, il ne vous résistera pas.

— Je vais maintenant chercher mes tantes, leur annoncer que tout est prêt, que notre salon a aussi bon air que celui de M. l'intendant, et elles en seront très-fières.

— Allez, Charlotte, pendant ce temps je préparerai les parties, car vous n'y avez pas songé, reprit l'abbé en souriant.

— Que voulez-vous, je pensais à mon frère, et cette idée-là chasse les autres.

Mademoiselle Robespierre sortit, le jeune prêtre, au lieu de s'occuper des cartes, resta assis à la même place, rêveur et préoccupé. Son beau regard fixé vers le ciel respirait à la fois une charité divine et une croyance inspirée. Rien ne peut donner l'idée de cette physionomie d'apôtre, et cette âme,

réservée à tant d'épreuves, se peignait tout entière dans ses traits. Ses réflexions se résumèrent par une prière :

— Oh ! mon Dieu ! protégez ma famille adoptive !

Il essuya une larme tombant lentement sur sa joue, au moment où Augustin Robespierre ouvrait la porte. Ce jeune homme, à peine adolescent alors, portait sur son visage un air de résolution et d'enjouement qui l'embellissait encore. Grand, bien fait, d'une tournure avantageuse, sans être d'une beauté accomplie, il devait plaire et il plaisait. L'abbé de Randay, chéri de toute la maison, se tourna doucement vers lui et lui fit compliment sur sa toilette.

— N'est-il pas vrai, Ange, que j'ai de beaux boutons d'acier ?

— Superbes, mon ami, et ils ressortent à merveille sur cet habit bleu de ciel.

— C'est Charlotte qui me les a donnés au jour de l'an, elle savait que je les désirais, elle est si bonne, Charlotte.

— Et vous, si vous continuez à travailler, vous serez bientôt aussi habile que Maximilien ; vous deviendrez comme lui avocat, vous aurez comme lui des prix aux concours des sociétés savantes et littéraires.

Le jeune homme fit une moue assez significative.

— Je n'aime pas à travailler, et c'est justement pour cela, Ange, que je désirais vous parler en particulier depuis longtemps.

— A moi?

— Sans doute, et à qui donc? Nous n'avons que des protecteurs et des amis, vous êtes le meilleur de tous, à vous seul je dirai toute ma pensée.

— Espérons que vous n'êtes point orphelin, mon enfant, que Dieu vous rendra votre père. Parlez néanmoins, je vous écoute.

— Eh bien, l'abbé, je ne veux pas être avocat.

— Vous ne voulez pas être avocat! et pourquoi?

— Parce que je ne suis pas fait pour la vie tranquille, parce que j'aimerais à me battre et à me faire soldat.

— Ce n'est pas l'intention de votre famille, elle vous a destiné à devenir un savant.

— Un savant! Augustin! dit Charlotte qui rentrait, — oui, un savant aux quilles et au billard.

— Charlotte! vous me forcerez à vous prouver que je ne suis plus un enfant, à exercer mon autorité de frère sur vous, à imiter Maximilien, à me faire craindre, enfin.

— Vraiment!

— D'abord tout ce que Maximilien fera, je le ferai, j'y suis décidé.

— Augustin, épouserez-vous aussi mademoiselle Deshorties ?

— Vous riez toujours, monsieur l'abbé, et ce n'est pas bien. Mademoiselle Deshorties aime mon frère, je la trouve très-belle ; pourtant, si j'avais à choisir, ce n'est pas elle que je prendrais.

— Et qui donc ?

— Ah ! voilà !...

Et il se mit à soupirer à la façon des amoureux surnuméraires.

— Vous avez une maîtresse, Augustin ?

— Ma sœur, je n'ai point de maîtresse, j'ai un sentiment.

— Pour qui, Augustin, pour qui ?

— Devinez ?

— Pour mademoiselle Ansart ou mademoiselle Charamant ?

— Non !

— Mademoiselle de Janu, que vous vantez tant ?

— Non.

— Alors, je ne sais pas.....

— Ne vous creusez pas l'esprit, vous ne trouverez jamais. Seulement je veux bien vous le dire, j'ai besoin de le dire à quelqu'un, et vous êtes mes meilleurs amis, vous ! Celle qui me plaît s'appelle Madeleine, elle est belle, oh ! belle, comme la Vierge des Sept-Douleurs que ma tante a dans sa

chapelle. Elle est triste, blanche et pâle, elle est blonde aussi, elle contemple et le ciel que Dieu habite, et la terre où elle souffre, et rien autre chose, si ce n'est son enfant martyre aussi.

L'abbé de Randay l'écoutait, d'abord avec cette mélancolie indulgente qu'un homme religieux, lorsqu'il a du cœur, accorde toujours aux erreurs de la jeunesse passionnée, puis il devint à son tour pâle et tremblant; il attendit les paroles d'Augustin et les saisit une à une, comme s'il eût voulu les graver dans sa mémoire, et s'écria tout à coup :

— Malheureux enfant ! Pas un mot de plus ! que votre imagination même ne se permette pas une pensée coupable envers celle que vous appelez la mère de douleurs, ce serait un crime. Elle est belle, elle est désolée, Dieu seul doit regarder cette beauté et cette désolation. Taisez-vous, taisez-vous !

— Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ? demanda Charlotte ; qu'avez-vous dit pour émouvoir ainsi notre saint Ange, Augustin ?

— Rien, ma chère. Il a seulement touché, sans le savoir, à une des cordes les plus vibrantes de mon cœur, il s'en abstiendra désormais, je l'espère. Augustin est bon, il a confiance en moi, il me croira si je lui assure qu'il commettrait une mau-

vaise action en augmentant des chagrins devenus un supplice.

Le jeune homme examinait attentivement son ami, effrayé, étonné surtout ; sa physionomie trahissait déjà ses impressions, et il ne put s'empêcher de dire :

— Ah ! vous la connaissez aussi. Ah ! vous savez qui est Madeleine. Vous savez tout cela.....

— Je suis le ministre de celui qui console, Augustin, je cherche les douleurs et je n'ai pas de peine à les trouver, la terre en est semée !

Il y eut un moment de silence entre ces jeunes êtres, si gais tout à l'heure. Augustin, le plus léger des trois, retrouva bien vite sa bonne humeur.

— Ange, reprit-il, j'ai rencontré M. le marquis, en chaise sur la place. Mon Dieu ! qu'il est beau et bien vêtu. Est-ce que tous les seigneurs à Versailles sont ainsi, dites-moi ?

— Aussi beaux, non peut-être, mais aussi élégants, bien davantage. Mon frère n'a sans doute pas mis ses plus grandes magnificences en notre province.

— Ah ! que mes boutons d'acier et mon camelot bleu de ciel sont peu de chose auprès de la moire et des diamants ! ajouta le jeune homme en soupirant encore.

— Et combien vous êtes peu de chose auprès

de M. le marquis et des seigneurs de la cour, M. Augustin mon frère. Il faut vous en consoler.

— Ma sœur, je vaux tous les nobles de Versailles.

— Qui vous a dit cela ?

— Maximilien.

— Vous le voyez, Ange, reprit sa sœur avec tristesse.

Le prêtre ne répondit rien.

— Enfin, continua Augustin, M. le marquis va venir et beaucoup de beau monde. M. de Fosseux, M. le duc, tous les amis de la famille.

— Allez donc chercher mes tantes, Augustin ; qu'elles donnent vite leur coup d'œil ici, avant qu'on arrive. J'ai fait de mon mieux, mais si je me suis trompée !

Augustin ouvrait la porte au moment où mesdemoiselles Robespierre entraient. Elles étaient âgées et portaient, comme toute cette famille, une sorte de cachet fatal et mélancolique sur leur front. Charlotte courut à elles, leur prit la main, les conduisit tout autour du salon, leur montrant ses apprêts et ses magnificences avec un orgueil de jeune fille peu accoutumée au luxe. Les tantes approuvèrent, Charlotte n'avait rien oublié ; elle se sentit fière et heureuse de tels éloges et ne put s'empêcher de le dire à Augustin, qui se moquait d'elle selon la coutume des frères dans leur enfance.

— Ce sera superbe, ma tante, quoique prétende M. Augustin, vous verrez, j'y ai veillé soigneusement.

— Bien, Charlotte, bien ma fille, ne vous occupez pas de ce mauvais sujet. Il est six heures et demie, et l'on va arriver, tout est prêt, tout est bien, c'est l'essentiel.

— On sonne déjà, il était temps, ma tante.

La servante se montra dans le vestibule et cria à ses maîtresses :

— C'est M. et madame Massion ; ils ôtent leurs galoches.

— Madame Massion ! Quel miracle ! Elle n'est donc pas malade ?

— Seigneur, murmura Ange, venez à notre aide. A quelle épreuve nous réservez-vous !

Les convives annoncés entrèrent.

Madame Massion était une femme de vingt-sept ans environ, belle et régulière comme une de ces admirables madones d'Italie. Son teint pâle, ses yeux bleus à cils d'ébène, entourés d'un cercle noir, indiquaient une souffrance incessante et combattue. Elle souriait d'un de ces sourires brisés, révélateurs plus sûrs de la douleur profonde que les larmes. Sa taille, svelte et frêle, se ployait au moindre mouvement, semblable au palmier devant la tempête. Vêtue d'une robe très-simple et plus

vieille que son âge, ses beaux cheveux cachés sous une coiffe de douairière, elle affichait ainsi une absence complète de prétention, un renoncement total aux plaisirs et à la coquetterie.

Néanmoins qu'elle était belle et séduisante ! On ne pouvait la voir sans rêver, sans désirer la revoir encore, ni l'oublier après l'avoir vue.

M. Massion, procureur, était de ces hommes à physionomie obséquieuse, qui, tout en cherchant à tromper, ne trompent guère, tant on se méfie de leurs façons hypocrites. Petit, maigre, au nez pointu, aux lèvres pincées, sa mise avait la sévérité de sa profession, jointe à une propreté recherchée approchant de l'élégance. Ses yeux, presque toujours bénins, devenaient effrayants lorsqu'il oubliait de les déguiser. Nul ne savait mieux que lui le rang de chacun, nul ne rendait avec plus d'exactitude ce qu'il devait à la fortune et à la naissance. Il saluait jusqu'à terre les nobles et les grandes dames, mais il se posait fièrement en face de la bourgeoisie et de la magistrature petite, sous prétexte que sa mère et sa femme étant demoiselles, il avait du sang et des alliances de gentilhomme, et que par conséquent il leur était supérieur de toutes les manières. Fin, rusé, spirituel, retors et instruit, sa clientèle était considérable. Il ne passait pas pour un homme irréprochable en

fait de probité, mais ceux mêmes qui l'accusaient le plus étaient souvent obligés de recourir à lui dans les affaires litigieuses et difficiles. Son savoir en jurisprudence était proverbial à Arras.

— Quelle bonne fortune que de vous avoir, madame, dit l'aînée des deux tantes en saluant madame Massion d'un air joyeux, nous n'osions pas y compter.

— Mon mari a exigé que je vinsse, mademoiselle; je suis toujours bien malade, et je n'aurais pas apporté ici mon visage de trouble-fête, si M. Massion ne l'avait ordonné absolument.

En parlant ainsi, ses yeux cherchaient M. de Randay et se tournaient vers lui en suppliants.

— Nous devons donc remercier M. votre mari, madame. Et pour tout le monde, ajouta l'autre sœur.

— Ma femme veut me transformer en tyran, mesdames, mais n'est-il pas bien naturel que je tienne à la mener avec moi, chez vous surtout ?

— Je sais, monsieur, que cette tyrannie est de l'affection et de la bonne grâce, aussi je vous en garde toute ma reconnaissance, seulement je crains d'être peu agréable à nos amis.

— Ah ! madame.

On sonna encore, un carrosse s'était arrêté en face de la maison, deux laquais se précipitèrent dans

le vestibule ; les servantes ébahies devant leurs livrées se rangèrent sans leur répondre lorsqu'ils dirent que M. le marquis de Randay, leur maître, demandait mesdemoiselles Robespierre.

On entendit ce nom dans le salon, et la petite société se mit aussitôt en mouvement. Ange fit quelques pas vers son frère ; les maîtresses du logis coururent, ainsi qu'Augustin, jusqu'à moitié du corridor. M. et madame Massion restèrent seuls, l'abbé se tenant pour ainsi dire devant elle, quoiqu'un peu éloigné. Son mari s'approcha et lui dit :

— Souvenez-vous de mes ordres, madame, et exécutez-les de point en point.

— Oh ! monsieur, emmenez-moi, je vous en conjure, si vous ne voulez pas que je meure ici.

— Ah ! M. le marquis, s'écria le procureur sans répondre et changeant subitement de voix comme d'expression, quel bonheur de vous revoir parmi nous.

---

## II

### LE GATEAU DES ROIS.

M. de Randay était un homme de trente ans à peu près, beau, distingué, suprême d'élégance et de bon goût. En paraissant dans ce cercle bourgeois et provincial, en semant autour de lui ses parfums, ses paillettes, ses bons mots et ses façons de cour, il formait un disparate complet et presque choquant. Il portait un habit de velours puce brodé en soie pareille, relevé de quelques bouillons d'or, et de boutons *herborisés*, mode négligée de l'époque ; ses dentelles n'étaient que de la malines, enfin le dieu se couvrait de nuages autant que cela lui était permis pour ne pas déchoir, mais ses rayons les perçaient encore et il resplendissait malgré tout.

— Monsieur le marquis, vos très-humbles servantes, répétèrent les bonnes vieilles filles.

— Mes servantes, mesdemoiselles ! mes amies et protectrices, à moins que vous ne soyez bien changées. Mademoiselle Charlotte, que vous voilà belle ! Augustin, je ne vous reconnaissais point tant vous me semblez raisonnable, vous n'étiez point ainsi au collége Louis-le-Grand, quand vous mettiez à sac mon office et le jardin de mon hôtel. M. Massion, tout à vous. Ange, mon bon frère, trop heureux de vous voir. Madame...

Un salut froid et cérémonieux à l'adresse de madame Massion termina cette distribution de bonnes grâces. La jeune femme s'appuya sur la console, ses forces trahissaient sa volonté. On se rapprocha de la cheminée, le marquis chauffa ses talons rouges, en passant son chapeau à plumes d'un bras à l'autre avec une aisance pleine de charme ; puis il promena ses regards tout autour de lui en homme qui retrouve d'anciennes connaissances.

— Voici donc le salon de mon cher tuteur ! Voici mes vieux amis, ces candélabres, ces meubles, cette pendule, tout ici me rappelle le temps le plus heureux de ma vie et ce que je dois à votre famille, mesdemoiselles.

Tous les Robespierre s'inclinèrent.

— Mais où est Maximilien ? mon camarade

de jeux et d'étude. Comment se fait-il que je ne l'aie pas vu encore.

— Il va rentrer, monsieur le marquis, il va rentrer bientôt.

— Maximilien est fort répandu, mon frère, il a de nombreux amis dans la noblesse, dans le clergé surtout. Maximilien est un avocat très-remarquable et très-remarqué, son temps est pris un peu par la poésie, un peu par la société, beaucoup par sa profession et ses affaires, il ne peut donc être exact comme les désœuvrés.

— Ceci est à mon adresse, Ange, n'est-ce pas? Je ne prends pas la mouche pour une épigramme, de votre part surtout. Je suis heureux de ce que vous me dites ; Maximilien est presque autant mon frère que vous. Enfin, mesdemoiselles, avez-vous quelques nouvelles de mon cher tuteur? Sait-on...

— Rien, monsieur, répondit l'aînée des tantes d'un accent douloureux, rien. Le sort de mon malheureux frère est un mystère pour ceux qui l'aiment, il ne nous a pas écrit un mot depuis son départ.

L'entrée de madame Deshorties et de sa fille interrompit cette conversation, heureusement, car un nuage de tristesse se répandait sur le cercle tout entier. M. Massion murmurait en levant les yeux au ciel.

— Pauvre M. Robespierre ! Un si brave homme !

Personne ne l'entendit, excepté sa femme, qui ne s'occupait que de lui.

Mademoiselle Deshorties, grande et belle fille de dix-neuf ans, fraîche et gaie, embrassa Charlotte et sa tante, salua d'un mouvement de tête madame Massion et Augustin, puis, s'arrêtant devant MM. de Randay, elle leur fit à tous les deux une révérence qui sentait son couvent d'une lieue. Ils la lui rendirent presque avec le même cérémonial.

L'abbé mit son frère au courant des projets de mariage.

— Ah ! Maximilien est un heureux coquin, répondit-il, elle est charmante.

Depuis l'entrée du marquis de Randay dans le salon, la gaieté de Charlotte avait disparu et faisait place à un embarras que chaque minute redoublait. Elle cherchait à s'en rendre compte sans y parvenir.

— D'où vient cela, se demandait-elle, je parle à Ange comme à mes frères, et Ange est tout aussi grand seigneur que lui. Pourquoi celui-là me fait-il peur ? Pourquoi mon cœur se serre-t-il quand il me regarde ?

Les premières impressions de l'âme se sentent et ne s'expliquent pas.

Il arriva de nouveaux convives, tous présentés à M. le marquis, tous reçus par lui avec cette

aménité, ce tact exquis, la vraie marque des vrais grands seigneurs. Il se rappelait leurs anciennes relations, les noms de leurs enfants, leur parenté tout entière, chacun s'émerveillait. Une des personnes présentes se tourna vers madame Massion, et lui demanda tout haut, au milieu du cercle, comment se portait la petite Jeanne.

Cette question bien simple et bien naturelle produisit sur la pauvre femme un effet inattendu. Elle devint plus pâle encore et ne trouva point la force de répondre. Son mari s'empressa de prendre la parole et d'assurer que Jeanne se portait à merveille.

M. de Randay ne s'aperçut point sans doute de cet incident, il ne tourna pas la tête.

— Depuis combien de temps n'étiez-vous pas venu ici, monsieur? recommença l'intrépide questionneur.

— Depuis sept ans, monsieur.

— Ah ! Je croyais que vous aviez passé dans vos terres l'été de la grande disette ?

— Non, monsieur, depuis sept ans je n'ai pas revu ma ville natale.

Madame Massion poussa une sorte de gémissement que son mari étouffa sur-le-champ en lui proposant de prendre l'air.

— Ma femme est si malade, disait-il d'un air attendri. Pauvre amie ! c'est cruel.

— Il fallait la laisser au logis, interrompit brusquement le chanoine Aimé ; la chère dame a besoin de son lit et des soins d'un docteur, vous ne la ménagez pas assez.

— Ah ! monsieur, je l'aime tant, et elle est si bonne.

Chacun savait à quoi s'en tenir sur la première de ces assertions, et, quant à la seconde, elle ne rencontra pas un contradicteur.

— Où peut être Maximilien, Ange ? dit tout bas Charlotte.

— Je ne comprends pas son absence. Pourtant, M. l'abbé de Saint-Waast n'étant pas encore arrivé, peut-être est-il allé chercher Sa Révérence.

— M. le marquis doit trouver ce peu d'empressement au moins singulier, lui si aimable, si prévenant pour la famille ; il se souvient des moindres choses.

— Vous croyez, répondit le jeune homme rêveur, il me semble qu'il en a oublié beaucoup cependant.

— Ah ! mon Dieu, j'y pense, s'écria Charlotte en se frappant le front, Maximilien est si distrait, il est capable de marcher toute la nuit sans trouver son chemin.

— Ah ! cela est possible !

Du bruit dans la rue, un coup de sonnette vio-

lent, des pas dans le corridor, annoncèrent l'arrivée de gens d'importance.

— Voilà M. l'abbé, continua Charlotte, nous allons voir.

Ange ne s'était pas trompé, Maximilien Robespierre entra à la suite du vénérable abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Waast, le même auquel il devait son éducation, le même qui l'avait toujours protégé depuis. Il aperçut M. de Randay, et un imperceptible froncement de sourcils fut la seule marque qu'il donna d'une émotion quelconque.

Robespierre avait alors vingt-trois ans, son masque blafard et presque immobile ne reflétait rien et n'exprimait qu'à volonté. Son œil, ardent lorsqu'on ne l'observait pas, prenait une câlinerie féline, ou se voilait sous une glace impénétrable suivant le besoin du moment. Le portrait de cet homme, malheureusement trop célèbre, est partout, tout le monde le sait par cœur et il serait superflu de le recommencer. Jeune, il ne manquait pas d'un certain charme. Sa famille entière l'adorait, et la charmante mademoiselle Deshorties éprouvait pour lui une de ces passions chastes et idéales des jeunes filles, qui transforment en héros le bien-aimé qu'elles ont choisi.

Certes personne à cette époque n'eût deviné

dans cet homme de mœurs sévères, dans cet avocat diffus, dans ce frère, dans cet amant romanesque, l'homme qui décima la société, et qui sema la France d'échafauds. Il était, ou il semblait, doux, bon, mélancolique, rêveur presque toujours, quelquefois gai et jovial. Il aimait sa sœur et son frère, il aimait ses tantes, il vénérait la mémoire de son père et de sa mère ; sa sensibilité se poussait si loin même, qu'elle s'étendait jusque sur les animaux insignifiants, les lapins, les moineaux, les pigeons surtout. Robespierre, le terrible Robespierre, pleurant la mort d'une colombe ! C'est pourtant ce que les Mémoires de Charlotte nous révèlent. Hélas ! combien n'a-t-il pas depuis immolé de colombes !

Le marquis, après avoir présenté ses devoirs à l'abbé de Saint-Waast, s'avança le premier vers son ancien ami et lui tendit la main, que celui-ci hésita à prendre. Dans ce temps-là les *poignées de main* ne se donnaient point comme aujourd'hui ; cette mode anglaise, importée par la rage de l'anglomanie, n'était point connue chez nous. Un serrement de main signifiait quelque chose, c'était une marque d'affection ; de la part d'une femme, c'était une faveur, du marquis à Maximilien Robespierre, c'était un honneur très-rarement accordé.

— Eh bien, dit le gentilhomme devinant cette

hésitation, ne me reconnaissez-vous plus, Maximilien ?

— Monsieur le marquis.....

— Quelle cérémonie pour d'anciens camarades ! Prenez garde, c'est de l'orgueil.

— Je vous jure.....

— Êtes-vous heureux de me revoir ? Prouvez-le-moi en me traitant comme autrefois. Cherchez dans vos souvenirs, mon amitié date de votre naissance. Je vous ai vu venir au monde, j'étais avant vous dans la maison de votre père. A présent qu'elle est devenue la vôtre, ne m'en ferez-vous plus les honneurs ?

— J'ai bien du plaisir à vous retrouver, monsieur, soyez-en convaincu. En ce jour de réunion de famille, si celui que vous venez de nommer tout à l'heure était présent, rien ne me manquerait plus, puisque vous voilà de retour.

— Hélas ! mon ami, comment savoir son sort ? Je...

— Nous en causerons dans un autre moment, si vous le permettez ; n'attristons pas notre gâteau, songeons à ce que Dieu nous a laissé plus encore qu'à ce qu'il nous a pris.

— Vous avez raison, Maximilien, songeons au présent. Vous êtes heureux, n'est-ce pas ? Une sœur charmante, une prétendue adorable, une

famille modèle, d'excellents amis, une honnête fortune, une bonne position, du talent, une considération méritée, que vous manque-t-il ?

— Rien, dit Robespierre avec calme.

— Il a reçu ce soir un témoignage bien flatteur de l'estime que lui porte notre respectable évêque, interrompit l'abbé de Saint-Waast, il a été nommé par monseigneur membre du tribunal criminel.

— Et vous ne nous en disiez rien !

— Votre amitié et Sa Révérence ne m'en ont pas laissé le temps. Ce n'est pas la seule nouvelle que j'apporte ce soir. Il m'en reste une autre dont ma sœur Charlotte sera très-heureuse. J'ai risqué une surprise à ma famille, j'ai bien fait, car j'ai réussi au delà de mon espoir.

— Qu'est-ce donc ?

— Vous le saurez au dessert, d'ici là pas de questions, ce serait inutile.

— Oh ! le méchant frère.

— N'est-il pas vrai, mademoiselle Charlotte ?

— Il est toujours ainsi, monsieur le marquis, demandez plutôt à M. l'abbé de Randay.

Ange n'était point à la conversation, ses yeux ne quittaient pas madame Massion, qui semblait souffrir davantage de moment en moment. Nul, excepté Maximilien, à qui rien n'échappait, ne s'aperçut de cette préoccupation. Charlotte n'y songeait

guère, M. le marquis, entouré de compliments, avait bien assez à faire d'y répondre.

On passa dans la salle à manger, où le souper attendait depuis longtemps déjà. Les places furent scrupuleusement choisies et distribuées selon les prétentions de chacun. La hiérarchie obligée de la société d'alors avait ces exigences. Charlotte resta auprès de l'abbé de Randay, qui, lui-même, se mit à côté de madame Massion, dont le mari dut s'asseoir à l'autre bout de la table, à sa grande contrariété sans doute.

Pendant le bruit que faisaient les assiettes et les préliminaires du service, Ange put glisser quelques mots à l'oreille de sa voisine.

— Du courage, madame, au nom de votre fille, au nom de notre Sauveur, qui souffrit pour vous bien plus que vous ne souffrez.

— Oh! je n'en puis plus, monsieur, je me sens mourir. Quand il m'a conduite ici, il savait d'avance à quel supplice j'étais condamnée.

— Acceptez-le comme expiation, madame, Dieu vous en impose une, c'est une grâce qu'il vous fait, il pourrait vous l'envoyer plus cruelle encore.

— Plus cruelle ! Oh ! monsieur, pardonnez-moi de vous le dire, mais on comprend que vous n'avez jamais aimé !

Ce fut au tour de M. Massion de suivre les ges-

tes, de dévorer de loin les paroles de sa femme ; sous prétexte de s'occuper d'elle, il ne lui laissa pas le temps de dire ni d'en entendre davantage. La malheureuse créature endura pendant ce mortel repas ce que bien peu de gens supportent en toute leur vie.

— Enfin, murmurait-elle, j'espère que j'y succomberai !

La conversation devenait générale. M. le marquis se plaisait à rappeler les souvenirs de son enfance, il invoquait ceux de Maximilien, et parmi eux il en est un que je ne puis m'empêcher de raconter, tant il forme un contraste étrange avec le reste de la vie du dictateur de 93.

— Aimez-vous toujours les oiseaux, Maximilien?

Robespierre sourit.

— Dussiez-vous me trouver puéril, monsieur le marquis, je vous avoue cette faiblesse, je les aime toujours.

— Vous pleureriez encore votre pigeon?

— Je ne le pleurerais pas, je suppose, mais je le regretterais.

— Et pardonneriez-vous aux étourdis, aux auteurs involontaires de vos regrets ?

— Ah ! vous vous souvenez.....

— Si je me souviens ! J'ai souvent raconté cette

petite histoire comme une preuve de votre bon et noble cœur.

— Nous la direz-vous, monsieur le marquis, demanda l'abbé de Saint-Waast, nous serions charmés de connaître un mérite de plus à notre cher Robespierre.

— Volontiers, monsieur l'abbé, et vous allez voir combien nous sommes tous loin de ce sentimental jeune homme, si sensible même à l'endroi de sa volière.

— Nous écoutons.

— Après la perte que M. Robespierre fit de son excellente femme, ne se croyant pas capable d'élever ses filles avec les petits soins qu'une éducation féminine exige, il les confia à mesdemoiselles ses sœurs. La pauvre Sophie vivait alors, Charlotte se posait comme sa petite mère et sermonnait en conséquence. Maximilien, son frère, le mien et moi, nous restâmes ici, chez M. Robespierre. On nous élevait ensemble; j'étais le plus âgé et le plus espiègle peut-être, Maximilien avait des pigeons qu'il chérissait; le dimanche, ses sœurs venaient jouer avec nous, c'était notre récompense à tous. Les pigeons, les moineaux, passaient, eux, une mauvaise journée, nous les dérangions sans cesse, malgré les réclamations de leur propriétaire. Maximilien faisait aussi collec-

tion d'images, et il étalait devant nous ses richesses.

« Ces demoiselles désiraient depuis longtemps un des élèves de leur frère, il le refusait obstinément dans la crainte qu'il ne fût pas bien soigné, et il avait quelque raison, qu'en pensez-vous, mademoiselle Charlotte ?

Charlotte rougit et se mit à rire.

— Oh ! vous riiez ainsi lorsque votre frère, cédant à vos instances, se décida à vous laissez emporter un joli pigeon aux mille couleurs. Combien fîtes-vous de serments de vous en occuper comme de vous-même ! Combien de baisers ne reçut-il pas ! Pendant huit jours le volatile fut heureux, vous suiviez les instructions convenables, vous l'aimiez... Un soir, l'orage, un orage effrayant, vous surprit au jardin, l'oiseau fut oublié. Accoutumé à dormir dans le duvet, dans son joli nid de mousse, il mourut ; le lendemain vous le trouvâtes froid au pied d'un arbre.

— Eh bien, monsieur, interrompit Maximilien, vous me raillerez si cela vous plaît. Je ne puis bannir encore un sentiment douloureux à ce souvenir. Je pleurai le pigeon pendant plus de huit jours ; j'accablai mes sœurs de reproches, et, lorsque je partis pour le collége, ce ne fut point à elles, mais à vous que je confiai ma chère volière.

— Et nous en avons eu assez de chagrin, poursuivit Charlotte.

— Vous pourriez faire de ceci une élégie, et l'intituler : l'*Oiseau de Vénus*, reprit un des convives.

— Ah ! c'est juste, ajouta le marquis en riant, la colombe est l'oiseau de Vénus. Maximilien a toujours été galant.

— Depuis lors, continua l'abbé de Saint-Waast, M. Robespierre est devenu le premier avocat du pays. Il a pris en main la cause des opprimés, son éloge est dans toutes les bouches. Il plaide pour les pauvres sans rétribution, il arrange les affaires au lieu de les brouiller, c'est un phénomène de législature.

Il gâte le métier, dit en souriant M. le duc.

— Je n'aime pas ce mot, mon ami, il déguise votre caractère.

— Vous savez mieux que personne, Maximilien, ce que je pense à cet égard.

— Oui, je le sais, et voilà pourquoi je vous parle ainsi. C'est vous qui m'avez donné vos nobles principes. Défendre les opprimés contre les oppresseurs, plaider le droit du faible contre le fort qui l'exploite et l'écrase, c'est le devoir de tout cœur que l'égoïsme et la corruption n'ont pas gangréné : il est si doux de se dévouer pour ses semblables ! Je ne conçois pas comment tant de malheureux

restent sans appui, sans protecteurs. Pour moi, la tâche de ma vie sera de secourir ceux qui souffrent, et de poursuivre de ma parole vengeresse ceux qui se font une joie des souffrances d'autrui. Trop heureux si mes faibles efforts sont couronnés de succès, et si, pour prix de mon dévouement et de mon sacrifice, ma mémoire n'est pas ternie par les calomnies des tyrans que j'aurai combattus.

Ce discours fut applaudi avec enthousiasme tout autour de la table, seulement le chanoine Aimé, facétieusement brusque, mêla une satire à ces louanges.

— Vraiment il plaide bien ! dit-il.

En citant le vers des *Plaideurs*, le vers de Perrin-Dandin à l'Intimé, il frappait à la fois les flattés et les flatteurs. Maximilien ne répondit rien, pourtant il ne l'oublia pas.

Deux cœurs de femme avaient battu plus vite pendant la tirade vertueuse du jeune avocat, Charlotte et Louise Deshorties sentaient bien véritablement ce qu'il exprimait, et toutes les deux avaient la même pensée. Une des deux devait emporter cette illusion au tombeau.

On *tira* la fève, le marquis fut roi, ces fraudes-là se tolèrent. Il choisit Charlotte pour la reine, la jeune fille en rougit de joie et d'orgueil. Elle reçut ce titre avec la même modestie que s'il eût été au-

thentique. Ses sujets se montrèrent flattés d'un pareil choix, ils crièrent, *Vive la reine !* et *la reine boit !* avec le zèle de l'enthousiasme par entreprise. Cependant cette industrie n'existait pas alors, et la belle et admirable reine, assise sur le trône de France, n'avait pas à le regretter.

— Je suis reine, dit tout à coup Charlotte, j'ai le droit de donner des ordres.

— A tous, même à moi qui vous ai couronnée, ajouta le marquis.

— On m'obéira?

— Sur-le-champ.

— Eh bien, monsieur Maximilien Robespierre, vous nous devez une bonne nouvelle, et nous l'attendons.

— Madame, cette honne nouvelle froissera peut-être un peu les susceptibilités de votre majesté d'un jour.

— Ah ! je ne le crois pas, ma majesté est peu susceptible, essayez.

— Puisque vous l'exigez, madame, apprenez la vérité tout entière.

— Voilà un début tragique !

— La fin l'est bien davantage.

— Vraiment?

— Vous allez voir. Vos majestés supposent qu'elles règnent sans partage autour de cette table,

que leur empire est exempt de troubles, d'usurpations, de rivalités; elles se trompent : il y a ici un autre front couronné que le leur.

— Lequel?

— Le mien.

— Le vôtre ! et de par quelle loi ?

— De par la Sociéte des Arts et des Sciences de Metz, qui a décerné le prix à mon Discours, et va solennellement m'envoyer une couronne de laurier et de chêne.

— Vous? mon cher frère, s'écria Charlotte joyeuse.

— Lui ! reprit tout bas Louise, en le regardant sous ses longues paupières.

— Bravo ! mon cher *boursier !* vous me ferez honneur dans tout le monde, poursuivit l'abbé de Saint-Waast.

— Et quelle était la thèse? ajouta Ange, pour dire quelque chose.

— La thèse la voici : jamais thèse plus magnifique et plus juste ne fut soutenue :

« Quelle est l'origine qui étend sur tous les individus d'une même famille une partie de la honte attachée aux peines infamantes que subit un coupable? Cette opinion est-elle plus nuisible qu'utile ? »

A peine Robespierre eut-il prononcé les premiers mots de cette thèse, que ses deux tantes

pâlirent et se regardèrent. Leur agitation devint si violente, qu'elles ne songèrent pas à la cacher.

— Quoi ! s'écria l'aînée; quoi ! Maximilien, vous avez soutenu cette question et vous l'avez résolue ! comment ? comment ?

— D'une manière simple. J'ai attaqué le préjugé, j'ai montré que les crimes étaient personnels, qu'il y avait une injustice atroce à rendre les innocents responsables des fautes de leurs proches, j'ai dit enfin ce que mon cœur et ma raison m'ont dicté.

— Et l'Académie vous a donné le prix ?

— Voici la lettre.

— Ah ! si votre père était ici, il vous bénirait mille fois pour cette grande œuvre, dit sa tante. Peut-être ne nous eût-il jamais quittés. Soyez donc béni par moi, en son nom, enfant de notre espérance. Vous deviendrez un grand homme, votre puissante parole anéantira les abus, rendra aux faibles ce que leur prend la force, vous serez la gloire de votre famille. Soyez béni !

— Je n'y comprends absolument rien, pensa le marquis, que diable veut-elle dire ? Il y a sous cela quelque mystère, il faudra bien que je le sache.

---

## III

### L'HOTEL DE RANDAY.

Le lendemain de ce souper, si fécond en émotions et en secrets, le marquis de Randay était assis seul au coin d'une vaste cheminée, où brûlait un feu immense. A côté de lui se trouvait une table couverte de papiers en désordre, il les compulsait minutieusement les uns après les autres, et les rangeait à mesure dans les cartons d'une superbe bibliothèque, dont le cabinet de travail était entouré.

De temps en temps il regardait l'heure à une horloge de Boule, placée sur un riche socle de la même espèce, et donnait quelques signes d'impatience. Enfin il sonna, et un valet de chambre fort âgé entr'ouvrit doucement la porte.

— Que demande M. le marquis?

— Ce n'est pas vous que j'appelle, Comtois, c'est un laquais dont j'ai besoin. Il faut envoyer chez M. Maximilien Robespierre, je lui ai donné rendez-vous à midi, il est une heure, il n'arrive pas, et je veux sortir. Vous direz aussi au suisse et à l'antichambre que je ne suis visible pour personne, excepté pour lui, pour son frère et pour M. l'abbé de Randay.

— Je demande pardon à M. le marquis, mais ces messieurs ne sont point en retard, l'horloge avance d'une heure, midi n'a pas sonné encore.

— Quel maraud a donc réglé ainsi cette pendule?

— C'est moi, monsieur, hier au soir, sans le vouloir, en la montant j'ai pris une heure pour une autre. Ma vue s'est affaiblie.

— Au service de mon père et au mien, Comtois, je n'ai donc pas le droit de m'en plaindre.

— Monsieur le marquis est bien bon, répondit le vieux serviteur, en s'inclinant. Je vais la retarder.

— Non, c'est inutile, vous dérangeriez la sonnerie.

Comtois sortit, le marquis reprit son occupation. Quelques minutes après la porte se rouvrit et un laquais annonça :

— M. l'abbé de Randay, MM. Robespierre.

— Et arrivez donc, messieurs, s'écria le marquis, nous avons à causer longuement avant dîner, et je ne vous crois pas assez de bel air à Arras pour faire servir après deux heures.

— Voyez ce mépris des gens de cour pour la province! répliqua Maximilien d'un air narquois, on ne nous accorde pas même assez de civilisation pour connaître la mode!

— Maximilien, vous êtes toujours impitoyable envers les courtisans, pas un petit ridicule ne vous échappe : vous feriez un excellent censeur. Heureusement vous vivez à Arras.

— Eh! monsieur le marquis, je n'y vivrai peut-être pas toujours!

— Tant mieux, je vous verrai plus souvent alors! mais pensons à nos affaires. Ange, je compte sur votre amitié de frère, et je ne crains pas votre sévérité de prêtre; vous allez entendre l'aveu d'une faute, j'espère que vous ne me refuserez point votre pardon.

— Je ne puis pardonner les fautes qu'au nom de Dieu, mon frère; je ne suis pas, il s'en faut, parfait, je ne juge personnellement qui que ce soit.

— J'ai un conseil à vous demander. Augustin est bien jeune et ne participera pas à ce conseil de famille : il m'excusera donc si je le prie de passer

au jardin, ou de faire un tour de promenade par la ville jusqu'à ce qu'on le rappelle.

— Je ne me crois pas encore une tête aussi bonne que les vôtres, messieurs, d'ailleurs les affaires m'ennuient. Je vais chez le prévôt du régiment de Champagne, où il doit y avoir un assaut.

— C'est bien pensé. Vous êtes d'une nature belliqueuse et nous ferons de vous un militaire.

— Ah ! si vous pouviez l'obtenir de mes parents ! monsieur.

— Est-ce qu'ils s'y opposent?

— Hélas ! oui.

— D'où vient cela, Maximilien?

— Nous n'avons pas l'honneur d'être de noblesse, monsieur le marquis, reprit Maximilien, avec ce même sourire en pointe de poignard, qui ridait ses lèvres lorsqu'il lançait un sarcasme, et Augustin pourrirait toute sa vie dans les bas grades.

— Que les sots et les ignorants accréditent de semblables stupidités, monsieur, répliqua le marquis vivement, je le conçois, mais que vous vous en fassiez l'écho, vous ! je ne puis le comprendre. Si Augustin a du mérite, il avancera. Chabert, Catinat et mille autres étaient-ils gentilshommes? Ils sont parvenus cependant. C'est en donnant de

semblables idées aux jeunes gens qu'on leur fausse l'esprit, qu'on leur montre la société sous un jour dangereux. Maximilien, ce n'est pas bien, et Ange devrait vous gronder.

Personne ne répondit. Augustin attendit quelques secondes, et, voyant que sa cause n'était point soutenue, il se retira.

Les trois amis s'assirent autour de la table.

— L'abbé, dit le marquis, voici tous les papiers de notre père laissés ici en désordre depuis mon départ. Ils établissent d'une manière positive nos titres et notre fortune. J'ai aussi mentionné l'héritage que vous a laissé notre oncle le commandeur, dont vous avez voulu m'abandonner la plus grande part, je n'en disposerai pas sans vous faire connaître l'usage que j'en compte faire.

— Tout est à vous, monsieur, et je n'ai pas le moindre compte à vous demander. J'ai conservé de quoi vivre, de quoi soulager quelques misères, il ne m'en faut pas davantage.

— D'abord, Maximilien, c'est au jurisconsulte que je m'adresse, comment doit être faite une donation?

— C'est selon quel genre de donation.

— Une donation à un enfant.

— A quel titre lui faites-vous cette donation?

— A titre d'ami, de protecteur.

— Cet enfant est mineur?

— Oui.

— Il a un père et une mère?

— Oui.

— La donation doit avant tout être acceptée par eux.

— C'est impossible.

— Alors il est inutile de la faire, elle ne vaudra rien.

— Diable!...

Il réfléchit quelques instants et reprit ensuite :

— Changeons de batteries, puisqu'il en est ainsi. Puis-je faire une donation à la mère?

— Avec l'autorisation du mari, certainement.

— Toujours le même obstacle! répondit-il avec humeur, j'aurai plus court à vous dire le fait, vous aviserez.

— J'écoute.

— Eh bien, j'ai eu, il y a dix ans, un commerce avec une femme mariée. De ce commerce il est résulté un enfant. La mère, depuis longtemps, n'est plus rien pour moi, d'autres affections ont remplacé celle-là, mais je veux assurer le sort de la fille. Sa famille a peu de fortune, c'est à moi de réparer ce malheur. Comment m'y prendre?

— Pourquoi le père n'accepterait-il pas ce que vous désirez faire pour sa fille?

— Parce que le père est une espèce de cuistre fort mal élevé, qui a découvert l'aventure et qui l'a prise de travers.

— Quelque bourgeois, sans doute, assez stupide pour ne pas apprécier l'honneur que vous lui avez fait !

— Encore, Maximilien ! Je ne me fâche point de ce qui vient de vous, heureusement; d'ailleurs je suis trop préoccupé du fond de cette affaire pour relever vos épigrammes.

— C'est tout à fait généreux.

— Moins que vous ne pensez. Vous ne m'atteignez pas, voyez-vous; sous vos critiques on sent percer l'envie, et, si vous étiez grand seigneur, vous iriez plus loin qu'aucun de nous. Soit dit sans vous offenser. Revenons-en à notre consultation. On assure que la mère et la fille ont beaucoup à souffrir de ce lâche coquin, ne puis-je rien à cela ?

— Absolument rien, vous n'avez aucun droit.

— Mais enfin, Maximilien, vous m'impatientez avec vos sentences, donnez-moi donc un moyen quelconque d'être honnête homme en cette circonstance ?

— Honnêté homme, on l'est toujours quand on veut.

— En vérité, l'abbé, cet avocat est devenu d'un

pédant ! Comment vivez-vous avec ce solennel praticien ?

Maximilien sourit.

— Ne vous fâchez pas, monsieur le marquis, nous trouverons peut-être une manière. D'abord parlez bien franchement : Vos relations d'amour ont complétement cessé avec cette dame?

— Complétement et entièrement. Je n'ai pas revu la fille depuis sa naissance, et je n'ai aucune espèce de rapports avec elle.

— Ceci posé, la chose est plus facile, l'Orosmane nous gênera moins. Il faut faire un fidéicommis.

— Je ne demande pas mieux.

— Mais pour cela il faut nommer les masques.

— A qui ? à vous?

— A moi ou à un autre, n'importe, mais enfin à quelqu'un, ne fût-ce qu'au notaire.

— Celui de notre famille, ici, est-il un homme honorable, l'abbé?

— Il avait la confiance de nos parents et celle de M. Robespierre, monsieur, c'est vous en dire assez.

— Nous ferons donc l'acte chez lui. Comment dois-je le libeller?

— Vous donnerez à un fondé de pouvoir la somme que vous destinez à votre enfant, et vous

en recevrez une contre-lettre, qui en assurera la propriété à cette jeune fille. En choisissant bien votre mandataire, il n'y a pas le moindre danger.

— Que fera mon mandataire?

— Il remettra la somme à la mère, qui ne la refusera pas pour sa fille sans doute, ou il attendra la majorité de cette enfant pour la lui remettre à elle-même.

— C'est bien. Ange, voulez-vous accepter cette mission?

Le jeune homme avait pâli pendant les explications données, une émotion évidente le dominait. Il répondit néanmoins :

— Avant de m'engager, je désire savoir...

— Le nom de la personne? je vous l'apprendrai volontiers, car je sais que vous et Maximilien vous ne trahirez point ce secret. C'est...

— Est-il indispensable que je le sache, monsieur le marquis?

— Sans doute. Autrement qui donc m'aiderait de ses avis? Cette personne, c'est madame Massion.

— Madame Massion! répéta Robespierre, fort surpris.

— Elle-même. Je l'ai aimée autrefois, quand j'étais chez votre père, il le savait et tout cela a fini bien tristement. Son mari est un homme atroce, il la rend victime de ce qu'elle n'a pu s'at-

tacher à un être de son espèce. Que diable! la loi qui force les femmes à adorer leur maris devrait aussi forcer les maris à être aimables.

L'abbé de Randay n'avait rien répondu, son regard fixé vers la terre indiquait une réflexion profonde. Tout à coup il se retourna vers Maximilien et lui dit :

— Pardonnez-moi, mon ami, mais je désire rester seul quelques instants avec mon frère. Passez au jardin, Augustin y est déjà peut-être. Ne soyez point offusqué de ce mystère, ce que j'ai à communiquer au marquis ne peut admettre même la présence de l'ami le plus discret.

— Tout ce que vous faites est bien, Ange. J'attendrai que vous me rappeliez.

L'avocat sortit.

— Mon frère, dit le prêtre, visiblement ému.

— Qu'y a-t-il, l'abbé ?

— Ce que vous venez de nous confier, je le savais.

— Vous le saviez ! et par qui ?

— Par votre victime elle-même.

— Ma victime ! dites celle de son mari.

— La vôtre, monsieur, car la pauvre créature ne souffre que par vous, et pour vous, car sans vous, sans cette faute que vous lui avez fait commettre, elle porterait sa croix en sainte et en martyre, au lieu de ployer sous le mépris, sous les remords.

— Vous ne savez rien que par elle, mon frère, vous ignorez...

— Je n'ignore rien. Je sais comment on l'a mariée, sans la consulter, à un homme indigne d'elle ; je sais qu'elle a souffert avec lui mille tortures, avant de vous connaître ; je sais que vous l'avez séduite en lui offrant des consolations mensongères. Elle vous a cru, elle a été faible, parce que le courage lui a manqué ; vous l'avez trompée, vous avez joué avec son cœur, avec son avenir, et vous l'avez abandonnée, lorsque son déshonneur est devenu un malheur de plus, lorsque son mari a acquis, grâce à vous, le droit de l'accuser. Ah ! mon frère, cela est affreux !

— Que voulez-vous, l'abbé ? on n'est pas maître d'aimer toujours.

— On est le maître de conserver des égards, de ne pas accabler de dédains la femme qu'on a perdue. Cette liaison adultère devait être rompue, de par les lois divines et humaines, mais vous deviez à madame Massion une autre conduite. Vous ne deviez pas surtout la rendre la risée des courtisans et des jeunes fous sans mœurs qui vous entourent. Son nom devait rester enseveli dans votre mémoire comme en un tabernacle. Au lieu de cela, vous l'avez jeté en pâture à la chronique de la cour, vous avez immolé la *petite provinciale* à la coquet-

terie de vos belles dames. Vous vous êtes vanté de cette bonne fortune en semblant la déprécier. Qu'est-il arrivé de tout cela ? C'est que vous l'avez tuée.

Le marquis affecta de rire.

— J'ai tué madame Massion, qui hier encore soupait avec nous ! Allons, l'abbé, votre zèle vous emporte.

— Oui, elle soupait avec nous, et pourtant je vous dis que vous l'avez tuée. Si vous aviez daigné la regarder, vous auriez vu comme moi, comme tout le monde, que cette existence, minée par la douleur, ne tenait plus qu'à un fil, vous eussiez vu quel changement atroce s'est opéré dans cette femme, dont vous avez brisé le cœur et foulé aux pieds la position. Votre retour lui portera sans doute le dernier coup. En vous revoyant elle aura ravivé ses souvenirs, retrempé la source de ses larmes. Et son bourreau ne l'ignorait pas, lui qui l'a forcée à venir.

— Êtes-vous donc le confesseur de madame Massion, Ange ?

— Je ne suis pas son confesseur, mon âge ne me permet pas des rapports aussi intimes avec une jeune et belle femme, je suis son ami, son ami... de loin. Deux fois seulement nous nous sommes parlé. Un jour, ivre de désespoir et folle de ses

tourments, elle courut à moi. Elle croyait mourir, elle vint se jeter à mes genoux, me supplier de veiller après elle sur son enfant, qu'elle laissait entre les mains d'un tyran. Elle m'avoua sa faute, afin de parler de vous, afin de m'inspirer plus d'intérêt, en me montrant les droits que sa fille avait à ma protection. Je n'ai pas besoin de vous dire comment je l'ai accueillie. J'ai tout écouté, tout compris, tout pardonné, au nom du Dieu qui releva Madeleine. Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! Lorsque le bruit de votre retour s'est répandu dans la ville, l'infortunée est revenue, elle m'a raconté ses craintes, ses tortures, ses joies étouffées. Elle m'a confié les nouveaux tourments auxquels elle était en butte, la violence qu'on lui faisait pour la forcer à vous voir, à vous voir indifférent, à subir cette torture, plus forte que les autres. On sait ici, monsieur, vos brillantes amours, vos succès de cour et de théâtre, on sait que vous avez mis votre cœur à l'encan de la beauté et de la mode ; la dernière expiation l'attendait, elle l'a subie hier, par le mépris que vous lui avez montré. Et maintenant, vous allez lui parler d'argent !

— Non pas à elle, Ange, m'en préserve le ciel ! à sa fille, à la mienne !

— Attendez, mon frère, attendez, ayez patience.

Laissez mourir la mère, cela ne tardera pas, vous ferez ensuite pour l'enfant ce qui vous paraîtra juste, sans blesser personne.

— Je ne crois point à ces morts-là, l'abbé, l'amour fait vivre, il ne tue pas. Ceux qui en meurent, meurent d'autre chose, et on l'en accuse. D'ailleurs vous ne savez pas ma situation, vous ne pouvez juger.

— Je sais que cette pauvre femme souffre depuis plus de dix ans à cause de vous, monsieur.

— Encore une fois, Ange, la mère n'existe plus dans cette affaire, ne nous occupons donc pas d'elle. Je ne crains pas de vous l'avouer, le monde me méconnaît et me juge mal. Je cache sous une légèreté apparente une passion véritable et partagée.

— Encore !

— Encore ! mais longtemps, j'espère. Ai-je cent ans, par hasard, et faut-il renoncer à la galanterie? J'aime et je suis aimé. Cette affection tient toute ma vie, présent et avenir. Je veux en finir avec le passé, afin de n'y songer jamais, et être tout à elle. Je me suis souvenu de cette petite fille, j'assurerai son sort, et on ne m'en parlera plus.

— Mais la mère !...

— Ah ! ne me tourmentez pas ainsi ! Il n'existe pour moi qu'une seule femme au monde, c'est

celle que j'aime, les autres sont comme si elles n'étaient pas. Les plus belles, les plus jeunes, les plus désirées, que me fait cela ! elle et rien qu'elle !

— Arrêtez, interrompit Ange en se levant, respectez mon caractère et ne me rendez point confident de vos sentiments coupables. Je remercie Dieu chaque jour de ce qu'il a arraché madame Massion à vos séductions perfides, et, voulussiez-vous la revoir, je m'y opposerais. Cependant je n'insiste pas moins sur ce que vous lui devez d'amitié, de dévouement, d'égards. Vous avez causé les malheurs de sa vie, il ne vous est pas permis de les aggraver, c'est tout ce que je voulais vous dire. Je ne blâme point vos dispositions en faveur de l'enfant, seulement je vous en supplie, et je vous le répète : Attendez !

— Soit, rappelez alors Maximilien et son frère, nous allons dîner.

Au moment même Comtois ouvrit la porte, après avoir respectueusement frappé, et présenta une lettre à son maître.

— Le dîner est-il prêt? demanda celui-ci, en l'ouvrant indifféremment.

— Oui, monsieur le marquis.

— Appelez MM. Robespierre, qui sont au jardin, et faites servir.

Le valet de chambre sortit. M. de Randay lut la lettre à plusieurs reprises et la remit dans sa poche, puis il resta un moment rêveur, son frère l'examinait. Il se sentit embarrassé de cette attention et chercha un moyen d'y échapper.

— A propos, l'abbé, dit-il, que diable signifiaient les phrases à effet des deux vieilles tantes hier au soir, au sujet du discours de Maximilien? Il doit y avoir à cet égard quelque mystère de famille, auquel je n'ai rien compris.

— Il y en a un, mon frère.

— Le savez-vous ?

— Oui.

— Voulez-vous me l'apprendre ?

— C'est impossible. On l'a confié à ma conscience de prêtre et à mon honneur de gentilhomme ; une seule de ces garanties suffirait pour me fermer la bouche, vous n'en doutez pas, il est donc inutile de m'en parler davantage.

— Les enfants sont-ils instruits ?

— Non, grâce à Dieu ! répliqua Ange vivement, s'ils l'apprenaient jamais !..

— Allons, pensa le marquis, il est écrit que je ne le saurai pas.

Les deux frères rentrèrent en même temps. Augustin gai, exalté, enthousiaste ; Maximilien pâle, triste, ironique.

— Le bel assaut auquel j'ai assisté, monsieur le marquis, s'écria le cadet.

— Y avez-vous pris part, Augustin?

— Un peu; autant que me le permet la maudite robe dont on me menace. Un avocat spadassin, c'est si bête! Ah! si l'on me laissait entrer au service!...

— Mon frère, il n'y faut pas penser. N'ennuyez donc pas davantage notre hôte, dont le front me semble chargé de soucis.

L'œil observateur du futur représentant avait déjà découvert la préoccupation de M. de Randay, très-visible du reste.

— Je vous ai entretenu de très-graves matières, mon cher Maximilien, il n'est pas étonnant que j'y songe encore. Tâchez de me les faire oublier par votre esprit et votre amitié, c'est tout ce que je désire.

Et pourtant le jeune homme tirait la lettre de sa poche, la relisait de nouveau, après un salut d'excuse à ses convives, puis il la posa sur la table, négligeant d'en dissimuler l'adresse.

— A-t-on demandé une réponse, Comtois, reprit-il évidemment distrait.

— On a dit qu'on viendrait la prendre demain, monsieur.

— C'est bon! je vous la donnerai.

Robespierre avait déjà le tact exquis d'observation qui le guida si heureusement plus tard dans les difficultés qui l'entouraient. Bien qu'il n'en voulût pas convenir, les demi-confidences du marquis piquaient sa curiosité et son intérêt. Il devina sans peine, ou du moins il crut deviner que cette lettre l'aiderait à fixer ses doutes, et d'un regard rapide il en étudia les caractères. Apparemment cette écriture lui était connue, car ses lèvres se ridèrent légèrement de ce sourire de renard qui lui fut depuis imputé tant de fois presque à crime par ses ennemis.

Ange, lui aussi, dévorait ce papier des yeux, lui aussi cherchait à saisir un indice qui pût se rattacher à la confidence qu'il avait reçue. Mais le marquis, presqu'aussi rusé que Robespierre, s'aperçut de sa distraction et replaça le billet où il l'avait pris. Un moment de silence très-significatif suivit cette petite scène, à laquelle Augustin seulement n'attacha aucune importance.

Le marquis, en homme de cour qu'il était, se remit le premier et entama vingt sujets de conversation, dans lesquels il fit briller les autres et où il brilla davantage, en semblant s'effacer. On effleura tous les sujets, enfin M. de Randay, qui voulait séduire l'amour-propre de province d'un homme dont il pouvait avoir besoin, conduisit adroitement

la causerie sur les goûts poétiques de Robespierre, sur son triomphe de la veille, sur la Société des *Rosatis*, dont il faisait partie, enfin il lui demanda avec une telle insistance la chanson dont Charlotte avait parlé, que Maximilien, malgré sa méfiance, se laissa prendre à ces supplications.

— Versez-nous donc du vin de Champagne à flots, ajouta le marquis, pour célébrer par des *toasts* le succès de notre cher avocat, nous en porterons dix.

— Qu'est-ce que cela des *toasts ?* demanda Augustin.

— C'est juste, vous ignorez ce mot, implanté dans la langue par le duc de Lauraguais depuis ses voyages d'Angleterre, le coche et la diligence ne vous l'ont pas encore apporté. Un *toast*, c'est ce que vous appelez une *santé*. Commencez donc, Maximilien, nous voici sous les armes.

Robespierre, d'une voix assez faible, chanta, sans se faire prier, la chanson suivante, conservée à la postérité par quelques mémoires de l'époque, et *parfaitement authentique.*

Je demande pardon à mes lecteurs de citer en entier cette pièce, plus que médiocre, mais peu de personnes supposent que le dictateur sanglant de nos discordes ait commencé par chanter Bacchus et les Grâces. C'est donc un document cu-

rieux et assez rare, que je me trouve heureuse de leur offrir :

Oh ! dieux ! que vois-je, mes amis ?
Un crime trop notoire,
Du nom charmant de Rosatis
Va donc flétrir la gloire !
Oh ! malheur affreux !
Oh ! scandale honteux !
J'ose le dire à peine,
Pour vous j'en rougis,
Pour moi j'en gémis,
Ma coupe n'est pas pleine.

Et vite donc emplissez-la
De ce jus salutaire,
Ou du Dieu qui nous le donna
Redoutez la colère ;
Oui, dans sa fureur,
Son thyrse vengeur,
S'en va briser mon verre ;
Bacchus de là-haut,
A tout buveur d'eau
Lance un regard sévère.

Sa main sur leur front nébuleux,
Et sur leur face blême,
En caractères odieux,
Grava cet anathème
Voyez leur maintien,
Leur triste entretien,
Leur démarche timide :
Tous leur air dit bien.
Que, comme le mien,
Leur verre est souvent vide.

Oh ! mes amis, tout buveur d'eau,
Et vous pouvez m'en croire,
Dans tous les temps ne fut qu'un sot,
J'en atteste l'histoire.
Ce sage effronté,
Cynique vanté,
Me parait bien stupide.
Oh ! le beaux plaisir,
D'aller se tapir,
Au fond d'un tonneau vide !

Encore s'il eût été plein,
Quel sort digne d'envie !
Alors dans quel plaisir divin
Aurait coulé sa vie !
Il aurait eu droit
De braver d'un roi
Tout le faste inutile.
Au plus beau palais
Je préfèrerais
Un si charmant asile

Le marquis avait trop d'esprit pour ne pas trouver ces vers détestables, et trop de savoir-vivre pour ne pas les louer excessivement. Maximilien reçut les louanges sans embarras, comme une chose due, il *daigna* sourire. M. de Randay, pour lequel ce caractère était une énigme, crut à un amour-propre démesuré. Ce n'était point cela ; le sentiment de sa force le dominait et le plaçait dans son esprit bien au-dessus de tous. Il se sentait d'avance. Ange, tout occupé de la lettre mysté-

rieuse, n'avait rien entendu, n'entendait rien encore. Au moment où l'on quittait la table, il emmena son frère dans l'embrasure de la fenêtre.

— Elle vous écrit, dit-il.

— Qui vous fait penser cela ?

— J'ai vu l'adresse et j'ai reconnu sa main.

— Vous pourriez vous tromper.

— Non, mon frère, je ne me trompe pas. Que vous demande-t-elle?

— Rien que je veuille lui accorder, tranquillisez-vous. Je vous le répète, tout est bien fini entre nous.

— Vous allez être cruel, j'en suis sûr, insista le jeune homme.

— Monsieur, répliqua le marquis avec hauteur, cela ne vous regarde pas, vous n'êtes point mon confesseur.

— Non, répondit tristement le prêtre, mais je suis votre frère et je vous aime.

---

## IV

### UN PETIT-MAITRE EN PROVINCE

La ville d'Arras tout entière s'occupait du marquis de Randay ; il suffit de connaître la province, même de nos jours, pour le comprendre. A cette époque, c'était pis encore. Il y avait bien plus loin d'un seigneur de la cour aux beaux fils d'une petite ville, que d'un élégant de l'Opéra au dernier clerc d'huissier d'un village. On se mettait aux portes pour voir passer le courtisan, si beau, si riche, si splendide; on cherchait son regard, on répétait ses paroles, on mendiait un signe de tête. Les femmes se paraient du matin au soir, dans l'espérance de le rencontrer, et bien des cœurs battirent d'orgueil et de joie lorsqu'un mot du

héros célèbre annonçait qu'il avait remarqué ou la toilette ou le visage. Chacun enviait *les Robespierre*, qui ne quittaient point M. de Randay.

— Voilà ce que c'est que d'être habile, disait M. Lebon, père d'un condisciple de Maximilien. Les deux Robespierre se sont fait un ami de ce grand seigneur, il les poussera. Ce bourru de Joseph n'aura jamais cet esprit-là, et il pourrira certainement dans quelque étude de procureur ou dans un comptoir, une aune à la main. C'est désolant pour un père.

Joseph Lebon a fait son chemin pourtant ! Ces noms si odieusement célèbres, prononcés indifféremment par leurs contemporains ignorants de leur avenir, retentissent au cœur comme une cloche de mauvais augure, comme un glas funèbre, et le glacent.

M. de Randay reçut des invitations de la noblesse, des autorités, de la haute finance et même du clergé. On lui offrit tous les plaisirs de la province, on le fit beaucoup manger surtout. Au bal il ne dansa qu'une fois, dans une maison où se rencontrait Charlotte. Elle en fut si fière, qu'elle n'en dormit pas de la nuit.

— Ange, disait-elle le lendemain à l'ami de son enfance, qu'il est bon et gracieux, M. le marquis ; il m'a priée à danser, et l'on dit qu'il n'en a fait

autant pour aucune des *demoiselles* dans les cercles de la noblesse.

— Vous êtes notre sœur, vous, Charlotte, je suis heureux de savoir que mon frère ne l'oublie pas. Qu'a dit Maximilien de ce menuet ?

— Est-ce que Maximilien dit quelque chose ? répliqua l'espiègle en riant.

— Ah ! oui, il s'occupe d'intérêts plus graves, le savant, le politique. Pourvu qu'il n'aille pas trop loin dans le pays des chimères !

— Maximilien ne peut mal faire, monsieur, il sait mieux que vous, mieux que moi ce qui lui convient.

L'abbé secoua la tête d'un air mélancolique et se tut.

Cette âme angélique ne vivait que pour ses affections. La charité évangélique dont elle était remplie donnait plus d'ardeur, plus de puissance à sa tendresse. Il aimait Dieu dans Dieu et dans ses créatures, il voulait avec une volonté invincible le bien de tous, et ses larmes coulaient sur les plaies des autres comme un baume bienfaisant et consolateur. Lorsqu'il connut madame Massion, lorsqu'il eut reçu la confidence de ses tortures, il prit en pitié la pauvre femme, la pauvre mère. Il répandit sur sa tête la bénédiction de ses prières et n'eut bientôt plus d'autre désir que d'endormir cette immense douleur.

Ange, voué à l'autel dès ses plus jeunes années, élevé par mesdemoiselles Robespierre, les pieuses filles, et par le vénérable abbé de Saint-Waast, reçut les ordres aussitôt qu'il eut l'âge voulu par les canons. Il apporta à son saint ministère une âme et un corps vierges. Les passions se turent devant cette perfection humaine. Elles n'osèrent pas se réveiller. Cependant, peut-être y eut-il dans son sentiment pour la pauvre abandonnée quelque chose de plus tendre qu'il ne le savait lui-même. Il ne combattit point cette impression, dont il ignorait le danger, et Dieu lui fit la grâce de demeurer chaste malgré ce périlleux voisinage.

Un matin il déjeunait avec son frère : résistant aux instances du marquis, il avait refusé d'habiter l'hôtel de leur famille et conservait sa petite chambre dans la maison des Robespierre. Il venait chaque jour passer quelques instants près de son aîné, à qui ces visites imposaient une contrainte fort en dehors de ses habitudes. Il le respectait trop pour lui raconter ses bonnes fortunes et ses folies de jeune homme, mais il ne pouvait faire trêve à ses épigrammes contre les habitants d'Arras, si éloignés de ses superbes façons de cour et si arriérés dans leurs modes.

—Mon frère, ce n'est pas charitable, disait l'abbé, ne pouvant quelquefois s'empêcher de sourire.

— C'est vrai, au moins, convenez-en.

— Ne vous moquez point ainsi, soyez indulgent, soyez bon.

— Monsieur l'abbé, on ne saurait être aussi parfait que vous; mais, puisque ma gaieté vous déplaît, changeons de thème, aussi bien j'ai à vous parler sérieusement.

— Je vous écoute.

— J'ai signé hier, chez mon notaire, la donation que vous savez, la voici. Faites-en ce que vous jugerez convenable; entendez-vous avec mon intendant ici pour qu'il vous remette les fonds. Elle est en votre nom, à vous, mon cher abbé, vous n'avez qu'à la passer à un autre, en temps et lieu.

— J'accepte, monsieur, je veillerai, et vos intentions seront remplies.

— Je suis parfaitement tranquille à cet égard. Hier on m'a mis cette petite fille sous mes pas, je n'ai pas voulu la voir, cette madame Massion est d'une imprudence! Il ne manquerait que cela pour faire parler toute la ville!

— Mon frère, mon frère, dit le prêtre en secouant la tête, vous êtes cruel pour cette pauvre femme. Vous ne songez pas à ce qu'elle souffre, vous ne songez pas qu'un lien sacré est entre vous. Vous l'oubliez, elle ne l'oublie pas, elle, mère et femme, elle qui a des remords en même temps que

des regrets, tandis qu'à vous il reste à peine un souvenir. Ah ! la cour vous a bien gâté ! Du reste, je suis très-inquiet de madame Massion : Charlotte m'a dit hier qu'elle était fort malade. L'infortunée succombera à ses tortures de dix années, je le crains ; je devrais peut-être dire je l'espère, car ce sera le commencement de son repos, de son bonheur.

Le marquis ne répondit rien, il réfléchissait.

— Croyez-vous, reprit-il enfin, que si je la voyais elle en recevrait de la consolation ?

— Je n'en doute pas, et cette entrevue ne saurait avoir rien de coupable. Votre faute ne compte plus pour vous ; quant à elle, elle l'a expiée.

— J'y songerai.

En ce moment même la porte s'ouvrit et le vieux serviteur entra.

— Un courrier, monsieur le marquis.

— Qu'apporte-t-il ?

— Une lettre pressée ; la voici.

M. de Randay jeta un coup d'œil sur l'adresse et rougit. Il se hâta de rompre le cachet et lut vivement les quelques lignes que contenait la lettre.

— Attend-on la réponse ?

— Oui, monsieur, le courrier a ordre de repartir sur-le-champ.

— Fais-lui donner à boire ; qu'il se repose un peu, je vais écrire.

— Mon frère, je vous gêne ?

— Pas du tout, l'abbé, au contraire, prenez un livre et attendez ; je quitterai Arras demain, il faut que nous causions.

— Quoi ! si vite !

— Cette lettre me rappelle, c'est un ordre auquel je ne saurais résister.

— Un ordre du roi ?

— Mon cher Ange, les affaires demandent un secret inviolable, je suis désolé de ne pouvoir vous le dire.

L'abbé se tut.

— Hélas ! pensa-t-il, il retourne à cette cour dangereuse, où il se perdra tout à fait. Mon Dieu ! quelle différence dans nos deux destinées, et combien je vous remercie de la part que vous m'avez faite !

Le marquis écrivit quelques lignes, et, en les donnant au valet de chambre, il lui dit :

— Que mes gens se tiennent prêts, je pars demain matin.

Aucune observation ne fut faite, bien entendu ! Ange seul lui demanda ce qu'il avait à lui dire.

— Mon frère, je ne verrai pas madame Massion.

— Vous me l'aviez promis cependant, et ce serait une bonne œuvre. La pauvre femme voudrait

vous parler pour son enfant. Vous ne reviendrez plus, l'abandonnerez-vous ainsi ?

— Je ne l'abandonne pas, reprit-il impatienté, vous avez l'acte, l'avenir de la petite fille est assuré. Si la somme n'est pas assez forte, dites-le, je ferai tout, excepté de les voir l'une ou l'autre.

— Mon frère, elles sont si malheureuses !

— N'en parlons plus, vous dis-je, je ne le puis, je ne le veux pas.

Ange courba encore la tête et se tut. Il assista aux préparatifs, aux ordres donnés pour ce départ. Se trouvant un instant seul avec le vieux valet de chambre, celui-ci s'approcha de lui.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il, quel malheur ! Cette femme perdra M. le marquis. Ne le pourriez-vous empêcher !

— Quelle femme ?

— Madame la comtesse de Saure, sa maîtresse.

— Sa maîtresse ! Comtois, que m'apprends-tu là ?

— Oui, monsieur l'abbé, sa maîtresse, et depuis longtemps. Elle lui a déjà fait bien du mal. C'est elle qui lui écrit, qui le rappelle. Elle craint qu'il ne s'attache à vous, qu'il ne prenne des goûts de famille. Elle lui a déjà fait manquer trois mariages, et peut-être croit-elle que quelqu'un ici pense à en renouer un autre.

— Que ne l'épouse-t-elle alors ?

— Hélas ! monsieur l'abbé, elle est mariée.

— Quoi ! une femme mariée, encore ! La leçon ne lui suffit pas. Ah ! mon pauvre frère !

— Monsieur l'abbé, cette femme est méchante, elle est cruelle. Elle n'aime M. le marquis que pour en faire son esclave. On prétend même que bien des fois d'autres seigneurs... enfin elle est de tout point indigne de lui. Vous devriez le lui dire. J'aurais essayé déjà, mais il ne me croira pas.

— Il me croira encore moins, Comtois, je ne connais pas cette femme, et il ne verra dans mes conseils qu'un désir d'entrer dans sa vie malgré lui. Et puis, c'est mon aîné.

Le respect du droit d'aînesse, ce seul conservateur de la famille, était alors poussé à ce point que M. de Randay avait sur Ange toute l'autorité d'un père.

— L'année dernière mon maître a dû épouser une nièce de M. de Maurepas, un mariage magnifique et comme fortune et comme faveur ; tout a été convenu, les articles presque signés, lorsque madame de Saure a eu l'audace de se rendre chez le père et de lui déclarer en face que le marquis ne se marierait pas, qu'elle savait sur lui des choses qu'elle révélerait tout haut, si on l'y forçait, et qu'elle ferait plutôt une scène publique. Vous com-

prenez que tout s'est rompu : je ne vous parle que de celui-là, je ne compte pas les autres.

— Cette femme est donc un fléau ?

— Ah ! oui, monsieur, et un grand. N'a-t-elle pas voulu m'acheter et me faire dire tout ce que M. le marquis faisait chez lui ? Elle m'a demandé ses lettres, enfin un espionnage complet. Vous jugez comme je l'ai reçue ! Aussi elle m'a fait grand tort près de mon maître, et depuis ce temps-là M. le marquis est bien changé pour moi.

M. de Randay rentra, la conversation dut en rester à ce point. Mais Ange en savait assez pour conserver sur son frère les plus vives inquiétudes. Étranger aux passions, accoutumé à la vie calme de la province et de la famille Robespierre, il ne comprenait pas que le vice eût assez d'empire sur un homme pour le conduire à pardonner de telles choses. J'entends par le vice une femme vicieuse telle que l'était madame de Saure, car pour les faiblesses du cœur, malgré sa pureté céleste et sa vie irréprochable, ou plutôt à cause de cela, jamais indulgence ne fut plus grande et miséricorde plus infinie que la sienne. Vrai ministre du Dieu qui releva Madeleine, il avait des larmes pour toutes les douleurs, des consolations pour toutes les fautes.

La dernière soirée du marquis à Arras se passa

chez mesdemoiselles Robespierre, où la famille était réunie à la belle prétendue de Maximilien. M. de Randay, dont le cœur était bon et généreux, leur donna mille marques d'amitié et de reconnaissance. Il promit aux tantes de beaux reliquaires pour leur chapelle ; il promit à Augustin d'obtenir pour lui une lieutenance dans le régiment d'un de ses amis, ensuite il s'approcha de Charlotte, rouge comme une cerise, et lui dit en la regardant d'un air qui l'intimida.

— Quant à vous, mademoiselle Charlotte, en vous voyant si jolie, si charmante, on n'a qu'une chose à vous souhaiter, c'est un bon mari digne de vous, s'il en existe.

— Je ne me marierai jamais, monsieur.

— Jamais, mademoiselle Charlotte ! C'est bien long et c'est bien grave.

— C'est bien vrai aussi, monsieur le marquis.

— Permettez-moi d'en douter et de vous mettre à l'épreuve. J'ai certain jeune homme, que je protége, qui, si vous daignez l'accepter, pourrait bien...

— Ah ! monsieur le marquis, je n'en veux pas.

— Laissez donc, Charlotte, ce sera quelque secrétaire favori, quelque fils d'intendant ou de valet de chambre peut-être, et vous êtes bien mal avisée

de ne pas mieux reconnaître l'honneur qu'on vous fait, interrompit Maximilien, avec aigreur.

—Ah ! mon frère !

— Ah ! Maximilien, dit le marquis, est-il possible que vous vous mépreniez ainsi à mon intention.

— Il veut rire, monsieur le marquis, dit une des vieilles tantes, ne l'écoutez point.

— Maximilien a un rire terrible, répliqua M. de Randay, on le prendrait pour une morsure.

— Je n'ai ni les dents ni les griffes assez longues pour atteindre jusqu'à vous, monsieur le marquis, soyez tranquille, je n'y songe pas.

— Eh bien, moi, monsieur Robespierre, je songe à vous, je songe à votre bonheur, à votre avenir, et vous me permettrez d'y contribuer si je le puis. Les obstacles qui retardent votre mariage avec cette belle personne qui vient de sortir ne peuvent-ils être levés ?

— Cela est impossible, monsieur. Il faut que j'aie trente ans. Un oncle de mademoiselle Deshorties, dont la fille est morte victime d'un mariage contracté avec un homme très-jeune, lui laisse une fortune considérable, à condition que celui qu'elle épousera n'aura pas moins de cet âge. J'ai encore quelques années à attendre, nul ne peut faire que je vieillisse plus vite, je ne vous remercie pas moins de votre bonne volonté.

Le marquis n'insista pas, mais, en rentrant à son hôtel avec son frère, qui l'accompagnait, il ne put s'empêcher de dire :

— Combien Maximilien est malheureux de ne point être gentilhomme ! Si Dieu lui donnait tout à l'heure les aïeux qui lui manquent, il ne serait pas sain pour les roturiers de l'approcher ; je crois qu'il les écraserait vigoureusement. Je ne sais si je me trompe, mais je vois dans ce jeune homme une âme bien pleine de fiel et d'envie ; il n'est pas bon, qu'en pensez-vous, Ange ? vous qui le connaissez davantage.

— Maximilien a un excellent cœur, je vous assure. Vous n'avez pas oublié notre enfance ; car vous parliez tout à l'heure de sa douceur, de son caractère ? Vous nous avez quittés depuis, il est vrai, et vous ne l'avez point suivi comme moi.

— On change, mon ami, et je crois que Robespierre a changé. Je suis plus âgé que vous et que Maximilien également. Je me rappelle l'avoir vu à Paris, lorsqu'il était au collége Louis-le-Grand avec l'excellent abbé de la Roche qui le faisait sortir, et que la mort à enlevé si vite. Je me rap pelle les vacances qu'il passait ici et où nous nous retrouvions. Il était alors, en effet, très-bon, très-sensible, il aimait ses camarades de classe et se battait pour les faibles contre les forts, il vous

défendait contre moi, Ange, quand j'abusais de mes années. Je vous répète que, depuis lors, il est fort changé et qu'il changera encore. Si cette charmante mademoiselle Deshorties l'attend jusqu'à trente ans, elle aura beaucoup de patience et elle n'épousera pas l'homme qu'elle aime aujourd'hui, vous le verrez. Son mécompte sera grand.

Ils arrivaient à l'hôtel de Randay, où ils passèrent encore quelques heures ensemble, et, dès l'aurore, M. de Randay partit.

---

## V

### LES REGRETS DE L'ABSENCE.

Le lendemain, au déjeuner chez mesdemoiselles Robespierre, la famille assemblée ne parla que du marquis. Chacun donnait son avis, chacun vantait sa grâce, sa bonté, son esprit. Excepté cependant Maximilien et Charlotte; ils se taisaient tous les deux, mais par de bien différents motifs.

— M. le marquis est un vrai grand seigneur, disait l'aînée des tantes, il est impossible d'avoir plus de noblesse dans les façons et dans les idées.

— Cela est vrai, reprenait l'autre, je n'ai jamais vu un plus grand air.

— Ah ! qu'il est beau et qu'il est bien vêtu, ajoutait Augustin, que je voudrais des habits semblables !

— Vraiment! demanda Maximilien avec son sourire moqueur, on vous en fera faire, monsieur; seulement vous vous exposez à dépenser dans un seul habit tout votre héritage. Il vous restera la ressource de la friperie lorsqu'il sera fané.

— Vous avez beau dire, Maximilien, ce n'est pas chez nos bourgeois, ou nos habitants des provinces qu'on trouve de pareilles façons. Qu'il est obligeant et bienveillant pour tous! Pas plus fier que si nous étions ses égaux! Comme il m'a promis cette lieutenance et sa protection pour avancer! Quand je l'aurai, vous ne m'empêcherez pas de l'accepter, j'espère?

— Vous ne la tenez pas, nous avons le temps d'y penser.

— Vous êtes injuste pour mon frère, Maximilien, interrompit vivement l'abbé, ce qu'il a promis, il le tiendra. Il peut être un peu trop imbu des idées de cour, mais il a sa parole de gentilhomme à laquelle il ne manque jamais.

— Pardonnez-moi, Ange, si je ne crois pas la parole d'un gentilhomme meilleure qu'une autre.

— Vous semblez ne pas aimer mon frère Maximilien, et cela me désole.

— M'est-il permis de dire ce que je pense?

—Où le direz-vous, si ce n'est ici?

— Eh bien, je trouve dans M. votre frère, Ange,

un changement total. Je ne reconnais plus l'ami de notre enfance; je ne doute pas de son cœur et de sa reconnaissance, mais je suis certain qu'il a pour nous un profond mépris, et qu'il lui en coûte de nous avoir des obligations.

— Mon frère ! répliqua Charlotte avec émotion.

— Il ne nous en a aucune, mais il a la bonté de le croire. Il y a en lui un combat entre sa raison et ses préjugés, dans lequel la raison est parvenue à l'emporter à la surface. Au fond il nous regarde comme de peu, il nous traite en petites gens, sans conséquence, et cela avec tant de bonne grâce que vous ne vous en êtes même pas aperçus.

— Ah ! ah ! ah ! s'écrièrent-ils tous en chœur.

— M. le marquis nous traiter en petites gens ! il nous traite en amis.

— Il est impossible de montrer plus d'égards et de considération à une duchesse.

— Vous croyez, ma tante?

— Et nous, comme il nous a reçus ! Quel déjeuner il nous a donné ! Quelles charmantes plaisanteries ! Je suis plus à mon aise avec lui qu'avec vous, Maximilien.

— Parce que vous êtes un enfant, Augustin, et qu'en vous promettant des hochets, il a voilé sa familiarité insolente sous le désir de vous satisfaire. Pardon, Ange, j'oublie toujours que vous êtes son

frère, que vous êtes noble comme lui; j'oublie que vous ne pensez pas comme moi. Ah! si tous les nobles vous ressemblaient! On dit en proverbe : *poli comme un grand seigneur*. A mon avis ces politesses-là sont plus blessantes que la rustauderie des autres.

— Et vous, Charlotte, que pensez-vous? Vous n'avez rien dit.

— Je trouve M. le marquis très-bon, très-affable, très-aimable; mais je ne me permets pas de rien penser sur son compte, je sais trop quelle distance il y a de lui à moi.

— Hélas! se dit Robespierre, pourvu qu'elle n'en pense pas trop long, au contraire, la pauvre enfant! Vous avez raison, Charlotte, continua-t-il tout haut, vous avez bien raison de ne point vous occuper de ce qui ne vous regarde pas. Entre un courtisan tel que M. de Randay et une jeune fille telle que vous, il ne peut rien y avoir de commun, et cette conversation est au moins oiseuse devant vous.

Nul ne répliqua. Robespierre avait dans sa famille une grande autorité de parole. On causa de choses indifférentes pour lui obéir, et chacun avait l'air d'oublier ce qui s'était dit, lorsqu'on apporta une lettre pour l'abbé de Randay. En la lisant, il devint pâle et demanda la permission de quitter la table sur-le-champ.

— On m'appelle près d'une personne qui se meurt, dit-il d'une voix troublée, excusez-moi.

Chacun fit silence, il prit son chapeau posé sur un meuble et sortit. Lorsqu'on l'entendit fermer la porte de la rue, Maximilien dit à sa sœur.

— Celui qui va mourir assisté des paroles et des consolations d'un pareil homme doit être soulagé d'une grande peine. Quant à moi, je demande à Dieu, s'il m'écoute, d'avoir cet ange à mon côté, et que sa douce voix soit la dernière que j'entende en ce monde.

Cette prière ne fut pas perdue devant le Seigneur.

Cependant l'abbé de Randay marchait d'un pas précipité et sans rien voir autour de lui. Il se dirigeait vers la maison de M. Massion, où il était attendu. La malheureuse femme était bien près de rendre compte à son créateur de la vie qu'il lui avait donnée. Il avait enfin pitié de ses souffrances en la rappelant à lui : ce fut avec une joie triste qu'elle envisagea sa mort. Si elle allait être délivrée, sa fille restait ! Sa fille ! Un ange qui devenait martyr, elle la laissait seule, sans appui, entre les mains de son bourreau, et ce bourreau était de ceux qui ne se lassent jamais, qui se montrent de plus en plus féroces. Elle deviendrait sa proie, la pauvre mère envisageait cet avenir en tremblant.

La veille du départ du marquis, madame Massion, plus malade que jamais depuis son arrivée à Arras, était étendue dans un fauteuil près de la fenêtre, sa fille lui faisait une lecture de piété. Elle l'écoutait avec une ferveur douloureuse et l'interrompait de temps en temps par quelque observation morale, ou quelque conseil pour son avenir.

—Surtout, mon enfant bien-aimée, sois patiente! Aie confiance en Dieu, aime-le et n'aime jamais personne autant que lui.

— Oui, ma bonne mère.

— La vie d'une femme n'est qu'une longue épreuve. Nous sommes au monde pour souffrir, et tu en fais bien jeune la triste expérience. Je n'ai qu'un chagrin en mourant, c'est de te quitter, c'est de te laisser seule avec notre persécuteur. Peut-être n'auras-tu pas le courage, la force nécessaire pour supporter ce qui t'attend. Ah! ma fille, sois pieuse, mets ta confiance en Dieu, il ne t'abandonnera point.

—Ma bonne mère, ne parlez pas ainsi, Dieu vous laissera longtemps sur la terre, pour moi qui n'ai que vous, et qui sans vous dois mourir aussi.

— Ne te fais pas d'illusion, ma fille, mes jours sont comptés. Prépare-toi à la luttte, prépare-toi à supporter seule ce que nous partageons depuis ta naissance. Dieu m'est témoin que j'ai tout fait

pour t'y soustraire, et qu'il ne m'a pas été donné d'y réussir, ce n'est pas sa volonté, sans doute, il faut que tu expies aussi, toi. Et pourtant...

En ce moment M. Massion entra, plus blême et plus sombre que jamais. Les deux malheureuses devinrent aussi pâles que lui. Jeanne ferma son livre et le posa sur une table, puis elle revint prendre sa place à la fenêtre et se mit à son tricot, dont ses pauvres doigts tremblants laissaient tomber les mailles.

— Eh bien, monsieur, demanda Madeleine avec sa douceur ordinaire, êtes-vous content de votre sortie ?

Massion se promenait dans la chambre, sans parler, sans les regarder ; tout à coup il se tourna vers la petite Jeanne et, lui donnant un violent soufflet :

— Va-t'en, petit serpent, sors d'ici, lui dit-il, il faut que je parle à ta mère, il faut qu'elle m'entende et qu'elle sache que ma patience est à bout.

L'enfant se leva en pleurant tout bas et se dirigea vers la porte, mais sa mère retrouva ses forces pour la défendre.

— Ne frappez pas ma fille, monsieur, lui dit-elle, ne la touchez pas, je vous le défends.

— Hors donc d'ici, va-t'en, si tu ne veux pas que

je te tue, je n'ai pas besoin de toi ; c'est à elle que je m'adresse et c'est elle qui me répondra.

Madame Massion avait pris sa fille dans ses bras, et, malgré son extrême faiblesse, elle l'emporta dans la chambre à côté, où elle la déposa sur son lit couverte de ses larmes et de ses baisers.

— Ma fille ! ma fille ! murmurait-elle au milieu de ses sanglots. Ma fille, il t'a frappé ! Oh ! le monstre ! S'il n'y avait que moi !

M. Massion appela en colère ; elle embrassa encore Jeanne.

— Ma bien aimée reste-là, ne viens point, n'entre pas, n'appelle personne quoi que tu entendes, je subis ma destinée, mon devoir est de m'y soumettre.

— Viendrez-vous, cria-t-il, voilà bien du bruit pour une chiquenaude à cette petite sotte.

— Que me voulez-vous, monsieur ?

— Vous avez l'audace de le demander ! mais vous me croyez donc aveugle, imbécile, fou ; vous croyez que, parce que vous m'avez trompé une fois, vous me tromperez toujours.

— Vous tromper, monsieur !

— Oui, me tromper, vous êtes une femme sans cœur et sans vergogne, je vous ai forcée de vous convaincre par vos yeux qu'il vous avait oubliée, bien oubliée, qu'il ne conservait pour vous que du

mépris, et vous n'avez pas été satisfaite de cette certitude, vous avez voulu un affront complet, vous lui avez écrit.

— Moi !

— Vous lui avez écrit, et voici la lettre.

— Mon Dieu ! il vous l'a livrée !

— Je pourrais vous dire qu'il me l'a livrée, mais cela n'est pas la vérité ; pour me la livrer, il faudrait qu'il eût pris la peine de s'en occuper un peu, et il ne l'a pas même lue, ou du moins il l'a jetée de côté comme une de ces choses qu'on ne ramasse pas ; je l'ai trouvée par terre, chiffonnée, il y a une demi-heure, pendant que ses gens faisaient ses coffres. Le mépris ne saurait aller plus loin.

— Grand Dieu ! il part.

— Il part demain; sa maîtresse, une grande dame qu'il adore, le rappelle.

— Il part, mon Dieu ! tout espoir est perdu, pensa-t-elle.

— Vous ne le verrez point, ainsi que vous le lui demandiez si dignement, vous n'aurez pas même de réponse? Pourquoi lui avez-vous écrit ? Que lui voulez-vous ?

— C'est mon secret, monsieur.

— Il a une maîtresse. Il l'aime, il lui obéit sur un seul geste. D'ailleurs que ferait-il de vous? Vous n'êtes plus belle, vous ne ressemblez plus à la

jolie Madeleine d'autrefois, il vous dédaignerait, insensée !

— Monsieur, je ne désire pas voir M. de Randay pour lui parler d'amour, ni pour en attendre de lui. Une femme qui va mourir est bien loin de ces erreurs-là.

— Eh bien, qu'alliez-vous chercher à son hôtel ? Vous faire chasser par ses laquais ? Répondez, répondez donc.

Il lui prit le bras qu'il secoua fortement de manière à le meurtrir ; elle ne répondit rien.

— Vous alliez vous plaindre de moi, vous alliez faire sonner bien haut mes mauvais traitements. Vous alliez me peindre comme un tyran, comme un bourreau, lorsque je satisfais une légitime vengeance, lorsque je punis la femme adultère et l'enfant de la honte, d'un crime qui a détruit mon existence.

Elle ne répondit pas davantage.

— Oh ! prenez garde, ne me poussez pas à l'extrémité, je vous tuerais.

— Plût à Dieu !

— Parlerez-vous ?

— Non, mon secret est à moi, je ne vous le dirai point.

— Je le devine votre secret, vous alliez lui recommander votre fille, sa fille, n'est-ce pas ? Vous alliez

lui demander son appui, son secours ; chercher à me l'enlever peut-être. Oui, c'est là votre projet, je le lis dans votre regard. Me l'enlever ! m'enlever cet embryon détesté sur lequel je puis décharger ma rage et ma haine. Qui donc oserait essayer cela? Elle est à moi de par la loi, moi seul j'ai des droits sur elle, vous n'en avez, vous, sa mère, qu'avec mon consentement, selon ma volonté. Ah ! jamais, jamais je ne renoncerai à cette puissance, jamais je ne la céderai à personne. Non, pas pour une fortune, pas pour l'empire du monde, jamais.

Madame Massion écouta ces paroles avec une frayeur croissante, elle tremblait de tous ses membres, car son mari avait deviné juste, car, en demandant à voir le marquis, elle n'avait d'autre but que de l'implorer pour sa fille, de le supplier d'employer ses protections les plus puissantes pour que Jeanne fût ôtée des mains de M. Massion, dès qu'elle ne serait plus, avant même, si c'était possible. A cette déclaration si positive, il lui sembla entendre l'arrêt de son enfant, il lui sembla que cet homme cruel la déchirerait de ses propres mains lorsqu'elle ne pourrait la défendre. Elle fondit en larmes, et s'écria en joignant les mains :

— Ah ! monsieur, ayez pitié d'elle, que vous a-t-elle fait? Ne la punissez pas de ma faute.

— Je la hais encore plus que vous, cette preuve

vivante de ma honte, c'est elle qui a entretenu dans mon cœur les vipères qui le déchirent, c'est elle qui m'a chaque jour mis devant les yeux la certitude de mon déshonneur. Quoi que je lui fasse, je ne lui rendrai jamais ce que j'ai souffert depuis dix ans à cause d'elle. Je ne lui rendrai jamais mon désespoir, mes nuits sans sommeil, mes désolations inconsolables. Car je vous aimais, moi ! Je vous aimais de la seule passion, du seul sentiment que mon cœur ait éprouvé. Orphelin, je n'ai point connu les caresses de ma mère, je n'ai point eu d'amis, je n'ai eu que vous, vous seule. Cet amour trahi m'a rendu méchant, de bon que j'aurais été, et si quelquefois, entraîné par lui, j'étais au moment de tout oublier, de tout pardonner, si j'allais me jeter à vos pieds pour vous demander de m'aimer un peu, d'effacer de notre avenir l'odieuse image du passé, cette fille maudite était devant mes yeux, et rappelait, ravivait ma rage, et me rendait mes douleurs. Oui, je la hais, je l'exècre, et je ne saurai jamais le lui prouver assez.

Madame Massion, à ces paroles, perdit tout à fait la raison ; elle s'élança vers la chambre où était sa fille en l'appelant, en lui criant qu'elles allaient s'évader ensemble, qu'elle ne resterait pas un instant de plus dans cette maison ; son mari courut à elle, la prit par le bras, la repoussa dans

la pièce qu'elle venait de quitter, l'infortunée alla tomber contre un meuble et se fit à la tête une profonde blessure; elle perdit connaissance et resta baignée dans son sang.

Jeanne se précipita sur elle et chercha à la relever. M. Massion demeura immobile devant ce tableau déchirant.

— Ah! si je l'ai tuée, malheur à toi, petite misérable, car c'est toi qui en seras la cause.

L'enfant ne l'entendait même pas, elle ouvrit la porte, appela la servante et lui dit d'un ton qu'elle rendit le plus naturel :

— Ma mère a voulu se lever, elle était si faible qu'elle est tombée et s'est blessée en tombant. Aidez-moi à la mettre au lit, et envoyez chercher le médecin.

M. Massion prit son chapeau et sortit.

---

## VI

### LE DERNIER LEGS.

Madame Massion passa une nuit horrible. Le médecin, malgré ses soins, ne put empêcher les désordres qu'une pareille scène devait produire sur cette organisation frêle et épuisée. Elle se mourait bien plus de ses émotions que de sa chute. Sa fille ne la quittait pas ! dans cet âge si tendre, mûrie par le malheur, elle avait la force et la présence d'esprit d'une femme. Elle garda sa mère contre la brutalité de son bourreau. Le soir, quand il se présenta pour entrer dans la chambre, elle se plaça devant la porte et lui défendit le passage.

— Monsieur, vous pouvez me tuer, mais vous ne viendrez pas tuer ma mère, dit-elle en le regardant fermement.

Il n'osa rien répondre et se retira.

Jeanne passa la nuit entière près de ce lit où la pauvre victime ne reprenait connaissance un instant que pour tomber dans des divagations incessantes, pousser des cris déchirants, appeler Dieu, le roi, le marquis, tous les honnêtes gens au secours de sa fille. Vers le matin elle se calma un peu, revint à elle-même et reconnut ceux qui l'entouraient.

— Jeanne, ma Jeanne, tu vis encore, dit-elle avec un inexprimable sentiment de bonheur. Ah ! je puis te revoir, mais ce ne sera pas pour longtemps. Envoie chercher M. l'abbé de Randay, il est important qu'avant tout et pendant qu'il me reste encore assez de force, je puisse avoir un entretien avec lui.

Jeanne écrivit la lettre qui appelait le ministre de Dieu ; il ne se fit pas attendre comme on l'a vu, et moins, d'un quart d'heure après, il sonnait à la porte de la maison. Ce fut Massion lui-même qui lui ouvrit. Il lui demanda ce qu'il voulait.

— Je viens aider à mourir une chrétienne, répondit-il.

— Madame Massion n'est pas si mal que vous le croyez, monsieur l'abbé, répondit-il en reprenant son air obséquieux, et vous m'obligerez en repassant plus tard.

— Je vous demande pardon, interrompit Jeanne qui survint, ma pauvre mère est au plus bas, et elle demande M. l'abbé sur-le-champ.

— Allez donc, monsieur l'abbé, aussi bien ma femme a perdu l'esprit; c'est un spectacle que je voulais vous éviter, mais cette petite sotte ne comprend rien. Vous allez voir et entendre de tristes choses.

— C'est pour cela que je suis venu, monsieur.

L'abbé de Randay était un trop haut personnage pour que Massion osât le contredire, il le laissa passer en lançant un regard terrible à Jeanne, qui ne s'en inquiéta pas beaucoup et qui l'introduisit près de la malade.

— Ah! vous voilà enfin, monsieur l'abbé, que le ciel en soit béni. Jeanne, laisse-nous, mon enfant, je te rappellerai tout à l'heure.

Jeanne embrassa sa mère à plusieurs reprises, et sortit en dévorant ses sanglots.

— Me voilà près du terme, mon père, j'ai besoin de votre main bienfaisante pour m'aider à franchir ce dernier passage, et j'ai besoin de votre cœur pour recueillir mes dernières volontés. Vous êtes le seul être de ce monde en qui j'aie foi. Je ne puis confier qu'à vous le dépôt sacré que je laisse. Ma pauvre fille! Ah! quelle scène! Quels dangers

elle court! Dieu seul sait ce qui l'attend, sans vous elle est perdue, elle est morte.

Elle lui raconta succinctement ce qui s'était passé, et ensuite elle ajouta :

— Vous le voyez, cet homme m'a tuée, il m'a assassinée, volontairement, sans remords et sans hésitation. Vous entendez ce qu'il m'a signifié pour ma fille, il le fera si vous ne la sauvez point, vous seul le pouvez : vous seul pouvez apprendre au marquis ce qu'il n'a point voulu entendre de ma bouche, et vous le lui apprendrez : partez pour Paris, allez le trouver, dites-lui que je suis morte pour lui ou à cause de lui ; dites-lui que ma fille, que sa fille reste entre les mains de notre ennemi, et qu'elle est en danger de périr comme moi.

— Je le lui dirai, mais....

— Laissez-moi achever. Un homme puissant comme lui doit pouvoir obtenir une lettre de cachet pour ôter une victime à son bourreau. La reine est si bonne! qu'il la lui demande, lui qui a l'honneur de l'approcher souvent.

— C'est là une idée, il a des amis, et moi-même je me charge de l'appuyer près de notre famille.

— Merci mille fois. Ce n'est pas tout encore : A vous, Ange de nom et de cœur, je confie la fille de votre frère, veillez sur elle, protégez-la, maintenez-la dans les sentiments que je lui ai inculqués,

afin que la résignation d'une chrétienne lui vienne en aide dans ses misères. Je vous remets mon pouvoir sur elle, et je vais vous le dire tout à l'heure en sa présence, afin qu'elle ne l'oublie point. Vous me promettez, n'est-ce pas ? l'appui que je vous demande.

— Je vous le promets.

— C'est bien ! je mourrai tranquille, votre nom la protégera mieux que moi. Écoutez ma confession, mon père.

Cette confession ne fut pas longue. Depuis longtemps le martyre expiait la faute, la malheureuse femme était pardonnée et sa vie exemplaire ne laissait plus de remords dans sa conscience. Lorsqu'elle eut reçu l'absolution, purifiée de toutes souillures, elle appela sa fille et son mari. Celui-ci fit quelques difficultés d'y consentir, mais la présence de l'abbé lui imposait, il n'osa pas s'y refuser. Aussitôt qu'elle les vit tous les deux :

— Monsieur, dit-elle, j'ai été une grande coupable, pardonnez-moi.

Elle ne put trouver dans son cœur une autre parole de regret et de mansuétude.

— Je vous pardonne, madame, répliqua-t-il d'un ton sec.

— Et moi, je vous pardonne à mon tour et ma mort et le mal que vous m'avez fait. Mais c'est à

une condition, et que Dieu m'excuse si ces pensées sont hors de sa sainte loi ! Je vous laisse ma fille, la voilà, la pauvre petite, soyez bon pour elle, ne la rendez pas malheureuse, que mes douleurs et ma fin misérable, avant trente ans, suffisent à votre haine, ayez pitié de son jeune âge et de son cœur si généreux et si dévoué. Je la confie en mourant à vous d'abord, et puis à M. l'abbé de Randay, je lui ai donné mes instructions, il m'a juré de s'y conformer. Et toi, Jeanne, tu te souviendras, ma fille, de ne rien faire d'important sans l'avoir consulté, de t'en rapporter en tout à ses conseils et de lui obéir comme à moi-même.

— Je vous le promets, ma mère.

— Monsieur, monsieur Massion, je vous en conjure, si votre cœur n'est pas de marbre, embrassez cette enfant ; jurez-moi de tout oublier devant son innocence à elle, jurez-moi qu'elle trouvera en vousun ami.

— Vous voulez dire qu'elle trouvera en moi *un père*, et vous pouvez y compter, je vous l'ai promis.

L'infortunée laissa retomber sa tête avec un soupir douloureux.

— Ma fille ! ma pauvre enfant ! dit-elle, que Dieu ait donc pitié de toi, mais tu es née dans le malheur et je crains bien que tu ne sois née pour le malheur.

L'abbé alla chercher le saint viatique. Pendant son absence Massion resta assis sans parler dans un coin de la chambre, contemplant cette femme qu'il avait tant aimée et qu'il avait mise sur son lit de mort. Peut-être en ce moment eut-il un remords, peut-être cette âme de bronze se fondit-elle devant cette grande infortune, mais il n'en voulut rien montrer. Lorsqu'on apporta l'Eucharistie, il se mit à genoux comme tous les assistants. L'abbé prononça quelques paroles, qui se ressentaient du sentiment de douleur immense dont son âme était remplie. Les indifférents pleuraient, Jeanne fondait en eau, la mourante était sereine et calme.

— L'hostie sur les lèvres, dit-elle, prête à recevoir mon créateur, je pardonne à ceux qui m'ont fait du mal, et je recommande ma fille à M. Massion, aux excellents cœurs que le sort d'une pauvre orpheline saura toucher. Mon Dieu ! venez à moi et recevez mon âme !

Elle vécut encore douze heures après cette touchante cérémonie, l'abbé ne la quitta pas une minute et Jeanne resta de l'autre côté du lit, recueillie, désolée, montrant des idées et des sentiments au-dessus de son âge. Ange, en la voyant ainsi, eut une inspiration.

— Monsieur, dit-il à M. Massion qui demeurait

silencieusement près de sa femme, vous allez avoir une grande occupation avec cette enfant, vous plairait-il de la confier aux religieuses Ursulines, elles la prendraient gratuitement à ma recommandation et la garderaient jusqu'au moment de prendre le voile. Vous en seriez ainsi déchargé pour le reste de votre vie. Consentez-y, faites cette bonne action.

— *Ma* fille est *ma* fille, monsieur l'abbé, elle ne me quittera point.

— Ah ! murmura la pauvre femme, cet homme est implacable. Mon Dieu ! sauvez ma pauvre enfant !

Ce fut sa dernière parole. Cinq minutes après elle n'était plus.

---

## VII

### COUP D'ŒIL SUR LE PASSÉ.

Cependant le marquis de Randay était retourné à la cour et reprenait les habitudes de sa vie. Il avait revu la comtesse avec ravissement; elle l'avait rappelé, disait-elle, à cause du bruit qui courait qu'il retrouvait à Arras d'anciennes amours et qu'il allait se fixer dans ses terres.

— Je ne puis m'accoutumer à votre absence, lui disait-elle, je souffre dès que je ne vous vois plus, et cette idée seule me fait bondir le cœur. Marquis, je m'effraye moi-même du sentiment que j'ai pour vous, et je ne sais où il nous conduira tous les deux !

La reine donnait quelques jours après une fête

à Trianon. Madame de Saure, par des convenances de position et de famille, s'y trouvait invitée, bien que la reine eût pour elle peu de sympathie, et qu'elle fût de la cour de madame de Genlis, au Palais-Royal. Le marquis retrouva donc sa belle maîtresse chez la souveraine, il la retrouva le lendemain au spectacle de la cour, il la retrouva à l'Appartement, et partout ses regards le suivaient avec une jalouse surveillance. Elle ne lui permettait pas un mot à quelque femme que ce fût, c'était une de ces inquisitions désagréables qui ne souffrent pas de milieu : ou les hommes les repoussent brusquement, ou ils en sont si complétement esclaves qu'ils n'osent plus en secouer le joug.

M. de Randay était tout à fait dominé, et si entièrement qu'il n'osait pas faire une nouvelle relation sans l'autorisation de la comtesse. Elle l'interrogeait sur ses amis, sur l'emploi de son temps, sur ses promenades, et ne lui laissait pas un instant de liberté.

Il y eut à l'occasion des couches de la reine, ou plutôt de son rétablissement, une grande fête au parc de Versailles. Leurs Majestés se promenaient au milieu du peuple, qui les adorait alors. Les courtisans, pour les imiter, se mêlaient également à la foule, et le marquis n'y pouvait manquer. Au détour d'une allée il se croisa avec un homme fort

pressé et qui le heurta. Deux exclamations partirent à la fois :

— Monsieur le marquis !

— Maximilien !

— Par quel hasard ici sans que je le sache ?

— Je suis arrivé d'hier.

— Pourquoi n'êtes point venu me voir?

— J'y comptais aller demain.

— Vous avez une chambre en ma maison, vous ne l'ignorez pas.

— Mille remercîments, monsieur le marquis. Vous aurez bientôt une autre visite.

— Laquelle ?

— Celle de M. l'abbé de Randay.

— Il vient?

— Oui, il doit arriver ce soir ou demain.

— Chez moi?

— Je le pense.

— Qui vous amène tous les deux ? Vous avez donc envie d'être garde des sceaux, et mon frère de devenir évêque?

— Pourquoi pas ?

— Vous me direz pourtant, au milieu de tous ces secrets, si vous comptez rester longtemps ici.

— Je ne sais, j'ai des affaires.

— Au cas où vous auriez besoin de moi, ne m'épargnez pas.

— Mille remercîments. Mes devoirs, monsieur le marquis.

— Mes amitiés, mon cher Maximilien.

Robespierre se perdit dans les groupes, mais M. de Randay le suivit des yeux. Il le vit s'arrêter près de plusieurs personnes, et échanger un mot avec elles; puis il continua sa course, à travers les innombrables curieux qui se succédaient dans les quinconces, enfin il le perdit de vue près du grand canal.

— Que diable Maximilien fait-il ici ? Je le saurai : quand je devrais interroger le lieutenant de police, j'en aurai le cœur net. Il y a chez ce garçon des allures mystérieuses que j'ai fort envie de percer. Je crains qu'il ne se mêle à cette foule de mécontents du dernier règne, si dangereux pour eux et pour les autres avec leurs utopies.

Mille incidents chassèrent de sa pensée cette rencontre inattendue. Il retourna dès le même soir à Paris, et le lendemain, à son réveil, Comtois lui annonça que M. l'abbé de Randay l'attendait depuis longtemps.

— Mon frère ici, pensa-t-il, cela va être insupportable avec la comtesse. Elle me tourmentera sans relâche jusqu'à ce qu'elle me l'ait fait renvoyer; elle ne peut souffrir près de moi aucune influence. C'est bien doux d'être aimé ainsi, pourtant

c'est quelquefois bien lourd. Faites entrer M. l'abbé, reprit-il après son monologue.

Ange fut introduit sur-le-champ. Sa contenance grave, son habit, ses manières douces mais austères, contrastaient singulièrement avec le luxe de cet hôtel, où l'or étincelait de toutes parts. Son frère le reçut cordialement, amicalement, il lui fit donner un siége près de son lit, et, après lui avoir demandé si l'on se portait bien à Arras, il s'informa du motif de son voyage.

— Il est sérieux et triste, j'apporte de douloureuses nouvelles.

— Lesquelles donc? Mon intendant a-t-il emporté mes coffres?

— Il ne s'agit point d'argent, monsieur, ce sont des choses plus graves. La pauvre madame Massion est morte!

— Madame Massion est morte, s'écria-t-il en pâlissant légèrement, et de quoi?

— Elle est morte de vous et par vous, monsieur, son mari l'a tuée parce qu'elle vous avait écrit et qu'elle désirait vous remettre sa fille.

— Est-il possible, mon Dieu!

— Elle est morte devant moi, comme une sainte, pardonnant tout, demandant à Dieu de bénir ceux qui lui ont fait tant de mal, et je vous transmets ses dernières volontés.

M. de Randay ne répondit rien, la comtesse allait envoyer chez lui, c'était son heure, cette idée le préoccupait. Chaque matin elle lui faisait donner *ses ordres*, et il devait s'y conformer sous peine de bouderies et de scènes déplorables. En effet l'abbé finissait sa phrase, lorsqu'un laquais entra annonçant le coureur de madame la comtesse de Saure, lequel ne faisait jamais antichambre et était toujours admis, n'importe qui fût chez M. de Randay.

— Madame la comtesse fait prévenir M. le marquis, débita cet homme, qu'elle l'attend immédiatement pour se rendre ensemble à l'exposition des tableaux du Louvre, où elle a donné rendez-vous à M. le duc de Lauraguais, ensuite elle dînera à l'hôtel et finira la soirée à la Comédie française, M. Fleury jouera Moncade.

— C'est bien, j'y serai.

— Un instant, interrompit l'abbé, dites de ma part à madame la comtesse de Saure, de la part de l'abbé de Randay, le frère de M. le marquis, que je lui fais toutes mes excuses, mais que M. le marquis n'ira point à sa partie de plaisir. J'arrive d'Arras exprès pour lui apporter les dernières paroles d'un ami bien cher. J'ai à l'entretenir d'affaires sérieuses, je le garde donc pour aujourd'hui, un jour n'est pas beaucoup dans la vie ; c'est à moi que

madame la comtesse devra s'en prendre si elle est privée de la société de mon frère, allez.

Il y avait dans les paroles de ce jeune homme une autorité douce et simple à laquelle il était difficile de se soustraire. Le marquis n'osa rien répliquer; quant au coureur, il fit sa plus belle révérence et sortit.

— Vous ferez trêve une fois aux vanités et aux joies du monde, pour entendre des paroles graves, mon frère, pardonnez-moi ce que je viens de faire, ce n'est point le cadet, c'est le prêtre, c'est l'homme qui use de son droit envers vous et qui revendique quelques heures d'attention, une marque de respect au moins pour la malheureuse qui vous a donné sa vie, vous ne me la refuserez pas.

Le marquis était fort contrarié d'abord des suites de cette révolte, dont la comtesse l'assassinerait pendant huit jours, et puis le souvenir de ses torts envers Madeleine ne lui était rien moins qu'agréable. Il est des endroits dans le cœur auxquels on ne touche jamais sans une sensation pénible. Ce sont des remords déguisés qui ne s'avouent point et qui ressemblent à de l'humeur. Le nom seul de madame Massion lui faisait mal, il respectait cependant trop son frère pour le lui laisser voir. Il se résigna faute de pouvoir faire autrement.

— Il ne m'appartient pas de vous juger, mon frère, cependant je vais vous faire connaître ce que je sais de vos relations avec la pauvre créature que j'ai vue mourir. Vos torts sont grands, et la réparation doit être immense. Vous avez tout employé pour détourner cette jeune femme de ses devoirs.

— J'en conviens, répliqua-t-il pressé par la force de la vérité.

— Elle était bien belle alors, elle avait à peine dix-huit ans, mariée depuis quelques mois à un homme indifférent, mais qu'elle aurait aimé plus tard peut-être; elle vous rencontra chez mesdemoiselles Robespierre, et à dater de ce jour votre amour ne lui laissa ni paix ni trêve.

— C'est encore vrai.

— Vous l'avez poursuivie jusqu'à l'église, vous avez mis sur ses pas des émissaires payés pour l'entraîner dans le précipice, vous l'avez entourée de toutes les séductions; elle a succombé et de ce jour vous avez changé pour elle.

— Je ne puis le nier, par une fatale coïncidence le seul amour vrai de ma vie commençait à naître juste à la même époque, la pauvre Madeleine fut vite oubliée, j'eus ce tort et il est grand, je l'avoue.

— Vous avez quitté Arras sans la revoir, après un mois au plus de commerce avec elle, vous l'avez abandonnée avec un mépris, avec une lâ-

cheté... c'est le mot, mon frère, dont rien ne saurait vous absoudre. Certes il fallait vous tirer de ces liens du péché, mais il ne fallait point torturer ainsi la malheureuse entraînée par vous, il fallait la quitter en gentilhomme, en chrétien. Vous ne l'avez pas fait, vous avez foulé aux pieds ce cœur qui ne s'était donné qu'à vous, vous l'avez torturé, brisé, pour plaire à celle qui vous domine aujourd'hui, et qui ne vous mérite pas, mon frère.

— Ange, je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes point mon confesseur.

— Je suis aujourd'hui du moins la voix de la vérité, et vous m'entendrez. Ce n'est pas la première fois que je parle ainsi de votre crime. Il en est résulté une fille, cette fille est maintenant seule entre les mains du bourreau de Madeleine. Il lui a annoncé qu'elle payerait pour deux, et, depuis huit jours à peine que j'ai fermé les yeux de la mère, l'enfant est torturée nuit et jour; cela ne peut continuer ainsi.

— Mais, mon frère, que dois-je faire de plus? Je vous ai remis une donation pour cette petite fille, j'ai assuré son sort.

— M. Massion n'accepte rien, et jusqu'à vingt-cinq ans votre fille n'a pas le droit de rien posséder légalement; elle est forcée de demeurer avec son père, elle est esclave.

— Ce n'est pas moi qui ai fait la loi.

— Sans doute. Mais vous êtes puissant, mais vous avez des amis, mais les lettres de cachet dont on fait un si mauvais usage souvent peuvent être employées une fois dans un bon motif, obtenez-en une ; faites enlever Jeanne et placez-la dans un couvent.

— A quel titre? Il faudra donc tout dire. Quel pouvoir ai-je sur un enfant contre son père? Vous n'avez pas pensé à cela, Ange, que ne la sollicitez-vous ?

— Qui m'écoutera, pauvre prêtre obscur, inconnu, relégué depuis ma naissance au fond d'une province. Je ne parviendrai point.

— Je vous donnerai des lettres, je vous appuyerai.

— Ferez-vous cela?

— Certainement. Il se peut... oui, j'ai eu des torts envers madame Massion, je dois les réparer. Dans mon dernier voyage à peine l'ai-je regardée. Que voulez-vous ? l'embarras, un remords involontaire, la crainte de recommencer sous une autre forme un commerce que j'avais si mal rompu, tout cela m'a effrayé. Mais je ne suis point méchant, j'écoute la voix qui me parle. A présent que Dieu a repris la mère, je reconnais que j'ai été coupable envers elle, et, je vous le répète, en tout

ce qui pourra vous aider à réussir, disposez de moi.

En ce moment même la porte s'ouvrit, et l'abbé vit entrer une grande et belle femme, à peu près de l'âge du marquis, bien qu'elle ne le parût pas. Ses yeux noirs lançaient des éclairs, le coqueluchon de sa mante, rejeté en arrière, laissait voir son visage écarlate et défiguré par la fureur. Elle tenait à la main une petite canne, les femmes en portaient alors, et, sans saluer Ange, elle se jeta sur un fauteuil : le marquis ne trouva pas une parole.

— Il ne manque à ce bel arrangement qu'une seule chose, c'est mon consentement, dit-elle.

Jamais étonnement ne fut pareil à celui du chaste et simple prêtre, en présence de cette hardiesse, en présence de cette femme avouant tout haut sa honte et s'en faisant presque une gloire. Il l'examina d'abord, comme s'il n'en pouvait croire ses yeux, qu'il baissa ensuite devant ses regards altiers. Le silence était embarrassant pour le marquis surtout, il essaya de le rompre.

— Madame, dit-il, mon frère est mon meilleur ami et...

— Qu'importe ce qu'est M. votre frère ! s'écria-t-elle impétueusement, ce n'est pas de lui qu'il s'agit, et je m'expliquerais devant tout autre ainsi

que je vais le faire en sa présence. La femme qui vous aime assez pour venir chez vous sous ce déguisement, pour fouler aux pieds les convenances de son état et les devoirs de sa position, cette femme-là ne craint personne et elle a le droit, en échange de ses sacrifices, d'exiger de vous la réciprocité. Je suis tout à vous, je veux que vous soyez tout à moi.

Ange n'en entendit pas davantage. Le crime ne pouvait avoir, selon lui, un langage plus effronté; il se leva, prit son chapeau, posé sur un meuble, salua en s'avançant vers la porte, et dit :

— Je reviendrai quand vous serez seul, mon frère.

Le marquis sentit quelles devaient être les pensées et l'opinion de l'abbé, il en eut honte lui-même et le rappela :

— Non, non, restez, je vous en prie.

— Restez, monsieur, dit impérieusement la comtesse, je vous le demande.

— Vous oubliez tous les deux l'habit que je porte et le caractère dont je suis revêtu, ce n'est point ici ma place et je sors. Je ne puis que vous plaindre bien profondément, surtout mon pauvre frère, il porte une lourde chaîne.

Et, sans rien écouter, il sortit.

Le marquis n'eut que le temps de crier à Com-

tois de conduire M. l'abbé à la chambre qu'il lui avait destinée. Ange eut bien de la peine à s'y résoudre, il voulait quitter cette maison, se retirer ailleurs; le vieux domestique le supplia de n'en rien faire et de ne point abandonner son maître.

— Peut-être votre présence le sauvera, monsieur l'abbé.

— Avertis-moi donc quand il sera seul, car je ne puis ni ne veux revoir cette Messaline.

Pour un abbé aussi pudique qu'une jeune fille une femme telle que madame de Saure était, en effet, un être anormal et dont il ne devait comprendre ni les sentiments ni les allures. Il s'enferma dans son appartement et se mit à prier. Cette âme si belle avait été frappée du plus sensible coup qu'elle pût recevoir. Sa première, sa seule illusion, le sentiment unique de sa vie venait d'être brisé. Il avait vu mourir sous ses yeux l'infortunée à laquelle il avait, sans le savoir, donné son cœur. Cette fleur, coupée dès sa racine, ne devait refleurir jamais. Pas une pensée, qui ne fût angélique comme son âme, n'en avait seulement ridé la surface, dans ce qu'on ne peut appeler une passion. Il avait pris pitié de ses souffrances, et puis il avait aimé la victime. La poésie, sommeillant dans cette imagination vierge, parait de tous ses charmes

cette pure et sainte liaison : les anges au ciel aiment ainsi.

Certes, l'abbé de Randay était loin de croire à une affection en dehors de son pieux état. Il l'eût déplorée, il l'eût maudite, quelque immaculée qu'elle fût. En pleurant la victime de son frère, il croyait n'être que charitable et juste. La prière s'associait à ses regrets, et Dieu était en tiers dans toutes ses pensées.

Pendant qu'il méditait et souffrait, une scène cruelle avait lieu chez son frère. Madame de Saure, arrivée presque aussitôt que l'abbé, s'était cachée dans la pièce à côté et avait tout entendu. Elle était accourue sur la réponse de son coureur; pour la première fois son esclave se révoltait, ou prenait du moins un semblant de révolte. Lorsque le marquis parla de son repentir, lorsqu'il exprima le désir de réparer sa faute en s'occupant de la petite Jeanne, elle ne fut plus maîtresse de sa colère et elle entra ainsi qu'on l'a vu.

La morale du pauvre Ange n'était pas faite pour l'apaiser. Elle continua ses plaintes et ses cris bien longtemps encore. L'idée qu'un sentiment passé entrerait en rivalité avec elle, l'idée que la jeune fille pourrait un jour acquérir sur son père une influence dont la sienne serait diminuée lui ôtait la raison.

— Je ne veux pas que vous vous occupiez de ce sot enfant, est-il le vôtre seulement? Cette madame Masson, Tasson, ou n'importe quel fut le nom de cette espèce, était mariée, et qui sait? Dans tous les cas cela ne vous regarde en rien. A quoi bon mettre dans votre vie un intérêt étranger? Nous nous aimons trop pour admettre un tiers; quant à moi je n'en souffrirai aucun, pas plus votre insolent frère qu'un autre, entendez-vous? Cette robe-là cache une grande hypocrisie et une grande hardiesse, avec cet air doucereux. Il ne va pas rester longtemps ici, j'espère.

Le marquis était profondément blessé : poussé à bout par ce despotisme, par la présence de son frère, devant lequel il avait rougi, il eut, pour la première fois, des velléités de résistance.

— Je vous demande pardon, madame, répondit-il, je demanderai la lettre de cachet pour la pauvre enfant, et mon frère demeurera chez moi tant qu'il lui conviendra d'y être, je serai heureux de l'y recevoir.

Madame de Saure le regarda avec autant de surprise qu'Ange en avait montré tout à l'heure. Quoi! il osait revenir sur un arrêt prononcé par elle! Il osait avoir une volonté, lui! après dix ans! C'était un précédent qu'elle ne souffrait point et contre lequel elle s'inscrivit sur-le-champ.

– Vous êtes le maître, monsieur, de conserver M. l'abbé de Randay dans cet hôtel tant que cela vous sera agréable, mais, après la façon dont il m'a traitée, vous comprendrez que je sois peu flattée de me rencontrer avec lui. Quant à mademoiselle votre fille d'Arras, faites les démarches qui vous paraîtront utiles, vous ne réussirez pas. Je suis plus puissante que vous, et je vous jure que M. Massion gardera sa fille. Quand il vous plaira de me voir, vous viendrez me chercher où je suis. Adieu.

Et, lui tournant brusquement le dos, elle sortit de l'appartement. Il ne la suivit pas.

---

## VIII

### L'ORAGE A L'HORIZON.

Le marquis prit la résolution magnifique de ne point aller chez madame de Saure avant quelques jours. Il comprit que, s'il cédait il était de nouveau esclave sans pouvoir secouer le joug. Afin de s'affermir dans ses bonnes résolutions, il alla sur-le-champ trouver Ange, auquel il fit des excuses embarrassées et qui l'accueillit, avec sa bonté habituelle.

— Mon frère, lui dit-il, vous n'auriez qu'une chose à faire : cherchez une bonne et honnête fille de qualité et mariez-vous, il en est temps. Vous êtes le seul héritier de notre vieux nom, qui finira avec vous, vous avez trente ans passés. Vous dési-

rez briser une chaîne qui vous pèse, mariez-vous.

Le marquis convint de la justesse de cette idée, mais, comme tous les esprits irrésolus, il trouva des faux-fuyants, il exhiba d'excellentes raisons que le raisonnement droit de son frère fit tomber l'un après l'autre, puis il coupa court à la conversation en disant :

—Tout cela est bien, tout cela est vrai, plus tard, nous verrons.

Au milieu de l'entretien des deux frères on annonça Maximilien, dont le regard scrutateur devina une discussion. M. de Randay le reçut, comme toujours, avec une affection polie, dans laquelle Robespierre s'obstinait à voir une protection qui le blessait. Il lui fit autant de questions que le savoir-vivre le permettait pour connaître le but de son voyage; il ne put rien obtenir. Ange n'en savait pas davantage; ainsi que Charlotte, les allures mystérieuses du jeune homme l'inquiétaient. Depuis quelque temps les mécontents s'agitaient, plusieurs émeutes partielles avaient eu lieu dans les provinces, les partisans des nouvelles idées en profitaient pour les répandre, les sociétés secrètes se propageaient, l'aspiration à une nouvelle ère inconnue se faisait sentir à tous les bons esprits, à ceux qui réfléchissaient, et tiraient des faits présents des conséquences d'avenir. Insensiblement la

conversation tomba sur ces matières, et l'on vit en présence les principes les plus opposés. Le marquis, véritable optimiste, ne s'occupant que de ses plaisirs, observant le reste du monde par l'orifice d'un verre grossissant, comme la lanterne magique, ne savait rien que la cour, l'Opéra et les quelques salons de la ville où il était de bel air de se montrer.

Ange, esprit droit, juste, instruit, lisant beaucoup, écoutant, examinait et prévoyait les suites d'un ordre de choses en ruines, auquel une main ferme eût pu rendre sa première solidité ; mais la main ferme manquait, hélas ! et ceux qui auraient dû soutenir l'édifice tendaient, au contraire, à le faire tomber.

Maximilien, vraie personnification du tiers état, de cette génération qui s'élevait et qui cherchait à se faire une place plus grande : envieux, jaloux, ambitieux, il répandait sur tout ce qui le primait dans la société cette bave des serpents, furieux d'être réduits à ramper. Parmi les esprits novateurs il s'en trouve toujours de deux sortes : ceux que l'amour du bien, la haine des abus conduit vers le mieux; ceux qui veulent réformer pour reconstruire sur de nouvelles bases qui leur semblent plus solides et plus avantageuses pour la partie opprimée souffrante.

La seconde espèce est la plus dangereuse en ce qu'elle perd non-seulement ses ennemis, mais ses amis encore. Elle renverse pour abattre et pour s'élever sur les ruines. Ces hommes n'ont qu'un but, mal dissimulé sous les grandes phrases et sous les dévouements maladroits, c'est de dominer les autres, c'est d'occuper les premières positions, c'est de se créer un nom et une puissance aux dépens de ceux qui les ont poussés. Enfin, en toutes choses, l'éternelle question des meneurs et des dupes, Bertrand et Raton en présence et les marrons pour enjeu, seulement les uns se brûlent et les autres les croquent. Ce qui se voyait alors se voit encore aujourd'hui, se verra toujours ; si on les laissait à l'épreuve ils recommenceraient de nouveau ; les révolutions diffèrent dans les événements, mais elles se ressemblent dans le but et dans les éléments qui les composent.

— La province n'est pas contente, et Paris murmure, disait l'abbé.

— Bah ! on les fera taire ! répliquait le marquis.

— Ils ne se tairont pas si facilement que vous le pensez, monsieur.

— En vérité, mon cher Maximilien, depuis quelques années vous avez pris des idées et des manières que je ne comprends point. A vous entendre, il faudrait tout bouleverser.

— C'est que je trouve la société mal faite.

— Je ne vois pas en quoi elle est si mal construite.

— Vous, monsieur le marquis, je le comprends. Mais moi !

— Vous, que vous manque-t-il donc ? Vous appartenez à une honnête et bonne famille; vous suivez une carrière dans laquelle votre succès est assuré, car vous êtes un homme de talent. Vous serez avocat comme votre père, comme votre fils le sera après vous ; vous parviendrez, vous élevant toujours, et peut-être, plus tard, un de vous arrivera aux premiers emplois de la magistrature. C'est ainsi que les familles se font.

— Elles *se feront*, oui, mais d'ici-là !

— D'ici-là vous resterez ce que vous êtes, le beau malheur !

— Oui, le beau malheur, pour vous qui voyez cela d'en haut, mais pour nous qui le voyons d'en bas !

— Je gage que votre excellent père n'a jamais fait pareille réflexion.

— Aussi, où est-il ?

— Ce ne sont ni vos idées ni les miennes qui l'ont conduit à ce fatal voyage, c'est la perte de son excellente femme, et de ces pertes-là nul ne peut nous mettre à l'abri.

— Vous avez raison, monsieur, on meurt partout :

> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend pas nos rois.

Cependant la mort peut être éloignée par des moyens factices, moyens que la fortune seule procure et qui nous ont manqué. Ma mère aurait eu besoin d'un séjour dans les pays chauds : comment faire, sans beaucoup d'argent, pour emmener une jeune famille, et, d'un autre côté, comment s'en aller seule? Elle est restée, et nous l'avons perdue.

— Vous voudriez donc transporter les fortunes alors. Vous voudriez faire que ceux qui n'ont pas puissent avoir, et que ceux qui ont ne possèdent plus; en un mot, retourner la société du haut en bas.

— C'est ce qui ne manquera pas d'arriver, mon frère, si ceux qui ont n'admettent le terme moyen, consistant à donner assez aux autres pour qu'ils n'aient pas envie de rien prendre.

— On donne d'immenses sommes.

— Les couvents et les grands seigneurs font des aumônes considérables et ne laissent point manquer les pauvres. Mais ce ne sont pas ce qu'on appelle les pauvres qui renverseront l'ordre social, c'est la classe intermédiaire chez laquelle la phi-

losophie a élevé des idées anormales, et qui, sous prétexte d'éclairer, de secourir ceux qui ignorent et ceux qui pleurent, feront un chemin à leur vanité. Ils nous accuseront de tout ce qu'ils rêvent pour nous rendre odieux, nous culbuter et se mettre à notre place. Lorsqu'ils y seront parvenus, ils seront mille fois plus durs et plus insolents que les plus durs et les plus insolents qu'ils signalent aujourd'hui; le bouleversement sera fait, le trouble, le malaise, l'esprit de révolte, seront dans la société, l'équilibre sera rompu et il faudra des siècles peut-être pour le rétablir. Quand ils seront repus, ces orgueilleux oppimés d'à présent, ils feront à leur tour l'envie d'une autre génération de jaloux, qui les renversera d'autant plus facilement, qu'ils n'auront point de racines, et ainsi de suite, les uns contre les autres, il n'y a point de raison pour que cela finisse. Du moment que l'on détruit le droit, que l'on arrache les barrières, on ouvre la voie aux ambitions, et chacun se croit autorisé à revendiquer sa part.

— Tout cela ce sont de superbes utopies, mon cher Ange, heureusement il n'est question de rien de semblable, sans quoi ce monde serait véritablement la cour du roi Pétau.

—Cela arrivera, marquis, et bientôt et plus gravement encore.

— Oh ! oui, cela arrivera, reprit Robespierre, d'une voix sévère. Le jour du jugement se lèvera, et vous verrez alors, messieurs les courtisans, quel terrible compte on vous demandera.

— Bah ! bah ! reprit M. de Randay, en tournant sur ses talons, vous déraisonnez tous les deux ; on a de singulières idées à Arras.

— On en a partout, monsieur le marquis.

— Quoi ! on bouleverserait la monarchie !

— C'est très-possible.

— On révolutionnerait la France de fond en comble !

— Je n'en doute pas.

— Et ce sera vous et vos pareils qui accomplirez cette œuvre.

— Du moins nous y tâcherons.

— Et nous vous laisserons faire ! Que diable, nous sommes, je crois, aussi braves que vous ; nous ne sommes pas plus bêtes que vous, nous saurons nous défendre apparemment et on ne nous avalera pas tout crus.

— Je vous dis, mon frère, que vous ne vous défendrez point, parce que vous y songerez trop tard. L'essentiel n'est point de vous défendre, mais de prévenir le mal, vous le pouvez encore ; cependant les progrès sont immenses, et bientôt il ne sera plus temps.

— Vous vous en mêlez aussi, l'abbé ?

— Je suis comme Cassandre, je prêche dans le désert ; j'en ai déjà prêché d'autres avant vous, et, par un aveuglement que je ne puis concevoir, personne ne m'écoute.

— C'est de mauvais augure pour l'avenir de vos sermons.

— Ah ! mon frère, vous et vos pareils vous riez de tout.

— Je ne ris point, au contraire, et je vous jure qu'à l'accomplissement de vos prophéties, je me mettrais sous la protection du haut et puissant Maximilien Robespierre.

— Elle vous servira peut-être plus que vous ne le croyez, monsieur le marquis.

---

## IX

### LES PROVINCIAUX A PARIS.

Le lendemain M. de Randay retourna chez madame de Saure et lui promit de ne point s'occuper de Jeanne. Elle le prit plus que jamais sous sa domination et son pouvoir s'augmenta de l'échec de la révolte. Le pauvre Ange eut beau prier, supplier, il ne gagna rien. Réduit à ses propres ressources, il fit les démarches qu'il put faire, mais sans obtenir le moindre succès : il avait été prévenu. La comtesse était trop habile et trop jalouse pour permettre à la pauvre fille d'échapper à la domination de son misérable maître. Tant que M. Massion l'aurait, elle ne pouvait la craindre, mais une fois hors de ses mains, le marquis la reverrait peut-être, il l'aimerait, il s'occuperait

d'elle, et alors que deviendrait son omnipotence?

Ange rentrait un soir désespéré à l'hôtel, avec la résolution d'attaquer de nouveau son frère, de le faire rougir de sa lâcheté, et d'obtenir pour sa protégée un peu de cette pitié qu'on ne refuse pas au malheur, à défaut d'un sentiment plus tendre. Il trouva chez lui une lettre qui donna momentanément un autre cours à ses idées. Elle était de Robespierre, et voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher Ange, vous le plus angélique de tous les anges, j'espère que vous accueillerez ma demande. Mes tantes et ma sœur sont arrivées, ainsi que la famille Deshorties, sur une nouvelle qu'elles ont reçue de mon père, nous avons besoin d'en causer avec vous. Venez demain déjeuner à notre auberge, nous déciderons ensemble ce que nous avons à faire; dans cette circonstance, je ne compte que sur vous. Mille amitiés de celles qui ne finissent jamais.

« Maximilien Robespierre. »

Ange lut avec plaisir ces lignes, qui lui annonçaient un bonheur pour sa famille d'adoption. L'absence de M. Robespierre était inexplicable, elle inquiétait à juste titre ceux qui avaient de l'affection pour lui, ils en attendaient avec impatience et joie des nouvelles positives. Il sortit donc le lendemain de très-bonne heure et se rendit chez

mesdemoiselles Robespierre, où il fut reçu comme un fils chéri.

Après les premiers compliments, chacun fut pressé d'arriver au sujet qui les intéressait tous.

— Eh bien, dit l'abbé, que savez-vous donc de notre cher père ?

— Peu de chose, mais c'est beaucoup néanmoins : il est vivant.

— Le ciel en soit loué ! Qui vous l'a dit ?

— M. Jaquemet, le commerçant de denrées des Amériques, est allé à la Nouvelle-Orléans, et il a aperçu mon père. Il lui a même parlé. Lorsqu'il a voulu savoir où le trouver, d'une manière plus certaine, il n'a pu en obtenir que des réponses évasives. Cependant il l'a suivi pour nous rendre service, et il a appris qu'il venait à peu près deux fois par an dans cette ville, où il fait un échange de marchandises, mais qu'on ne savait quelle était sa demeure habituelle.

— Enfin maintenant on pourra le retrouver.

— Nous l'avons pensé sur-le-champ, nous sommes partis, M. le marquis nous aidera, n'est-ce pas ?

— Je suis sûr... je l'espère, dit-il, en se reprenant et en pensant à ce terrible pouvoir auquel il obéissait en toutes choses.

— Vous avez l'air d'en douter ?

— Non, non, je n'en doute pas, je n'en puis douter. Mon frère aime M. Robespierre autant que je l'aime moi-même, il fera tout pour vous et pour lui. Je vous l'amènerai.

Ils causèrent ensuite longuement de la position toute particulière de M. Robespierre, et des raisons présumées de son exil. Ni Maximilien ni Charlotte ne pouvaient en être instruits. Mesdemoiselles Robespierre et Ange en soupçonnaient seul le motif. Il fut décidé que celui-ci dirait dès le même soir au marquis l'arrivée de la famille et qu'ensuite on réglerait la conduite à tenir.

Ange et ses amis passèrent la journée ensemble. Ils venaient pour la première fois à Paris, Charlotte et mademoiselle Deshorties ne cherchaient pas à cacher leur naïve admiration. Elles étaient enchantées de tout, elles s'étonnaient de tout, elles brûlaient du désir de visiter Versailles et d'entrevoir la cour. Le soir ils allèrent à la Comédie française. Ange se sépara d'eux et retourna chez son frère, dont il attendit le retour en lisant dans son cabinet. Celui-ci revint assez soucieux. Madame de Saure lui avait fait une scène horrible parce qu'il acceptait un souper avec Beaumarchais, de quoi celui-ci s'était moqué longtemps en lui demandant s'il lui serait permis de boire autre chose que de l'eau sucrée. Il comprit le ridicule, il s'ap-

préciait lui-même, et il s'en voulait à la mort de n'avoir pas le courage de rompre ce lien. Aussi ne répondit-il au bonsoir amical de l'abbé que par un signe de tête.

— Je viens vous annoncer une bonne nouvelle, mon frère, les demoiselles Robespierre et Charlotte sont ici.

— Ah ! tant mieux, dit-il d'un air distrait. J'irai les voir demain.

— Elles auront besoin de votre crédit.

— Mes amis et moi nous sommes à leur service.

Ange lui expliqua ce qu'on attendait de lui ; il montra la joie qu'il éprouvait réellement en apprenant des nouvelles de son tuteur, et ajouta qu'il irait à Versailles parler au ministre et obtenir les ordres nécessaires pour les recherches.

— Mon frère, reprit Ange, comptez-vous engager nos amis à dîner ?

— Je compte leur dire ce que j'ai déjà dit à Maximilien, et ce dont il n'a tenu compte, que ma maison est la leur et que je serai très-heureux de les y recevoir. Il y a pour elles un appartement où elles seront libres comme à l'hôtellerie, leur couvert est mis chaque jour, et, si elles me refusent, je leur chercherai querelle tout de bon.

— Alors, poursuivit l'abbé en souriant, la cause de notre vieil ami est perdue.

— Comment?

— Comme l'a été celle de la pauvre Jeanne.

Le marquis rougit fort et répondit :

— Ce n'est pas la même chose.

— C'est pis encore. Charlotte et mademoiselle Deshorties sont deux jolies femmes bien vivantes, et la pauvre petite n'est que le souvenir d'une malheureuse créature tuée par le chagrin.

M. de Randay ne répondit rien, mais il n'en ressentit pas moins l'atteinte.

Ce que l'abbé avait prévu devait arriver, en effet, si la famille Robespierre n'eût pas refusé les offres de son frère. Ils vinrent bien plusieurs fois dîner ou souper à l'hôtel, mais le marquis s'arrangea pour que ce fût seulement les jours où la comtesse ne serait point libre et où il ne craindrait pas une invasion. Il eut le bonheur de lui dérober la présence de ces nouveaux hôtes, en en parlant si légèrement qu'elle ne leur fit pas l'honneur de les craindre.

Il obtint pour eux les permissions nécessaires afin qu'ils pussent visiter les châteaux royaux, assister à la messe du roi, voir passer la reine et la cour dans la grande galerie, enfin tous les particuliers possibles aux personnes non présentées. Il obtint aussi, ce qui était plus essentiel, et sur sa simple demande, des ordres explicites et précis

pour la recherche de M. Robespierre. Le ministre lui promit de les faire expédier sur-le-champ et lui donna mille assurances de sa bonne volonté.

Pour plus de sûreté encore il trouva le moyen de recommander cette affaire à la reine, qui, avec sa grâce ordinaire, s'en occupa activement. Il avait l'honneur d'être admis souvent dans son intimité, il l'intéressa à cette famille, en lui racontant les obligations immenses qu'il avait contractées envers elle. Une circonstance favorable se présenta même pour accélérer la réussite et la rendre plus certaine. Le jour où mesdemoiselles Robespierre, mademoiselle Deshorties et Charlotte visitaient le jardin du Petit-Trianon, la reine y arriva tout à coup, suivie de la seule princesse de Lamballe. Le marquis se rangea pour la laisser passer, ayant derrière lui ses compagnes et son frère, Maximilien seul manquait. Comme il saluait très-humblement Sa Majesté, elle s'arrêta, lui adressa la parole et lui demanda qu'elles étaient les personnes qui l'accompagnaient.

— Mesdemoiselles Robespierre, les sœurs de cet excellent homme pour lequel j'ai imploré les bontés de Votre Majesté, madame, sa fille et la fiancée de son fils.

— Je suis enchantée de les connaître et j'espère leur prouver que je me suis occupée de leur bon-

heur. Laquelle de ces jolies personnes est mademoiselle Robespierre ?

Charlotte s'avança, toute rouge et les yeux baissés.

— Mademoiselle, d'après ce que m'a dit M. de Randay, vous avez pour père un homme malheureux, dont les vertus méritent tout l'intérêt et le respect qu'il lui conserve. J'ai déjà fait faire ce qu'il fallait pour réussir, mais, maintenant que je vous ai vue, je désire encore bien plus qu'il en soit ainsi. Ce jeune abbé est sans doute un de vos frères ?

— Mon, madame, répliqua le marquis, c'est le mien.

— Ah ! cet *ange* dont vous m'avez parlé, et que sa marraine a si bien nommé, à ce qu'il paraît. Monsieur, je me recommande à vos prières, je vous recommande surtout le roi et mes enfants. Vous êtes si bien avec Dieu qu'il ne vous refusera pas.

Ange ébloui, intimidé de cette beauté suprême, de cette majesté voilée, mais toujours présente, ne répondit qu'en s'inclinant profondément. La reine sourit, elle tira de sa poche un petit nécessaire de vermeil, où se trouvait une boîte ornée de pierreries, contenant quelques reliques. Elle la lui donna.

— Mettez cela dans votre chapelle, monsieur l'abbé, pour vous rappeler ma demande ; ce sont des reliques de saint Étienne, que m'a données l'impératrice, il y a longtemps, quand j'étais enfant encore.

Elle soupira et jeta un long regard dans l'espace, elle y voyait son pays, son cher Vienne, sa mère, ses sœurs, cette vie patriarcale qu'elle avait quittée pour le trône et ses ennuis. Puis, se retournant ensuite vers les deux jeunes filles, elle ajouta :

— Je n'ai plus rien à vous offrir, mesdemoiselles, M. l'abbé a eu tout mon trésor. Il me reste seulement une chose, et, si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que c'est pour moi la plus précieuse. Partagez-vous ce bouquet, ce sont des roses de Trianon, du *petit Vienne*, endroit si cher à mon cœur. J'en refuse quelquefois même au roi, je n'en envoie qu'à mes amies.

— Madame, dit le marquis, ces fleurs valent tous les diamants de la couronne, données ainsi par Votre Majesté.

Il est facile de comprendre avec quelle joie et quelle reconnaissance Charlotte accepta le bouquet ; la reine leur fit de la main un signe tout aimable et passa. Aussitôt qu'elle ne put plus les entendre :

— Ah ! quel malheur ! dit-elle, que Maximilien

ne soit pas ici. Il aimerait la reine, s'il l'avait vue et entendue comme nous, il ne dirait plus qu'elle est fière et méchante. Qu'elle est belle ! qu'elle est bonne ! combien je suis heureuse de cette rencontre ! Je garderai ces fleurs toute ma vie.

— Et vous ferez bien, ma chère petite, car jamais plus noble et plus généreuse main n'eût pu vous faire un meilleur présent, dit l'aînée des deux tantes.

Cette promenade laissa de profondes traces dans le cœur et dans la mémoire de ces excellentes femmes. Elles en parlèrent longtemps, et le soir, en rentrant chez elles, Maximilien les trouva transportées.

— Mon frère, j'ai vu la reine, elle nous a promis sa protection, elle nous a donné son bouquet à Louise et à moi.

— Vraiment ! tout cela !

— Ne prenez pas votre air moqueur, Maximilien, je n'ai qu'un regret, c'est que vous n'ayez pas été avec nous ; si vous aviez vu, comme nous, cette céleste princesse, vous ne seriez plus son ennemi, je vous en réponds.

Il sourit d'un air incrédule.

— Et moi, aussi, dit Louise, de sa douce voix, je suis fâchée que vous ne soyez pas venu.

— Pour la reine?

— Oui, pour la reine, qui est une adorable femme, et pour nous aussi. Que j'aurais aimé à vous avoir près de moi sous ces beaux arbres, dans ce jardin enchanté ! Il me semble que vous m'aimez moins ici, Maximilien, il me semble que j'ai bien des rivaux. Ces gens à visages étranges qui viennent vous chercher et qui vous empêchent de nous suivre, je les crains et je les déteste. Ils vous ont bien changé, je vous assure, vous n'êtes plus le même qu'à Arras.

— Personne ne m'a changé, Louise ; je suis comme à Arras, comme je serai toujours.

— Ah ! j'ai quelquefois envie, en vous voyant si sombre, si indifférent, de faire comme Charlotte, de renoncer au mariage, et de me décider à vivre en vieille fille, avec mes sœurs.

— L'exemple de Charlotte est dangereux à suivre, en cette occasion ; d'ailleurs Charlotte a dix-sept ans, et ses beaux projets de célibat se fondront sous le regard du premier jeune homme qui lui plaira assez pour qu'elle se décide en sa faveur.

Les tantes sortirent de leurs chambres et interrompirent cet entretien, que Maximilien évita de reprendre. En les trouvant aussi enthousiastes de la reine que les jeunes filles, il eut un mouvement d'humeur.

— Et vous aussi, mes tantes, vous vous êtes

laissé prendre à cette Autrichienne; je ne comprends pas comment des personnes raisonnables ont pu croire à des semblants de bonté qui ne sont que des calculs hypocrites.

— Maximilien, vous vous gâtez de plus en plus. Ces *sublimes* idées que vous nous vantez tant vous mèneront loin si vous les suivez. Elles vous rendront suspect et briseront votre carrière.

— Ne craignez rien, mes tantes, nos idées font de tels progrès, qu'elles seront bientôt celles de tout le monde, et qu'elles ne nuiront plus qu'à ceux qui ne les auront pas.

Le lendemain le marquis devait les conduire dans son carrosse à Marly. Il vint les prendre de bonne heure, on emportait des provisions, on se promettait une journée charmante. Au moment de partir, Robespierre, sorti dès l'aube, écrivit pour s'excuser; il était retenu par des affaires et ne pourrait les accompagner, il viendrait seulement les rejoindre.

— Mon Dieu! que c'est contrariant! s'écria Charlotte, et que j'ai là un vilain frère! N'est-ce pas, Louise?

Louise ne dit rien, mais son beau regard se baissa et l'on vit bientôt trembler une larme à ses cils.

Charlotte était comme l'abbé de Randay, un de

ces cœurs si chastes, si purs, que l'amour s'y introduit à leur insu, s'y établit, s'en empare avant qu'ils puissent même se rendre compte de ce qu'ils éprouvent. Heureusement pour Ange la mort de madame Massion enleva à son sentiment pour elle tout ce qui s'y serait mêlé de terrestre. Ce n'était plus qu'un idéal, qu'un regret mélancolique et cher, dont le reflet suffisait à son âme. Charlotte, elle, jeune, passionnée, se sentait entraînée sur une pente si douce, qu'elle n'en prit point d'ombrage et qu'elle ne s'effraya pas.

Ce beau marquis, auquel elle pensait sans cesse, était un être d'une sphère supérieure ; il y avait entre eux une distance qu'elle ne mesurait point, tant elle lui semblait immense. Elle se laissait aller à ce penchant avec le calme de l'innocence et d'une conscience sans tache. Cependant elle rougissait sous son regard, cependant son cœur battait bien vite lorsqu'elle l'apercevait ; en son absence tout était triste et sombre, sa présence illuminait tout. Elle admirait son élégance, sa bonne grâce, sa beauté, elle ne voyait rien au-dessus de lui, c'était le héros de ses rêves. Elle disait quelquefois en riant à Louise, comme dans les contes de fées :

— On a vu un beau prince épouser une paysanne.

— Et tu voudrais épouser un prince ?

— Non.

— Je gage que si.

— Je gage que non.

— Je gage même que je te dise qui il est.

— Je gage que tu te trompes.

— Ce n'est pas un prince, c'est un marquis. Ce marquis vient ici chaque jour et te trouve jolie, je ne dis pas non, mais cela ne suffit pas.

— Je ne te comprends point.

— Tu me comprends et tu sais que je parle du marquis de Randay.

— Moi, songer à épouser M. le marquis de Randay ! tu es folle, Louise, tu n'y penses pas !

Et la pauvre enfant devenait écarlate et les battements de son sein soulevaient son corset ; Louise s'y connaissait, elle en fit la remarque et se promit de la garder pour elle. Si Robespierre en avait le moindre soupçon, jamais Charlotte ne reverrait le marquis, et Charlotte serait trop malheureuse pour que Louise pensât à lui causer ce chagrin.

Ce jour-là, elles allaient à Marly dans des dispositions bien différentes. Charlotte avait des ailes, tant son amour et son bonheur la portaient, tandis que Louise descendit l'escalier la tête basse et les yeux humides des pleurs qu'elle ne laissait pas couler. Pendant la route elle ne parla point, le marquis mit cependant toutes voiles dehors pour abréger le chemin. Les deux tantes étaient ravies.

Une d'elles, dans la conversation, prononça le nom de Jeanne.

— Ah ! reprit le marquis, que ce nom frappa en dépit de lui-même, la petite Jeanne Massion, est-elle jolie cette enfant ?

— Elle est belle comme sa mère, monsieur le marquis, et malheureuse comme elle. Ce Massion est un monstre.

— Il est donc vrai qu'il la maltraite, qu'il la rend victime d'une haine non raisonnée ?

— Cela n'est que trop vrai, vous ne vous figurez pas ce que cette pauvre petite endure de ce misérable.

— Et vous, mademoiselle Charlotte, la voyez-vousquelquefois ?

— Très-rarement, monsieur. On ne lui permet guère de sortir et on ne lui laisse recevoir personne. Nous nous rencontrons à l'église, où il n'ose pas l'empêcher d'aller, et nous causons ensemble quelques instants. La servante en a pitié, elle fait pitié à toute la ville, et tout le monde l'aime aussi.

L'idée de savoir sa fille l'objet de la pitié d'une servante lui atteignit le cœur, son orgueil et ses bons instincts en furent blessés à la fois.

— Elle est donc bien douce, bien bonne, cette pauvre Jeanne ?

— Monsieur le marquis, c'est un ange. Elle fait

les gros ouvrages de la maison, elle travaille plus qu'une fille de peine, ses jolies mains en sont déformées, elle est maigre à croire qu'elle se cassera, elle porte souvent la marque des coups qu'elle reçoit, elle ne se plaint jamais. Si on accuse son père, elle le défend, elle a pour lui des soins infinis. S'il est un peu malade, elle passe les nuits dans sa chambre, s'il rentre un peu tard, elle est inquiète. Vous n'avez jamais vu une martyre aussi intéressante, aussi sainte. La moitié d'Arras voudrait lapider ce Massion.

— Pauvre enfant ! dit le marquis.

— Et ce qui m'inquiète le plus, monsieur le marquis, c'est que ce misérable est lié avec Maximilien et qu'il le voit sans cesse. Mon frère dit qu'il a de grandes idées.

— Et pour Maximilien, ajouta la tante, les grandes idées sont au-dessus de tout.

— Si Maximilien est son ami, il devrait lui montrer l'horreur de sa conduite.

— Maximilien ne veut se mêler en rien des affaires des autres, monsieur. Ah ! vous ne le connaissez pas, répliqua mademoiselle Deshorties. Il a des principes de justice et d'équité que rien n'ébranle. M. Massion est le père de Jeanne, et Jeanne doit tout souffrir de lui sans murmurer. Jamais je n'ai pu lui faire dire autre chose.

Le marquis savait que Maximilien ne l'aimait pas, et il ne put s'empêcher de penser que peut-être si Jeanne eût été la fille de Massion, il eut eu pour elle d'autres sentiments. Il voyait en cette pauvre enfant la réalisation de son rêve, le sang noble opprimé par un roturier. En cela le marquis ne se trompait pas.

Pendant le reste de cette journée et bien des fois encore après, le marquis parla de sa fille à ses amies, il commençait à s'y intéresser vivement. Charlotte, qui aimait Jeanne et qui désirait lui obtenir un protecteur, ne tarissait pas. Maximilien vint les rejoindre, il ne s'expliqua point à cet égard, malgré les instances de sa sœur. Il savait devant qui il aurait parlé, et sa manière habituelle de ménagement ne lui permettait pas de tout dire.

La journée fut alors charmante pour chacun. M. de Randay se plaisait avec cette famille dans laquelle il avait si longtemps vécu et pour laquelle sa reconnaissance était profonde. Il y avait dans cette nature beaucoup plus de bon que de mauvais. Sous une impulsion généreuse des cordes généreuses vibraient en lui, mais l'influence de la comtesse était des plus fatales. Elle le dominait de façon à éteindre tout ce qu'il avait de noble. Ange ne le sentait que trop, en voyant ses efforts paralysés par cette tyrannie.

Charlotte, on l'a dit, aimait son frère avec un sentiment qui tenait de la passion. Elle l'aimait à ce point de le croire parfait, comme un amant qu'on adore, et de ne voir que ses dangers sans apercevoir ses fautes. Ce sentiment indélébile l'a suivie jusqu'au tombeau, même après que la vie du dictateur sanguinaire ne laissa plus d'illusions à personne.

Ce jour-là il fit de longues déclamations contre Louis XIV, dont la folie avait ruiné la France pour se bâtir des châteaux ; ce charmant Marly, détruit par les iconoclastes de 93, fut l'objet de ses critiques. Peut-être se souvint-il de cette promenade lorsque, de concert avec ses collègues en tyrannie, il en autorisa la démolition.

M. de Randay, dont le savoir-vivre exquis ne s'accordait point avec ces échappées philosophiques, n'en fit rien paraître. Ils revinrent le soir aussi bons amis que d'ordinaire, bien que plus de cent fois ses habitudes, ses principes, ses convictions, eussent été froissés. On soupait à l'hôtel de Randay, dont la porte était sévèrement défendue, lorsque Comtois s'approcha de l'oreille de son maître et lui dit :

— Monsieur le marquis, madame la comtesse est dans le petit salon, on n'a pu l'empêcher d'entrer ; elle demande à voir monsieur, que faut-il faire ?

# X

## UN BOURREAU.

Depuis la mort de Madeleine, Jeanne habitait la chambre où elle avait rendu le dernier soupir. C'était, de la part de Massion, un raffinement de barbarie, et la jeune fille y trouvait, au contraire, une consolation véritable. Elle s'asseyait à la place de sa mère, elle cherchait autour d'elle les traces, tièdes encore, de cette mère qu'elle avait tant aimée. Elle lisait les mêmes livres, aux mêmes pages, elle respectait jusqu'au moindre objet dont la *pleurée* s'était servie. C'était un culte de regrets l'âme de Madeleine devait en être heureuse, si Dieu lui permettait de revenir en ces lieux où elle avait tant souffert et où elle laissait ce qu'elle avait aimé.

L'existence de Jeanne était plus malheureuse encore que ne l'avait raconté Charlotte, mais elle puisait dans ses souvenirs la force et la résignation. C'était un de ces êtres trempés comme l'acier, qui se brisent mais ne ploient point. Elle pouvait mourir de douleur, mais elle ne pouvait se plaindre et surtout descendre à une accusation contre son bourreau.

Elle ne sortait que pour aller à l'église, ainsi que l'avait dit Charlotte, elle entendait chaque jour la messe, elle voyait l'abbé de Randay, auquel la maison était fermée, malgré les recommandations de Madeleine, et puis elle revenait se livrer sans défense aux tortures que lui infligeait son maître. Elle était chargée, dans la maison, des ouvrages les plus pénibles, et, malgré tous ses soins, elle ne parvenait jamais à le satisfaire. Il trouvait tout mal fait, tout mauvais lorsqu'elle s'en était occupée. Il la faisait servir à table et l'accablait de sarcasmes cruels.

— Mademoiselle Massion, lui disait-il un jour, votre mère était demoiselle, n'est-ce pas? vous le savez?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, vous, vous êtes servante. Si vos nobles aïeux peuvent vous voir, ils se voilent la face.

Elle pleurait sans rien dire, ce qui excitait encore la furie de cet homme impitoyable.

— Pourquoi pleurez-vous? Je ne veux pas que vous pleuriez. Ne dirait-on pas que vous manquez de quelque chose? Vous mangez tout ici, en mon absence; vous êtes couchée dans un bon lit, dans le lit de votre mère; vous êtes bien libre, je ne suis chez moi que très-peu. Que vous faut-il?

— Rien, monsieur, et je vous remercie, je ne pleurerai plus. Ah! ma mère, continuait-elle en elle-même, envoyez-moi le courage de sécher mes larmes.

Massion recevait trois fois par semaine, le soir, quelques amis, dont étaient Robespierre, Joseph Lebon et d'autres, qui depuis ont tenu les promesses de ce temps-là. Pendant ces réunions mystérieuses, Jeanne respirait. Il lui était interdit de sortir de sa chambre et d'approcher sous aucun prétexte du salon où se réunissaient ces messieurs. Pour plus de sûreté, il l'enfermait chez elle avec la servante. C'étaient leurs beaux jours, elles se permettaient de causer et de rire même un peu, sans la crainte d'être interrompues par ce terrible geôlier.

Le malheur et l'isolement avaient fait à Jeanne une humble amie de Martine Josiau. Jeune et douce, cette fille, dont M. Massion était le parrain, s'était

vivement attachée à elle ; souvent elle lui évitait ce qu'elle pouvait de travaux, lorsque le maître ne la voyait point; elle lui donnait à manger la nuit, elle allait quêter pour elle, près des âmes charitables, quelques fruits ou quelques friandises. C'était elle qui raccommodait jusqu'à la dernière pièce les vêtements grossiers qu'on lui donnait en les lui reprochant. Sans Jeanne, Martine se fût enfuie de cette maison où elle se trouvait si malheureuse, où son parrain, lui refusait toutes les douceurs de la vie. Mais, lorsque, poussée à bout, elle parlait de retourner à son village, Jeanne lui disait en sanglotant et les mains jointes :

— Je t'en supplie, Martine, ne me quitte pas, ou je mourrai.

Elle dévorait ses larmes, se résignait de nouveau et répondait avec un soupir :

— Allons! puisque vous le voulez, mam'zelle, je passerai encore cette fois.

Un soir, c'était un de leurs jours de liberté, Martine entra le visage plus gai que de coutume et cria dès la porte à sa maîtresse :

— Mam'zelle, il y a du nouveau.

— Quoi encore, Martine?

— Oh! ce n'est pas du mauvais, vous devez bien le penser à ma figure. J'ai vu M. l'abbé de Randay. tout à l'heure, en allant chercher de l'eau-de-vie

pour ces mange-tout qui sont là-bas. Il m'attendait au coin de la rue, et m'a tirée à part dans la porte du charron. Ensuite il m'a demandé s'il n'était venu chez nous aucun étranger. Je lui ai répondu que non. Il m'a demandé ensuite si M. Massion n'avait pas reçu de lettre de Paris ou de Versailles. J'ai dit que je n'en avais pas vu. Alors il a ajouté ceci :

« — J'ai décidé le marquis de Randay, mon frère, à s'occuper de Jeanne ; il a obtenu enfin une lettre de cachet pour la faire mettre dans un couvent, aux Ursulines, et on viendra probablement la chercher cette nuit. Tenez-la prête et dites-lui bien de ne faire aucune résistance ; c'est pour son bien qu'on veut l'emmener et c'est moi qui la dirigerai. Peut-être avant serez-vous interrogée, vous savez ce que vous avez à dire. »

« Jugez, mam'zelle Jeanne, si je suis contente ! Nous allons quitter cet enfer, car, dès que vous serez partie, je me sauverai chez nous. Et puis, quand vous serez mariée, vous me ferez venir auprès de vous, je vous servirai rien que pour le plaisir de vous voir.

— Je ne me marierai jamais, Martine ; si j'entre au couvent, je n'en sortirai plus.

— Vous vous marierez et avec un beau mari encore, qui vous consolera de ce que vous avez souf-

fert, qui sera pour vous tout ce que vous méritez, c'est moi qui vous le prédis. Seulement emmenez-moi avec vous, je vous en conjure, car à présent j'aurais bien de la peine à ne pas vous servir, mam'zelle.

— Cela est-il bien possible ! je vais m'en aller chez ces bonnes Ursulines. Je ne le crois pas. Il y aura quelque chose pour en empêcher. M. Massion ne me laissera pas partir, il me tuera plutôt.

— Il ne vous tuera point ; ce digne marquis, que Dieu conserve ! a eu une bonne lettre de cachet, et on n'y résiste pas aux lettres de cachet. Je n'en ai jamais vu, mais cela doit être bien terrible, d'après ce que j'en entends dire ; M. Massion sera obligé de s'y soumettre. Vous verrez qu'il y aura des sergents dans cette lettre et qu'on vous emmènera bien gentiment.

Jeanne, ainsi que toutes les personnes accoutumées au malheur, ne supposait point qu'il eût une fin, elle secoua la tête en regardant le portrait de sa mère, qu'il n'avait pas songé à lui ôter.

— Ma mère, dit-elle, priez pour moi et faites que tout cela soit vrai, vous qui êtes au ciel.

Les deux recluses attendirent toute la soirée, écoutant les moindres bruits, épiant à travers leurs fenêtres les pas des rares personnes marchant dans la rue à cette heure avancée. De temps en

temps un éclat de voix, un bourdonnement un peu plus fort, leur rappelaient ces hommes réunis à quelques pas d'elles et discutant des intérêts dont elles ne se souciaient point. Enfin on frappa à la porte. Elles poussèrent une exclamation étouffée, c'était peut-être ce qu'elles attendaient; à pareille heure, ce ne pouvait être autre chose. Un colloque s'établit, à voix basse, entre le nouveau venu et M. Massion. Ce qu'elles n'entendaient pas, nous le savons, nous, et nous pouvons vous le répéter.

C'était un des amis de Massion, commis à l'intendance de Picardie, et qui, en l'absence de son chef immédiat, remplissait en ce moment des fonctions confidentielles.

— Es-tu seul, dit-il à voix basse.

— Non, j'ai du monde.

— Tant pis, j'ai besoin de te parler sur-le-champ.

— Parle toujours.

— On ne nous écoutera pas?

— Non, dépêche-toi, on m'attend.

— Tu as des ennemis, Massion.

— Qui n'en a pas!

— Ces ennemis t'ont joué un vilain tour, auquel tu peux parer encore, mais dépêche-toi.

— Qu'est-ce que c'est? car tu m'impatientes.

— Je te donne une grande preuve d'attache-

ment, je m'expose à perdre ma place, mais enfin je ne puis laisser un ami dans l'embarras.

— Qu'est-ce qu'il y a ; encore une fois, parle donc ?

— On a obtenu une lettre de cachet pour t'enlever ta fille et la mettre au couvent.

— Mon Dieu !

— On devait venir cette nuit, sans en avoir l'air, j'ai si bien arrangé les choses, que l'on ne viendra qu'après demain ; tu as le temps de la cacher, si tu as un intérêt à ce qu'elle te reste.

— Parbleu ! si j'en ai un ! Et qui a accompli cette injustice ?

— Le marquis de Randay et son frère l'abbé.

— Je m'en doutais. Je te remercie, et je vais agir sur-le-champ.

— Je n'ai pas besoin de te demander le secret.

— Est-ce que cela ne va pas sans dire ! Adieu.

La porte se referma, le donneur d'avis se glissa le long des murailles, et les écouteuses n'entendirent rien, à leur grand désespoir. Une demi-heure après la réunion se termina ; elles épièrent jusqu'au dernier convive, pourtant il leur sembla que Massion n'était pas seul ; en effet, lorsqu'il ouvrit leur porte, il était accompagné de Joseph Lebon.

Contre l'ordinaire, son visage était presque agréable.

— Jeanne, dit-il, tu es accoutumée à m'obéir en toutes choses, et tu sais combien j'ai de tendresse pour toi.

— Oui, monsieur.

— Pourquoi donc ne pas m'appeler ton père? Je te le dis sans cesse, nous ne sommes pas de noblesse, bien que ta mère fût de condition ; nous pouvons parler comme les bons bourgeois. Eh bien, mon enfant, voici monsieur, qui est un de mes amis, pour des raisons que tu n'as pas besoin de connaître, tu vas le suivre.

— Moi, mon père ! à cette heure-ci !

— Tu n'iras pas bien loin en ce moment; plus tard... cela est possible. A présent tu seras seulement conduite chez un de nos parents, où tu dois passer un temps plus ou moins long, je l'ignore.

— Sans vous, mon père ?

— Sans moi.

— Avec Martine?

— Oui, avec Martine.

Elles échangèrent un regard. Elles ne comprenaient point ce qui se passait, mais leur inexpérience leur fit voir un terme à leurs maux. Bien qu'elles eussent aperçu souvent Joseph Lebon, elles le supposèrent chargé de leur départ, et, d'ailleurs, elles resteraient ensemble, c'était déjà plus qu'elles n'espéraient en aucun cas.

—Pourtant, pensait Martine, il y a une chose qui me chiffonne, M. l'abbé avait dit que je n'irais point.

Il fallait obéir sans résistance. Massion leur donna un quart d'heure pour les préparatifs, pendant lequel elles échangèrent leurs craintes et leurs suppositions ; il revint les chercher, et il eut l'hypocrisie d'embrasser sa victime, avec une tendresse si bien feinte, qu'excepté elle, tout le monde s'y serait trompé.

— Adieu, mon enfant, ma chère fille, je te confie à un bon ami, je suis sans inquiétude, tu seras bien avec lui. Nous nous reverrons bientôt, ne t'impatiente pas, et nous ne nous quitterons plus.

— Hum ! pensa encore Martine, tout ceci n'est pas clair.

Elles se dirigèrent vers la porte ; malgré une assez forte pluie et l'heure avancée, on se mit en route.

— Monsieur, dit Martine, si je prenais le fallot.

— Non, répondit-il brusquement, il n'en est pas besoin.

M. Massion les quitta au tournant de la rue, après avoir échangé quelques paroles avec Lebon, et revint chez lui. Elles suivirent leur guide, assez

tremblantes. Mais Martine, plus hardie, et qui, d'ailleurs, le connaissait davantage, s'approcha de lui et lui demanda :

— Où nous menez-vous ?

— Vous allez le voir.

— Est-ce que c'est chez vous?

— Non, pas chez moi.

— C'est donc au couvent?

— Oui, au couvent.

— Quel bonheur ! bien sûr ?

— Bien sûr.

— Mais lequel ?

— Devinez.

— Est-ce que ce serait... non cela n'est pas possible. Dites, venez-vous de la part de l'abbé de Randay?

— Sans doute.

— Nous allons donc aux Ursulines, et c'est vous qui êtes la lettre de cachet?

— Justement.

— Ah ! quel bonheur ! mam'zelle, nous sommes sauvées. Mais ce n'est pas le chemin des Ursulines par ici.

— Au contraire, c'est le plus court.

— Du tout, nous leur tournons le dos.

— Nous n'y allons pas directement. Puisque vous êtes si bien instruite, vous devez le savoir.

Après cela on ne vous a peut-être pas tout dit. Qui vous a prévenues?

— M. l'abbé de Randay.

— Vous l'avez vu ce soir?

— Oui, il m'attendait, comme de coutume, dans la rue.

---

## XI

### PANCHIEN.

Ces renseignements étaient trop précieux pour les laisser échapper. Joseph Lebon continua adroitement l'interrogatoire, il apprit tout ce qu'il désirait savoir, il apprit le dévouement de la pauvre fille pour Jeanne, leur affection mutuelle ; il apprit ce que Massion ignorait et qui faisait la seule consolation de leur vie. Hélas ! Martine ne se doutait pas de ce que devaient amener ses paroles imprudentes.

Pendant ce temps on marchait toujours, Jeanne retenait ses larmes, mais un secret instinct lui disait qu'elle n'était pas avec des amis. De temps en temps elle tirait Martine par sa robe pour la faire taire, celle-ci allait toujours, elle croyait intéresser

ce nouveau venu à sa maîtresse, et rien n'arrêtait son dévouement.

On marcha plus d'une heure, Jeanne s'en apercevait bien : on quittait les maisons, on avançait dans des petits chemins inconnus, enfin elle prit le bras de Martine.

— Martine, nous sommes hors de la ville, on nous mène perdre, allons-nous-en.

— Non, non, dit Martine, c'est un brave monsieur, puisqu'il est ami de l'abbé de Randay. Pourtant il est très-vrai que nous sommes loin des Ursulines, et que je ne sais en vérité pas où conduit ce chemin si noir.

— Vous qui connaissez si bien les Ursulines, vous savez qu'elles ont une maison de campagne pour leurs malades, c'est là que nous nous rendons.

— Nous ne sommes pas malades.

— Sans doute, mais on vous cache; le soin qu'on prend de vous emmener la nuit vous le prouve.

— C'est vrai, on nous avait prévenues.

— On ne veut pas faire de bruit de cette lettre de cachet, tant de gens en murmurent, vous le comprenez.

— Alors on vous emmène chez madame l'abbesse, vous ne verrez que moi et une vieille femme

de service, vous ne sortirez point, vous ne rencontrerez personne... pendant quelque temps, après tout sera dit.

— Mais, dit Jeanne en s'avançant, puisque nous sommes sous la protection du roi, pourquoi tout ce mystère? Mon père ne s'y oppose pas, il m'a remis lui-même entre vos mains. Je t'assure, Martine, que je ne comprends point.

— Allons donc toujours, mademoiselle, nous verrons après.

Enfin, elles aperçurent de loin une petite lumière, c'était peut-être là. Martine le demanda.

— Oui, répondit Lebon, c'est là que nous allons.

Elles prirent une avenue qui, au lieu de grands arbres, était bordée de buis, capricieusement taillés et espacés l'un de l'autre. On distinguait, à la clarté de la lune, une de ces petites gentilhommières d'autrefois, ayant pignon sur route, une tourelle et un colombier. L'air assez aristocratique du logis rassura les fugitives, mais, en s'approchant, l'état de vétusté où il se trouvait les frappa. La porte cochère, à peine enchâssée dans un mur en ruine, ne fermait que bien juste une cour sans pavés dont les terrasses s'affaissaient sur elles-mêmes, des mares improvisées dans des trous pleins de boue, des arbres pourris, des buissons

déracinés, l'herbe partout, une désolation générale.

— Mon Dieu! dit Martine, les malades de madame l'abbesse sont bien mal placés en cet endroit. Comme ils s'y doivent ennuyer! On n'a donc pas soin d'entretenir cette maison?

— On n'y vient guère. Suivez-moi, ajouta-t-il en ouvrant la porte, et prenez garde à tomber dans quelque trou.

Jeanne était jeune, elle ne savait pas le monde, mais les conversations de sa mère, sa précoce intelligence, lui en avaient appris assez pour qu'elle ne crût pas au séjour de la riche abbesse des Ursulines dans un pareil lieu. Elle s'approcha davantage de Martine, et lui dit :

— Allons-nous-en, sauvons-nous, on nous trompe, cette maison n'est point à madame l'abbesse.

— Croyez-vous? Eh bien, détalons.

Elles firent trois pas en arrière. Joseph, qui les suivait de l'œil, les saisit toutes deux en les poussant devant lui.

— Vous ne m'échapperez pas ainsi, mes commères, dit-il; entrez et pas tant de façons.

— Perdues, perdues, murmura la pauvre petite, c'en est fait de nous, Martine.

Elles se mirent à pleurer de concert, et Martine,

vigoureuse fille, se défendit de toutes ses forces.

— Je n'entrerai pas là dedans, je n'irai pas, mam'zelle non plus, ce n'est pas chez l'abbesse. Je ne veux pas.

Lebon l'entraîna, malgré sa résistance. Jeanne eût pu s'échapper en ce moment, mais son cœur généreux n'en conçut pas même l'idée. Abandonner sa compagne était impossible, elle suivit avec résignation. Elles entrèrent dans une grande pièce froide et délabrée, où une vieille femme filait au rouet, éclairée par une de ces lampes d'étain fumeuse, dont la mèche se tire avec une épingle. Cette femme souleva sa tête, les regarda, mais ne quitta pas sa chaise. La chambre avait pour tous meubles un lit boiteux sans rideaux, deux ou trois escabelles aussi boiteuses que lui, une *huche* ou *maie* pour mettre le pain, et quelques grossiers ustensiles de ménage.

— Ah ! te voilà, fieux, dit-elle, que diable amènes-tu là ?

— Deux filles que je te recommande, mère, et que nous allons enfermer dans la chambre du haut. Tu ne les maltraiteras point, tu leur donneras le nécessaire, mais tu ne les laisseras sortir sous aucun prétexte, et tu ne souffriras pas que personne leur parle. Si on venait pour les chercher ou pour visiter le logis, tu t'y opposerais, et tu répondrais

qu'en mon absence personne n'entre chez moi. Quant au reste, je te laisserai mes instructions. D'abord, conduisons-les.

Ce furent de nouveaux cris et de nouvelles scènes plus tôt comprimées; la vieille se chargea de Jeanne, qui faible et craintive ne se débattait point, et Joseph Lebon eut besoin de toutes ses forces pour entraîner Martine.

— Ah ! la gaillarde, dit-il en s'essuyant le front, lorsqu'il l'eut poussée dans la chambre du premier, quelle chienne de commission j'ai prise là !

La pièce où on les avait introduites était aussi délabrée que l'autre. Il ne s'y trouvait qu'un mauvais grabat couvert de serge, deux vieux fauteuils de bois, dont la paille tombait de toutes parts. Une table en chêne noir très-belle, très-sculptée, reste d'unemagn ificence détruite, et un bijou gothique, un prie-Dieu, en chêne également, avec des figures admirables, une vraie dentelle de bois. Il venait sans doute de l'oratoire d'une grande dame : des armoiries en formaient le principal ornement, et une image de la Vierge tenant son fils mort sur ses genoux, chef-d'œuvre d'art et de naturel, en formaient le couronnement.

Les victimes, on le pense bien, ne furent pas frappées d'abord de ces détails. Les tentures à moitié pourries tombant des murailles, les fenêtres

sans carreaux, le plancher défoncé en maint endroit les frappèrent bien davantage, et cette dévastation leur inspira une tristesse plus douloureuse que leurs craintes.

Jeanne se jeta sur un fauteuil et fondit en larmes en appelant sa mère à grands cris. Martine se tordait les bras et accumulait toutes les malédictions sur son parrain et sur ce complice impassible qui les regardait souffrir sans s'émouvoir.

— Ah ! si j'étais libre, comme je saurais bien nous faire rendre justice, comme j'en dirais !

— Aussi vous ne l'êtes point, on l'avait bien prévu, répliqua-t-il en ricanant. Maintenant voilà votre domicile, mes belles, vous n'y manquerez de rien, et vous y resterez jusqu'à ce qu'on puisse vous reprendre sans danger. Cela vous apprendra à causer avec les jeunes abbés dans les rues, et à croire à des lettres de cachet obtenues par des marquis.

Ce disant, il leur tourna le dos et s'en alla. On leur laissa la lampe, et leurs geôliers fermèrent à double tour la porte massive. Restées seules, les pleurs et les cris continuèrent ; ensuite Martine, plus impatiente, plus vive, ne put se contenir davantage. Elle essuya ses yeux, dit à sa compagne quelques paroles d'encouragement, et se mit à chercher autour de leur prison s'il ne se trouverait pas

un moyen de fuite, ou une possibilité de communication. Le résultat de sa visite fut peu satisfaisant. Les fenêtres étaient grillées par de forts barreaux et à plus de vingt pieds du sol, une porte ouvrait sur un cabinet noir sans issue, puis celle par laquelle elles avaient passé, c'était tout. Elle revint s'asseoir, découragée, en disant :

— Attendons le jour.

Jeanne ne faisait qu'un sanglot ; elle ne relevait pas sa tête, cachée dans ses deux mains; elle essayait de prier, mais toujours surtout elle appelait sa mère, et ses plaintes touchantes déchiraient le cœur de Martine, qui se mit à pleurer avec elle; à force de pleurer, toutes les deux s'endormirent.

Le jour, entrant en plein par leur fenêtre sans rideaux ni volets, les réveilla plus brisées qu'avant le sommeil.

— Mon Dieu, que je souffre, murmura Jeanne, n'aurez-vous pas pitié de nous?

— Le bon Dieu nous oublie, mam'zelle, il me semble. Pourtant nous aurions grand besoin de lui.

— Il ne nous oublie pas, Martine, il ne nous oubliera pas, tu le verras. Il faut nous résigner et le louer de toutes choses. Qui sait? c'est peut-être pour notre bien, c'est peut-être la fin de nos peines, et, quelque dure que soit cette prison, nous au-

rons toujours une douleur de moins, nous ne verrons pas notre bourreau.

— Ah! c'est vrai, et cela me console un peu. Où donnent ces grilles?

Autour d'elles elles n'aperçurent que de grands arbres, des bois à perte de vue, sous les fenêtres un jardin inculte où quelques pommiers poussaient encore tout seuls; un perron cassé, deux ou trois statues de pierre, mutilées et couchées dans l'herbe, indiquaient un reste de luxe et de magnificence; des plantes grimpantes, du lierre garnissaient les murailles, sur lesquelles pendaient en longs festons des fleurs sauvages et des clochettes de toutes les couleurs. On n'entendait d'autre bruit que celui des abeilles et des mouches, bourdonnant autour des corolles parfumées, des oiseaux sous la feuillée et des milliers d'insectes chantant leur hymne du matin.

Cette scène calme et reposée, ce temps délicieux, ces rayons obliques du soleil, éclairant sans échauffer, apportèrent à l'âme de Jeanne une consolation involontaire. Pour la première fois depuis bien des années elle respirait l'air embaumé de la campagne, elle en remplit ses poumons par une aspiration forte, en levant vers le ciel ses yeux humides de reconnaissance.

— Dieu est bon! dit-elle, il a créé toutes ces beautés pour ceux qui souffrent.

Elle fit sa prière du matin devant cette croisée, avec une ferveur dont la miséricorde du Tout-Puissant dut être touchée. Lorsqu'elle se releva, elle ne pleurait plus, le souvenir de sa mère lui rendait des forces, elle se rappelait ses ordres, ses instructions; elle se rappelait les leçons pieuses et les exemples de résignation qu'elle en avait reçus, et elle trouva dans ces saintes paroles ce rayon d'espérance que Dieu ne refuse jamais à ceux qui l'implorent.

Martine la regardait avec tendresse et admiration. Lorsqu'en se retournant elle vit briller sur ses lèvres un sourire plein de douceur et de mansuétude, elle ne put s'empêcher de l'embrasser en s'écriant :

— Ah ! mam'zelle, vous êtes un ange descendu du ciel, bien sûr. Arrive ce qu'il voudra, je suis avec vous, je suis contente. Il fait beau ici, pourvu qu'on nous donne à manger, nous y serons très-bien, parce que, comme vous le dites, nous ne verrons pas M. Massion. Seulement nous nous ennuierons sans ouvrage.

— On nous en apportera peut-être, et, si on nous en refuse, nous en trouverons. Nous arrangerons tout ici : d'abord, nous balayerons.

— Avec quoi ?

— Nous tâcherons de faire un balai. Nous relè-

verons ces tapisseries, nous nettoierons ce lit, ces vieux meubles, nous ôterons la poussière, nous prierons Dieu, nous causerons, et le temps passera.

— Ah ! mam'zelle, une trouvaille.

— Quoi donc ?

— Un jeu de cartes.

— Qu'en ferons-nous ?

— Nous jouerons à la bataille. Vous ne savez pas ? je vous montrerai, ce n'est point difficile.

Martine furetait de tous côtés, elle trouva encore différents objets qui lui fournirent matière à rire, elle avait déjà repris sa bonne humeur et cherchait à s'intaller dans sa prison le mieux possible. Tout à coup elle poussa un cri de joie.

— Tiens ! tiens ! mam'zelle, venez voir, deux jolis petits chats avec leur mère, sous cette couverture de lit. Ah ! qu'ils sont gentils, et comme nous allons jouer avec eux. Allons, décidément, j'aime mieux être ici qu'à Arras.

Jeanne et Martine passèrent ainsi la matinée jusqu'à l'arrivée de la vieille : elle ne s'attendait pas à une tranquillité aussi douce. Elle leur apporta du pain et du lait, qu'elles mangèrent presque gaiement et qu'elles partagèrent avec leurs petits commensaux. Le repas fini, la vieille leur proposa du travail qu'elles acceptèrent avec empressement. Une

fois qu'elle les eut installées avec leurs tricots près de la fenêtre, elle leur demanda si elles ne voulaient point de sa compagnie, ce que l'enfant se hâta d'accepter. Elle espérait en obtenir quelques lumières, s'en faire aimer peut-être, et par son moyen retrouver Ange, qui la conduirait au couvent. Pendant que leur hôtesse, qui s'appelait Perrette, allait chercher son rouet, Jeanne fit part à Martine de son projet, et celle-ci lui promit de la seconder de son mieux.

Perrette de son côté était fort curieuse à leur endroit, la conversation ne fut donc pas difficile à établir, elle l'entama, en leur demandant ce qu'elles avaient fait à son fieux pour qu'il les tînt si bien renfermées. Jeanne répondit par une question.

— Quel est votre fieux ?

— Joseph Lebon, mon nourrisson, mon enfant, que j'ai élevé jusqu'à cinq ans, et qui est devenu un assez beau brin de garçon, je m'en vante.

— Nous sommes donc ici chez lui ?

— Justement. Nous sommes à Panchien, un petit fief que lui a laissé sa marraine, madame la baronne de Miré ; il m'y a établie, je suis la concierge, il n'y vient jamais ; je n'y vois personne que ma chatte, et je ne sais pas pourquoi il vous a conduites ici, où vous ne serez guère bien, j'en ai peur.

— Nous y sommes très-contentes, mais nous

ne savons pas plus que vous pourquoi on nous y a mises. La ville est-elle éloignée ?

— Trois quarts de lieue. C'est un joli bien qu'il devrait relever et entretenir, n'est-ce pas ? Tout le bois est à lui. On serait très-heureuse ici, si c'était plus propre. Il ne veut point, il dit que ce n'est pas une maison pour un jeune homme. Est-ce qu'il voudrait vous épouser, plus tard ?

— Je ne sais pas, mais je sais bien que je ne l'épouserai pas, moi.

— Vous êtes bien dégoûtée. Qui donc êtes-vous? Qui est votre père ?

— Vous ne le connaissez point.

— Et votre mère ?

— Elle est au ciel.

— Elle est mieux qu'ici-bas.

Elles interrogèrent longtemps Perrette, qui ne put ou n'en voulu dire davantage, et qui, à son tour, les questionna sans plus de succès. La journée se passa, elles n'entendirent parler de rien, elles ne virent personne. Le lendemain on leur envoya du linge et des effets par Joseph Lebon lui-même ; mais il ne monta point, et pendant trois semaines leur vie se passa ainsi.

— Ah ! si je n'avais pas espéré entrer dans mon cher couvent, disait-elle à Martine, je me trouverais bien heureuse.

— Eh bien, répondait Perrette, tant mieux pour vous, car vous y resterez peut-être longtemps ; quant à moi depuis dix ans je n'ai été si aise.

Les prières, les tentatives, les supplications furent vaines auprès de la geôlière pour obtenir qu'elle les aidât dans leur fuite. Elle n'était point méchante, mais elle aimait son *fieux* de telle manière qu'elle n'eût point voulu lui désobéir. Ses portes étaient solides ; la vieille l'avait exigé pour sa sûreté personnelle. Martine désespérée allait essayer des grands moyens, car elle avait vainement cherché les clefs dans tous les recoins où on la laissait pénétrer, lorsqu'un soir, au moment où elles allaient se coucher, un bruit inaccoutumé les fit tressaillir, il leur sembla entendre une voiture.

— Bon Dieu, s'écria Martine, un carrosse dans la cour.

— Qu'est-ce que cela ? Vient-on nous chercher, et qui vient nous chercher ? J'ai le cœur trop serré pour que ce soit une délivrance. On monte l'escalier, je crois.

On le montait, en effet ; bientôt la porte s'ouvrit, et M. Massion, accompagné de son ami Joseph, entra dans la chambre.

---

## XII

### LE RETOUR DANS LA CAGE.

En l'apercevant, Jeanne se leva, tremblante et interdite à faire pitié. Elle n'eut pas la force de dire un mot, de faire un geste, elle attendit. Massion la regarda tout étonné ; elle avait engraissé, elle était embellie. La tranquillité de ces quelques semaines en avait fait une tout autre personne.

— Le régime de votre maison est excellent, mon cher, à ce qu'il paraît, car je trouve ma chère fille incomparablement mieux qu'avant son départ. Mon vœu a été rempli, l'air de la campagne lui a rendu la santé. Tu ne m'embrasses pas, Jeanne ?

— Dame, monsieur, nous ne vous attendions guère, et mam'zelle est surprise.

La pauvre enfant s'approcha de lui et reçut sur

son front un baiser froid comme la trace d'une vipère. Elle salua ensuite Joseph, sur l'ordre qui lui fut donné, et Massion ajouta :

— Vous n'avez qu'à ramasser vos hardes et à me suivre, ma fille. Quant à toi, Martine, c'est autre chose, je ne garde point dans ma maison une jeune fille qui cause avec les abbés, c'est d'un mauvais exemple pour Jeanne. Tu seras reconduite tout à l'heure dans ta famille, où je t'ai recommandée, sois tranquille. Tu peux faire tes adieux à ta maîtresse, tu ne la reverras plus.

A cet arrêt, les deux enfants restèrent atterées. Jeanne devint pâle et faillit se trouver mal, Martine entra dans une colère épouvantable, et déclara qu'elle ne s'en irait point.

— Je ne quitterai pas mademoiselle, vous la tueriez, vous la feriez mourir de chagrin et de misère. Moi, sa seule amie, je ne la quitterai point.

— On ne te demande pas ton avis et tu obéiras. Je suis le maître chez moi apparemment. Jeanne, ne vous amusez pas à l'écouter, apprêtez-vous et partons.

Les jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, il fallut les séparer de force. On emporta Jeanne presque mourante, et Martine fut retenue par Lebon et par la vieille. On entendait ses cris jusqu'au fond de la cour. La voiture

partit, et Jeanne retomba ainsi aux mains de son bourreau.

Voici ce qui était arrivé : le matin même où disparut Jeanne, Massion alla droit au bailliage. Il prit son air le plus grave et le plus magistral, pour remettre une lettre adressée au ministre, en forme de réclamation. Il avait appris que, par une mesure inique, on cherchait à lui enlever sa fille, et il protestait de tout son pouvoir contre cette injustice. Elle avait été obtenue sur la demande du marquis de Randay, que de faux rapports avaient trompé sans doute. Massion espérait qu'on voudrait bien accueillir sa requête, ne fût-ce que pour préserver les droits des pères attaqués dans sa personne. Cette pétition fut recommandée par le bailli, ami particulier de Massion, et envoyée tout de suite au secrétaire d'État, qui avait fait expédier l'autre.

Le malheur voulut qu'elle tombât entre les mains d'un homme à qui madame de Saure avait inspiré le désir de lui être agréable. Il s'empressa de l'en prévenir ; sur-le-champ elle fit agir ses batteries et obtint facilement la nullité de la lettre de cachet, aidée surtout de l'autorité paternelle et des principes des moralité qu'elle ne manqua pas de mettre en avant. Massion reçut l'autorisation de garder sa fille, et la certitude de ne plus être troublé à l'avenir dans son intérieur.

Il se hâta d'aller la reprendre dès que ce danger fut passé, ainsi qu'on l'a vu. C'en était fait désormais, la pauvre Jeanne n'avait plus d'espoir qu'en Dieu.

L'abbé de Randay offrit au Seigneur la douleur amère dont il fut frappé. Chaque mois, chaque semaine, chaque jour, chaque heure, épurait cette âme angélique. C'était un véritable saint, dont la vie s'écoulait entre les prières et les bonnes œuvres. Il refusait tous les bénéfices, il voulait vivre en simple prêtre, s'occuper uniquement de son saint état, ses rêves les plus ardents étaient l'apostolat et le martyre. On le voyait s'exalter au récit des missionnaires, seulement alors on retrouvait encore en lui l'activité, le feu de la jeunesse.

— J'irai, j'irai, disait-il à Charlotte, à laquelle il ne cachait guère sa pensée; j'irai prêcher notre sainte foi à ces malheureux qui l'ignorent, j'irai leur porter les paroles de vie et de vérité, et j'espère que Dieu m'accordera la grâce de mourir en la défendant.

Lorsqu'il sortait dans la ville, à Arras, les enfants l'entouraient, il aimait à leur parler, il leur distribuait des images, des agnus, il s'informait avec une bonté touchante de leurs besoins, de leurs désirs. Chacun le bénissait, il courait de la mansarde du pauvre à la chambre de la malade,

distribuant des aumônes, donnant son bien, n'épargnant ni sa santé ni sa bourse.

En apprenant le malheur de Jeanne, son cœur saigna par toutes ses plaies. La pauvre enfant n'avait plus Martine; une servante grossière et niaise la remplaçait. Jeanne passait pour très-malade et ne sortait point; elle n'allait même plus à l'église, sa fenêtre ne s'ouvrait jamais; c'était une séquestration de mort. En vain Charlotte, stimulée par Ange, se présenta plusieurs fois pour la voir, en vain elle demanda à Massion, lorsqu'elle l'apercevait chez son frère, pourquoi cette enfant était ainsi éloignée de tous; il répondait en baissant les yeux d'un air désespéré, qu'elle était atteinte d'une de ces maladies que l'on dérobe avec soin à la vue des indifférents, et ne supportait pas qu'on l'interrogeât davantage.

Ange eut une bonne idée pour elle. Il avait une petite chienne que Jeanne aimait beaucoup, cette chienne mit bas plusieurs petits, dont un lui ressemblait infiniment; son bon cœur comprenait combien la société d'un chien est précieuse et chère au malheureux isolé; il s'y prit si adroitement, qu'il fit donner le chien à Jeanne, sans que M. Massion en prît ombrage. La servante, bien payée, eut l'air de l'avoir trouvé et de l'apporter comme un joujou à la pauvre fille; c'était si peu de

chose pour lui, qu'il ne songea pas à le défendre. Jeanne en fut ravie.

Sa vie n'était plus qu'une longue torture. Massion, rendu plus furieux par la tentative manquée, semblait vouloir se venger sur elle de la protection qu'elle avait reçue. Il la traitait comme une esclave, il prenait à tâche d'arracher enfin un murmure, une plainte, un reproche à cette douceur inaltérable; il n'y parvint jamais. Elle dressa son chien à rester dans un cabinet reculé tant que son père était au logis, de sorte qu'il ne le voyait point et avait même oublié son existence; comme ils s'en vengeaient tous les deux aussitôt que le tyran avait fermé la porte! Quelles caresses, quels jeux, quelles courses dans toute la maison. Elle redevenait enfant avec ce seul ami, ce seul confident de ses tourments. La servante, niaise, mais bonne créature, ne s'y opposait point, elle riait même et avait compris qu'elle n'en devait rien dire. C'était donc encore un adoucissement qu'elle devait à la bonté, à l'affection d'Ange, et qui lui faisait dire, lorsqu'elle était enfermée avec *Speranza*, qu'elle ne craignait point d'être dérangée :

— Dieu est bon, il m'a envoyé un ami.

Elle déroba aussi une plume, de l'encre et du papier, puis elle écrivit chaque jour une espèce de journal, adressé à sa mère, dans lequel elle met-

tait ses pensées, ses actions. Rien de suave et de ravissant comme ces pages où la poésie débordait. Jeanne savait peu de chose, mais la nature avait tant fait pour elle, qu'elle devinait d'instinct ce qu'elle n'avait pas appris. Les quelques semaines passées à Panchien étaient comme une oasie pleine de fleurs, d'oiseaux, de parfums, au milieu du désert de sa vie, et sa bonne Martine! et Speranza ! et surtout son jeune âge qui ne pouvait repousser l'avenir!

---

## XIII

### QUELQUES ANNÉES APRÈS.

Cependant les démarches nécessaires pour retrouver M. Robespierre en Amérique se continuaient, bien que le marquis ne s'en fût occupé qu'à la dérobée, depuis le jour où madame de Saure surprit chez lui toute la famille, et où la beauté de Charlotte lui donna des inquiétudes. Après la scène qu'elle lui fit encore, et *pour avoir la paix*, selon l'expression, il cessa peu à peu de les voir, surtout de les attirer chez lui, à leur grande surprise. Maximilien prit texte de cet abandon pour recommencer ses diatribes sur les grands seigneurs.

— Enfin, dit-il en terminant, je n'ai point de conseils à donner à mes tantes, mais pour made-

moiselle Deshorties, je la prie de ne plus le voir désormais, et, quant à Charlotte, en l'absence de mon père, que je représente, je le lui défends.

Charlotte sentit un coup au cœur. Ne plus voir le marquis ! Elle qui s'était fait une si douce habitude de leur intimité. Elle qui passait la moitié de sa vie à l'attendre et l'autre à le regretter. Elle essaya quelques observations, auxquelles son frère coupa court par ces mots :

— Je ne sais, Charlotte, pourquoi vous insistez ainsi, lorsque je me suis prononcé sur une chose. Puisque l'occasion se présente, je suis bien aise de vous dire également que je ne trouve point séant la façon dont vous vous occupez du marquis ; si nous nous connaissions moins bien, vous nous donneriez beaucoup de choses à penser. Prenez garde que tout le monde ne vous connaît pas comme nous, et M. le marquis tout le premier.

Elle ne répliqua point, l'observation frappait en plein but.

On retourna donc à Arras sans lui avoir dit adieu, car il ne revint plus. La pauvre fille emporta cette image, qui devait dominer sa vie et lui gâter ses chimères. A dater de ce moment elle prit ce caractère triste et concentré qu'elle conserva toujours. La province lui sembla monotone et ennuyeuse, les hommes qu'elle avait l'habitude de voir, et qui

lui avaient plu jusque-là, lui parurent gauches, empruntés, mal mis, sans tournure. Elle les comparaît à cette idole adorée dans le plus secret de son cœur, et elle les trouvait si petits, qu'elle ne détournait les yeux.

— Oh! non, non, répétait-elle en soupirant, je ne me marierai jamais.

On lui proposa deux partis, elle les refusa sans les voir. Ses tantes lui en demandèrent le motif.

— Il faut d'abord connaître le sort de mon père.

— Et si on le trouve, ajoutait mademoiselle Deshorties, quelle raison leur donneras-tu ?

— J'en trouverai toujours bien une, ou je me mettrai au couvent; mais je ne veux pas leur avouer ma résolution, ils essayeraient de la combattre, et je ne sais pas me défendre contre ceux qui ne me comprennent point.

Ange était la seule personne qu'elle vît avec plaisir et dont elle se rapprochât volontiers. Ils parlaient de son frère. Elle savait ses inquiétudes sur lui, elle savait l'amour désastreux qui le dominait. Malgré la douleur qu'elle en ressentait, elle était avide de détails; elle se faisait dire et répéter cent fois les mêmes choses : il fallait la parfaite innocence de l'abbé de Randay pour ne concevoir aucun soupçon.

La correspondance avec le département des af-

faires extérieures dura toute l'année, elle dura encore une partie de l'année suivante. Les recherches étaient actives, on avait plusieurs fois rencontré la piste, plusieurs fois on l'avait perdue. On commençait à désespérer, lorsqu'enfin arriva une dernière nouvelle, plus intéressante que les autres, plus positive, mais aussi plus embarrassante. M. Robespierre était, depuis l'époque où on l'avait rencontré à la Nouvelle-Orléans, dans une tribu d'Indiens nomades, qui remontaient souvent jusqu'au Canada et dont il était presque impossible de suivre la marche.

« Le seul moyen, ajoutait-on, serait un agent spécial et dévoué que ne rebutassent ni les difficultés ni les dépenses, et qui y consacrât le temps nécessaire à la réussite d'une recherche aussi dangereuse et aussi difficile. »

On fit la lecture de cette lettre en famille. Lorsqu'elle fut terminée, chacun garda le silence, ils avaient tous la même pensée et aucun n'osait l'exprimer. Un fils seul pouvait entreprendre un pareil voyage, et les deux Robespierre avaient une carrière à parcourir, un avenir à se créer. La jeunesse et le caractère d'Augustin l'excluaient naturellement de cette entreprise. Quant à Maximilien, il perdait tout sans être encore sûr de parvenir à son but.

Il le sentit comme les autres, mais, il faut bien l'avouer, son amour pour son père n'allait pas jusqu'au sacrifice. Il entama la question lui-même pour éviter les observations.

— Il n'y a au monde qu'un homme à envoyer en Amérique, et c'est moi, dit-il. Ce serait mon devoir peut-être, ce serait mon droit certainement, nous allons examiner si ce projet peut recevoir son exécution. Je débute dans une carrière où j'ai déjà obtenu des succès; si je pars, je dois y renoncer.

C'est vrai, répliqua la tante.

— Il me faudra rester des années peut-être dans ce voyage, il faudra beaucoup d'argent, où le pren drons-nous ?

— Je ne sais, dit Charlotte, ce que je puis dire, c'est que j'ai une petite épargne pour ma dot et que je l'abandonne de grand cœur.

— Nous y mettrons toutes nos économies, continuèrent les tantes.

— Et moi, poursuivit Augustin, j'ai bien peu de chose, je le donne avec joie.

— Tout cela réuni, mes chers amis, ne fera pas peut-être la moitié de la somme. Cependant, en y joignant ce que je mettrai moi-même, nous arriverions, mais après?... Nous serons ruinés tous, et, si nous ne retrouvons pas notre père, nous n'avons plus que la besace. Il peut arriver encore

autre chose, je puis périr dans cette recherche, je laisserai mon jeune frère sans profession ; je laisserai ma sœur dans la misère et sans appui; je laisserai mes bonnes tantes sur leurs vieux jours chassées de leur maison, privées de leurs habitudes, réduites à travailler pour vivre, ou à végéter sur la charité publique.

— Tout cela est vrai, nous renoncerons donc à revoir mon pauvre frère, lorsque nous sommes à peu près sûrs de le décider. Ah ! je crois que j'en mourrais de chagrin, et pourtant nul ne vous peut dire : partez ! et vous-même vous êtes hésitant entre deux devoirs aussi sacrés l'un que l'autre, entre une réussite douteuse et une position certaine. Jamais il n'y eut perplexité plus grande et plus complète.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous, s'écria Charlotte fondant en larmes, que faire et que devenir?

— Ne vous tourmentez point, ne pleurez pas, tout peut encore se faire, et tout se fera, dit tranquillement l'abbé de Randay, qui avait écouté en silence les opinions de chacun sans donner la sienne; vous vous trompez, Maximilien, il existe un autre homme qui peut entreprendre ce voyage, et cet homme-là, mes amis, c'est moi.

— Vous ! mon Dieu !

—Oui, moi, lors même que la reconnaissance ne

m'en ferait pas un devoir, il comblerait tous mes vœux. Vous savez avec quelle persistance je désire me consacrer à l'œuvre des missions. J'aurai tout l'argent nécessaire. J'obtiendrai toutes les protections. Mon bâton d'une main, le crucifix de l'autre, je parcourrai les Amériques pour prêcher la divine parole et découvrir mon second père. Je verrai ces peuplades, j'irai les chercher dans les pays reculés, et, si je ne reviens point, si je paye de ma vie la tâche que j'ai convoitée, le pauvre prêtre ne laissera après lui ni carrière perdue ni orphelins désolés.

— J'écrirai au marquis.

— Mon frère est mon aîné sans doute, je lui dois obéissance et respect, je lui porte l'un et l'autre; mais j'ai vingt-cinq ans, et, je vous le répète, je partirai.

Ni prières, ni suplications, ni menaces même de rompre leur ancienne affection, n'eurent aucune puissance sur l'abbé de Randay. Il voyait une occasion d'acquitter envers la famille Robespierre la dette sacrée de la reconnaissance; il voyait luire dans le lointain cette palme lumineuse du martyre, qu'il avait tant rêvée, il ne voulait la laisser à personne.

On céda à son inexorable volonté. Les lettres furent écrites, les démarches faites; le marquis, prévenu de ce dessein, avait tout tenté pour l'en détourner sans y réussir. Il employa donc ses amis

puissants, sa fortune, toutes ses influences pour rendre au moins ce voyage plus sûr. Il fit promettre à son frère de passer avec lui les derniers jours, il fut même convenu qu'il le conduirait jusqu'au Havre, où il comptait s'embarquer.

Charlotte ne se consolait pas, ses yeux ne séchaient point. Elle aimait Ange comme un frère, elle l'aimait aussi du reflet de son amour pour le marquis. Elle voulut préparer elle-même son bagage; elle lui donna un beau crucifix d'argent béni par le pape et qui venait de sa mère ; elle lui recommanda le reliquaire de la reine.

— Il vous protégera, j'en suis sûre, Ange, et nous prierons tant Dieu pour vous, qu'il vous ramènera bientôt avec ce cher père, que nous avons pleuré si longtemps.

— Si je meurs, ne me pleurez pas, Charlotte, je serai dans le ciel.

— Ange ! cher Ange ! s'écria Charlotte en lui prenant la main. Ah ! que Dieu vous bénisse mille fois pour un pareil dévouement !

— Vous devez me connaître assez pour savoir, mes amis, que je vous parle du fond de mon cœur, comme je suis sûr que vous me parleriez vous-mêmes. En acceptant mon offre, vous comblez mes souhaits, et ce sera un bienfait de plus ajouté à tous ceux que j'ai reçus de vous.

Les deux tantes pleuraient et ne disaient mot, leur admiration, leur tendresse, pour ce jeune saint, combattaient chez elles le désir de revoir leur frère. Charlotte suffoquait.

Le moment des adieux fut déchirant. Ils avaient tous l'horrible crainte de ne plus revoir cet adorable jeune homme qui depuis tant d'années vivait au milieu d'eux. Il fallut emmener Charlotte suffoquée de larmes. Augustin, malgré son orgueil, ne put retenir les siennes. Maximilien ne fut pas plus fort que les autres ; mais il avait plus longtemps à voir Ange, il l'accompagnait au Havre, où devait se trouver le marquis. Ils montèrent dans une chaise qui les emporta, avec les bénédictions et les vœux de tous les cœurs qui les suivaient.

Le missionnaire passa les derniers jours entre son frère et son ami; il mit tous ses soins à les réunir et à écarter les nuages que les idées philosophiques de Robespierre élevaient entre eux. Il avait aussi fait promettre au marquis de la manière la plus solennelle de ne jamais abandonner Jeanne, de veiller sur elle, de la soustraire à la tyrannie de Massion.

— Souvenez-vous de ce que vous dites, mon frère, et devant Maximilien, il servira de témoin et d'accusateur si vous manquez à votre parole. En partant, je vous laisse la tâche que j'avais acceptée

sur le lit de mort d'une mère, je vous laisse l'avenir de cette enfant d'une faute que vous avez provoquée. Selon que vous agirez envers elle, Dieu agira envers vous.

— Soyez tranquille.

— Maintenant, mes amis, je vais partir, voici le navire qui va m'emporter, nous ne nous reverrons jamais peut-être. Il se prépare pour la France une révolution inévitable, je vous l'ai dit depuis longtemps. Vous êtes dans des camps opposés, je recommande Maximilien à mon frère : Robespierre, je vous recommande le marquis de Randay.

---

## XIV

### PREMIÈRE ENTREVUE.

Le temps marchait, la France était dans un état de fermentation qui laissait tout craindre pour l'avenir. Les esprits sérieux s'inquiétaient et les prophètes annonçaient les conséquences qui ne devaient pas tarder à se réaliser. Robespierre, plus que jamais lancé dans la voie où il marcha depuis à pas de géant, cessait de s'occuper de sa famille. Une de ses tantes était morte, Charlotte vivait tristement avec l'autre. Augustin se partageait entre son frère et sa sœur, travaillant peu, hantant fort les salles d'armes, les prévôts, les jolies filles et tout ce qui charme la vie d'un homme de cet âge.

L'esprit de Charlotte, au contraire, se mûrissait de plus en plus. Elle aimait maintenant le marquis

avec connaissance de cause, elle l'aimait de parti pris, parce qu'elle le voulait et parce que cet amour lui paraissait seul digne de remplir son cœur. Nourrie de la lecture des romans de l'époque, tous ou sentimentaux ou licencieux, elle n'avait accepté que les premiers et repoussait les autres, sans même en regarder la couverture. Elle arrangea dans sa vie ce sentiment, elle en devint fière, elle y rapporta tout, elle s'estima elle-même d'être capable d'une abnégation et d'une constance que rien n'ébranlait, enfin elle se plaça sur un piédestal dont elle n'eût pas voulu descendre.

Son idolâtrie pour Maximilien augmentait aussi. Elle lui accordait plus de mérite, plus d'intelligence, plus de bonté qu'il n'en avait réellement. Elle le consultait sur tout, excepté sur la pensée intime de son âme ; ses paroles étaient des oracles. ses décisions des décrets autocratiques. Elle n'aspirait qu'à une chose, à vivre avec lui, et, par un concours de circonstances bizarres, elle ne parvint point à réaliser ce projet : on se plaça toujours entre eux.

Le marquis écrivait de temps en temps aux Robespierre, on se transmettait les nouvelles du voyageur ; jusqu'ici elles étaient excellentes, il avait fait une bonne traversée, il était à la Nouvelle-Orléans ;

il attendait des renseignements promis ; grâce à ses recommandations, il avait bien mis des gens en campagne, on lui faisait espérer de promptes réponses.

Ces réponses arrivèrent : M. Robespierre était au nord des grands lacs, très-loin, avec une tribu de Ouinebagos. Il fallait marcher longtemps avant de se rencontrer; il marcherait, et bientôt il aurait atteint le but de leurs espérances.

Il partait le lendemain sous une bonne escorte.

Il écrirait une fois de la route, et puis il n'écrirait plus.

Les inquiétudes étaient poussées au comble. On faisait des démarches de tous les côtés, on s'informait ; on avait suivi la trace du missionnaire jusqu'au lac Ontario, là on la perdait entièrement. On s'informait, on cherchait, nul n'en avait connaissance. Il s'était défait petit à petit de ses gens et n'avait près de lui qu'un seul homme, espèce de métis, dont il s'était engoué, et que l'on regardait dans le pays comme très-dangereux.

M. de Randay continuait la même vie que de coutume. Madame de Saure le menait en triomphe à son char, elle se parait de son esclavage et avait pour lui un de ces sentiments égoïstes, rares chez une femme, un de ces sentiments qui rapportent tout à eux et qui n'aiment que pour le plaisir

d'être servis. Il fut cependant forcé de partir pour Arras, où de graves intérêts l'appelaient ; il promit de n'y pas rester longtemps et de ne s'occuper que de ses affaires. La famille Robespierre lui fut particulièrement interdite.

Il s'était promis de ne pas tenir compte de la défense, et, dès le lendemain de son arrivée, il appelait Maximilien à l'hôtel de Randay. Ils parlèrent longuement du voyageur, des inquiétudes qu'il leur donnait, du chagrin de le savoir ainsi exposé, peut-être sur des chimères.

— Cependant ne vous accusez de rien, dit le marquis, mon frère serait parti tôt ou tard, c'était sa vocation ; il voulait, il rêvait le martyre, et je n'aurais pu le retenir toujours. Tout enfant, vous vous le rappelez, il jouait au missionnaire, et le jour de sa première communion, lorsque l'abbé de Saint-Waast lui parla d'obtenir comme lui de riches bénéfices, vous savez ce qu'il répondit.

— Je ne l'ai point oublié, il répondit qu'il était disciple du Christ, pour le servir et pour lui amener des ouailles, et non pour se prélasser dans les sinécures.

M. de Randay avait un procès important confié au talent de Robespierre, mais il lui fallait un procureur, et, au grand étonnement de Maximilien, il annonça l'intention de prendre M. Massion.

— Il est habile, n'est-ce pas?

— On ne peut plus.

— Je lui remettrai l'affaire.

— Vous consentirez à le voir après ce qui s'est passé?

— Je n'ai pas eu à m'en plaindre directement; je puis ignorer ses propos et sa conduite, et je ne vous le cache pas, tout ce que j'ai entendu dire de cette enfant, de ma... de sa fille, me donnent le plus grand désir de la connaître.

— Je ne pense pas que vous y parveniez; il la cache à tous les yeux; moi-même je ne l'ai aperçue qu'une fois et par hasard.

— Est-elle belle?

— Admirablement, elle ressemble à la fois à sa mère et à... son père. Elle est délicieusement jolie, elle a un caractère, un cœur, une âme, que notre pauvre Ange a formés et vantait comme le chef-d'œuvre du ciel.

— Vous en parlez avec une chaleur qui me plaît.

— Monsieur le marquis, je serai franc avec vous. Je n'ai pas toujours été ainsi, j'ai eu de l'aversion pour cette jeune fille, sans savoir quel en était le motif, peut-être et sûrement même influencé par Massion. Depuis ce que l'abbé a fait pour nous, depuis que j'ai connu les vertus de cet ange, tout ce qui lui appartient m'est devenu sacré,

tout ce qu'il aime m'est cher; je me souviendrai éternellement de ma promesse que je lui ai faite à son départ, et vous, monsieur, le marquis et la pauvre petite Jeanne, vous pouvez compter sur nous à la vie et à la mort.

— Merci, Maximilien, merci, je me le rappellerai. Maintenant, comment faire pour arriver jusqu'à elle ? Comment la voir ?

— Tombez-y à l'improviste, tombez-y aujourd'hui même, tout à l'heure; depuis le départ de l'abbé la surveillance est moins active, il ne vous croit pas ici, peut-être, en le suprenant, la trouverez-vous près de lui, ainsi que cela m'est arrivé à moi.

— Elle a seize ans, Maximilien, je crois ?

— Oui, elle a seize ans, d'après les actes que vous avez faits à votre dernier voyage.

— J'avais vingt ans quand elle est née, j'en ai trente-six maintenant, continua-t-il d'une voix mélancolique, et que de changements depuis lors ! Que de choses éprouvées, que d'illusions détruites, j'ai peine à me reconnaître quand je me regarde, il y a déjà eu en moi dix hommes différents.

— Ah ! oui, l'on change !

— Et, si vous me permettez de vous le dire, je ne suis pas le seul changé, je vous trouve tout autre qu'à Paris.

— Cela est possible, monsieur. Ce besoin de vous rapprocher de votre fille, que vous avez oubliée si longtemps...

— Est étrange, n'est-ce pas? Vous seriez bien plus étonné si je vous disais qu'il existe depuis une certaine promenade à Marly, où mademoiselle Charlotte m'a parlé d'elle et a dépeint son malheur, sa bonté, sa beauté, tout ce qu'elle a de mérites et de charmes, avec un enthousiasme si vrai, avec tant de chaleur, que j'ai eu, à dater de ce jour, un désir toujours croissant de la connaître et de me faire aimer d'elle. Lors de cette tentative manquée j'ai éprouvé un chagrin mortel, je ne m'en suis point consolé. Cette circonstance, et la part qu'y a prise une personne qui m'était chère, n'ont pas peu contribué à mon changement et à mes idées actuelles.

— Pardon, monsieur le marquis, vous dites une personne qui *m'était* chère, avez-vous donc cessé de l'aimer?

— Je ne sais... il me semble que la chaîne est lourde.

— Rompez-la.

— Ah! que c'est difficile, et que l'habitude est un terrible lien.

— Que pouvez-vous craindre?

— Ce n'est pas la crainte qui m'arrête, c'est...

j'ignore en vérité ce que c'est, je ne puis définir ce sentiment, devant tout autre que vous je n'en conviendrais pas, tant il m'est odieux ; mais il me semble que vous avez près de moi le rôle de mon cher Ange, ce rôle de confident et de consolateur auquel il n'a jamais manqué. Je suis malheureux, et, je vous le répète, ce qui est plus odieux encore, c'est que je suis honteux de mon malheur.

Robespierre fut profondément touché de cette confiance. La distance se trouvait ainsi entièrement comblée entre le marquis et lui, et, pour cette âme orgueilleuse, c'était une résurrection. L'intérêt lui vint avec cette certitude. Il écouta les plaintes de M. de Randay, lui donna de sages conseils, se résumant tous par ces mots, dont le marquis sentait lui-même la vérité :

— Rompez, et mariez-vous. Je vous aiderai de tout mon pouvoir. La France est dans un malaise général, sortez de votre apathie, il y aura bientôt pour un homme de votre nom et de votre richesse un rôle important à remplir, faites-le, je vous le demande à genoux. Oubliez des préjugés hors de saison maintenant, marchez franchement dans la voie que nous vous ouvrons, faites-y marcher vos pareils, donnez-nous la part que nous réclamons dans la vie et au soleil de la fortune, tout peut encore être sauvé.

Robespierre était de bonne foi alors, il n'en demandait pas davantage.

M. de Randay et lui restèrent ensemble jusqu'à l'heure où d'ordinaire Massion rentrait chez lui. Maximilien devait l'y conduire et le guider de façon à lui faire voir Jeanne, si cela n'était pas impossible.

— Pourquoi ne pas essayer en son absence, au contraire ?

— Parce que l'ordre est donné de ne pas ouvrir, nous n'entrerions pas.

— Dans la ville, que dit-on de cette conduite?

— Les opinions varient, quelques-uns la blâment, d'autres l'excusent ; il a eu l'adresse de faire répandre qu'elle était attaquée d'une maladie douloureuse, et qu'il était impossible de lui laisser voir personne.

— Mais cela n'est pas vrai, au moins?

— Cela est faux, de toute fausseté. Rassurez-vous, nous lui parlerons peut-être.

Ce même jour, le matin, Massion se leva de mauvaise humeur. Il avait mal digéré un mauvais souper fait la veille avec des amis, mécontents comme lui, et il lui fallait passer sa colère; Jeanne était là pour cela. Il entra chez elle à une heure inattendue; elle était levée néanmoins, et le pauvre Speranza, déjà retiré dans son asile. Il trouva cent

choses à redire, il gronda sur tout, il reprit la servante, il tourmenta Jeanne, dont la beauté pleine de séve et de grâce tout à la fois le contrariait. Ainsi, à peine vêtue, arrachée au sommeil, ses longs cheveux sans poudre mal retenus sous sa cornette, tombant en mèches frisées, elle était irrésistible. Un sauvage eût été attendri; il ne le fut point.

— Habillez-vous promptement et de votre mieux, lui dit-il, j'attends une visite que vous devez voir.

— Moi!

— Vous. Cela vous étonne, je le comprends. La tante de votre mère a écrit hier qu'elle faisait un petit voyage de deux jours à Arras, et qu'elle viendrait chez moi. Elle ne vous connaît point, car lors de son dernier séjour vous aviez huit ans à peine, elle est riche, elle n'a pas d'enfant; son héritage doit vous revenir, arrangez-vous en conséquence.

— Je serai prête, monsieur.

— Seulement n'allez pas lui porter vos plaintes, n'allez pas recommencer vos histoires d'autrefois. Votre tante est une vieille femme qui vit dans une campagne éloignée, elle n'a rien su de vos sottises, prenez garde qu'elle ne les apprenne, car vous seule pourriez l'instruire.

— Ai-je l'habitude de l'indiscrétion?

— Vous raisonnez, je crois.

Jeanne savait par expérience ce que signifiait ce ton, elle se tut. Après une heure de torture il la quitta. Toutes les jeunes filles, quelque malheureuses qu'elles soient, ont soin de leur beauté par un penchant naturel. Jeanne se surprenait souvent à peigner avec amour sa belle chevelure, à tourner un nœud, à relever artistement les garnitures de sa robe. Ce jour-là, tout en essuyant ses larmes, elle mit un soin harmonieux à sa toilette. Une visite, bien que ce ne fût qu'une vieille tante, c'était une distraction, c'était quelqu'un, c'était une trêve avec le supplice auquel elle était chaque jour en butte. Elle conta sa joie à Speranza, qui dansa tout ravi autour d'elle; elle choisit un fourreau que lui avait donné Charlotte et qu'elle conservait avec un soin religieux; elle retrouva un nœud de ruban porté depuis longues années, bien des fois repassé, refait, rafraîchi, et à peu près satisfaisant encore pour des yeux qui n'en voyaient pas d'autres ; tel qu'il ût, c'était sa seule richesse. Elle se para de tout cela, avec l'instinct de son âge et de son siècle, et elle fut en une demi-heure plus belle qu'une reine couverte de diamants. Elle se regarda dans son petit miroir, puis elle appela Catherine pour la regarder, puis elle sauta devant Speranza, qu'elle embrassa bien fort avant de l'enfermer, enfin elle

se rendit, à l'heure précise et désignée par Massion, dans le salon boisé où ils devaient tous les deux attendre la visiteuse.

Mais, dans sa préoccupation, Jeanne négligea de bien barricader la porte de la prison du chien, il l'ouvrit avec ses petites pattes et courut la rejoindre, au moment où elle essuyait la première bordée d'injures de son tyran. Speranza ne se doutait guère de ce qui se passait et de ce qui les attendait tous les deux, il courut après elle, avec des cris de joie, ce qui attira l'attention du maître et l'interrompit dans sa colère.

— Qu'est-ce cela? dit-il.

— Vous le voyez, c'est mon petit chien, on aura mal fermé la porte, il est venu...

— Quoi ! il vit encore. Quoi ! vous avez ce chien, et je l'ignorais. Quoi ! vous avez osé... Mettez-le par terre sur-le-champ.

Jeanne obéit.

— Catherine !

Catherine parut, on ne faisait pas répéter deux fois ce terrible maître.

— Mettez ce chien à la porte, dans la rue, chassez-le à coups de pierre, qu'il ne revienne jamais.

— Quoi ! monsieur, ne put s'empêcher de répondre la pauvre fille, quoi ! chasser ce pauvre petit

*Peranza*, qui est si gentil, le seul plaisir de notre demoiselle.

— Chassez-le, vous dis-je, et ne me le faites pas répéter, ou c'est moi qui vous chasserai.

Jeanne allait saisir son petit chien et se sauver avec lui, au risque de ce qui pouvait en arriver, lorsque Massion, mis hors de lui par la résistance de Catherine, s'élança sur le pauvre animal, tout tremblant, assis devant sa maîtresse et la regardant de cet air interrogateur qui parle, il lui donna un coup de pied et l'envoya rouler jusqu'au corridor, où il resta étendu en poussant des cris affreux. Jeanne s'élança après lui, le releva, le prit dans ses bras, le couvrit de caresses, au risque de gâter sa belle toilette, et bien décidée à le défendre envers et contre tous. A ce moment-là même le marquis et Robespierre arrivaient, la circonstance ne pouvait être plus favorable. Catherine se tenait près de la porte prête à l'ouvrir; Massion, rouge de colère, debout à l'entrée du salon; au milieu du corridor, Jeanne, tout en larmes, portant Speranza, qui se plaignait. Un coup d'œil leur apprit tout. Massion eût voulu être à cent pieds sous terre, mais avec cet admirable talent de comédien qu'il possédait il se remit très-vite.

— Monsieur le marquis de Randay dans ma pau-

vre maison! s'écria-t-il de son air le plus agréable. Par quelle bonne fortune?

— J'ai besoin d'un conseil éclairé et consciencieux, mon cher Massion; Robespierre m'a conduit à vous.

— Pourquoi vous donner la peine de venir, monsieur le marquis? il fallait m'appeler, je suis toujours à vos ordres. Pardon, ma fille est tout effrayée, son chien vient de se blesser en tombant, permettez qu'elle rentre chez elle, afin de donner des soins au malade, et veuillez passer dans mon cabinet.

Le marquis restait les yeux fixés sur Jeanne, et, pour la première fois de sa vie, il ressentait l'impression pure et sainte du sentiment paternel. Elle était plus belle mille fois qu'il ne s'y attendait; il retrouvait chez elle cette élégance native que la noblesse à cette époque possédait seule. Son regard voilé de larmes, son attitude désespérée, le petit désordre que la douleur mettait dans sa toilette, un peu méthodique avant cette scène, lui prêtaient un charme de plus. Sans répondre à Massion, il s'avança vers elle, son regard la caressait pour ainsi dire.

— Ah! mademoiselle, pourquoi pleurer ainsi? Vous aimez donc bien ce petit animal, qu'un simple accident vous alarme de la sorte?

— Oui, monsieur, répliqua-t-elle tout intimidée, je l'aime bien.

— Il est très-heureux et il ne sent pas son bonheur, je gage.

— Oh ! si monsieur, il le sent, car il m'aime bien aussi le pauvre Speranza. Permettez-moi de passer, il souffre.

— Un moment encore. Je me connais aux maux des petits chiens, j'en ai tant soigné à la cour. Voyons, qu'a-t-il? nous guérirons cela.

— Il a reçu un coup.

— En tombant?

Elle regarda Massion au lieu de répondre, et ce regard disait tout, Randay comprit.

— Cela ne sera rien, j'en suis sûr, un peu de repos, des frictions de vos jolies mains, de l'eau sucrée, il n'y paraîtra plus ce soir.

— C'est cela, Jeanne, va, mon enfant, va soigner ton favori d'après les prescriptions de ce savant docteur, et laisse-nous parler d'affaires. Excusez-la, monsieur le marquis, c'est une enfant. Par ici, je vous prie.

Il devenait impossible de la retenir davantage, mais il l'avait vue. Elle fit un salut embarrassé et s'échappa tout heureuse ; grâce à cet incident elle sauverait peut-être son ami.

Massion fit entrer le marquis et Maximilien dans

son cabinet, avec force révérences. Il s'étendit en remercîments sur l'honneur qui lui était fait et sur le bonheur qu'il aurait à servir M. le marquis. Il avança des siéges, éloignant le sien des autres, enfin tous ces dehors de l'obséquiosité qui révèlent presque toujours la bassesse.

Maximilien entama l'affaire dont ils s'occupaient, et pour la première fois M. de Randay le vit tout à fait à son avantage; il la dépouilla en quelques minutes du fatras de la procédure et la montra claire et nette à Massion, qui la saisit sur-le-champ. Ces deux hommes avaient des terrains communs. Chez l'un seulement il ne restait plus une seule corde honorable à faire vibrer, chez l'autre il y en avait encore.

Le marquis n'était guère à la conversation, il ne pensait qu'à Jeanne, dont il avait été excessivement frappé. Il eût donné bien des choses pour la revoir, pour l'emmener avec lui; pour la nommer sa fille, il eût sacrifié la moitié de sa fortune. Il lui fallut un immense pouvoir sur lui-même pour n'en point parler tant que dura la conférence; mais son impatience était visible, il l'abrégea le plus qu'il lui fut possible, et commença la conversation sur les sujets approchant le plus de celui-là.

Il se fixerait peut-être à Arras, il était las de la vie de cour, il désirait un intérieur, la noblesse de

province était insupportable, elle avait des prétentions odieuses, il ne la verrait point ; il s'entourerait de gens d'esprit, quel que fût leur rang, il pourrait causer, s'occuper de choses sérieuses, apprendre à diriger ses affaires, et pour cela il s'adresserait à ses anciens amis, à ceux qu'il avait connus depuis son enfance, bons et dévoués. Enfin, toutes choses que Massion comprit à merveilles, dont il souriait dans sa barbe et qu'il eut l'air d'accepter à genoux.

— Quel honneur pour nous, monsieur le marquis, et comme vous avez raison, en parlant de la noblesse de cette ville! Ils sont fiers, arrogants, insupportables, pas un ne viendrait ainsi chez son procureur, en simple particulier, comme vous le faites, ils nous envoient chercher par leurs laquais ; ils nous font faire antichambre. Ah ! quelle leçon vous leur donneriez là !

— Je n'y manquerais point, je les connais.

— Et, pour achever le tableau, il faudrait vous fixer à l'hôtel de Randay, il faudrait nous donner une belle marquise, une personne d'esprit et de sens, digne de vous apprécier et de vous comprendre.

— Elle serait alors très-heureuse, et moi aussi, de voir souvent mademoiselle Charlotte, mademoiselle Robespierre, mademoiselle votre fille, M. Massion.

— Trop d'honneur, M. le marquis, ma fille ne va nulle part.

— Quoi ! pas même chez moi !

— Nous n'en sommes pas encore là d'abord ; mais y fussions-nous, ma fille est une enfant maladive, à laquelle la retraite est spécialement recommandée, et que je ne puis présenter à personne.

Ces mots prononcés d'un ton brusque n'admettaient pas de réplique, Maximilien le sentit et parla d'autre chose, afin d'empêcher le marquis de se compromettre ; mais celui-ci n'en tint compte, par une route détournée il revint à son but et, après d'autres questions insignifiantes, il demanda tout à coup au procureur, s'il comptait marier sa fille.

Un non bien sec fut la réponse de Massion.

— Elle aura pourtant une belle dot, et c'est une charmante personne.

— Elle aura la fortune de sa mère et rien de plus, ce n'était pas grand'chose que la fortune de sa mère ; elle ne m'a apporté que sa beauté et sa noblesse, tristes présents !

— Vous devez avoir déjà reçu de nombreuses demandes ?

— Fort peu, monsieur le marquis. — Voyons donc les pièces de notre adversaire, et sur quoi s'appuient ses prétentions.

Cette fin de non-recevoir ne pouvait être écartée. Il fallut se soumettre. Après deux heures d'attente inutile le marquis leva la séance, et M. Massion, en le reconduisant jusqu'à la porte, pria Randay de ne plus se déranger à l'avenir.

— J'aurai l'honneur de me rendre chez vous, monsieur, et à l'étude de maître Cordier, où je trouverai tous les titres, mais je serais vraiment désolé que vous prissiez la peine de venir jusqu'ici.

On ne pouvait pas interdire sa maison d'une manière plus formelle, le marquis fit un salut hautain, dans lequel se traduisit sa contrariété.

— Ah ! vraiment, se dit Massion en refermant la porte, tu l'as vue et tu voudrais la revoir. Eh ! eh ! il ne sait peut-être pas ce qu'elle lui est, puisqu'il a abandonné la mère si vite, et qu'il a refusé de la recevoir quand elle a voulu lui tout expliquer. Nous verrons quel parti on peut tirer de cela.

---

## XV

### UN AMI.

En quittant Massion, le marquis se rendit avec Maximilien chez sa tante. Dès que Charlotte l'aperçut, dès qu'elle l'entendit, elle se sentit défaillir, elle ne s'attendait pas à son retour. Elle resta dans sa chambre quelques instants encore pour se remettre, et, lorsquelle crut avoir assez assuré sa voix et sa démarche, elle se présenta. M. de Randay lui montra le même empressement amical qu'autrefois, il lui fit mille questions sur elle, sur Augustin, surtout ; ensuite, occupé de son sujet, il ne put s'empêcher de lui dire :

— Vous aviez bien raison, mademoiselle, j'ai vu mademoiselle Massion, c'est une fille charmante.

— Ah ! vous l'avez vue ! vous êtes plus heureux

que nous, car nous ne la voyons point. Vous l'avez trouvée belle ?

— Adorable, ravissante.

Le cœur de la pauvre Charlotte se serra, elle prit l'orgueil flatté du père pour un commencement d'amour. Qu'avait-elle à espérer pourtant ? Que lui importait Jeanne ou une autre? Elle savait que cet amour-là ne serait jamais pour elle. Mais le cœur est fait ainsi, les impossibilités ne l'arrêtent point.

Jusqu'au soir il ne parla que de Jeanne, ne pouvant cacher son enthousiasme, à ce point que la vieille tante s'en aperçut.

— Dieu me pardonne, monsieur le marquis, on vous croirait amoureux de la belle Jeanne, à vous entendre. A moins que vous ne la vouliez épouser, ce qui serait trop d'honneur pour elle, n'allez pas vous frotter au père Massion, il est impitoyable et ne reculerait devant rien pour se venger. Que n'a-t-il pas fait souffrir à sa pauvre femme, à cause de son galant inconnu ! jusqu'à la tuer. Et cette enfant ! ah ! celui qui la tirerait de là lui rendrait un grand service.

— L'épouser, mon Dieu ! m'occuper d'elle autrement que comme un ami ! Ah ! mademoiselle, la réputation du courtisan vous égare, vous me croyez un monstre sans doute, de chercher à ternir cette

jeune fleur si pure et si suave. Vous me devez des excuses, mademoiselle.

— Vous ne seriez pas le seul, et, sans aller bien loin, Augustin, que voilà, nous a souvent parlé de cette charmante enfant : si M. Massion n'était pas dur, ce mariage-là pourrait se faire.

— En verité, Augustin?

— En vérité, monsieur le marquis, je ne m'en cache pas, j'ai aperçu Jeanne Massion à l'église où j'ai été ébloui de sa beauté ; Ange nous a répété tant de fois combien elle est parfaite, que tout cela, mêlé à autre chose, pourrait bien faire...

— Quoi?

— Que je serais très-heureux de devenir son mari.

— Quelle est cette autre chose?

— Un enfantillage. Lorsque j'avais seize ans, j'ai été amoureux de la pauvre madame Massion, amoureux de ce premier sentiment de jeune homme qui ne s'oublie jamais et qui marque dans la vie. J'en ai conservé un souvenir ineffaçable, il s'est reporté sur Jeanne; toute petite je l'aimais déjà, j'étais occupé de sa triste position, j'ai pris son père en horreur et, lorsqu'il vient ici, je me sauve malgré moi. Voilà tout ce qu'il y a, monsieur ; ma tante, vous le voyez, va très-vite en parlant d'amour; mademoiselle Massion ne m'a pas aperçu

depuis la mort de sa mère, à peine sait-elle que je suis au monde, et, quant à son père, il ne voudra pas d'un gendre aussi gueux que moi.

— Cette objection est facile à lever, Augustin, vous avez des amis. Nous y songerons.

Ces paroles apportèrent un immense soulagement au cœur de Charlotte. Quel bonheur si le marquis unissait Augustin à Jeanne! s'il se chargeait de leur fortune ! et quelle reconnaissance elle en conserverait pour lui ! Jeanne le méritait bien, elle était si bonne et si belle !

— Ah ! monsieur, dit-elle, vous feriez une bonne action en vous occupant de cette union. Augustin sera un excellent mari pour votre protégée, et nous l'aimerons tant ! et nous la rendrons si heureuse afin de la dédommager de ce qu'elle a souffert ! toute la famille vous bénira.

— Vous voyez que Charlotte abuse, monsieur le marquis, dit la tante, elle vous prend au mot.

— Et elle a raison : dès demain je ferai parler à Massion. Ah ! si notre cher Ange était ici !

Le lendemain de bonne heure Maximilien était à l'hôtel de Randay, le marquis n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Eh bien, mon ami, vous comprenez pourquoi je vous ai prié de venir !

— C'est toujours le même caractère, et je

vous reconnais, l'impatience de l'enfant gâté, de l'homme accoutumé à tout voir ployer sous sa volonté impérieuse. Il s'agit du mariage de Jeanne et d'Augustin, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Il faut que je l'accepte, que j'y consente, parce que vous le voulez ?

— Qu'y a-t-il de mieux à faire? Ces enfants se conviennent parfaitement. J'assurerai à Augustin une somme de cinquante mille livres, et je me charge de le faire entrer au présidial, c'est plus que Massion ne peut rencontrer en ce moment.

— Je le sais, mais je connais Massion, il ne la mariera pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il veut la torturer à son aise, et parce qu'il n'a aucune envie de rendre la dot de sa femme.

— Qu'il la garde ! Je donnerai plus.

— Il élèvera d'autres difficultés.

— Allez-y toujours, mon ami, et revenez me dire ce qu'il aura répondu, d'ici là je ne vivrais pas.

— Voilà bien les gens passionnés ! toujours prêts à s'emporter sur la moindre chose, toujours hors de la ligne droite et tranquille. Autrefois vous n'en vouliez pas entendre parler, maintenant vous ne

vivez que pour elle. Les extrêmes ! aussi vous n'accompliriez jamais une grande œuvre, la patience vous manquerait.

— Je ne suis pas comme vous, Maximilien !

— La différence des éducations, monsieur. On devient facilement capable de ce que l'on veut faire, quand on le veut bien. Je vais chez Massion, mais ce sera inutile, vous le verrez.

Maximilien était de bonne foi, ainsi que je l'ai dit, le souvenir de l'abbé de Randay l'avait rattaché à son frère : il savait combien Ange aimait Jeanne, combien il désirait l'arracher au joug qui pesait sur elle ; il crut donc lui obéir en s'occupant de sa pupille chérie, et le bonheur même d'Augustin n'était pour lui que secondaire en cette occasion. Il trouva Massion seul, travaillant à la procédure, dont il lui demanda d'abord des nouvelles.

— Ce marquis a une grande fortune, Maximilien, lui répondit-il, et c'est vraiment une injustice, lorsqu'à côté de cela on voit tant de malheureux.

— Vous savez mon opinion à cet égard. Je suis un peu pressé aujourd'hui, et je ne viens point pour parler philosophie ou économie politique, j'ai une proposition à vous faire.

— De quelle part ?

— De la mienne, parbleu !

— Je vous écoute alors avec tout intérêt.

— Mon cher Massion, je suis chef de famille, vous le savez, et je ne suis pas sans une certaine inquiétude du sort des enfants que j'ai à diriger.

— Ces enfants-là commencent à pouvoir se diriger eux-mêmes. Mais je vois ce que c'est, vous songez à marier Charlotte, et vous venez me prier de chercher un parti.

— Du tout; Charlotte n'est pas pressée, elle affiche tout haut la volonté de rester fille.

— Ce n'est pas elle; ce n'est pas vous, puisque votre affaire est trouvée, c'est donc Augustin?

— Peut-être. Que diriez-vous si je vous demandais pour lui la belle Jeanne?

— Je dirais que je suis votre très-humble serviteur, et qu'il ne l'aura pas.

— Attendez donc! Et s'il apportait cinquante mille livres.

— Vraiment?

— S'il était au présidial?

— Ah! ah!

— Avec l'espoir d'avoir mieux plus tard.

— Qu'est-ce que vous me dites-là?

— La vérité qui vous sera prouvée quand il vous plaira.

— Vous avez donc volé un coche?

— Je n'ai volé personne, Dieu merci! Mais Au-

gustin a trouvé une bonne chance et un bienfaiteur.

— Ah ! je devine, et je commence à m'expliquer le fait. En effet, c'est un parti excellent à ces conditions-là, cela vaudrait la peine d'y penser, et il ne manquera pas de femmes, d'ailleurs il est joli garçon, il doit plaire.

— Vous le connaissez, vous savez qu'il est rempli d'excellentes qualités et que certainement il ne fera de mal à personne.

— Je n'en doute pas, mais il n'aura pas ma fille.

— Pourquoi cela ?

— En mettant le nez dans ces paperasses, en voyant la superbe fortune de ce marquis de Randay, l'ambition m'a poussé, j'ai trouvé que Jeanne était assez belle pour épouser un de ces gens-là, et je ne la donnerai qu'à un homme titré, avec des millions.

— Vous ne la marierez pas.

— Ceci est peu poli, mais je le passe à votre mauvaise humeur.

— Fût-elle vingt fois plus belle et plus charmante, personne ne peut l'épouser pour ses beaux yeux qu'il ne voit point, car vous la renfermez comme la lumière sous le boisseau.

— J'ai mes raisons, on la cherchera davantage.

— C'est votre dernier mot?

— Absolument.

— Voyons, Massion, entre nous jouons les cartes sur la table, il vous coûte de rendre la dot de votre femme, on pourrait vous la laisser.

— Je n'ai point parlé de cela.

— Moi j'en parle.

— Et le ménage irait superbement avec deux mille cinq cents livres par année?

— On trouverait moyen d'y ajouter autre chose.

— Ah! oui... le protecteur! J'entends très-bien, mais cela ne change rien, je refuse toujours.

— J'en étais certain. Maintenant écoutez-moi bien, Massion, et une fois pour toutes, car il ne sera plus question de rien de semblable. J'ai accepté la mission que je viens de remplir, par un motif respectable pour moi entre tous. J'ai souffert que mon frère reçût ce qu'on lui a promis, parce que la main qui nous oblige est celle d'un homme qui doit tout à mon père, mais *pour moi*, je ne demande, je n'accepte quoi que ce soit, de qui que ce soit. Je n'avais pas le droit d'empêcher Augustin de devenir heureux et riche, à cause d'un scrupule qui m'est personnel et dont je sens l'insuffisance aux yeux des autres. Vous avez tort de refuser le bonheur de votre fille, vous êtes le maître, et nul n'a le droit de vous en empêcher. Par le même

droit, je vous défends de me supposer la moindre vue cupide en ce qui se passe, entendez-vous ? Adieu maintenant et sans rancune. Je vais porter votre réponse, qui fera bien des malheureux.

— Un instant ! Ma fille aime-t-elle Augustin ?

— Comment voulez-vous qu'elle l'aime ? elle ne le connaît pas.

— C'est juste. Je n'en voulais pas savoir davantage. Adieu.

En quittant Massion, Maximilien revint fort contrarié chez le marquis. Celui-ci lui dit en entrant :

— Il a refusé, je le vois sur votre visage.

— Mon Dieu ! oui, et refuser sans rien entendre. C'est un homme étrange que celui-là, cette haine ne s'apaisera jamais.

— Que puis-je faire maintenant ?

— Tout ce que vous essayerez sera inutile, je vous en préviens : je vous préviens encore que, sous aucun prétexte, je ne me mêlerai des affaires de Massion et de sa fille. Si vous avez quelque autre ouverture à faire, je vous prie de vous adresser à un plus heureux que moi.

M. de Randay ne répondit pas. Ainsi que tous les gens accoutumés au succès, il s'opiniâtrait par la résistance. Ce qu'on lui refusait lui devenait doublement précieux. L'entêtement de Massion provoquait le sien, il voulait le bonheur de sa fille de

toute la force qui s'y opposait. Il y avait dans cette circonstance au moins autant de persistance que d'affection ; resté seul, il chercha ce qu'il pouvait faire et il conçut un plan infaillible, contre lequel toute la méchanceté de son persécuteur devait échouer.

Il envoya le lendemain chercher maître Cordier, son notaire, avec lequel il eut une longue conversation, et qu'il chargea de l'exécution de son projet. Le notaire se prêta à son désir, en ne lui cachant pas, comme Maximilien, que la démarche serait peut-être inutile.

---

## XVI

### OBSTINATION.

M. Massion avait parfaitement compris la vérité. Il se voyait maintenant en possession d'une vengeance plus sûre et plus douce à sa méchanceté que les autres, en ce qu'elle atteignait à la fois deux êtres détestés, et qu'elle satisfaisait sa haine pour les supériorités sociales. Le marquis s'était pris subitement de fantaisie, disait-il, pour une fille qu'il avait dédaignée pendant si longtemps, le marquis était donc à sa disposition. Il ne l'aurait pas, ou il la lui ferait payer si cher, qu'il pleurerait longtemps le prix qu'il y avait mis. Tourmenter son ennemi, lorsque cet ennemi était un homme éminent par sa fortune et par sa naissance, le voir pour ainsi dire à ses pieds, lui rendre enfin

un peu des tortures qu'il lui avait fait souffrir pendant tant d'années, c'était un double bonheur.

— Ah ! je veux qu'il la voie, dit-il ; il la verra, il l'aimera, il s'y attachera tout à fait, car elle est attachante, et, si je ne la haïssais pas tant, je l'aimerais trop. Et, quand il l'aura bien vue, bien appréciée, quand il lui aura donné tout son cœur de père, je la lui enlèverai, et jamais, jamais il ne la retrouvera après.

Ce nouveau plan une fois conçu, Massion commença à l'exécuter. Il revint avec son air patelin chez Robespierre, et ramena la conversation sur le marquis de façon à se faire inviter à dîner pour le lendemain avec lui chez sa tante.

— Vous avez raison, dit-il, je viendrai, je viendrai sûrement. On va vite en affaire à table, et l'on gagne plus de clients le verre à la main en une heure, qu'en huit jours de proçaillerie. Et ma foi, je ferai une débauche. J'amènerai Jeanne, le voulez-vous?

— Charlotte en sera charmée, elle l'aime beaucoup.

— Elle est justement en train de voir du monde. Sa tante, la dame de Mermont, est ici depuis avant-hier et dîne tous les jours avec nous. Cest une bonne personne et qui lui laissera des écus.

Robespierre était trop fin pour ne pas deviner un

nouveau calcul dans cette complaisance, mais il ne put jamais en percer la profondeur. Exempt jusqu'ici de ces passions dévorantes et cruelles qui bouleversent la vie, livré au contraire à l'enfantement des idées immenses dont il fut le si fervent apôtre, il ne soupçonnait pas la vengeance méditée, et ne vit en tout ceci qu'un calcul d'intérêt. Il connaissait l'homme; pour éviter à l'avenir ses reproches et ses redites, il ajouta :

— Rappelez-vous, Massion, que nous recevrons Jeanne avec grand plaisir, mais que ce n'est pas moi qui l'ai invitée.

— Bien, bien, je ne la jette pas à la tête de votre frère, soyez tranquille. Je sais ce que je fais, j'ai m'a volonté arrêtée, et je ne m'en prendrai à personne de ce qui arrivera.

Le marquis fut au comble du bonheur, en apprenant ce qui l'attendait.

— Je ne m'explique pas la raison de ce changement, monsieur, mais il y en a une. Massion vous tend quelque piége, prenez-y garde. Nous découvrirons cela plus tard, ne nous livrons pas.

Le matin suivant, en arrivant chez M. de Randay, Robespierre le trouva de mauvaise humeur et vivement contrarié. Il avait reçu une lettre de la comtesse; elle commençait à parler de son retour; elle se trouvait si seule en son absence ; elle le de-

mandait à chaque minute de sa vie ; elle était dans des inquiétudes affreuses qu'on ne cherchât à le séparer pendant cet éloignement. Enfin le marquis connaissait trop ses habitudes pour ne pas être parfaitement édifié sur la lettre qui allait suivre et sur les persécutions qui viendraient après.

— Cette femme-là vous aime d'un singulier amour, monsieur. Un amour qui tourmente du matin au soir, un amour qui vous rend malheureux exprès, et qui rapporte tout à lui.

— Aussi je m'en lasse fortement, je l'avoue, je me sens le besoin d'étendre mes ailes, d'être libre enfin. Je lui ai donné les plus belles années de mon existence, à présent je voudrais vivre pour moi.

— Vous êtes justement dans la position de la France avec la royauté, vous ne pouvez rompre une habitude qui vous pèse, secouer un despotisme qui vous avilit, et cependant c'est toute l'aspiration de votre âme. Vingt ans de discussions ne vous feraient pas comprendre mes idées comme ces deux mots-là.

— Vous savez que je n'aime point à parler avec vous sur ces matières, mon ami, nous ne nous entendrons jamais. Nous avons autre chose à dire. Je verrai Jeanne, et cela me consolera un peu.

— N'y comptez pas trop encore. Massion est bien capable de changer d'avis, vous ne le connaissez pas.

— Quel misérable !

— Monsieur le marquis, n'est-ce pas vous qui avez commencé ?

Dès une heure M. de Randay était chez Robespierre. A deux heures moins un quart on sonna, on entendit la voix de Massion, puis une voix fraîche et argentine parlant à Charlotte; la porte s'ouvrit, et, derrière la figure visqueuse du procureur, le marquis aperçut le visage frais, régulier, presque souriant, de Jeanne. Il respirait à pleine poitrine, il était heureux.

— Jeanne vient vous remercier de vos soins pour son petit malade de l'autre jour, monsieur le marquis. A son âge, on n'a guère que des sentiments et des chagrins de ce genre, il faut lui pardonner son enfantillage. Salue M. le marquis, mon enfant, tu vois qu'il n'est pas effrayant du tout et que tu n'as pas besoin d'avoir peur de lui.

La jeune fille, rouge comme une pêche, le cœur dilaté par la joie de se trouver enfin au milieu de ses amis, se cacha derrière Charlotte et se contenta de sourire les yeux baissés. Elle n'osa pas regarder en face le grand seigneur qui lui valait pourtant cette bonne fortune d'une heure de liberté.

Le marquis s'approcha d'elle, lui prit la main, la fit asseoir à son côté, et, après quelques instants, l'apprivoisa tout à fait. Elle répondit à ses questions, elle rit même de ses remarques, elle montra une naïveté adorable, jointe à un esprit naturel que la moindre culture pouvait rendre brillant. Enfin elle était accomplie de tout point, un roi eût été fier de la nommer sa fille. Le marquis épiait ses premières impressions, ses premières joies, ses étonnements sur toutes choses, elle qui n'avait rien vu encore. La maison de Robespierre lui semblait un palais, malgré sa tristesse, en comparaison des murs sans tenture, des aspects désolés de sa prison. Son souvenir le plus précieux était Panchien et ses bois. Elle en rêvait la nuit, lorsque son âme s'échappait de son enveloppe et cherchait l'espace. Hors cela, les murs d'Arras, l'église, étaient son univers.

— Et que diriez-vous, Jeanne, si vous connaissiez l'hôtel de M. le marquis, répondit Charlotte à une de ses admirations innocentes. C'est là qu'il y a de belles glaces, des dorures, des tableaux, et un jardin grand comme la place Royale.

— Il ne tient qu'à mademoiselle de le connaître, répliqua le marquis, enchanté de l'ouverture, nous devrions recommencer ce charmant dîner chez moi, après-demain, elle verrait alors ce que vous

appellez une merveille, et ce qui est pourtant bien simple en comparaison...

— De votre hôtel de Paris, sans doute, mais à Arras, c'est splendide.

— Acceptez-vous?

— Très-volontiers.

— De grand cœur.

— Bien vrai? mon père, s'écria Jeanne, ne pouvant en croire ses oreilles.

— Bien vrai.

— Ah ! que vous êtes bon !

Elle lui sauta au cou et l'embrassa pour la première fois de sa vie.

— Pauvre enfant, dit-il, elle est si douce.

— Et pour que la fête soit complète, j'invite aussi le petit chien, si sa santé le lui permet.

— Ah! quelle joie! Il courra le pauvre petit, il prendra l'air.

Comme Massion ne l'écoutait point, elle se pencha à l'oreille du marquis, et lui dit :

— C'est le père Ange qui me l'a donné, voilà pourquoi je l'aime. Mais, n'en parlez pas au moins.

Elle posa un doigt sur ses lèvres, si joliment, avec tant de grâces, qu'il eût été bien heureux de l'embrasser.

Enfin l'heure arriva où l'on dut se séparer. Le marquis rentra chez lui le cœur plein d'émotions

douces qu'il ne connaissait point. Il se coucha rafraîchi, content, pensa très-peu à madame de Saure, et ne s'occupa nullement de lui répondre ainsi qu'elle lui demandait. Aussitôt son réveil, il donna des ordres à ses gens pour que le service du lendemain fût aussi beau, aussi splendide, aussi luxueux que le permettaient le temps et les circonstances. Il n'avait à Arras que de la vieille argenterie de famille, peu de livrée; les ressources de la ville n'étaient pas très-grandes. On fit néanmoins le mieux possible, et, quand les convives arrivèrent, l'hôtel de Randay leur présenta un coup d'œil d'élégance et de fête qui jeta la *néophyte* dans des étonnements indicibles. Ses yeux n'étaient pas assez grands pour voir, à peine osait-elle marcher sur les tapis, elle était éblouie.

— Ah ! que c'est beau, que c'est beau !

Et le jardin, avec ses charmilles bien taillées, avec son petit parc anglais, que les Trianons de la reine avaient mis à la mode, avec son ruisseau serpentant au milieu des cailloux et formant des cascades, avec les massifs de fleurs embaumées, lui sembla le paradis ; elle ne disait mot, elle admirait.

— Eh bien, mademoiselle, que pensez-vous de tout cela? lui demanda M. de Randay.

— On doit être heureuse ici, n'est-ce pas, monsieur ? On n'y pleure jamais?

— La douleur entre partout, mademoiselle; mais le bonheur a le même privilége, l'un et l'autre sont plus en nous qu'autour de nous.

Jeanne soupira, c'était une illusion d'atteinte, et, à mesure qu'on les blesse, elles tombent.

Le dîner, les cristaux, les plats, les mets inconnus et exquis, tout fut nouveau et délicieux pour elle. Speranza se régala de biscuits et de crème; ni l'un ni l'autre n'avaient été à telle fête. Jeanne pensait à Martine, la seule amie qui lui manquât.

— Jamais, se disait-elle, elle ne pourrait croire qu'il existe au monde tant de belles choses.

Ce fut une joie pour chacun que d'assister à ce réveil d'une âme qui ignore tout, et s'ignore elle-même. Robespierre, touché de ce spectacle, ne put s'empêcher de dire à Massion, lorsqu'ils se retirèrent le soir :

— N'êtes-vous pas plus heureux ainsi? et comment avez-vous pu si longtemps vous priver de ces jouissances?

Massion répondit par un mouvement d'épaules très-significatif lorsqu'on le connaissait, mais il ne prononça pas une parole.

Ces réunions se renouvelèrent souvent, pendant plus de deux mois les convives se retrouvaient deux fois par semaine. Une fois même Massion voulut avoir son tour. C'était un changement total,

auquel personne ne comprenait rien. Jeanne renaissait, sa beauté prenait des développements admirables, son intelligence s'ouvrait à vue d'œil. Randay lui prêtait des livres, et Maximilien se faisait un plaisir de l'instruire. Quant à Charlotte, elle lui montrait à broder, à faire de jolis ouvrages; elles passaient beaucoup de temps ensemble. Massion ne gênait plus sa fille, il semblait qu'un Dieu bienfaisant fût descendu dans son cœur, quelquefois même on le surprit à des attendrissements inexplicables.

— Allons, disait la bonne tante, la sainte Vierge a touché Massion, le voilà revenu comme il aurait toujours dû être.

Robespierre seul secouait la tête d'un air de doute, et répétait à sa sœur :

— Ne nous réjouissons pas trop, il y a quelque projet sous tout cela.

— Il veut lui faire épouser Augustin, autrement il ne les réunirait pas sans cesse.

— Nul ne sait ce que veut Massion, Charlotte. Si je conspirais, je le prendrais pour complice, c'est le plus sûr et le meilleur du monde.

Madame de Saure écrivait souvent et demandait le retour, le marquis trouva le moyen de l'apaiser en annonçant son arrivée chaque semaine, en parlant de son impatience et de son désespoir, en ali-

gnant des protestations de fidélité et de tendresse qui laissaient loin derrière elles les pages les plus brûlantes des romans du jour. Elle s'y laissa prendre. Elle savait que son procès le retenait en effet, que de ce point dépendaient des sommes considérables. Peut-être aussi trouva-t-elle quelqu'une de ses distractions qu'on l'accusait d'accepter ; ce qui est sûr enfin, c'est qu'elle ne fut, par extraordinaire, ni trop despote ni trop importune.

Cette vie de famille était douce au cœur du marquis, il ne voyait absolument personne. On en parlait dans la ville, c'étaient des remarques sans fin, dont Charlotte et Jeanne étaient surtout l'objet. Les dames de la noblesse ne pardonnaient pas au beau courtisan l'abandon où il les laissait. On prétendit qu'il s'était créé un harem où il n'avait encore que deux odalisques.

— Et certes je ne ferai pas la troisième, disaient de belles demoiselles auxquelles on ne le demandait pas.

Le marquis apprit ces propos par quelques hommes qui venaient chez lui le matin ; il n'en faisait que rire.

— Messieurs, leur dit-il, une fois pour toutes, vous pouvez m'en croire, je n'ai pas une prétention de moralité féroce, et, pas plus que mes pareils, je cache mes conquêtes. Il n'est question

ici de rien de ce genre. Mademoiselle Robespierre est une sainte personne, mademoiselle Massion est une enfant, je les vois avec un plaisir extrême l'une et l'autre, j'aime à causer avec Maximilien, qui est un homme de grand mérite : je me repose de la cour, des maîtresses, des faux amis, de la politique, je m'instruis de mes affaires et de la procédure avec Massion ; voilà tout ce qui se passe, et vous conviendrez qu'il n'y a là de quoi occuper personne.

Quoi qu'il en fût, il resta constant dans toute la ville que M. de Randay était un libertin, et les deux innocentes filles les maîtresses d'un grand seigneur.

---

## XVII

### UN PEU D'ABSENCE.

Trois mois s'écoulèrent de la sorte. Il fallait la méchanceté profonde, la ténacité épouvantable de Massion pour résister à cette épreuve. Il semblait si parfaitement tranquille, il s'était fait si bon homme, que Robespierre lui-même s'y laissait prendre par moment. De temps en temps néanmoins un éclair de son œil noir traversait ses paupières, comme les flammes d'un volcan caché, et sa physionomie offrait alors la véritable image de son âme, mais ces moments étaient bien difficiles à saisir.

Jeanne ne cessait de remercier Dieu. Elle avait pour cet homme des élans de reconnaissance et de tendresse qui eussent attendri un cœur de

pierre. Il ne la repoussait pas, c'était beaucoup, il semblait même la provoquer et jouir silencieusement des impressions éveillées dans l'âme de cette jeune fille, jusque-là si malheureuse et si affligée.

Quant à Charlotte, elle n'était plus à ce premier âge où sa passion avait pris naissance, elle savait qu'elle aimait M. de Randay, qu'elle l'aimait sans espoir; elle acceptait les mécomptes, les tourments, les jalousies, les inquiétudes de cet amour, et son bonheur était dans ses tourments mêmes. Les grandes âmes trouvent une amère jouissance à souffrir pour une cause élevée; elles étendent leurs ailes dans cet espace infini de la douleur, elles planent sur le monde qu'elles méprisent et qui ne les comprend pas. Charlotte était fière de cette tendresse si cachée et pourtant si dévouée et si généreuse. Elle la portait comme une palme. Aucun intérêt, même celui de cet amour, n'entrait dans son âme. Elle aimait pour aimer, elle avait fait de son amant une idole qu'elle adorait à genoux, et à laquelle rien ne se comparait pour elle. Il n'y avait en ce monde, à ses yeux, que ses devoirs, sa famille et lui. Elle ne cherchait point à combattre cet entraînement dont la pureté et l'innocence ne pouvaient être mises en doute. Souvent elle en causait avec sa conscience, et sa conscience ne le lui reprochait pas, elle la glorifiait au contraire.

— Au lieu d'être la vulgaire épouse d'un homme vulgaire, je suis l'esclave dévouée, soumise, de l'homme de mon choix. Je souffre et je paye cette gloire, mais je ne la payerai jamais assez et je ne changerais pas ma couronne d'épines contre les roses de la vie des autres.

Une lettre de madame de Saure vint traverser cette existence tranquille. Elle priait, ou plutôt elle ordonnait au marquis de revenir sur-le-champ, toute affaire cessante, dût-il retourner après.

« J'ai vu une dame d'Arras, hier chez M. le chancelier, elle a raconté votre vie dans cette province et le scandale que vous y donnez. Je vous connais assez pour croire à votre innocence, mais nul, excepté moi, n'y croirait, songez-y bien. Si vous voulez que je sois persuadée, arrivez à l'instant. Vous avez pu trouver des distractions que je vous pardonne, dans une société si peu faite pour vous, mais, en ne vous rendant pas à ma prière, vous me prouveriez que ces distractions sont plus sérieuses qu'un jouet, et je ne vous les pardonnerais plus. »

— Il faut partir, dit M. de Randay, il le faut, ou se résigner à la voir tomber ici comme une furie, appeler toute la ville à son secours et nous ôter toute possibilité de nous revoir jamais.

— Elle n'a donc pas de mari, cette dame?

— Elle a un mari comme les évêques *in partibus infidelium.* C'est un effroyable mauvais sujet, ne se plaisant qu'avec la mauvaise compagnie, personne ne le voit et il ne voit personne. Il laisse sa femme, qu'il n'aperçoit point, aussi libre que s'il n'existait pas. Il m'a fait remercier une fois de l'en avoir débarrassé, et pourvu qu'elle ne le trouble point dans ses orgies de corps de garde, il accepte aveuglément toutes ses volontés.

— Partez alors, monsieur, partez. Cela est d'autant plus nécessaire que nous n'avons pas besoin d'un éclat. Je n'ai pas voulu vous parler des sots bruits qui courent, je m'y attendais et je savais d'avance que, recevant dans ma maison un grand seigneur, la calomnie y entrerait à sa suite. Ma sœur, plus clairvoyante encore que moi, a exigé d'avance ma parole que je n'en tiendrais aucun compte. Quant à ma bonne tante, elle n'a pas hésité un instant entre vous et le monde.

« — L'enfant que nous avons élevé ne sera pas sacrifié à la méchanceté de ceux qui ne nous connaissent point et qui nous envient. Nos intentions et nos cœurs sont purs, il n'en faut pas davantage devant Dieu, quant aux hommes nous leur interdisons de nous juger.

— Bonne et chère demoiselle !

— Tout ce dévouement ne doit pas vous éton-

ner, nous sommes maintenant vos débiteurs d'une façon si positive, que nous ne saurions trop faire pour vous prouver notre reconnaissance. Cependant, puisque votre intérêt exige ce départ, l'intérêt de votre faiblesse, entendons-nous, n'hésitez pas, nous y gagnerons tous.

— J'ai grand'peine à m'y résoudre, mon ami, je vous l'avoue. Je me suis attaché à Jeanne de façon à ne plus pouvoir me passer d'elle.

— Il le faudra néanmoins, car votre vie entière ne peut s'écouler ainsi.

— Laissez-moi mes illusions, laissez-moi croire que cela est possible. Maître Cordier a bientôt terminé l'affaire dont je l'ai chargé, et qui, je l'espère, amènera Massion à émanciper Jeanne de sa tutelle. J'attends impatiemment le résultat, et, si je réussis, le mariage d'Augustin sera fait. Ces jeunes gens, sans avoir d'amour l'un pour l'autre, ont un sentiment de préférence mutuelle, qui, chez lui surtout, prendrait bientôt un autre caractère si on l'encourageait. Ne le pensez-vous pas?

— Je le pense comme vous.

— Pendant mon absence les propositions seront faites, si elles sont acceptées, ma Jeanne sera à jamais heureuse et on ne me l'enlèvera plus.

Maximilien secoua la tête, il doutait toujours.

Le départ fut annoncé le même soir, on soupait

à l'hôtel de Randay. Le lendemain le marquis monta en chaise, mais cette séparation sembla cruelle à ce petit cercle, si uni et si heureux depuis ces quelques mois. Jeanne, à partir de ce moment, trouva une liberté moins grande ; on ne la laissa plus aller que de loin en loin chez les Robespierre, la chaîne se resserrait et elle la sentait d'autant plus lourde qu'elle avait été allégée. Elle continua ses lectures et se mit à compter les jours jusqu'au retour du marquis. Elle en eut malheureusement beaucoup à compter.

---

## XVIII

### NOUVEAUX HONNEURS.

Pendant que ces événements de famille s'accomplissaient, les événements généraux avaient marché à pas de géant, et la révolution tant prévue, tant annoncée par l'abbé de Randay, commençait. Ainsi que cela devait être d'après ses principes, Maximilien y prit part sur-le-champ. Il se mit à la tête du mouvement et devint bien vite un personnage. Son incontestable supériorité, son talent reconnu, son caractère même, estimé généralement de tous, le placèrent au premier rang sans que nul songeât à le lui disputer. Il était fort bien vu dans l'aristocratie, avec laquelle il avait des relations d'affaires. C'était l'avocat à la mode, on le supposait modéré dans ses principes, parce que

ses formes étaient douces et sa tenue irréprochable. Ses amis étaient nombreux dans toutes les classes. Parmi les plus considérables, on peut citer, nous l'avons déjà dit, d'abord l'abbé de Saint-Waast, qui l'avait fait élever, et qui, jusqu'à sa mort, conserva pour lui un sentiment d'attachement réel; ensuite M. Leduc, avocat retiré, homme de cœur et de mérite ; M. Aimé, chanoine de la cathédrale d'Arras, surnommé le Sage par ses confrères; un autre chanoine nommé M. Devic, ancien professeur au collége Louis le Grand, où Maximilien l'avait connu ; M. Buissant, homme de science, estimable et bon; M. de Tessé, avocat-général; M. Dubois de Vosseux, qui depuis fut maire d'Arras ; tous les deux, en honnêtes gens, cessèrent de le voir lorsqu'il s'en fut rendu indigne.

Ses succès parmi les Rosatis, dans différentes sociétés savantes, lui valurent une célébrité de province, prélude bien inférieur de celle à laquelle il devait atteindre un jour.

C'était au moment de la convocation des états généraux. Il était question d'élire des députés. Les regards du tiers état se portèrent vers Maximilien. Sauf une opposition de quelques hommes prévoyants et graves, la jeunesse s'élança vers les nouvelles idées comme vers un port de salut. Les mots *liberté*, *égalité*, étaient dans toutes les bou-

ches. Robespierre sentit alors augmenter en lui cette ambition qui germait depuis son adolescence. Il désira passionnément être nommé, et il mit tout en œuvre à cet effet, mais sans avoir l'air de s'en occuper. Il déploya une adresse et une connaissance du cœur humain très-rares chez un homme de cet âge.

Mais un des côtés de son caractère que nous avons négligé jusqu'ici se développa énormément à cette époque. Il était d'une distraction hors de toute croyance, et, comme on le pense bien, cette disposition augmenta par la préoccupation où il se trouvait. Lorsqu'on lui parlait de sa nomination, il détournait le discours, il traitait légèrement ce sujet, comme une chose impossible, et ne semblait y attacher qu'une médiocre importance. C'était cependant sa pensée fixe.

Un soir, il revenait avec Charlotte de chez Massion, dont l'influence lui était fort utile en ce moment, et qu'il ménageait beaucoup. Il était tard, on avait longuement causé de ce qui formait les conversations en ce temps-là ; à moitié chemin, absorbé dans ses pensées, il ne se souvint plus qu'il accompagnait sa sœur, doubla le pas, retourna chez lui et la laissa seule au milieu de la rue. Charlotte n'était pas fille à s'en épouvanter, elle continua sa route et, lors qu'elle rentra à la maison, elle trouva

déjà son frère en robe de chambre, travaillant dans son cabinet. En la voyant, il leva les yeux et lui demanda comment elle arrivait seule à une pareille heure.

— Si je reviens seule, mon ami, c'est que vous m'avez abandonnée en sortant de chez M. Massion.

— Ah ! c'est ma foi vrai, je l'avais oublié.

— Je m'en suis bien doutée, mais j'ai trouvé la chose si plaisante, que je vous ai laissé marcher comme un fou, sans vous prévenir que j'étais là; je savais que nous finirions par nous retrouver.

— Plaisante. Ah ! oui, la chose est plaisante. Vous avez raison, répéta-t-il.

Une autre fois, on l'avertit pour venir dîner, personne n'était à table, il s'y assit et se servit de la soupe sur la nappe, à côté de son assiette. Sa sœur et sa tante en rirent beaucoup, elles ne comprirent pas la gravité de ce symptôme. Enfin il fut nommé ! sa joie ne parut point, il concentrait tout. Il l'annonça tranquillement à sa famille, qui laissa au contraire éclater ses transports. Charlotte surtout, Charlotte qui l'aimait tant, et pour qui ce succès était plus que personnel.

— Ah ! mon frère. Enfin, la justice vous est rendue, le ciel en soit loué !

— Dans l'ère nouvelle que nous préparons, ma sœur, elle sera rendue à tout le monde. Vous

me croirez alors, vous partagerez mes principes.

— Mon frère, je vous crois de préférence à tout le monde, je vous crois comme un oracle, ne le savez-vous pas?

Depuis quelque temps, il s'occupait fort de convertir Charlotte à son opinion, ce qui ne lui était pas difficile. L'adoration qu'elle avait pour lui la disposait à tout accepter, et la tendance même de son âme s'accordait avec la partie poétique et généreuse de ses idées. Le bien de tous! Rendre heureux ceux qui souffrent, punir les méchants, juger chacun suivant ses œuvres, quoi de plus séduisant pour un cœur honnête. Hélas! ce sont des soins et des justices que Dieu se réserve seul, et auxquels notre puissance bornée ne saurait toucher sans perdre bien plus encore. C'est ce que les esprits droits apprécient, ce que l'expérience apprend à ceux qui vivent depuis longtemps et qui ont beaucoup vu, mais ce que la jeunesse et l'enthousiasme ne peuvent ni deviner, ni comprendre.

Peu de temps après sa nomination, Maximilien partit pour Versailles, où siégeaient les états généraux.

Ce fut un chagrin véritable et violent pour sa famille. La tante, surtout depuis ses derniers honneurs, avait pour lui une admiration sans bornes. Charlotte l'aimait comme on le sait déjà. Augustin

ne craignait et n'écoutait que lui ; il cherchait peu le travail et n'avançait pas dans sa carrière, il aurait volontiers jeté la robe aux orties. Sa fiancée, la douce Louise, le vit partir avec un serrement de cœur qui ressemblait à un pressentiment. La famille Deshorties ne partageait pas les idées de Maximilien, ils étaient tous bons royalistes, partisans de l'ancien régime ; ils admettaient des réformes, mais, selon eux, les novateurs les poussaient jusqu'au bouleversement.

Les journées, les soirées surtout parurent d'une longueur interminable. Les absents préoccupaient sans cesse. On ne recevait aucunes nouvelles d'Ange, l'inquiétude était au comble. Le marquis remuait le ciel et la terre, ses traces étaient perdues, comme celles de M. Robespierre. En ce siècle les communications étaient rares et difficiles avec les sauvages, et l'on avait seulement la certitude que les deux voyageurs avaient passé les grands lacs.

Jeanne était de tous celle pour qui l'absence était la plus lourde. M. Massion reprenait petit à petit ses habitudes, il revenait à son ancien caractère. La pauvre enfant avait déjà essuyé quelques scènes pénibles. Spéranza servit de prétexte à une, et ce fut comme par miracle qu'on ne lui interdit pas de le conserver ; une autre fois c'était Martine, dont elle demandait le retour. Cette proposition

souleva une tempête. Elle trouva les mauvais traitements bien plus durs, après en avoir presque perdu l'habitude.

— Ah! monsieur, disait-elle, quoi! encore!

A mesure que le temps avançait, que la révolution faisait des progrès, Massion devenait plus arrogant et plus cruel. Il reprit tout à fait ses anciennes allures, la pauvre Jeanne fut renfermée, privée de ses livres. On lui défendit de sortir et de recevoir aucune visite. Massion ne voyant pas revenir le marquis crut sa vengeance perdue, il ne lui restait que cette victime, il ne la ménageait plus.

Un jour enfin il la frappa, il la frappa au point de l'obliger à garder le lit, tant par la violence des coups que par l'émotion qu'elle en avait éprouvée. Cette infamie l'exaspéra. Ce n'était plus à présent une petite fille sans caractère, ignorante de tout, c'était presque une femme dont l'esprit et la raison s'étaient formés vite, qui sentait et voyait clairement, et dont tout l'être se révolta à l'idée d'un traitement aussi odieux.

Elle chercha autour d'elle un protecteur, elle chercha un moyen de sortir de cet enfer comme la première fois, mais elle chercha avec bien plus d'énergie. Le souvenir du marquis lui apparut le premier. Il était riche, il était puissant, il lui

avait montré un attachement dont elle était sûre, les preuves ne manquaient point. Elle se résolut à lui écrire, Catherine mettrait la lettre à la poste ; elle savait son adresse à Paris, elle n'hésita plus :

« Monsieur le marquis, c'est une malheureuse enfant à laquelle vous avez témoigné de l'intérêt qui vous écrit. Depuis que vous nous avez quittés, ma position est devenue plus affreuse que jamais. Je souffre davantage parce que j'étais déshabituée de souffrir ; d'ailleurs j'ai bientôt dix-sept ans et je ne puis supporter qu'on me frappe comme une esclave. Je suis en ce moment au lit, malade d'une scène et des coups que l'on m'a donnés. Venez à mon secours, monsieur le marquis, vous qui êtes si bon. On dit que vous êtes puissant ; usez, je vous en conjure, de cette puissance pour m'arracher à mon bourreau. Faites-moi entrer dans un cloître, c'est le plus ardent de mes vœux. Je ne puis aimer que Dieu sur la terre, lui seul me rendra ce que je lui donne, lui seul ne me trompera jamais. Ma pauvre mère me l'a dit bien souvent, et je vois déjà combien elle avait raison. Je prierai Dieu à chaque instant de ma vie pour vous, pour qu'il vous bénisse, et qu'il vous rende le bien que vous me ferez. Je sais que vous entendrez ma voix, et ma reconnaissance durera autant que ma vie.

« Je suis avec respect, monsieur le marquis. votre très-humble et très-obéissante servante,

« Jeanne Massion. »

Catherine emporta la lettre en allant à la provision et la jeta à la poste. Massion ne s'en douta pas, mais, s'il l'eût su, il est probable qu'il ne l'eût point empêchée. Cette lettre servait ses projets, elle allait ramener l'autre objet de sa haine, ce qui ne manqua pas d'arriver. Ce simple billet, tracé par cette enfant, le toucha jusqu'aux larmes. Il courut chez la comtesse, prétexta une nouvelle très-importante de son procès, annonça qu'il partait pour Arras, mais qu'il reviendrait très-vite, et monta dans sa chaise.

Jeanne fut au comble de ses vœux en apprenant qu'il était arrivé.

## XIX

### RETOUR DU MARQUIS.

Randay prit à peine le temps de changer de vêtements et courut chez son notaire. La proposition qui devait être faite à Massion par maître Cordier s'était ajournée, à cause de différents arrangements nouveaux, qui devaient en assurer le succès. Mais enfin elle était mûre, et en même temps que la lettre de Jeanne, le marquis en avait reçu une par laquelle il le prévenait que le lendemain de ce jour il irait trouver Massion.

Celui-ci le reçut dans son étude, il était loin de s'attendre à cette révélation, et demanda à M. Cordier ce qui l'amenait ce jour-là : c'était un dimanche, on l'observait religieusement encore.

— Mon cher monsieur Massion, j'ai à vous parler d'une affaire qui vous est personnelle.

— A moi ? Je n'ai point d'intérêt chez vous.

— Vous en aurez si vous voulez. Il ne tiendra qu'à vous tout à l'heure. Je suis chargé de vous offrir ce contrat.

— Vous vous trompez, maître Cordier, ce contrat n'est pas pour moi.

— Il n'est pas pour vous, en effet, ou du moins il n'est pas pour vous seul, mais il faut bien s'adresser à vous, comme tuteur de votre fille. C'est une donation en bonnes formes, je m'en vante, de la terre de Chantemerle, faite à mademoiselle Massion par madame de Miremont, sa tante.

— Ah ! s'écria Massion, en éclatant de rire, et où madame de Miremont a-t-elle pris la terre de Chantemerle ou l'argent nécessaire pour l'acheter, maître Cordier ? La bonne dame n'a qu'une seule fortune, c'est son bien des environs d'Hédin, elle y vit : il est joli, c'est vrai, mais il vaut dix mille écus tout au plus, et je connais Chantemerle, il vaut plus de quatre-vingt mille livres. Or, l'excellente dame, malgré toute sa bonne volonté, n'a pu économiser cette somme sur ses revenus.

— Que vous importe d'où cela vient, pourvu que cela vienne. Avec ce que vous avez, cela rendra votre fille un bon parti, et vous pourrez trouver

facilement un gendre qui ne réclamera pas la dot de la mère.

— Je le crois, oui, en effet, je le crois, mais je n'accepte point, maître Cordier, je sais d'où vient le gâteau et je n'en veux pas ma part.

Malgré les instances et les prières, malgré les représentations et les excellentes raisons données, Massion ne voulut rien entendre, il fallut remporter le contrat.

Le marquis apprit cette échec en arrivant, il en fut des plus contrariés, il ne désespéra pas cependant et se résolut à parler lui-même au procureur.

Lorsqu'il entra chez Massion, celui-ci devint pâle comme un spectre, son accueil fut loin d'être aussi cordial, aussi respectueux qu'autrefois. La révolution se faisait déjà sentir et la haine était près de se satisfaire.

— Ah! monsieur le marquis de retour ! dit-il.

— Enchanté de vous voir, mon cher Massion, et mademoiselle Jeanne ?

— Jeanne est malade, monsieur, et ne reçoit personne.

— Quoi ! pas même moi ?

— Il me semble, monsieur, que vous êtes quelqu'un. Que puis-je pour votre service?

Le tout d'un ton sec et tranché, très-différent de l'obséquiosité passée. Le marquis n'était pas

homme à rester en arrière et cette conversation, qui dura peu, si elle fut convenable quant aux termes, ressemblait, par le son de la voix, à une provocation.

— Quand vous aurez besoin de moi, monsieur, veuillez me faire prévenir, ou passer à mon étude, je m'empresserai de vous satisfaire.

Il se trouvait juste aussi avancé qu'à la première entrevue. C'était jouer de malheur, après tant de peine. Il s'était levé, et allait sortir vexé, piqué, disposé à rompre en visière, à employer les moyens extrêmes vis-à-vis de cet homme impitoyable, lorsqu'il sentit son cœur se briser à l'idée de quitter cette maison sans revoir la pauvre Jeanne, qui l'avait appelé, qui comptait sur lui. Il ne fut pas le maître de ce mouvement, et son attendrissement se traduisit par une prière, par un mouvement de cœur. Il tendit la main à Massion, en lui disant :

— D'où vient cette froideur, Massion ? Pourquoi n'êtes-vous plus le même qu'autrefois ? que vous ai-je fait ?

— Rien, monsieur le marquis, je ne sais ce que vous voulez dire, rien n'est changé en moi.

— Est-ce ainsi que vous m'accueilliez, est-ce ainsi que nous étions ensemble au temps de notre douce intimité ?

— Monsieur, je vous parlerai franchement, puis-

que vous m'interpellez ainsi. Il est vrai que je ne reconnais pas en apparence l'honneur de votre amitié, mais le soin de la réputation de ma fille m'y force. Vous ne pouvez ignorer les bruits calomnieux répandus sur elle et sur vous, ces bruits prendront une nouvelle puissance par la donation que vous avez voulu lui faire et que j'ai refusée, je vous en préviens, si vous ne le savez déjà. Mon nom n'est point noble, il est vrai, mais il est honnête, ma mère était une honnête femme, monsieur, ma femme...

Il s'arrêta comme incertain, tout était calculé.

— Ma femme également. Ma fille marchera sur leurs traces, ou du moins ce ne sera pas de mon consentement qu'elle prêtera à la méchanceté. Vous me trouverez peut-être bien puéril, mais, dans nos familles bourgeoises, il en est toujours ainsi, nous avons la noblesse de l'âme.

Le marquis sentit toute l'ironie de cette conversation et toute la force qu'y puiserait Massion dans l'avenir. Il s'efforça d'y répondre de son mieux, ses arguments tombaient devant un père défendant la réputation de sa fille.

— Non, non, monsieur le marquis, vous ne pouvez m'en vouloir, et vous devez me comprendre. Chez vous ou à l'étude tant qu'il vous plaira, dans mon logis, jamais, et ma fille ne vous verra plus,

elle vous a déjà trop vu peut-être. Je suis humilié de vos bontés pour nous, je ne suspecte pas l'innocence de vos intentions, mais le monde, monsieur, le monde ! Il faut lui obéir.

Et il eut soin de le reconduire avec force révérence, non à l'entrée qui conduisait dans sa maison, mais à celle qui ouvrait sur la rue, où il le salua encore, attendit qu'il eut fait quelques pas et ferma la porte.

— Ah ! s'écria-t-il, lorsqu'il fut seul, cela va bien, cela va bien ! J'ai vu son orgueil humilié, il m'a supplié, moi ! et j'ai refusé de l'entendre. Voilà déjà le commencement, attendons, le reste viendra.

M. de Randay rentra chez lui exaspéré. Cet homme s'entourait d'un mur d'airain impossible à franchir. Il était partout inabordable et partout le droit était pour lui. Le marquis ne savait quelle invention chercher, que faire, pour voir sa fille d'abord, pour la sauver ensuite. Les plus vulgaires et les plus connus sont toujours les meilleurs.

— J'achèterai la servante ! dit-il, dussé-je la payer son poids d'or. Comtois ! il faut que ce vieux serviteur me serve à quelque chose, il en viendra à bout, il est adroit et dévoué, Comtois !

Comtois vint, son maître lui expliqua ce qu'il attendait de lui, il lui donna des instructions nécessaire pour réussir, puis il ajouta :

— Ne crois pas que cette jeune fille soit ma maîtresse, et que j'aie l'intention de la traiter jamais comme telle.

— Monsieur le marquis veut donc l'épouser? dit très-simplement le vieux domestique, le ciel en soit loué, j'y travaillerai de bien bon cœur.

— L'épouser ! Va-t'en et obéis-moi.

Comtois était vieux, mais Comtois dans sa jeunesse avait séduit plus d'une soubrette, pour le compte de ses maîtres et pour le sien. Il étudia le terrain de tous côtés, les habitudes, il vit que Catherine allait seule le matin assez loin au marché, et que pendant ce temps il était facile de lui parler. Il la guetta. Il s'y prit avec un art et un savoir-faire irrésistible, il toucha toutes les cordes, et enfin il obtint de la bonne fille que son maître verrait Jeanne le lendemain au soir, pendant que M. Massion irait à une réunion politique, à laquelle il ne manquait jamais. Il rentra enchanté, avec cette bonne nouvelle, et il fut payé de ces peines par la joie avec laquelle on le reçut.

Le cœur du marquis battait aussi fort, en arrivant à ce chaste rendez-vous, que pour la plus belle de ses maîtresses. Il fut introduit par la servante, avec le même mystère qu'un amoureux, et, lorsqu'il vit sa fille pâle, défaite, lorsqu'il comprit

ce qu'elle avait supporté, il se sentit prêt à sangloter tout haut.

— Quoi ! si changée ! pauvre petite! pauvre enfant! Vous avez donc bien pleuré?

— Oui, j'ai pleuré, monsieur, et bien des fois, et toujours. Je vois que j'aurai le sort de ma mère, et je ne puis rien faire pour l'éviter, il n'y a que vous.

— Et je ne vous manquerai pas, ne craignez rien, chère enfant. Dites-moi tout seulement, pour que nous avisions.

Jeanne, poussée à bout par les dernières scènes, avoua à son protecteur ce qui s'était passé, elle lui raconta les dernières années de sa mère, son enfance, ce que ces deux pauvres créatures avaient souffert; elle lui peignit de longues heures passées dans les larmes, lorsque toutes les deux craintives, épouvantées, elles attendaient leur bourreau; elle lui montra les traces qu'elle portait encore des coups donnés par ce misérable, elle fut simple, elle fut vraie, elle fut éloquente, elle remua toutes les fibres de son âme, et enfin elle lui dit, en lui présentant le portrait de Madeleine :

— Vous voyez ma mère, monsieur, vous l'avez connue, elle était belle comme le jour, elle était bonne, elle était noble, elle avait l'esprit et le cœur d'un ange, eh bien, ma mère a passé dix ans à

gémir, pour une cause que j'ignore, elle a enduré ce qu'on peut endurer en mourant à petit feu, en étant tuée un peu tous les jours; jamais une plainte, jamais une malédiction, jamais une accusation même n'est sortie de ses lèvres, elle est morte en pardonnant à ceux qui l'ont fait mourir, elle est morte en baisant le crucifix que notre saint Ange, baigné de larmes, tenait sur ses lèvres, mais moi je ne suis pas sainte, parfaite, comme ma mère, moi, je ne puis plus, je ne veux plus de cette existence, je la finirai si Dieu n'y met un terme, si vous m'abandonnez. Ma mère avait un souvenir, un sentiment qui ne m'est pas connu, et qui lui donnait de la force, ma mère était mère, enfin, moi je ne suis rien. Je n'ai rien sur la terre, je puis partir sans être regrettée, je n'aurai vécu que pour souffrir, et dans le sein de Dieu seul je trouverai le repos.

Le cœur du marquis fut pénétré jusqu'à la dernière fibre, il le sentit se fondre, et le remords y pénétra avec elles. Il était seul l'auteur de tous ces maux, lui seul, il avait conduit ces deux victimes au malheur qui les brisait l'une après l'autre.

— Jeanne, s'écria-t-il, pouvant parler à peine, je vous sauverai, mon enfant, je vous retirerai de ce gouffre, ou j'y périrai moi-même. Recevez-en

ici mon serment. Que votre mère l'entende, l'accepte..., et me pardonne, ajouta-t-il en lui-même.

Il fut convenu que Jeanne instruirait le marquis de tout ce qui se passerait, que celui-ci mettrait en mouvement les autorités ecclésiastiques, afin d'essayer de la sortir de ce gouffre et qu'enfin il se tiendrait prêt à tout événement.

— Je suis à vous ; Jeanne, si quelque méchant, si quelque envieux vient essayer d'entacher le sentiment qui nous attache l'un à l'autre, ne le croyez pas, rien n'est plus saint, rien n'est plus pur, rien n'est plus désintéressé, je ne vous demanderai jamais rien que d'être heureuse et de ne pas haïr celui qui vous a dévoué sa vie. Me le promettez-vous ?

Pour toute réponse elle lui tendit la main, couverte des pleurs qu'il venait d'essuyer.

---

## XX

### UN GRAND PARTI.

Selon sa promesse, le marquis alla le lendemain chez l'abbé de Saint-Waast, il lui confia, sans nommer personne, et sous le sceau du secret, la position où se trouvait la jeune fille et l'intérêt qu'il lui portait, sans en déclarer la raison. L'abbé ne lui dissimula pas la gravité de la chose, l'Église et la noblesse avaient bien perdu de leur puissance et de leur prestige, il serait difficile d'user d'arbitraire pour enlever une enfant à l'autorité paternelle, surtout dans les conditions qu'il lui déduisait.

— Un couvent ne serait plus maintenant l'asile inviolable d'autrefois, le père obtiendrait la permission de le fouiller, l'autorité n'oserait pas lui

refuser son appui. Je vais voir, je m'informerai, je ferai tout ce qui sera possible, mais je vous conseille surtout de ne parler de ceci à personne, votre intervention ferait plus de mal que de bien.

Le marquis rentra fort inquiet, il ne pouvait tenir en place, il allait et venait dans son hôtel, du haut en bas, n'ayant surtout personne à qui se confier, en l'absence de Maximilien. Il se décida à voir Charlotte et à la mettre sinon dans sa confidence, au moins dans ses intérêts. Elle le reçut avec sa bonté et sa douceur ordinaire, cependant elle se sentit blessée au cœur de cet intérêt si grand pour Jeanne, et ne put retenir un peu d'aigreur dans sa réponse.

— Vous l'aimez donc bien, monsieur le marquis?

— Oui, mademoiselle, oui, je l'aime, je l'aime plus que je ne puis le dire, mais je l'aime comme ma fille, j'ai pour elle un sentiment aussi pur, aussi saint que si elle l'était réellement, et, pour vous en donner la preuve, c'est que mon plus grand désir est de la marier à Augustin et le plus tôt possible.

Charlotte fut rassurée, et reprit sa sérénité. Elle alla sur-le-champ chez Massion, personne ne parut. En vain elle frappa, elle sonna, elle appela même, les voisins lui répondirent que tout le monde était

sorti, c'est-à-dire Massion et Catherine, et qu'en leur absence Jeanne n'ouvrait à qui que ce fût.

Elle fut forcée de revenir sans rapporter d'autres nouvelles. On renvoya Comtois; après avoir bien rôdé, il finit par trouver la servante, elle lui dit que Massion, depuis la veille, était d'une furie épouvantable, qu'il avait torturé Jeanne le matin encore, au point de la rendre malade, et qu'elle était dans une douleur à laquelle rien ne remédiait.

C'était un triste récit surtout avec les paroles si peu consolantes de l'abbé. Le marquis perdait patience. Il concevait vingt projets à la fois, plus déraisonnables les uns que les autres, et qui se détruisaient avant que d'éclore.

— Que faire? répétait-il, que faire? si Augustin l'enlevait?

— Parbleu! je le veux bien, monsieur le marquis, tout de suite, vous n'avez qu'à ordonner.

— Mais c'est la perdre peut-être! Sa réputation, son honneur, cette créature angélique! Non, non, cela n'est pas possible, d'ailleurs elle ne vous aime pas peut-être, et elle serait malheureuse, il faut qu'elle choisisse son mari.

— En vérité, dit tout bas Augustin à sa sœur, je ne sais plus si j'épouserais Jeanne, M. le marquis me semble trop occupé d'elle. Peut-être veut-il un

mari à la façon du comte du Barry, pour être libre d'agir à sa fantaisie.

— C'est possible, répliqua Charlotte rêveuse, je n'y avais pas pensé.

Pendant que l'on se tourmentait ainsi pour Jeanne chez Robespierre, une scène horrible se passait chez Massion. Il rentra tard, la réunion avait eu lieu encore et s'était fort prolongée. Il s'y montrait des plus fougueux et des plus ardents patriotes, lorsque tout à coup un des membres, se levant, formula en termes précis une accusation contre ce zèle même, en ajoutant :

— Massion est un traître, un vendu, qu'il le dénie. Il a eu pour ami intime ce marquis, cet émissaire de l'Autrichienne, envoyé dans notre province pour la corrompre par tous les moyens. A présent encore il le voit sans cesse, il le reçoit dans ce gynécée intérieur, où personne n'est admis, sa fille est l'appas dont il se sert pour voiler sa perfidie, et vous pouvez être certain que nous avons parmi nous un espion, un faux frère.

Trente voix s'élevèrent à la fois, les unes pour, les autres contre cette motion, mais la majorité contre. A cette époque ces accusations étaient fréquentes, elles précédèrent celles de suspects et d'agents de Pitt et Cobourg. Elles commençaient à avoir leur danger, mais elles en présentaient sur-

tout un très grand pour les gens qui, comme Massion, aspiraient à parvenir. Il fut donc frappé dans ce qu'il avait de plus profond en espérance et obligé de se défendre sur un terrain dangereux. Il ne pouvait nier les visites de Randay, leur intimité passée, il la couvrit du prétexte d'affaires et d'anciennes connaissances.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, nous ne marchions pas alors dans la voie sacrée des réformes, nous étions encore sous l'ancien régime, où je ne pouvais me faire un ennemi d'un homme puissant, dont Robespierre lui-même se déclarait l'ami dévoué; dès que j'ai été libre, j'ai changé de manières, hier même je lui ai interdit la porte de ma maison, pour ne lui ouvrir que celle de mon étude. C'est désormais un client, ce n'est plus un ami.

— Vous nous trompez, vous avez des entretiens cachés ensemble. Quelqu'un l'a vu sortir de chez vous cette nuit à deux heures, mystérieusement, le nierez-vous ?

Massion devint blanc comme un linge. Si le marquis était sorti de chez lui, la nuit, si cela était vrai, il y venait pour Jeanne, et à quelle supposition épouvantable cette idée ne donnait-elle pas lieu !

— Regardez-le ! s'écrièrent les ennemis, il a pâli.

— Oui, j'ai pâli, dit-il, car j'ai une fille, et j'ignorais que cet homme fût venu chez moi.

Ces paroles, prononcées avec une émotion qui n'était point jouée, frappèrent vivement l'auditoire et produisirent une impression favorable.

— Cela est possible, reprit quelqu'un, ces courtisans sont si lâches et si libertins.

Massion se remit et parla avec une éloquence qu'il puisait dans sa haine et dans cette vengeance pour laquelle seule il vivait depuis tant d'années. Il jura sur tous les autels que le marquis n'avait reçu de lui ni confidences ni révélations, il jura que ceux qui l'avaient vu sortir de chez lui la veille s'étaient trompés, et que l'innocence de sa fille ne pouvait être mise en doute.

— Mais, si par malheur elle était coupable, si cet homme l'avait séduite, nous ne sommes plus sous la verge de la tyrannie et du bon plaisir, il me ferait raison de cet outrage, j'en demanderais hautement justice et réparation, je l'obtiendrais, n'est-ce pas?

— Oui, oui, oui! cria-t-on de toutes parts.

— Je suis donc tranquille désormais, et ma bonne foi ne sera plus suspectée, je l'espère. Je viens de m'expliquer de façon à ne le craindre jamais.

La réunion fut dissoute peu, Massion causa quel-

ques instants encore avec ses partisans, puis il s'éloigna, il lui tardait d'être seul pour se consulter. Était-il bien possible que M. de Randay fût venu chez lui? avait-il pu oublier assez la dignité de lui-même, le devoir de la nature pour séduire cette enfant? aurait-il la joie de le voir criminel à ce point? se serait-il ainsi perdu et sa fille avec lui? Il fut à peine assez maître de ces émotions pour les cacher quelques instants, lorsqu'il revit Jeanne, lorsqu'il la trouva malade et désolée.

— Qu'avez-vous? lui dit-il, d'où viennent ces pleurs, que vous a-t-on fait?

— Je n'ai qu'une seule consolation, c'est celle de pleurer, monsieur, ne me l'ôtez pas.

— Vraiment? N'avez-vous que cela?

— Et quelle autre donc?

— Que sais-je, moi? Les belles filles comme vous en peuvent rencontrer facilement.

— Ne m'insultez pas, mon père! s'écria-t-elle avec la fierté de l'innocence offensée.

— Je croyais dire la vérité, mais je me trompe sans doute, je ne demande pas mieux, car alors...

— Eh bien?

— Malheur à vous et au séducteur!

Pour une fille de seize ans un homme de trente-six est presque un vieillard, l'idée de voir dans le marquis un amant n'avait même pas approché de

son imagination. Elle ne songea donc point à lui, le seul jeune homme qu'elle connût était Augustin Robespierre, le seul auquel elle eût jamais parlé, elle crut naturellement qu'il s'agissait de lui.

— Monsieur, je vous le jure sur la mémoire de ma mère, je ne l'ai pas aperçu depuis notre dernier dîner chez mademoiselle Robespierre, et je ne lui ai jamais parlé que devant vous.

— Ils se sont trompés, pensa-t-il, elle ne ferait pas un pareil serment pour mentir.

Il allait se retirer et peut-être cette histoire se fût-elle arrêtée là, quand un incident futile réveilla sa furie. Il aperçut sur une table où Jeanne travaillait un morceau de ruban de cou que portait le marquis.

— Qu'est-cela? demanda-t-il.

— Un morceau du ruban de bourse de M. de Randay, répliqua simplement Jeanne.

— Qui l'a mis là?

Cette question embarrassa la jeune fille, elle ne l'avait pas prévue et chercha le moyen d'y répondre, sans avouer cette précieuse entrevue, qu'elle n'eût voulu révéler pour rien au monde. Massion vit du trouble dans son regard, et toute sa colère reparut.

— Dites donc, dites donc, malheureuse, qui l'a placé là?

Et, s'approchant de son lit, il la prit par le bras, la secoua fortement et la fit retomber sur le côté ; en ce moment Speranza, couché au pied et caché par une couverture, sortit comme un furieux en aboyant, se précipita sur Massion et le mordit.

Rien ne peut rendre la rage qui s'empara de ce misérable, il saisit le chien au cou, le jeta par terre, au loin, avec une telle force, que le pauvre animal resta sur la place.

Ce fut au tour de Jeanne de devenir furieuse, elle s'élança en bas de son lit, courut à son chien, qui ne donnait plus aucun signe de vie et s'assit par terre auprès de lui, le plaçant sur ses genoux, en pleurant à chaudes larmes. Massion l'avait suivie et voulut la toucher encore.

— Ne m'approchez pas, ne m'approchez pas, je vous le défends, ou je me brise la tête contre cette muraille, comme vous venez de briser mon pauvre petit ami. Ah ! c'est affreux ! c'est infâme ! J'ai tout supporté sans me plaindre, tout souffert, ma patience est à bout, je ne puis plus, je ne veux plus. Je me révolte à la fin. Vous me tuerez, si vous voulez, je bénirai le moment de ma mort, car la vie que vous m'avez faite est si odieuse, que je préférerais mourir à l'instant, plutôt que de souffrir encore longtemps ainsi.

Ces paroles excitèrent la colère de Massion, il

lui répondit par des injures, il l'accusa d'avoir causé le malheur de sa vie, il lui parla de ce qui s'était passé le soir même et des insultes qu'il avait reçues à cause d'elle, il écumait.

— Mais, ajouta-t-il enfin, j'y mettrai ordre. Vous ne marcherez pas sur les traces de votre mère, vous resterez en dépit de tout dans la bonne voie, vous ne me déshonorerez pas, quand je devrais vous enfermer au triple verrou, dans un cachot, dans une cave ; je n'ai de toi, serpent, aucune pitié. Tu peux souffrir plus encore, tu ne souffriras jamais autant que tu m'as fait souffrir, demain tu sauras ma volonté.

Et heureusement pour elle, il sortit, car, dans l'état d'exaspération où elle était, elle se serait fait tuer sur la place.

Catherine, stupéfaite, la regardait donnant tous ses soins au pauvre Speranza, qui commençait à revenir et à lui lécher les mains.

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! mademoiselle, que faire ! Il a tué ce pauvre chien, il me tuerait bien aussi, s'il savait ce qui se passe. Ah ! je ne me mêle plus de vos affaires, je n'ai pas envie d'être assassinée, et, miséricorde ! que notre monsieur est méchant quand il est en colère !

Jeanne, tout en baignant les yeux et la gueule du pauvre animal avec de l'eau froide, écoutait les

mille idées germant dans sa tête. La première, la plus arrêtée, la plus positive, était de ne pas continuer un jour de plus une pareille vie. Elle voulait fuir à tout prix, fuir à l'instant même, et où aller? à qui demander un asile ! elle ne connaissait personne que les Robespierre, et ce serait par conséquent le seul endroit où on la viendrait chercher. D'ailleurs, pourraient-ils, voudraient-ils la protéger? Résisteraient-ils à Massion, la réclamant au nom de son droit de père? Et puis on l'accuserait de s'être réfugiée près d'Augustin, son père n'y manquerait pas, le public également, c'était impossible, il n'y fallait pas penser.

— Je préférerais me jeter à l'eau sur-le-champ que de rester ici, le jour ne doit pas m'y retrouver, car je ne sais ce qui arriverait demain. Où aller? Je ne connais aucun couvent, on ne m'y recevrait pas. Vaguer par les rues... on me reprendrait bien vite. Ma tante est trop loin, je n'ai pas d'argent pour aller jusque-là... Ah ! si mon bon Ange était ici ! Mais, j'y pense..., c'est cela... oui, j'ai là un refuge, il me l'a dit. Je sais combien il m'aime, c'est un vrai père pour moi celui-là..., j'irai..., j'irai sur l'heure..., il me recevra et je suis sauvée. Catherine, vous craignez mon père, n'est-ce pas.

— Pardi ! je le crois bien, mam'zelle.

— Voulez-vous gagner une bonne somme et nous tirer de ses mains?

— Oui, pourvu qu'il ne nous rattrape pas.

— Sortons sur-le-champ, emportons Speranza et allons à l'hôtel de Randay.

— Ah! mademoiselle, quelle entreprise! à l'hôtel de Randay! M. le marquis est donc bien sûr votre galant?

— Pas plus que le vôtre, Catherine, mais il est mon ami, mon protecteur, il m'a promis de veiller sur moi, il est puissant, il me retirera des mains de mon père et me fera entrer dans un cloître. Quant à vous, il vous rendra riche et vous mariera.

— Tout cela est beau, mademoiselle, pourtant il faut réfléchir. On dit que je ne suis qu'une sotte, c'est possible, il m'est avis que je sais raisonner. D'après ce qu'ils racontent, les nobles ne sont plus aussi puissants, il s'en faut, ils sont maintenant sous la surveillance du peuple et des autres, ils ne peuvent plus faire tout ce qu'ils veulent. Et puis, M. de Randay est peut-être un enjôleur, prenez garde! c'est peut-être un enjôleur.

— Un homme de cet âge!...

— Un homme de cet âge, mam'zelle! le plus beau garçon qu'on puisse jamais voir! Le prenez-vous pour un barbon, par hasard? Il en a joliment des

maîtresses, à ce qu'on dit. Et peut-être qu'il vous détournera et qu'ensuite...

— M. de Randay m'a donné sa parole et je sais qu'il n'y manquera pas. D'ailleurs de deux maux je prends le moindre; je ne puis pas, je ne veux pas revoir ce tyran, ce bourreau, je ne sais de quoi je serais capable, je vous assure que je le tuerais.

— Ah! mam'zelle, malgré les changements qu'ils font, il restera toujours des juges.

— Il faut que je parte et sur-le-champ. Donnez-moi votre clef, si vous ne voulez pas m'accompagner, j'irai seule, cachée dans ma cape, on ne me reconnaîtra pas. J'emporterai Speranza, il y a très-près d'ici à l'hôtel de Randay, je ne rencontrerai personne.

— A pareille heure seule dans la rue!

— C'est pour cela, je n'y verrai pas une âme. Et puis, à la garde de Dieu!

Catherine se grattait la tête, elle était fort partagée. Laisser cette enfant, c'était cruel; avertir son père et l'empêcher de partir, c'était plus cruel encore; se mêler dans cette affaire, c'était dangereux, mais gagner une bonne somme, c'était tentant. Il lui vint un compromis entre toutes ces hypothèses :

— Je puis la conduire, on me payera, je reviendrai, on ne s'apercevra de rien, je me fourrerai

dans mon lit, je ferai semblant de dormir et je jurerai que je n'en sais pas davantage.

Ce parti une fois pris, elle fut la première à presser Jeanne; elle alla pour plus de précaution fermer au verrou la porte qui communiquait au quartier habité par Massion, ensuite elle ouvrit doucement celle de la rue, la tint entrebaillée jusqu'à ce que la jeune fille fût passée et la referma comme elle l'avait ouverte.

Jeanne emportait sous son bras le petit malade, Catherine tenait une cassette renfermant les souvenirs de sa mère : son portrait, ses cheveux, ses conseils, qu'elle lui avait laissés par écrit, le journal que la jeune fille avait tenu pendant sa réclusion. C'était là tout son trésor.

En marchant tremblante, rasant la muraille, elle pensait à cette promesse faite au lit de mort de ne point se révolter contre le malheur, de supporter jusqu'à la fin les épreuves que Dieu lui envoyait, elle se sentit bien coupable et fut sur le point de retourner. Mais tout son être se souleva à l'idée de revoir cet homme, de se retrouver dans ces lieux, témoin de ses tortures.

— Non, non, ma mère me pardonne. Du haut du ciel, où elle est maintenant, elle voit la destinée qui m'attend, et c'est elle qui m'inspire de m'y soustraire. Ah ! si mon père Ange était ici !

Au moment où elle arrivait à l'hôtel de Randay, deux hommes se croisèrent avec elle et l'examinèrent beaucoup; tout effrayée elle se hâta de soulever le marteau.

Le suisse lui ouvrit, après quelques pourparlers, car depuis longtemps tous les gens de l'hôtel étaient rentrés et le marquis n'était pas sorti après son souper. En voyant une jeune femme à pareille heure, le brave homme conçut plus d'une mauvaise pensée. Il lui demanda si son maître l'attendait, et, comme elle répondit que non, il lui déclara qu'elle n'entrerait point.

— Au nom du ciel, mon bon monsieur, ne me renvoyez pas, vous ignorez quel mal vous feriez et tout ce qui en serait la suite.

— Au moins qui êtes-vous? Ainsi voilée, je ne puis vous reconnaître, et, par le temps qui court, on n'introduit pas des inconnus dans son logis.

— Je ne veux pas me montrer, je ne le puis pas; seulement, soyez-en sûr, M. le marquis sera bien aise de me voir. Dites-lui que c'est la personne chez laquelle il a été hier.

Enfin le brave Allemand se décida. Il éveilla Comtois, qui dormait dans l'antichambre, lui fit éveiller M. de Randay. Le marquis à cette nouvelle fit un saut dans son lit.

— Elle ici! la nuit! seule! Qu'y a-t-il donc,

mon Dieu? Comtois, vite qu'on la fasse entrer, ma robe de chambre, j'y cours. Hâte-toi. La pauvre enfant! Quelle imprudence et que faire maintenant?

Le suisse revint et introduisit les visiteuses avec une politesse qui les dédommagea de sa défiance. Elles attendirent à peine quelques minutes, le marquis parut effrayé et tout ému.

— Jeanne! Mademoiselle! qui a pu vous amener ici? Que voulez-vous?

Cet accueil parut brusque et peu engageant à Jeanne, qui venait avec tant de confiance. Elle pleurait déjà, elle pleura plus encore en murmurant :

— Vous aussi, vous me repoussez. Ah! ma mère avait raison, il fallait mourir là.

— Non, non, Jeanne, je ne vous repousse pas, que Dieu m'en préserve! Mais je m'informe, mais je désire savoir qui vous amène, ce que vous avez, quel nouveau malheur vous frappe? Que voulez-vous de moi?

— Ce que j'ai, monsieur? je suis au désespoir, je ne reverrai plus cet homme, qui est mon père cependant. Vous le voyez, il a tué à moitié mon pauvre chien, demain il veut me tuer, moi, il veut m'enfermer dans un cachot, et je me suis sauvée, et je suis venue vous demander asile et protection,

car je n'ai pas au monde d'autre ami que vous.

— Mais, mon enfant, vous n'avez pas réfléchi, vous n'avez pas pensé... je ne suis pas un vieillard, je n'ai point de femme, votre présence chez moi est au moins extraordinaire, on peut me croire complice de cette fuite, et alors! je frémis quand je pense à ce qui arrivera.

— C'est bien, monsieur, je m'en vais alors, je retourne chez mon père, il en sera ce qu'il plaira à Dieu. Aussi bien à quoi bon vivre pour le malheur? Adieu.

— Non, non, vous ne partirez pas ainsi. Attendez, réfléchissons, voyons ce que nous pouvons faire de mieux.

— Et moi, monsieur, dit Catherine, d'abord je ne veux pas en être, payez-moi bien vite ce que mam'zelle m'a dit, rendez-moi riche et je m'en vas au logis, je dirai que je n'ai rien vu.

— Vous ne pouvez quitter mademoiselle, attendez!

— Je la quitterai, et je suis très-fâchée d'être venue, je vois que cela ne me rapportera rien et que je vais avoir une mauvaise affaire.

— Comtois, réveille madame Belair, ma femme de charge, qu'elle descende ici sur-le-champ. Et toi emmène cette fille, donne lui vingt louis et qu'on ne la revoie plus.

Catherine sauta de joie et suivit le valet de chambre. Le marquis et Jeanne restèrent seuls, Speranza de plus en plus guéri fut posé sur une bergère, et sa maîtresse lui donna encore quelques soins, tout en racontant à son hôte ce qui s'était passé. Il l'écoutait, fortement préoccupé et dans une grande inquiétude, la position était délicate et difficile. Il ne pouvait avouer le lien qui l'unissait à Jeanne, et les apparences étaient contre lui, nul ne douterait qu'il eût séduit cette enfant, et quelle réparation lui offrir? Ses cheveux se dressaient rien qu'en y pensant. Il se promenait par la chambre, pesant ces probabilités, ces incidents, et tous le conduisaient à une impasse. Il s'arrêta au seul parti possible dans ce moment, à conduire Jeanne chez mesdemoiselles Robespierre. Il lui en fit la proposition, elle poussa un cri d'effroi.

— Mais on m'y retrouvera tout de suite.

— On vous fera cacher.

— Mais ils n'auront pas la puissance de me défendre comme vous.

— Ah ! mon enfant, les Robespierre sont maintenant plus puissants que moi.

— Vous m'y voulez donc absolument conduire ?

— Cela se doit, Jeanne, ou, si vous le préférez, je prierai mademoiselle Robespierre de venir ici.

— Peut-être cela serait-il mieux, en effet. Car il y a une chose à laquelle vous ne pensez point sans doute... Augustin...

— Ah ! oui, Augustin !

— Ne dira-t-on pas que c'est pour lui...

— Où serait le mal ? Vous l'épouseriez.

— Monsieur !...

Elle baissa les yeux en rougissant.

— Vous déplaît-il ?

— Oh ! non.

— Il vous plaît peut-être ?

— Pas beaucoup.

— Il vous est indifférent.

— Non, parce qu'il est le frère de Charlotte ?

— Je comprends. Cependant il vaut mieux encore aller chez sa tante. Aussitôt qu'il fera jour, madame Belair vous y conduira.

— Et vous ?

— Moi, je ne le puis pas, Jeanne, il ne faudra pas parler de moi du tout ; il faudra, au contraire, dire que vous êtes allée directement chez nos amis. Mon nom mêlé à cette fuite vous ferait un tort irréparable, ne l'oubliez pas.

Comtois ouvrit la porte et se présenta tout effaré.

— Monsieur le marquis, n'entendez-vous pas ce bruit à la porte de l'hôtel ?

— En effet, depuis un moment, il me semble... Qu'est-ce que cela ?

— Monsieur, ce sont les sergents qui demandent l'entrée au nom de la loi.

— Au nom de la loi ! Nous sommes perdus, on ne pourra refuser. Et que faire de cette enfant ? Si on la trouve ici... Je résisterai plutôt jusqu'à la mort. C'est quelque dénonciation, quelque malice de ces misérables enragés. Encore ! on redouble.

— Le suisse bataille, il attend les ordres de monsieur le marquis. Si j'osais, je donnerais un avis à monsieur.

— Lequel ?

— Madame Belair est prête, si monsieur voulait, elle sortirait avec mademoiselle par la porte du jardin, et alors on pourrait ouvrir.

— Tu as raison, Comtois, hâtons-nous.

Ils descendirent le perron, suivis de la femme de charge ; Jeanne était tremblante, elle se pressait contre sa compagne et ralentissait le pas, il lui semblait que hors de ces murs, il n'existait plus de sûreté pour elle. Le marquis fut obligé de la presser. Ils arrivèrent à la porte, Comtois mit la clef dans la serrure, le marquis prit la main de l'enfant, la baisa avec tendresse, en lui disant :

— Demain, ma chère Jeanne, soyez tranquille, nous nous reverrons.

— Rapt d'une mineure, monsieur le marquis, dit Massion, qui s'avança de l'ombre où il était caché, suivi d'un détachement de sergents, c'est un cas de galère, s'il vous plaît, vous vous croyiez bien sûr de nous échapper, heureusement nous nous doutions du tour et nous étions là.

---

## XXI

### UNE PREMIÈRE TORTURE.

Les deux hommes que Jeanne avait rencontrés n'étaient autre que Joseph Lebon et un de ses amis, rentrant chez eux après une débauche. Ils la reconnurent parfaitement ainsi que Catherine, mais ils se donnèrent bien de garde de l'arrêter, mieux valait pour eux constater le flagrant délit et prendre un ex-grand seigneur sur le fait de séduction, c'était toujours autant de gagné pour leur cause. Ils allèrent directement réveiller Massion, auquel ils contèrent le fait et qui les écouta bien différemment de ce qu'ils comptaient.

— Ah ! dit-il, elle est chez lui, vous l'avez vue ! Bien ! Allons promptement prévenir qui de droit, et que M. le marquis apprenne qu'on ne se

moque plus du tiers comme autrefois. Ma fille est chez lui ! il l'a séduite, elle est mineure, il ira ramer sur les galères de Sa Majesté, comme on disait autrefois.

— A moins qu'il ne préfère réparer son crime, en épousant sa victime, ce qui ne te déplairait pas, je le crois. Car enfin les marquis sont discrédités en ce temps-ci, mais cela peut revenir, et d'ailleurs les écus ne le sont pas.

— Tiens ! tiens ! c'est une idée cela, répliqua-t-il, tout en se hâtant de s'habiller, il faut que j'y pense. Allons toujours prendre la pie au nid.

En moins d'une demi-heure la chose fut faite ainsi qu'on l'a vu, le marquis prisonnier, Jeanne rendue à l'autorité paternelle, et tous les projets bouleversés. On rentra dans l'hôtel de Randay pour procéder à l'interrogatoire, et, lorsqu'on vit à la lueur des torches le marquis en robe de chambre, Massion ne manqua pas de le faire remarquer.

— Vous voyez, monsieur le lieutenant, il sort de son lit.

— Cela n'est pas douteux, et le flagrant délit est complet, d'ailleurs nous avons tous entendu ses paroles.

Il est impossible de rendre ce qui se passait dans l'âme du marquis de Randay, c'était une de ces douleurs, une de ces stupéfactions désespérées que

rien ne saurait exprimer. Il ne voyait pas d'issue à sa position, il marchait la tête baissée comme un criminel ; il eût voulu être à cent pieds sous terre et ne savait littéralement plus quel moyen employer pour sauver Jeanne et pour se sauver lui-même. Quant à elle, il fallut la porter, elle s'était évanouie dans les bras de la femme de charge, et l'on employait vainement tous les moyens connus pour la rappeler à la vie.

— J'espère que la scène est complète, dit Joseph Lebon à son ami, l'amoureux atterré, l'amoureuse sans connaissance, les témoins, le juge, le père, les sergents, il n'y manque rien. Le marquis va passer un joli moment. C'est à notre tour !

Le commissaire, assez embarrassé de sa contenance, demanda à M. le marquis de Randay la permission d'installer son greffier à son bureau pour écrire son interrogatoire. Le marquis lui fit signe qu'il ne s'y opposait pas, d'ailleurs il s'y fût opposé en vain. On lui fit les questions d'usage, auxquelles il répondit comme un homme désolé, mais, quand on lui demanda s'il avait séduit cette jeune fille, il protesta avec énergie et répondit :

— Jamais, jamais !

— Alors que faisait-elle chez vous, à pareille heure ?

— Elle était venue me demander un asile contre la brutalité de son père.

— Quelle apparence ! interrompit Massion.

M. de Randay, sans paraître l'avoir entendu, raconta les choses telles qu'elles s'étaient passées, il en appela au témoignage du sergent, à celui de Catherine, à celui de Jeanne elle-même, lorsqu'elle serait en état de parler.

— Ainsi vous niez la séduction et le rapt ?

— Complétement et sur mon honneur.

— Cela doit être, on n'avoue pas un pareil fait.

— Ils s'en faisaient gloire autrefois quand ils étaient les maîtres, dit à demi-voix Joseph Lebon.

On interrogea les témoins, on interrogea le père, et, dès que Jeanne fut en état de répondre, on l'interrogea aussi. Au milieu de ses larmes, de ses sanglots, de ses convulsions, elle répéta mot pour mot ce que le marquis venait de dire. Il n'en fut pas moins ordonné que le sieur de Randay, les titres étaient abolis déjà, serait conduit à la prison de la ville, et que la demoiselle Massion serait rendue à son père, pour qu'il eût à en faire ce qui lui conviendrait.

L'arrêt fut exécuté sur-le-champ. On emporta Jeanne dans un état à faire pitié, et l'on permit au marquis de s'habiller dans sa chambre, à condition qu'on ne le perdrait pas de vue. Il donna quelques

ordres à ses gens, demanda que Comtois fût autorisé à le suivre, ce qu'on lui accorda, et se mit à la disposition des sergents qui l'emmenèrent.

Massion rentra chez lui en triomphe, on peut le dire. Jamais il n'avait été aussi heureux. Il tenait sa vengeance, une vengeance plus belle qu'il ne l'avait pu rêver. Sa victime lui était rendue et son ennemi allait payer sa faute de sa vie, à moins qu'il ne préférât un crime plus odieux que le reste.

— Jamais je n'aurais osé espérer cela, pensait-il.

Jeanne était dans un état à faire pitié, elle ne sortait d'un évanouissement que pour retomber dans une convulsion, plus effrayante encore. Catherine, l'oreille basse, malgré ses vingt louis, eût voulu être loin, mais on la tenait et elle soignait bon gré mal gré, sa jeune maîtresse, tout en maudissant le malheur qui les avait trahies. Elle eut beaucoup à souffrir des violences de Massion, lequel affectait une grande colère qu'il ne sentait pas, car son âme débordait de joie.

— Mettez cette belle demoiselle en état de m'entendre demain, Catherine, et je vous pardonnerai, il faut que nous ayons une longue conversation ensemble pour voir un peu ce que l'on en fera, et la chose presse, car mes amis de l'Association des Droits de l'Homme ne laisseront pas longtemps ce muguet en prison.

Cette nuit horrible eut enfin un terme. Jeanne, malgré tout, lorsqu'elle fut un peu plus calme, s'endormit : à cet âge on dormirait sur l'échafaud. Mais le réveil ! Ah ! quel horrible moment ! C'est une des plus épouvantables souffrances que je sache. Les yeux s'ouvrent, les idées ne sont pas nettes encore, mais le sentiment de la douleur domine tout, il est au fond du cœur, il blesse, il torture, avant qu'on sache le définir. Jeanne connaissait bien cet instant terrible, car il lui était arrivé, lors de ses plus grandes peines, de combattre le sommeil, malgré l'oubli et le bien-être qu'il lui apportait, pour éviter ce réveil épouvantable, dont le souvenir seul la faisait tressaillir.

Ce jour-là il fut bien plus cruel encore, car, en ouvrant les yeux, elle aperçut Massion auprès de son lit, la regardant d'un œil de triomphe, et souriant de son malheur.

— Eh bien, la belle, vous qui faisiez tant l'innocente hier, j'espère qu'aujourd'hui vous serez plus humble, et que vous n'aurez pas l'effronterie de me mentir encore.

— Je n'ai point menti, monsieur, répondit-elle d'une voix mourante.

— Quoi ! vous n'aviez pas de galant ! Vous ne saviez ce que cela voulait dire, et pendant ce temps

vous méditiez votre fuite. Tudieu ! quelle égrillarde, à votre âge !

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que vous m'insultiez.

— Quittez ces grand airs, qui ne vous vont plus, vous devriez rougir de honte. Écoutez-moi, maintenant, et dites ce que vous comptez faire. Quoique vous n'en méritiez guère la peine, il faut vous éclairer sur votre position et sur ce qui va se passer.

— Qu'ai-je besoin de l'apprendre? J'espère que je vais mourir, et je ne demande que cela au ciel.

— Ce n'est pas vous qui mourrez, c'est votre complice.

— Il mourra ! M. de Randay ! Il mourra pour moi ! pour m'avoir secourue, c'est impossible.

— La loi est formelle, rapt d'une mineure, pendu, tout gentilhomme qu'il soit.

— Mais ne me dites pas cela, mais je deviendrai folle à mourir. Cette loi-là ne peut exister pour lui. Il ne m'a pas enlevée, je vous l'ai répété cent fois, il m'a recueillie lorsque je me sauvais de chez vous pour ne plus vous revoir; il m'a empêchée d'aller me jeter à l'eau peut-être, il m'a sauvée enfin ! Et on le ferait mourir pour cela ! Non, je ne vous crois pas.

— Vous serez forcé d'en croire l'évidence. Vous

m'accusez, et cependant je ne suis point mauvais, je ne veux de mal ni à vous ni à lui, et la preuve, c'est que je viens chercher avec vous un moyen de le sauver.

Jeanne avait tant appris à se défier de cet homme, que, par un instinct sans raisonnement, elle ne répondit pas.

— Il y a un moyen, un seul, de le rendre à la liberté et de le retirer du gouffre.

Elle se tut encore.

— Bien que vous ne me croyiez pas probablement, je dois vous le dire, et je vous le dirai. Si M. de Randay consentait à réparer sa faute et à vous épouser, moi, de mon côté, je retirerais ma plainte, et les choses n'iraient pas plus loin.

— M'épouser ! M. de Randay, m'épouser !

— Il faut pour cela que vous ne vous y opposiez point ; il faut que vous acceptiez sa proposition, que vous vouliez bien le nommer votre seigneur et mari.

— Je ne veux ni mari ni seigneur.

— Eh bien, il sera pendu, répliqua-t-il brusquement.

— Mon Dieu ! s'écria la pauvre enfant effrayée, mon Dieu ! Dites-vous vrai ? Parlez-vous sérieusement ? Aurais-je cette douleur d'avoir causé sa perte ?

— Rien n'est plus vrai, rien n'est plus sérieux.

— Si je ne l'épouse pas, il mourra?

— Indubitablement.

— Lui, mon protecteur, mon ami; lui, le frère de ce saint prêtre à qui ma mère m'a léguée en me quittant, et qui, s'il n'est pas mort martyr, viendra me demander compte de sa vie. Mais savez-vous que cela est horrible !

— Vous pouvez tout réparer.

— En m'unissant à un homme qui serait mon père, qui ne m'aime pas peut-être; pour lequel j'ai beaucoup de respect et d'attachement, voilà tout ! Ma mère m'a fait promettre de ne pas épouser un indifférent, elle dit que c'est le malheur; la perte d'une femme.

— C'est à votre cœur à décider.

— Mon cœur n'hésite pas. Je dois de la reconnaissance au marquis de Randay, il m'a comblée de bontés, il m'a montré une affection que je ne saurais trop reconnaître, je l'ai mis innocemment dans la position où il est, je ne l'y laisserai pas; disposez de moi.

— J'y compte; vous ne me ferez pas faire un pas de clerc. Si je fais offrir au marquis sa vie pour votre union, vous ne me démentirez pas ?

— Non, monsieur.

Massion énuméra les avantages que la jeune fille

trouverait. Il lui parla de la naissance, de la fortune, de la famille, des alliances de M. de Randay.

— Vous serez la plus grande dame de la province, ma fille, et toutes ces aristocrates en crèveront de dépit.

— Oh ! cela m'importe peu, pourvu que je le sauve.

Massion sortit enchanté, sa fille était domptée. Ce n'était cependant pas le plus difficile, il lui restait maintennat à convaincre M. de Randay. Comment faire ? Il savait ce qu'il aurait à combattre, il savait par conséquent sa force, car le marquis ne lui dirait pas en face sa véritable raison, et toutes les autres étaient faciles à démolir. Il s'achemina lentement vers la prison, où l'attendait une terrible scène. Il avait déjà la permission de voir Randay, il savait ce qu'il allait lui dire ; il jouissait d'avance des tortures qu'il infligerait à ce rival abhorré : malgré cela il ne fut pas le maître d'une émotion vive, car il attendit assez longtemps à la porte pour se remettre.

M. de Randay le reçut froidement, dignement ; il avait pris son parti, la mort ne l'effrayait pas. Le sort de sa fille l'occupait seul ; il espérait cependant pouvoir la rendre heureuse par le don de sa fortune. Il n'avait pas d'héritier. Ange, par sa sainte profession, était désintéressé de tout.

Jeanne, à sa majorité, jouirait de son bien.

— Monsieur le marquis, vous ne m'accuserez pas, je l'espère, de vous vouloir du mal. Je n'ai pas été le maître d'un premier mouvement bien naturel à un père, vous devez l'excuser et me comprendre, mais à présent que ce premier mouvement est passé, je viens m'entendre avec vous pour chercher le meilleur moyen de sortir d'affaire, je suis disposé à les accepter tous.

— Si nous étions encore sous le régime d'un prince sage et honnête homme, je pourrais espérer de me faire entendre, mais avec la partialité de vos amis, il suffira que je sois gentilhomme et dévoué au roi pour être coupable. Je ne vois donc d'autre parti que celui de la résignation et du courage; je mourrai digne de mon nom.

— Ce que vous dites-là, pardonnez-moi, monsieur, ne vous fait guère honneur, et montre bien peu de considération pour ma famille, que vous avez déshonorée. Je ne sors pas de noble souche, mais ma fille est assez jolie pour excuser aux yeux de vos amis une mésalliance, et enfin, quelle qu'elle soit, elle vaut mieux que la potence, morbleu!

— Est-il possible, Seigneur! Qu'est-ce que j'entends!

— Vous entendez les paroles d'un homme qui s'intéresse à vous plus que vous ne pensez, et qui

ose vous dire ce que votre conscience et votre intérêt auraient dû vous dicter déjà. Vous avez détruit à jamais l'avenir de Jeanne, elle ne trouvera pas un honnête homme pour lui donner son nom, elle est désormais aux yeux de tous une fille perdue. Vous pourriez la réhabiliter en sauvant votre vie, et vous hésitez !

— Je n'hésite point, je refuse.

— Fort bien, monsieur. J'espère qu'on ne peut avouer plus clairement son crime et son infamie; je ne m'attendais pas à tant d'effronterie de votre part. En vérité cela passe tout ce que je préjugeais du cynisme des courtisans.

— Mais, monsieur ! mais, monsieur ! Vous me rendriez fou. Je vous dis, je vous répète que je ne le puis pas absolument, et, puisque je paye de ma vie ce refus, il faut que mes raisons soient invincibles.

— Je comprendrais jusqu'à un certain point que vous donnassiez votre vie plutôt que de déroger ; vos prégugés sont si tenaces et vous avez si singulièrement placé l'honneur ! Mais que vous sacrifiez bénévolement une pauvre fille qui n'a d'autre tort que de vous avoir aimé, que vous la laissiez vouée à la honte, que vous assumiez sur sa tête un malheur irréparable, voilà ce que je ne comprends point.

— Je lui laisserai toute ma fortune, et elle trouvera dix maris pour un.

— Jamais ni elle ni moi, nous n'accepterons de vous un liard, je vous en donne ma parole. Nous croyez-vous dénués de toute vergogne, et voulez-vous qu'en face du monde je vous fasse payer l'honneur de ma fille que vous aurez acheté ?

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Elle n'a même plus la ressource du couvent, car les couvents sont déjà presque supprimés, il le seront tout à fait bientôt. Jeanne restera donc avec moi, toujours, et vous savez ce qu'est ma maison. Je ne cherche pas à me faire valoir, je dis la vérité ; j'ai un caractère violent, dont je ne suis pas maître ; je ne lui rendrai pas la vie douce, je l'avoue, maintenant surtout que je vois mon nom traîné dans la fange par cette petite scélérate. Quelle que soit sa douceur et sa bonté, elle vous maudira cruellement pour l'avoir condamnée à un pareil sort.

Le marquis avait la tête cachée dans ses mains, il ne répondait pas ; en présence de l'épouvantable position qu'il s'était faite, son cerveau allait éclater, lui semblait-il. Le malheur, le déshonneur de Jeanne, sa mort à lui, ou un crime épouvantable, il n'avait pas à choisir. Massion jouissait avec délices de cette torture. Il continua :

— Est-il possible de montrer à une fille un mépris plus profond ! La refuser ! Préférer la mort à sa main. En vérité, monsieur, il faut que cette enfant soit bien misérable, bien pervertie, il faut que ce soit un monstre pour que vous la traitiez ainsi. Moi-même je ne puis m'empêcher de le penser. Jugez ce que penseront les autres !

— Elle ! c'est un ange.

— Alors, je vous comprends encore moins.

Cet état de perplexité était au-dessus des forces d'un homme. Que pouvait-il faire? Quelle raison donner ! il n'en avait aucune. La seule véritable, la seule inexorable et invincible, il ne pouvait à aucun prix la laisser connaître. Et alors que faire?

— Jeanne compte sur vous cependant, elle n'en a pas fait un doute, elle s'est écriée sur-le-champ : « M. de Randay me rendra l'honneur ! » Quel coup à lui porter ! Elle en mourra peut-être.

Avec quel bonheur le bourreau enfonçait petit à petit le fer dans le sein de sa victime, comme il la voyait palpiter sous son scalpel ! Comme il jouissait de son supplice ! Il le ménageait savamment, avec art, on peut dire, le graduant, le disposant, le savourant. M. de Randay était fou. Il se leva enfin, la tête baissée, en faisant un geste de supplication vers son bourreau :

— Ah ! par pitié, disait-il, laissez-moi, c'est assez.

Mais Massion n'en faisait pas compte. Il resta encore plus d'une heure à le supplier, jusqu'à ce qu'il le vît hors d'état d'en entendre davantage. Alors il l'abandonna à lui-même en lui disant :

— Je vous quitte, je reviendrai demain savoir votre réponse, pensez-y d'ici là ; et, croyez-moi, si vous ne voulez pas laisser une mémoire exécrée et une malheureuse au désespoir, n'hésitez pas, décidez-vous.

M. de Randay ne lui répondait plus depuis longtemps. La douleur et la rage s'étaient tellement emparées de lui, qu'il ne pouvait pas assembler une idée. Toutes ses facultés se concentraient dans la souffrance.

---

## XXII

### COMBATS.

En quittant le marquis, Massion recommanda à Comtois de ne pas le perdre de vue. Il le voyait dans un tel état de désolation, qu'il craignait un moment de désespoir et qu'il lui échappât.

— Ne lui laissez entre les mains rien dont il puisse se servir pour s'ôter la vie, car je n'ai jamais vu d'homme si désespéré, tandis que d'un mot il pourrait nous sauver tous. Je reviendrai demain. D'ici là, bon Comtois, veillez sur lui.

Le fidèle valet se hâta d'entrer chez son maître; l'avertissement de Massion ne lui semblait pas inutile, car, mieux que personne, il appréciait l'horrible position dans laquelle son maître était tombé. Comtois était né dans la maison de Randay, où ses

pères étaient nés et morts avant lui. Lorsque le dernier marquis laissa ses enfants orphelins, il passa naturellement à leur service, particulièrement à celui de l'aîné ; il l'avait suivi toute sa jeunesse, il était initié aux mystères de ses amours, il avait connu Madeleine, et il savait que son jeune maître en avait été aimé. Il devinait donc le motif de cette résistance, comme il avait compris l'affection que Randay portait à Jeanne, et il appréciait toute l'horreur de cette alternative. En entrant dans la prison du marquis, lorsque celui-ci releva la tête et lui montra son visage, il resta stupéfait du changement épouvantable opéré en lui dans ces quelques heures. Ses traits étaient plus défaits que par une maladie de six mois. Comtois s'approcha de lui, prit respectueusement sa main et la baisa, le marquis y sentit couler une larme.

Cette marque de sympathie et d'attachement, après ce qu'il venait de souffrir, lui fit un bien immense, ses nerfs se détendirent, il se jeta dans les bras de Comtois et pleura. Il était temps, sans quoi il eût perdu la raison.

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! répétait-il, c'en est trop, je souffre trop.

— Monsieur le marquis, mon bon maître, au nom du ciel, remettez-vous !

— Mais, c'est impossible. Tu dois me com-

prendre, toi qui sais tout, toi qui as tout vu.

— Oui, oui, je vous comprends, monsieur.

— Il faut que je l'épouse, ou que je meure ignominieusement, en la laissant malheureuse et déshonorée.

— Hélas !

— Mais, je ne le puis pas, Comtois ; je ne puis ni l'un ni l'autre, tu le sais. Que devenir alors?

— Ah ! monsieur, c'est épouvantable !

— Si mon frère, si Maximilien, étaient ici, j'espérerais un moyen quelconque de sortir de cet enfer. Mais seul, sans conseil ! Et je ne dois en demander à personne.

— Écrivez à M. Robespierre. On dit qu'il est bien avec les grands du jour ; il vous viendra en aide peut-être.

— Je lui ai écrit hier, tu le sais.

— Monsieur, prenez patience, Dieu ne vous abandonnera pas.

— Ah ! Comtois, qui m'eût dit autrefois que les choses tourneraient ainsi, alors que cette pauvre Madeleine m'aimait tant : Dieu me punit de l'avoir abandonnée.

— Monsieur, si nous réfléchissions, nous verrions qu'il y a toujours de notre faute dans tout ce qui nous arrive ; c'est ce que dit M. l'abbé, et je l'ai bien retenu.

— Tu as raison, Comtois, et je le pense aussi, je paie maintenant le passé.

— Attendez la réponse de M. Robespierre, je suis certain qu'il viendra lui-même. C'est un ami, lui !

— Oui, mais demain je reverrai cet homme, demain il reviendra m'infliger cette torture d'aujourd'hui, à laquelle j'ai cru succomber. Et Jeanne, et la pauvre Jeanne ! Elle souffre ; il la tourmente, il la torture, comme moi. Cet homme est atroce, car il doit savoir ce qui m'arrête, puisqu'il avait tout découvert. As-tu vu mesdemoiselles Robespierre ?

— Elles viendront ce matin. Cette pauvre mademoiselle Charlotte fait pitié.

— Excellente Charlotte !

— Savez-vous ce que j'ai souvent pensé, monsieur le marquis ? C'est que cette bonne demoiselle vous portait plus d'amitié qu'il ne faudrait pour son repos. Elle a une manière de vous regarder, quand vous ne la voyez pas, qui en dit plus que des paroles.

— Le crois-tu, Comtois ? Alors elle doit beaucoup souffrir.

— Monsieur, elle est bien belle, bien parfaite, et si vous vouliez, si vous pouviez.....

— Ah ! Comtois, de quoi me parles-tu en ce moment ?

— C'est vrai, monsieur, je n'y voulais pas penser.

Comtois, ainsi que le lui avait recommandé Massion, ne quitta pas son maître, jusqu'à ce que l'on vînt annoncer la famille Robespierre. Charlotte, en entrant dans cette prison, en apercevant cet homme, le Dieu de son cœur, réduit à une position si misérable, faillit s'évanouir ; la vieille dame pleurait à chaudes larmes ; Augustin était consterné. Charlotte venait avec la résolution arrêtée de sauver le marquis malgré lui-même.

— Monsieur, lui dit-elle vivement dès qu'elle l'aperçut, ayez toute confiance en Maximilien, il vous est devoué jusqu'à la mort, comme nous tous. Nous lui avons écrit hier, je ne doute pas qu'il arrive aussitôt.

— Merci, merci !

La tante s'était assise à côté de lui sans rien dire, elle n'en avait pas la force ; elle sanglotait. Charlotte ne versait pas une larme.

— Mais, monsieur, en attendant mon frère, reprit-elle, vous permettrez à vos véritables amis de s'inquiéter de votre sort, de vous donner les avis dictés par leur affection. Vous avez le moyen de vous sauver, et vous ne le faites pas ; pourquoi cela ?

— Mademoiselle, il est des choses que l'on ne

peut dire, des motifs que l'on ne peut donner...

— Mon Dieu! monsieur, votre passion pour cette dame, quelque forte qu'elle soit, ne peut l'emporter sur le soin de votre conservation et sur votre honneur, car c'est vous déshonorer que d'abandonner ainsi la jeune fille que vous avez séduite. En vérité, les hommes sont d'étranges créatures. Vous préférez mourir, vous aurez ce courage, vous aurez le courage de livrer cette enfant au malheur, à la honte, tout cela pour une femme qui ne vous mérite pas.

— Et vous aussi, Charlotte? dit-il d'un ton de doux reproche, vous aussi vous croyez que je suis coupable.

— Vous ne l'êtes point. Mais alors qu'est-ce donc? Dites-moi tout, peut-être pourra-t-on... Dites, dites.

Le marquis raconta ce qui s'était passé. Il donna les plus grands détails. Lorsque le cœur de la tante et celui de Charlotte se rouvraient à l'espérance, et que celle-ci s'écriait :

— Maximilien vous sauvera !

Augustin s'avança vers M. de Randay, et lui dit tristement :

— Il ne faut pas vous tromper; les illusions sont à craindre dans une position extrême comme la vôtre. Les apparences sont contre vous, vous ne

pourrez jamais prouver ce que vous dites. Maximilien ne s'en mêlera pas, ou s'en mêlera avec mesure, et vous serez condamné.

— Augustin, c'est impossible. J'ai tout prévu, interrompit Charlotte, j'ai prévu le cas où Maximilien hésiterait, puisque vous me forcez à le dire, à cause du genre de l'accusation et de l'importance qu'il met à rester irréprochable sur ce chapitre. J'ai fait écrire Louise hier ; elle l'a supplié au nom de leur amour, de leurs serments ; il ne refusera rien à Louise.

— Il refusera ; je vous dis, Charlotte, qu'il refusera ; il y va de sa popularité, de son avenir politique.

— Il les sacrifiera à son ami.

— Non, je connais mon frère mieux que vous, il est bien changé. Je l'ai quitté il y a deux mois, et vous vous l'avez perdu de vue depuis longtemps. Maintenant qu'il a goûté de ces luttes, de ces espérances, de ces agitations de la vie de tribun, il sacrifierait tout à ces émotions-là. Robespierre n'est plus un homme, c'est une idée, c'est une volonté ; il voit le bien, il veut l'atteindre ; il écartera tous les obstacles ; j'ai entendu l'opinion de Mirabeau sur lui ; Robespierre ira loin et rien ne l'arrêtera, il ne s'arrêtera à rien ; ne comptez pas sur lui.

— Alors, que faire ?

— C'est ce que je me demande à chaque minute depuis hier, mademoiselle. L'obstacle qui me sépare de Jeanne est insurmontable, ma volonté ne peut le lever; c'est une fatalité, c'est un de ces malheurs contre lesquels il n'y a qu'à se soumettre et à baisser la tête.

— Nous ne vous laisserons pas mourir! Augustin, aidez-nous. Ma tante!... si une évasion...

— Impossible, la prison est gardée de tous côtés. D'ailleurs...

— Je vous comprends, Augustin, en sauvant ma vie je perdrais mon honneur et l'avenir de la pauvre Jeanne. N'y songeons pas.

— Cependant, vous ne pouvez pas mourir, vous ne mourrez pas! Mais vous aimez donc bien cette dame?

Ce cri de la jalousie si souvent répété eût éclairé le marquis en dépit de lui-même, s'il ne l'eût été déjà. Il la rassura promptement, sans même prendre le temps de la réflexion :

— Non, je ne l'aime plus.

— Vous aimez Jeanne?

— Autant qu'on peut l'aimer, mais sans amour, d'une amitié profonde et dévouée jusqu'à la mort.

— Vous en... aimez donc une autre? Pardonnez,

je suis indiscrète, mais il faut tout savoir pour agir convenablement.

Son cœur battait, ses lèvres tremblaient ; elle attendait cette réponse comme la vie.

— Non !... répondit-il à voix basse et les yeux baissés comme un coupable, je n'aime personne.

Ce fut le glas de mort dans ce cœur, qui, pour la première fois, s'était ouvert à l'espérance.

— Eh bien, répondit-elle en pesant ses paroles, qui donc vous empêche de vous sauver, puisque vous le pouvez? Pourquoi nous mettre tous au désespoir? Pourquoi laisser mourir déshonorée cette enfant que vous aimez? Ayez pitié de vous, de nous, ayez pitié d'elle.

Le marquis ne répondit à Charlotte que par un serrement de main ; son émotion ne lui laissait pas la force de parler.

Les prières, les conseils, les supplications durèrent plus de deux heures ; M. de Randay était, à la fin, hors d'état d'en supporter davantage ; il conjura ses amis de le quitter.

— J'ai besoin de repos, ajouta-t-il ; les assauts d'aujourd'hui m'ont brisé ; revenez demain, revenez tous ; d'ici là j'aurai pu rassembler mes idées et trouver peut-être une solution possible. Priez pour moi, mesdemoiselles ; je suis bien malheureux. J'ai commis une faute, et cette faute est la

cause de tout ce qui m'arrive, je l'expie au centuple. Adieu, à demain.

Lorqu'ils furent seuls, Comtois, qui depuis longtemps rêvait dans un coin, s'approcha respectueusement de son maître :

— Si monsieur veut bien m'excuser, je crois que j'ai le moyen de sortir d'embarras.

— Ah ! si cela est, Comtois, sois béni mille fois et parle vite.

— Oui, monsieur le marquis, je ne suis qu'un pauvre domestique, qui donnerait sa vie pour vous, et peut-être, à cause de cela, le bon Dieu m'a inspiré ? Vous allez voir si j'ai raison. Écoutez-moi.

FIN DU TOME PREMIER

# TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

CORBEIL, typ. et stér. de CRETÉ.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA

# DERNIÈRE EXPIATION

OUVRAGES

DE

# LA COMTESSE DASH

Parus dans la collection Michel Lévy

---



---

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

LA

# DERNIÈRE EXPIATION

PAR

LA COMTESSE DASH

TOME DEUXIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

LA

# DERNIÈRE EXPIATION

---

## I

### INDÉCISION.

— Parle, Comtois, je t'écoute.

— Monsieur le marquis aime mademoiselle Jeanne, n'est-ce pas, de manière à beaucoup sacrifier pour elle ?

— Je l'aime autant que mon cœur puisse aimer.

— Il est bien certain que, si monsieur refuse ce mariage, mademoiselle Jeanne est perdue, déshonorée, qu'elle est à jamais livrée à ce misérable, qui la fera mourir à petit feu.

— Cela n'est que trop certain.

— Eh bien, monsieur, pourquoi ce mariage est-il infâme? A cause d'un secret inconnu, d'un secret qui ne peut être révélé à personne et qu'on ignorera toujours. Si monsieur le marquis épouse mademoiselle Jeanne, et reste pour elle un père, quel mal y aura-t-il à cela?

— On ne le croira pas.

— Sans doute, mais qu'est-ce que cela fait, puisque nul, encore une fois, ne sait le secret de cette affaire? Ne vaut-il pas mieux sauver votre vie, sauver la réputation, l'avenir de mademoiselle Jeanne par une union temporaire, très-facile à casser, le cas échéant, puisqu'elle n'aura pas été consommée?

— Cela est-il possible?

— Songez-y, monsieur, et vous verrez que cela est possible en effet; vous verrez que ce mensonge vous tirera de la plus horrible position où un homme puisse se trouver, sans compromettre personne.

— Tu oublies que cette enfant sera trompée, qu'elle croira trouver en moi un mari, et que cette affection restera illusoire. Elle a seize ans, elle voudra de l'amour. Je ne puis me permettre d'engager son avenir; ce serait un crime d'un autre genre.

— A l'âge et avec l'éducation de mademoiselle Jeanne, on ne demande à un mari que son nom et

sa tendresse. Vous lui donnerez l'un et l'autre.

— A présent, mais plus tard !

— Plus tard, je vous l'ai dit, monsieur, un mariage fait sous de tels auspices, dans de telles circonstances, est facile à casser.

— Si je le croyais !

— Je voudrais qu'il fût possible de consulter, vous verriez que c'est le meilleur parti à prendre !

— Ah ! mon frère, mon cher Ange, vous, la sagesse et la prudence même, où êtes-vous ? Si je pouvais avoir votre avis.

— Monsieur, croyez-moi, c'est mon dévouement qui m'inspire ; croyez-moi, je vous le demande à genoux.

— J'écrirai à Maximilien ; il connnaît les lois, il m'éclairera là-dessus. En effet, si ce n'était qu'une formalité à remplir, cette formalité nous sauverait. Jeanne une fois entre mes mains, une fois arrachée à ce misérable, est à jamais délivrée de lui ; nous pourrions ensuite, à loisir, casser ce mariage lorsque Jeanne sera devenue une femme et que son cœur commencera à parler. Il me sera facile de lui donner toute ma fortune, quand je devrais ne plus la revoir. Ah ! que Dieu m'accorde la grâce d'accomplir cette œuvre sans être taxé de sacrilége, et qu'il me prenne ensuite, s'il le veut, je fais volon-

tiers le sacrifice de ma vie. Merci, Comtois, j'écris à Maximilien.

Cette pensée, une fois entrée dans l'imagination de Randay, y germa et ne la quitta plus. Il ne dormit pas de la nuit. A son lever, pour s'éviter la visite de Massion, il lui écrivit qu'il était malade, qu'il ne pouvait le recevoir, et qu'il lui demandait quelques jours avant de se décider. Il était loin de l'être en effet; tout ce qu'il y avait en lui de principes se révoltait à la pensée de promettre devant Dieu d'être l'époux de sa fille, et cependant, comment faire? A quels épouvantables malheurs il les livrait tous, s'il repoussait cette supercherie. La tête lui tournait en s'appesantissant sur cette idée. Il chercha à s'en distraire en écrivant à Robespierre. La lettre était ainsi :

« En l'absence de mon frère bien-aimé, partis vous le savez, mon ami, pour payer à votre père la dette de reconnaissance que nous lui devons, je ne puis m'adresser qu'à vous dans l'horrible position où je me trouve. Je vous demande un conseil que vous seul pouvez me donner : si je n'épouse pas Jeanne, je meurs d'une mort infamante et je laisse cette enfant au comble de la honte et du malheur. Vous savez quel obstacle nous sépare. Un humble ami, éclairé peut-être par son dévouement, me propose un compromis

avec ma conscience, un mariage devant les hommes qui serait une séparation devant Dieu, et que par ce motif il serait facile de rompre lorsque la main de fer de la destinée ne nous tiendra plus. Vous êtes un honnête homme, un homme intègre et irréprochable, je m'en rapporte à vous et à votre conscience; ce que vous me direz de faire sera fait. Je ne vous prie pas de parler pour moi aux puissants du jour, ce serait peut-être vous compromettre sans me sauver. Cependant s'il était un moyen de m'éviter ce terrible hyménée en rendant à Jeanne toute sa gloire, je l'accepterais, quel qu'il fût, et je le bénirais chaque jour de ma vie. J'attends votre réponse avec une impatience que vous comprenez; ne me la faites pas désirer trop longtemps. Je n'ai pas besoin de vous dire que je souffre. Je suis à vous à la vie et à la mort.

« Randay. »

Lorsque Charlotte vint, le marquis lui remit cette lettre, en ajoutant :

— Mon sort est entre les mains de Maximilien ; c'est lui qui prononcera. Cette lettre est très-pressée. Ayez l'obligeance d'envoyer Augustin chez moi, qu'il fasse monter un de mes gens à cheval et qu'il parte en courrier à Paris ; de cette façon notre supplice ne durera pas.

— Ah! monsieur, mon frère vous donnera le même conseil que nous, j'en suis sûre.

— S'il me le donne, je le suivrai. Je ferai ce qu'il me dira de faire, car je sais quelle consience est la sienne.

— Voici un argument plus puissant, je l'espère, que tous les nôtres; lisez cette lettre et voyez si votre cœur ne vous dira rien pour celle qui l'a écrite.

C'était Jeanne. Charlotte avec trouvé moyen de la voir; elle lui avait dépeint avec l'éloquence du cœur la position du marquis et la sienne, s'il se refusait à leur mariage. Elle l'avait attendrie sur cette mort prématurée, horrible, dont le malheureux serait la victime; elle avait triomphé de ses irrésolutions et s'en était fait une complice. Cependant la jeune fille se décida avec peine; elle ne comprenait pas l'hésitation du marquis.

— Il me hait donc bien, disait-elle. qu'il me préfère la mort.

— Il vous aime, au contraire; il vous aime avec une tendresse excessive; il vous aime plus que tout au monde, mais il y a en ceci un mystère que je ne puis percer et qui l'arrête. Votre voix sera plus puissante que les nôtres; écrivez-lui, demandez-lui votre vie, la sienne, votre honneur à tous les deux; il est impossible qu'il vous résiste.

En faisant cette démarche, Charlotte était moins malheureuse qu'on ne le suppose. Elle suppliait sa rivale, elle allait, il est vrai, mettre dans les bras d'une autre l'homme auquel elle avait voué sa vie; mais cette autre, il ne l'aimait pas; mais, au contraire, elle le séparerait de sa véritable rivale, de celle qu'il avait adorée, qu'il adorait encore peut-être, malgré ses dénégations. Elle sauvait en même temps sa vie; tous ces mobiles étaient plus que suffisants pour la faire agir, sans compter le parti pris de dévouement et de souffrance auquel s'abandonnent les natures généreuses. Elles ne croient jamais assez faire; elles ne sont heureuses qu'en se torturant pour offrir le sang de leur cœur à leur divinité chérie; et plus elles versent de larmes, plus elles sont fières d'en répandre.

La lettre de Jeanne était douce, simple, tendre comme elle. Elle suppliait le marquis de ne pas céder à une pensée ennemie, et lui demandait de les sauver l'un et l'autre, puisqu'il le pouvait faire.

— Je ne vous serai point à charge, ajoutait-elle; je ne veux pas de vos honneurs. Je ne vous impose pas la gêne de ma présence. Vous me laisserez à la campagne, dans une de vos maisons; vous m'y oublierez, si cela vous gêne de vous souvenir de moi, mais vous m'aurez rendu

l'honneur et la vie; vous m'aurez arrachée à ce bourreau dont la vue seule m'exaspère et me rendrait capable de quelque crime. Dieu vous bénira pour cela, et ma mère, qui vous voit, vous protégera comme le sauveur de sa fille. Ayez pitié de moi, monsieur le marquis; je prierai pour vous. »

Cette lettre, ces touchantes et naïves paroles ébranlèrent beaucoup la conviction du marquis. Il se dit que le ciel ne pouvait le punir de sauver sa fille, alors qu'il lui était si facile de le faire, en écartant un scrupule puéril peut-être. Il replia lentement cette lettre, sans rien dire, et la rouvrit pour la lire encore.

— Eh bien, monsieur, que répondrai-je, à Jeanne?

— Rien, Charlotte, rien encore. Je n'ai point pris de décision. Maximilien prononcera.

Quelques jours se passèrent, qui semblèrent des siècles à tout le monde. Jeanne était sérieusement malade, et Massion prenait à tâche d'augmenter cette maladie par tous les mauvais traitements imaginables. Il lui répétait à chaque instant qu'elle était perdue, qu'elle ne pourrait plus se montrer sans honte, que le marquis la haïssait et qu'il aimerait mieux mourir que de racheter sa vie en l'épousant.

— Ah ! monsieur, lui répondait-elle, tuez-moi, tuez-moi donc tout de suite ; ne me faites pas souffrir ainsi ; ce sont mille morts. Ma mère et Dieu m'ont donc abandonnée !

Enfin le courrier revint ; il rapportait la lettre ; Robespierre était en mission dans les provinces du Midi, et ne reviendrait pas avant plusieurs semaines ; il n'était pas possible de le prévenir, sa mission était secrète ; on ignorait dans quels lieux il se trouvait, et personne ne savait son adresse.

En entendant cette réponse, ils se regardèrent désolés. Le marquis n'avait plus rien à attendre que de lui-même. L'instruction avait commencé, il fallait se décider sur-le-champ.

---

## II

### COUP DE THÉATRE.

Charlotte arriva presqu'au même instant, annonçant la maladie sérieuse de Jeanne. Depuis le matin son état empirait au point de faire craindre pour ses jours.

— Maintenant, ajouta-t-elle, vous seul, monsieur, pouvez mettre un terme à cette incertitude. Si je vais annoncer à la pauvre enfant que ses maux sont finis, qu'elle quittera le tombeau où elle languit depuis son enfance, je réponds de sa vie; mais, si cet état d'anxiété dure encore, je vous le jure, monsieur, demain il sera trop tard.

— Mon Dieu! pensa-t-il, mon Dieu! pardonnez-moi et permettez-moi de sauver mon enfant. Si c'est une faute, n'en punissez que moi; épargnez

cette innocente, et bénissez-la comme je la bénis. Mademoiselle, continua-t-il tout haut, puisqu'il le faut, je suis prêt à faire ce que vous désirez, vous pouvez en prévenir Jeanne.

— Que Dieu soit loué, vous êtes sauvé enfin !

M. de Randay resta accablé après avoir prononcé ces mots : il venait de fixer son sort ; il venait de faire une promesse dont l'importance et la gravité se révélaient tout entières à son esprit et à sa conscience. Il pria qu'on le laissât seul, ayant besoin de se recueillir en cette circonstance, et Charlotte ajouta qu'ils se rendaient immédiatement chez Massion pour lui porter cette bonne nouvelle :

— Il faut que vous soyez hors de prison demain, monsieur ; c'est assez de temps passé à souffrir dans ces horribles murailles ; nous vous ramènerons chez vous.

— Eh bien, Comtois, dit le marquis aussitôt qu'ils furent seuls, eh bien, j'ai consenti.

— J'en remercie le ciel, monsieur, je l'en remercie à genoux ; il vous rend à notre attachement.

— Mais c'est un crime peut-être?

— Non, monsieur, ou du moins Dieu vous pardonnera votre mensonge en faveur de l'impérieuse nécessité qui vous le fait commettre.

— Le sort en est jeté. Ne pensons plus qu'à terminer puisqu'il le faut. Si mon frère était ici !

Comtois ne répliqua rien ; il ne partageait pas les regrets de son maître ; il ne doutait pas un instant que l'abbé de Randay n'eût préféré la mort de son frère au parjure qu'il allait accomplir. Ange avait des principes religieux trop purs, trop arrêtés ; même pour sauver sa vie, ou celle des êtres les plus chers, il n'eût point accepté un compromis avec sa conscience. La probité du bon Comtois, ses scrupules ne pouvaient aller jusqu'à laisser mourir son maître ; il n'avait point cet héroïsme-là.

Lorsque Massion fut prévenu par les Robespierre, il poussa un soupir d'allègement.

— Enfin ! dit-il.

Il se rendit à la prison, afin d'y voir son *gendre*. Il voulait jouir pleinement ; et pour cela il lui fallait être là, devant cet homme, dont le malheur était si immense.

— Vous avez bien fait d'en venir là, dit-il de ce ton que prennent les méchants lorsqu'ils cherchent à lancer un trait plus sûr. Il est désagréable d'être pendu, et puis vous auriez laissé derrière vous une mauvaise renommée, sans compter que la petite en serait morte, je vous l'assure ; cela n'allait déjà pas mal de ce côté-là. Je vais passer au greffe ; demain vous serez libre.

Quelques paroles froides, quelques mots insigni-

fiants, furent toute la réponse du marquis, il lui fut impossible d'en trouver d'autres. Massion le questionna sur les arrangements à prendre, sur ses intentions, sur le contrat. Il répondit à tout d'une manière lucide, mais brève.

— C'est bien de l'honneur que vous nous faites, monsieur; mais peut-être n'est-ce pas tout à fait de votre volonté; aussi je vous en ai moins de reconnaissance.

Le lendemain, de bonne heure, Comtois introduisit le greffier et les gens qui venaient pour lever l'écrou. Le marquis les reçut avec dignité et calme. Il écouta la lecture de l'acte et dit tout haut lorsqu'ils sortirent :

— Je suis engagé à épouser mademoiselle Jeanne Massion, j'en ai donné ma parole, je la donne encore.

— Ma foi, dit un de ces gens en s'en allant, si j'étais M. Massion, je n'ouvrirais la porte qu'après le mariage, car ce galant n'a qu'à prendre la clef des champs, la fille sera attrapée.

— Sois donc tranquille, répondit l'autre, M. Massion sait bien à qui il a affaire, et je gage qu'il a pris des arrhes.

En effet, Massion le savait bien, la parole du marquis était plus sûre que les contrats.

M. de Randay n'avait point entendu cette con-

versation ; il appelait Comtois pour ses préparatifs de départ. Celui-ci le regardait d'un air triste et piteux, et ne lui répondait pas.

— Qu'as-tu donc, Comtois ? tu sembles tout démoralisé. J'ai pourtant fait ce que tu voulais.

— C'est que je ne sais comment apprendre à monsieur le marquis un nouveau malheur, plus grand que les autres.

— Lequel... Jeanne est morte ?

— Il ne s'agit pas de mademoiselle Jeanne ; elle se porte bien mieux, au contraire.

— Qui donc alors, mademoiselle Charlotte ?

— Non, monsieur, non, pas toutes ces bonnes fées : la mauvaise.

— La comtesse ?

— Oui, monsieur.

— Elle a écrit ?

— Bien pis, elle est ici.

— Ici, à Arras ?

— A l'hôtel.

— Ah ! mon Dieu ! Et qu'allons-nous devenir !

— Je ne sais, j'en suis tout tremblant. J'ai eu bien de la peine à l'empêcher de me suivre, en l'assurant que vous alliez revenir ; mais, si nous tardons, elle arrivera, je n'en doute pas.

— Elle sait donc tout ?

— Elle sait tout jusqu'à hier au soir ; elle croit

que monsieur le marquis refuse d'épouser la jeune fille, et elle le croit doublement, elle qui sait le secret.

— Elle va tout remettre en question; nous aurons des scènes horribles, je la connais.

— Si monsieur le marquis partait d'ici, pour Randay, sans rien dire?

— C'est une idée. Il faut se hâter alors.

— Partez sur-le-champ, sans hésiter, sans attendre; elle est peut-être déjà à la porte, car elle était bien impatiente.

— Je vais sortir, j'irai à la poste prendre une chaise de louage, ce soir je serai arrivé; tu me rejoindras.

— Monsieur, il y a encore une chose; on croira que vous vous sauvez.

— C'est vrai.

— Passez chez M. Massion d'abord; prévenez-le, emmenez-le avec vous, mais allez-vous-en, monsieur le marquis, autrement tous les malheurs en seront la suite.

— Il semble que le sort soit acharné après moi, et que je ne puis le lui échapper quoi que je fasse.

Le marquis frappait pour qu'on le délivrât, car on l'avait enfermé par habitude, lorsqu'il entendit mettre la clef dans la serrure, et que la porte s'ouvrit. Devant lui était madame de Saure, pâle, dé-

faite, éplorée ; elle le prit par le bras et lui dit d'une voix émue :

— Venez, venez, mon carrosse est en bas ; nous serons loin avant qu'ils se doutent même que nous avons envie de leur échapper.

— Pardon, madame, les choses ne se font pas ainsi. Je ne puis quitter Arras de cette manière.

— Mais si vous restez, vous êtes perdu ! ils vous reprendront ; c'est déjà un miracle qu'ils vous laissent sortir.

— Nous ne pouvons nous expliquer ici, madame. Puisque vous avez pris la peine de quitter Paris à mon intention, permettez-moi de vous faire les honneurs de ma maison pendant le temps que vous daignerez l'honorer de votre présence, et veuillez bien me suivre, s'il vous plaît.

La comtesse entra dans un étonnement profond ; jamais le marquis ne lui avait parlé ainsi ; jamais cet esclave ne s'était révolté à ce point. Ses narines se gonflèrent ; elle rougit et se recula d'un air superbe.

— Allons donc, monsieur ; aussi bien j'ai des explications à attendre de vous.

Ils descendirent en silence ; M. de Randay lui ayant offert sa main, elle la refusa et marcha seule, monta dans la voiture, elle se plaça dans le fond, les bras croisés, sans prononcer une parole. Le

marquis ne rompit pas le silence. Ils arrivèrent ainsi à l'hôtel, et ce fut seulement dans l'appartement où il la conduisit que madame de Saure, prenant son air le plus impérieux, lui dit :

— Eh bien, monsieur, j'attends.

Pendant le trajet, M. de Randay avait eu le temps de réfléchir et de se remettre. Il sentit que le terme de sa servitude était arrivé, qu'il en devait sortir, mais qu'il en devait sortir honorablement, sans faux fuyants, et racheter par ce dernier acte ses quinze ans de vasselage. Il avança un fauteuil à la comtesse, la priant de s'asseoir, avec les formes de la plus exquise politesse, ce qui l'impatienta cruellement, et, lorsque tous les deux eurent pris place, il lui répondit :

— En effet, madame, j'ai beaucoup à vous dire.

— Parlez donc, monsieur.

— Depuis bien des années, madame, j'ai l'honneur de porter vos fers, et je ne crois pas que jamais exclave les ait gardés avec plus de religion, plus d'obéissance ; je ne crois pas que vous ayez jamais eu un reproche à me faire, et que j'aie manqué en quoi que ce soit à l'affection et à la fidélité que je vous avais promise.

— En effet, monsieur, je ne me plains point de vous, mais aussi mon amour, mon dévouement....

— Pardon, madame, nous y viendrons tout à

l'heure ; je tiens d'abord à constater que je défie même la calomnie, que vous n'avez pas entendu contre moi l'ombre d'une accusation. Pour un courtisan et un courtisan de mon âge, ce n'est pas chose commune.

— J'en conviens, puisque vous le voulez ; tout cela ne nous mène pas à ce que je suis si impatiente d'apprendre, à ce qui s'est passé ici, à ce que vous comptez faire maintenant.

— Au contraire, madame, nous y arrivons. Je vous remercie mille fois de votre bon *certificat* et de ce que vous venez de me dire ; j'aime à voir que la justice m'est rendue.

— Mon Dieu ! quel accueil ! Quel air et quel ton solennels ! Est-ce ainsi que vous me recevez après une aussi longue absence, et dans les circonstances où nous nous trouvons, lorsque votre vie est en danger, lorsque j'ignore les circonstances de cette horrible affaire. Nous avons le temps de nous occuper du passé, songeons au présent et à l'avenir.

On eût cru que madame de Saure écartait cette explication et pouvait la craindre ; elle semblait prévoir ce qu'elle allait entendre. Cependant son inquiétude, le ton dont elle s'exprimait, n'étaient pas naturels. Elle étudiait sa voix pour la rendre douce et affectueuse, tandis qu'elle était pleine de

colère et de rage. Le marquis s'en apercevait, il pressentait la tempête ; mais son parti était pris et il se sentait fort contre toute attaque.

— Nous parlerons de tout cela en même temps, madame. Je suis trop bon gentilhomme, vous le savez, pour manquer en quoi que ce soit aux égards que je dois à une femme et surtout à celle qui m'a honoré de ses bontés pendant tant d'années ; mais je nous dois aussi à tous les deux une explication franche de ma conduite et de mes intentions ; permettez-moi de vous la donner.

La comtesse le regarda, épouvantée de son calme ; elle ne trouva pas le courage de parler ; elle lui fit un signe seulement.

— Tout finit en ce monde, madame, continua-t-il, et les sentiments que je vous portais n'existent plus ; il faut nous séparer.

— Monsieur ! s'écria-t-elle, en se soulevant sur son siége.

— Oui, madame, il faut nous séparer, mais nous séparer bons amis, en gens de cœur, qui s'estiment et se regrettent. Quant à moi, je suis disposé à tout faire pour adoucir et pallier à vos yeux et aux yeux du monde ce que cette séparation aura de cruel. Vous me trouverez reconnaissant, affectueux, sincèrement dévoué, n'en doutez pas ; autrement vous me feriez nuire.

— Je ne veux ni de votre reconnaissance, ni de votre affection, ni de votre dévouement, monsieur, car, en échange de tout cela, je n'aurais à vous offrir que ma haine et mon mépris.

— Je n'accepte ni l'une ni l'autre, madame.

— Seulement, monsieur, avant d'en venir à ces extrémités mutuellement, ne pourrait-on savoir pour quelles raisons vous jugez convenable de rompre des liens qui vous pèsent malgré mon inaltérable tendresse pour vous. C'est bien le langage des ingrats, cependant je serai ravie de l'entendre de nouveau.

— J'ai eu l'honneur de vous le dire, madame, mes sentiments sont changés.

— Vous ne m'aimez plus?

— Madame....

— Dites, dites franchement... Vous ne m'aimez plus?

— Je vous aime toujours, madame, mais pas de la même manière.

— J'entends. Et inévitablement vous en aimez une autre.

— Quant à cela, madame, non.

— Quoi! pas même celle que vous allez épouser?

— Qui vous a dit que j'allais me marier?

— Me croyez-vous donc aveugle et sourde. Je

sais pourquoi on vous a mis en prison; je sais pourquoi on vous en a fait sortir : vous devez avoir fait quelque promesse.

— Je n'ai rien à vous répondre.

— C'est bien, monsieur. La reconnaissance dont vous parliez tout à l'heure vous est légère à ce qu'il paraît, et les égards que vous me promettiez sont vite oubliés. Mais vous ne pensez pas que je reste tranquille spectatrice de tout ceci; vous avez une autre opinion de moi, j'imagine.

— Et que pourriez-vous faire, madame?

— Oh! rien de ridicule, tranquillisez-vous. J'ai trop l'estime de moi-même pour me jeter à travers vos amours et vous arracher aux bras de votre amante. Je vais repartir sur-le-champ.

— Vous en êtes absolument la maîtresse.

— Sachez que vous avez en moi une ennemie implacable; sachez que je vous hais, que je ne vous pardonnerai jamais, que tout ce que je pourrai vous faire de mal, je le ferai, et que vous me trouverez partout sous vos pas, acharnée à vous perdre.

— J'en suis d'autant plus désolé, madame, que j'éprouve pour vous des sentiments diamétralement opposés, et que, toutes les fois qu'il me sera possible de vous être agréable en quelque chose, je n'y manquerai pas.

— Je vous remercie de votre intention, mais je

n'en ferai pas usage. Veuillez faire appeler mes gens, s'il vous plaît.

Le marquis s'inclina profondément et se leva.

— Un instant, monsieur. Il me sera permis, je suppose, de vous faire une question.

— Tout à vos ordres, madame.

— Vous épousez donc?

— Personne jusqu'ici, madame.

— Cette réponse n'en est pas une, et vous cherchez à me tromper, monsieur. Cela n'est pas adroit, je vous en avertis; je voudrais savoir par moi-même, et les renseignements qu'on me donnera pourront me sembler assez curieux pour que j'en fasse mon profit.

— Vous n'avez absolument rien à en faire, madame.

— Épousez-vous donc cette petite personne sur laquelle il existe une histoire? Cette histoire même me fait supposer que vous la trompez, que vous vous servez d'elle comme d'un prétexte, et qu'il y a autre chose sous ces apparences, à cause de de ce qu'elle vous est. J'ai bien mauvaise opinion de vous; mais je ne vous crois pas capable d'un crime aussi odieux.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Vous avez donc oublié la conversation que j'ai entendue entre votre vénérable frère et vous,

lorsqu'il vous suppliait de remplir vos devoirs paternels. Vous n'avez pas prononcé le nom, mais il m'a été facile de l'apprendre, et alors...

— Vous ne pouvez avoir appris ce qui n'existe pas.

— Vraiment ! Me mettez-vous au défi ?

— Je ne vous défie de rien, madame ; je vous connais.

— Bien obligée. Il faut convenir que vous avez été seize ans très-fourbe, et que vous avez changé très-vite.

— Non madame, non, je n'ai point été fourbe, et je n'ai pas changé vite. Puisque vous me poussez à bout, je ne vous cacherai rien ; aussi bien c'est peut-être le seul moyen d'établir notre position respective. J'ai été seize ans faible, et voilà tout. Je vous ai aimée d'un amour immense, je vous ai sacrifié jusqu'à mon orgueil, je me suis fait votre esclave, à ce point de n'avoir plus une pensée sans votre autorisation, ce qui est le comble de la dégradation chez un homme intelligent.

— De mieux en mieux.

— L'amour excuse tout. Ne supposez pas cependant que cet amour me rendit aveugle ; non, et c'est peut-être là qu'il puisait sa force ; je vous aimais en dépit de ma raison : je vous aimais malgré moi, vous connaissant à merveille, ne me

faisant pas la moindre illusion ni sur votre cœur ni sur votre caractère. Si vous l'eussiez voulu, ce sentiment n'aurait point pris de fin, mais vous m'avez lassé, vous avez rendu le joug si lourd, que j'ai succombé sous le faix. Je n'ai plus aspiré qu'à la liberté, et, dans un moment favorable, je l'ai prise.

— Mon Dieu ! un pareil amour traité ainsi.

— Voilà justement l'arme dont vous vous êtes servie pour nous assassiner tous les deux : votre amour ! Mais votre amour si grand, dites-vous, je n'en ai éprouvé d'autres effets qu'une torture perpétuelle. Vous ne vous en êtes servie que pour me rendre malheureux ; je ne vous dois que des chagrins, que des humiliations, que des supplices.

— Ingrat !

— Bien plus, cet amour dont vous vous targuez pour m'assassiner depuis si longtemps, il n'a tenu qu'à moi de le voir attaquer par la médisance. Plusieurs fois, assure-t-on, vous m'aviez traité en mari, on m'a offert des preuves, on m'a proposé de me *faire voir*, de me conduire à certaine maison du rempart, à Versailles, où j'ai refusé d'aller, je ne voulais pas qu'on m'éclairât ; il aurait fallu vous perdre, et j'adorais mon erreur.

— Vous m'insultez, monsieur, il ne vous manquait que ce dernier trait.

— Je pourrais bien même, continua-t-il comme s'il ne l'avait pas entendue, je pourrais bien vous montrer certaine lettre au chevalier de Saint-Serve, que je n'ai pas lue, mais que j'ai conservée, et qui peut-être...

— Infâme mensonge !

Cependant madame de Saure avait rougi au nom du chevalier de Saint-Serve, ce que le marquis remarqua parfaitement.

— Je ne fais que vous répondre, madame, je ne vous accuse pas. Je m'explique, je me justifie ; c'est un droit qu'on ne refuse à personne. A présent je n'en dirai pas davantage; je laisse à votre conscience la fin de cette question ; je ne chercherai pas à la résoudre.

— Ma conscience est au-dessus de ces infamies-là.

— J'en suis mille fois heureux, madame. Cependant je vous supplie de vouloir bien ne pas changer mes projets envers vous. Nous vivrons en anciens amis. Si cela vous paraît trop désagréable, nous vivrons en indifférents. Pour vivre en ennemis, c'est autre chose. Je vous préviens que je me défendrai, et que j'userai alors de toutes les armes permises à un homme d'honneur. Tant que vous ne vous en prendrez qu'à moi, je baisserai la tête et je m'humilierai, car il est souverainement lâche de se venger d'une femme.

— A qui pourrais-je donc m'en prendre, s'il vous plaît ?

— Il se peut que par la suite je cherche à changer de position, j'y suis résolu même; mille devoirs me sont imposés, et vous êtes femme à vous rejeter sur ce qui me touchera le plus ; prenez garde !

— Adieu, monsieur, dit la comtesse en se levant vivement; je sais maintenant ce qui me reste à faire. Soyez sûr que je ne vous oublierai pas

— Adieu, madame : je ne vous oublierai pas non plus ; il dépend de vous que ce souvenir soit une vengeance ou un bonheur.

---

## III

### LES CONDITIONS.

Le marquis était loin d'être tranquille. Madame de Saure était partie sans lui permettre de l'accompagner ; elle avait demandé une vinaigrette, ordonné à ses gens de conduire sa chaise de voyage à une auberge, où elle se rendait elle-même. Elle ne semblait donc pas disposée à repartir, et, si elle restait à Arras, c'était pour accomplir sa promesse et lui faire tout le mal possible. Il s'agissait de la gagner de vitesse.

Il alla sur-le-champ chez Massion ; il lui tardait de revoir Jeanne, de s'assurer par lui-même de son état, de prendre des forces auprès d'elle pour exécuter cette promesse terrible, dont il comprenait toute l'horreur. Il était cependant résolu à ne pas

engager son avenir sans lui avoir nettement expliqué ce qu'il devait être. Il y allait de son honneur. En frappant à la porte, le cœur lui battait. Catherine vint ouvrir d'un air agréable. On l'introduisit avec des révérences prolongées, qui lui semblèrent de bon augure. Il entendit aboyer Speranza, donc il n'était pas mort, et sa maîtresse avait eu cette consolation.

Il entra au salon, triste, désert. Massion y parut au bout d'un instant. Le marquis ne put s'empêcher d'être un peu guindé et haut monté avec lui; il exécrait cet homme.

— Monsieur Massion, lui dit-il, pardonnez-moi ce que je vais vous dire; mais la puissance humaine ne peut révoquer le passé, et mon passé me poursuit. Vous avez entendu parler d'une dame à laquelle j'avais donné des droits sur mon cœur; elle est ici. J'ai rompu avec elle; elle est sortie de chez moi furieuse; je crains tout de sa colère. Elle cherchera à traverser nos projets. Ne peut-on tout terminer aujourd'hui?

— Rien ne s'y oppose, monsieur. Nous ferons un mariage de conscience avec dispenses de monseigneur l'évêque, qui ne vous les refusera pas si vous les lui demandez, et dans vingt-quatre heures tout sera fini.

— Je pourrai partir aussitôt pour Randay?

— Vous aurez *votre femme*, et vous pourrez l'emmener où il vous plaira.

L'emphase avec laquelle il prononça ces mots : *votre femme*, pouvait passer pour une bouffée d'orgueil, tandis que c'était seulement une ironie.

— Me sera-t-il permis d'entretenir ce matin Jeanne sans témoin ?

— Dans toute autre circonstance je vous dirais que cela ne se doit pas, mais vous n'avez pas besoin de ma permission, ce me semble, car vous vous êtes passés plus d'une fois de témoins en vos entrevues.

— Je vous ai déjà dit, monsieur.....

— Que rien n'était plus innocent, je n'en doute pas. Suivez-moi donc chez Jeanne, c'est un chemin que vous connaissez.

M. de Randay n'était point en humeur de contredire, il trouva sa fiancée pâle encore de sa maladie, mais dans un bien meilleur état qu'il ne s'y attendait. Elle le reçut avec un sourire de reconnaissance et sans aucun embarras.

— Jeanne, dit Massion, voici M. de Randay qui veut parler à toi seule ; je vous laisse ensemble. Monsieur le marquis, je reviendrai vous prendre dans une heure d'ici.

Massion faisait preuve d'une grande connaissance des hommes et d'une grande adresse, en ne

montrant pas la moindre défiance. Il savait qu'un prétexte est bientôt trouvé, que les gentilhommes prenaient facilement la mouche, si on ne s'en rapportait pas absolument à eux, lorsque leur parole était donnée. Il le surveillait d'ailleurs *in petto*, et il lui eût été difficile de lui échapper. Il fit, en sortant, un geste amical, et, lorsqu'il fut sur le seuil, il ajouta :

— Je vous laisse ensemble, *jeunes gens* ; vous n'abuserez pas de ma bonté.

Et il ricana ; ce rire strident déchira les oreilles de Jeanne, qui ne put s'empêcher de dire :

— Cet homme me glace et me fait peur.

Le marquis la regardait avec délices, occupée d'un ouvrage de femme qui semblait absorber toute son attention ; mais les mouvements précipités de son sein la trahissaient, son inquiétude était extrême ; elle n'osait lever les yeux, et pourtant elle regardait sous ses longs cils. Qu'allait-il dire, cet homme qui devenait son mari d'une façon si étrange, et qu'elle regardait désormais comme l'arbitre de son sort ? Son début fut prompt et explicite.

— Jeanne, vous avez consenti à m'épouser, et nous nous marierons cette nuit.

— Cette nuit !

— Oui, c'est indispensable. Des nécessités de

position nous y forcent. Il nous est impossible de retarder. Le voulez-vous ainsi ?

— Oui, monsieur.

— Avant de vous engager à moi, mon enfant, j'ai voulu en honnête homme vous poser les conditions de ce mariage, afin que, si elles ne vous agréent pas, vous puissiez les refuser et que vous sachiez à quoi elle vous obligent.

— Je suis prête à vous obéir, monsieur.

— M'obéir, Jeanne ! il n'est point question de cela ; je ne vous impose rien, je vous propose tout au plus. Vous avez sans doute pensé au mariage, ainsi que le font les jeunes filles ?

— Je ne suis pas une jeune fille comme les autres, monsieur, je suis une prisonnière, une captive, qui n'a rêvé de sa vie qu'un petit coin bien tranquille, où elle vivra seule avec le repos.

— Quoi ! vous n'avez pas désiré un mari jeune, beau, empressé, une vie de plaisirs et d'enchantements, un échange de tendresse passionnée, des enfants, de l'amour enfin ?

— Monsieur, je n'ai jamais songé à un mari que comme à un libérateur ; je n'ai jamais cherché des plaisirs et des enchantements que j'ignore ; pour l'amour, je ne sais pas ce que c'est, et, quant à des enfants, je n'ai nulle envie d'en avoir ; j'ai trop vu souffrir ma mère à cause de moi.

— Ce que vous me dites me rend plus facile la tâche que je me suis imposée, et me donne l'espérance de n'être pas trop loin de vos châteaux en Espagne. Jeanne, je n'ai pas d'amour pour vous et je n'en aurai jamais.

— Je ne vous demande point ce que je ne saurais vous donner, monsieur.

— Je ne serai pour vous qu'un ami, un père ; n'attendez de moi ni un autre sentiment ni une autre conduite.

— Ah ! monsieur, que vous me connaissez mal ! Je suis jeune d'âge, il est vrai, mais j'ai souffert le double de mes années.

— Nous irons à la campagne, à mon château de Randay ; vous y serez chez vous, vous y serez la maîtresse absolue ; tout ce que vous désirerez, vous l'aurez sur-le-champ. Je ne prétends point vous y enfermer néanmoins ; dès que la situation politique le permettra, si vous le désirez, nous nous rendrons à Paris, où toutes les portes s'ouvriront pour vous, où vous serez une des plus riches, une des plus grande dames de la société.

— Je n'oserai jamais, monsieur; j'aime mieux la campagne ; c'est ma place, à moi qui ne suis rien, qui n'ai rien vu : je vous ferais rougir.

— En six mois je vous rendrai l'égale de toutes les autres, ne vous en inquiétez pas. Ce n'est pas

tout encore, et, quoi que vous en disiez aujourd'hui, ce sera peut-être pour vous dans l'avenir une douleur poignante ; nous serons à jamais seuls, aucun enfant ne viendra s'asseoir entre nous dans notre maison; quand vous m'aurez vu mourir, il ne vous restera plus rien.

— Après vous, je n'ai plus besoin que de Dieu.

— Mais si plus tard vous voyez passer près de vous un couple heureux et jeune, si quelques paroles d'amour arrivent à vos oreilles, si quelque beau cavalier vous offre son cœur et vous demande le vôtre, que ferez-vous ? N'aurez-vous pas de regrets ? Ne vous repentirez-vous pas d'avoir accepté une position si peu faite pour vous ? Ne maudirez-vous pas le jour où vous aurez sacrifié votre liberté au malheur qui me poursuit ?

— Non, monsieur, car je sais d'avance à quoi je m'engage.

— Hélas ! vous l'ignorez, et c'est ce qui m'afflige. Songez-y, Jeanne, je vais vous donner mon nom et je vous le donne intact; hors quelques faiblesses tolérées par l'usage, jamais ce nom n'a reçu la moindre souillure. Je vous le confie, Jeanne; je vous le remets comme je l'ai reçu et j'espère que vous me le rendrez ainsi.

— Je l'emporterai dans la tombe tel que je le reçois, je vous en fais le serment.

— Je ne l'accepte qu'après vous avoir bien mis sous les yeux la gravité de cette promesse : vous renoncez au bonheur que vous pouvez attendre et prodiguer. Vous abdiquez dès aujourd'hui la prérogative de la femme ; vous vous placez à jamais dans les rangs de ces pauvres créatures qui souffrent et végètent, qui vivent seules...

— Et vous, monsieur ?

— Moi, je suis un ami, et un ami n'est pas quelqu'un. Je vous parle en égoïste sans doute, et je n'ai pas ce droit-là ; cependant je dois tout vous dire. Si je vous voyais sortir du chemin des honnêtes femmes et dévier de votre devoir, je ne vous en punirais pas peut-être ; je ne vous en ferais pas de reproche, mais je mourrais de chagrin, car votre pureté, votre vertu, sont mes biens les plus chers, et rien ne me consolerait de les voir perdre. Vous savez toute ma pensée, maintenant décidez.

— Voici ma main, monsieur, la voici avec mon cœur, et je vous aimerai toute ma vie.

— Merci, chère enfant, merci ; je tâcherai de justifier votre confiance, et vous serez heureuse si cela ne dépend que de moi. Je vous l'avoue du plus profond de mon cœur, je ne vous eusse point offert mon nom sans cette circonstance ; je n'aurais jamais osé vous prendre tant pour vous donner si peu ; souvenez-vous-en plus tard, car il

peut se présenter telle circonstance où vous m'accusiez si vous n'étiez pas prévenue. Je vous épouse non pour me sauver, moi : la mort et la vie me sont peu de chose ; mais pour vous sauver, vous ; pour vous arracher à cette misérable existence où vous languissez, pour que nul n'ait le droit de soupçonner votre angélique vertu, pour vous donner enfin tout ce qu'il est en mon pouvoir de vous donner.

— Merci, merci, monsieur, soyez béni mille fois ; ma mère vous bénit du haut du ciel.

— J'ai foi dans cette bénédiction, Jeanne, et je m'efforcerai de la mériter. Cependant, je vous le répète encore, si j'eusse été libre, j'aurais adopté un jeune homme, selon votre cœur ; il vous eût offert mon nom que je lui aurais transmis, que vos enfants auraient perpétué. Ma fortune eût été la vôtre, je ne vous aurais jamais quittée. Dieu ne l'a pas voulu !

— Eh bien, dit Massion en entr'ouvant la porte, peut-on entrer maintenant ? Et faisons-nous ce soir la cérémonie ?

— Oui, monsieur, nous signerons d'abord le contrat par lequel toute ma fortune appartient à la marquise de Randay, moyennant une pension viagère de quinze mille livres à son père M. Massion.

— Par ma foi, je suis fâché qu'on ait supprimé

les titres, répliqua Massion en riant, j'en aurais demandé un.

— Monsieur, continua sérieusement le marquis, supprimer les titres est une bêtise, tant qu'on ne supprimera pas les noms. Nos titres ne sont rien : le premier cuistre venu peut acheter un duché; ce qui est quelque chose, c'est le nom qui le suit. M. de Montmorency tout court sera toujours plus noble que M. le marquis de Bièvre, par exemple, petit-fils d'un médecin. Si messieurs du nouveau régime y pensaient sérieusement, ils nous débaptiseraient.

— En attendant, ma fille sera la marquise de Randay. Ce que c'est cependant, si M. l'abbé était ici, quelle serait sa joie, lui qui l'aime tant.

Le nom d'Ange amenait toujours un nuage sur le front du marquis.

— N'en parlons pas, je vous prie, dit-il,

---

## IV

### — TOUT EST TERMINÉ. —

Madame de Saure n'était pas restée oisive. Il lui fut facile d'apprendre en fort peu de temps ce qu'elle voulait savoir. Elle rassembla les circonstances, elle réunit ses souvenirs et elle acquit la certitude qu'elle était sur la bonne piste. Le marquis épousait Jeanne, et Jeanne était sa fille ! Cette monstrueuse union ne pouvait s'accomplir ; elle l'empêcherait bien, et pour première démarche elle écrivit à Massion de venir lui parler à son hôtellerie.

Elle ne songea point qu'elle allait perdre le marquis ; elle y eût songé d'ailleurs qu'elle n'en eût pas moins agi. Ce qu'elle voulait, c'était qu'il ne se mariât pas ; quant au reste, elle n'y prenait pas garde.

Massion se hâta d'accourir, se promettant un moment de jouissance; cette femme devait être l'ennemie de Randay. Elle entra sur-le-champ en matière; elle ne lui cacha ni son amour trompé ni sa haine actuelle.

— Je viens vous rendre un service, monsieur, je viens empêcher un mariage impossible et sacrilége ; vous m'en remercierez certainement.

— Je ne crois pas, madame.

— Comment! vous ne me remercieriez pas si je sauvais votre nom du déshonneur, de la honte?

— Je ne vois pas en quoi ce mariage pourrait me déshonorer.

— Il est possible de vous l'apprendre, monsieur; mais vous me paraissez difficile à convaincre, ou il faut tout vous dire alors. Mademoiselle Jeanne ne peut épouser M. de Randay, parce qu'il est son père.

Massion éclata de rire.

— La bonne plaisanterie ! Qui vous l'a dit?

— Lui-même.

— Ah ! messieurs les courtisans sont de grands faquins, mais je ne croyais pas encore à tant d'audace. Rassurez-vous, madame, veuillez prendre la peine de réfléchir. Cela n'est pas, mais le fait serait vrai qu'il ne changerait rien à ma résolution. Ma fille est perdue si elle ne devient pas madame

de Randay. Sa réputation, son honneur, sont ruinés à jamais. Je suis donc intéressé à la conclusion du mariage avant tout. Ensuite, quelle excellente vengeance à tirer d'un rival ! Je le rends incestueux, sacrilége, ou je lui interdis la joie de la paternité qu'il a empoisonnée pour moi. Je me venge en même temps de lui et de cette fille détestée, preuve vivante de la perfidie de sa mère. Après avoir tant souffert, je la fais souffrir à mon tour, et vous croyez que j'y renoncerais, si vous ne vous trompiez pas ! si la chose était vraie ! Seulement je ne me laisserai pas abuser par votre haine pour mon gendre; tout en reconnaissant que la fable est bien ourdie, j'ai la certitude du contraire, et je suis votre humble serviteur.

Sans attendre la réponse, il sortit en la saluant jusqu'à terre.

Cependant tous les préparatifs se faisaient mystérieusement; personne, excepté Comtois, les deux témoins nécessaires et le clergé, n'était dans la confidence. Comme tous les anciens hôtels, celui de Randay avait une chapelle dans laquelle on n'entrait guère, mais qui se trouva disposée avec peu de soins. La bénédiction nuptiale devait y être donnée, et dès sept heures un souper réunissait les Robespierre avec les intéressés de la fête. Jeanne avait une joie sérieuse et modeste. Charlotte était

triste à la mort, mais elle avait le courage de le cacher. Massion était radieux. Quant au marquis, sa contenance grave répondait au rôle qu'il adoptait vis-à-vis de sa fiancée.

On signa le contrat en sortant de table. Mesdemoiselles Robespierre le trouvèrent une énormité, et ne purent s'empêcher d'en faire la remarque. Le marquis répondit que sa volonté était telle, et qu'il ne se marierait pas à d'autres conditions.

— Cette immense fortune à Jeanne ! répétait mademoiselle Sophie l'aînée, et vos cousins ?

Ils s'en passeront ; si j'avais eu des enfants ils, eussent perdu mon héritage ; c'est la même chose.

— Quoi ! le château de Randay, cette magnifique demeure...

— A mademoiselle Massion, oui, dit le père en se frottant les mains ; cela vous paraît dur, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Monsieur, j'ai vu élever sous mes yeux l'héritier de cette grande maison ; notre saint Ange a peut-être payé de sa vie le service qu'il a voulu nous rendre ; les intérêts de cette famille sont les miens, vous le comprenez.

— Je le comprends et je vous en remercie, mademoiselle, puisque cette famille devient celle de ma fille à présent.

On signa le contrat, et Charlotte y mit son nom

sans trembler ; ensuite on descendit à la chapelle. Les domestiques y étaient rassemblés ; les témoins, qui furent Augustin et Joseph Lebon, s'y placèrent auprès des futurs époux. Jeanne était charmante Simplement vêtue d'une robe blanche apprêtée à la hâte par Charlotte et ses tantes, enveloppée d'un voile blanc, *le chapeau de la mariée* pour toute parure, elle semblait l'image de la pudeur et de l'innocence. Elle était pâle, pourtant, sans une grande émotion. Elle répondit d'une voix douce mais ferme, à toutes les questions. Quant au marquis, il tremblait de tous ses membres; à peine l'entendit-on parler, et, lorsque la cérémonie fut terminée, il se trouva mal.

— C'est la joie, disait Massion.

— Hélas ! qu'a-t-il ? se demandait Charlotte, aussi blême et aussi tremblante que lui.

— M. le marquis est sujet à cela, répliqua Comtois craignant les commentaires ; depuis sa jeunesse, après une vive émotion, il s'évanouit.

On resta encore une heure dans le salon, où M. de Randay avait reparu. Ensuite mesdemoiselles Robespierre servirent de mère à la mariée et la conduisirent à son appartement, c'est-à-dire jusqu'à l'antichambre, le marquis ayant désiré qu'on n'allât pas plus loin.

— Tout est extraordinaire dans ce mariage,

disait Joseph Lebon en accompagnant Massion, et, si jamais ils ont des enfants, tu pourras les montrer par curiosité.

— Et pourquoi pas ? répliqua celui-ci.

En quittant Jeanne, il l'embrassa et prononça si singulièrement ces mots :

— A demain !

Que chacun en fut frappé, et qu'elle lui demanda pourquoi il lui parlait ainsi.

— Madame la marquise, je suis absolument comme à l'ordinaire, répondit-il en riant de ce même rire qui faisait mal à entendre.

Restés seuls, les époux demeurèrent silencieux quelques instants : le marquis, absorbé dans ses pensées, et Jeanne trop contente d'être délivrée pour penser à autre chose.

— Êtes-vous heureuse, Jeanne? lui demanda-t-il, vous voilà chez vous, et libre.

— Ah ! oui monsieur, je rends grâces au ciel de ce qu'il a fait par votre moyen, et je vous bénirai tous les jours de ma vie. Mais vous, vous ne me semblez pas heureux, vous êtes triste ; vous m'affligerez si je vous vois toujours ainsi, vous me ferez payer mon bonheur trop cher.

— Je ne suis pas triste, mon enfant, je suis sérieux ; je songe à la grande tâche que j'ai acceptée et je veux être digne de la remplir. Je vais vous

laisser dans votre appartement ; vous y serez bien, je l'espère, et, si vous désiriez quelque chose, je vous prie instamment de me le dire.

— Oui, je désire quelque chose.

— Et quoi donc ?

— Martine, répondit-elle en baissant les yeux comme une personne incertaine d'un pouvoir qu'elle essaye.

— Elle sera ici dans trois jours, je vous le promets.

— Ah ! merci, merci ! Vous, Martine, Speranza, ma bonne Charlotte, que j'aime bien, il ne me manquera rien que le saint Ange, qui nous sera rendu, je l'espère, et qui ne nous quittera plus.

— Plût au ciel !

Il lui montra ses tiroirs pleins de bijoux de famille et de rouleaux d'or, pour qu'elle pût acheter ce qui lui serait agréable.

— Vous aurez de plus belles choses à Paris ; je n'ai presque rien apporté avec moi. La brièveté du temps ne m'a pas permis de vous offrir ce que votre beauté mérite ; ce sera fait incessamment. Je vous ai donné l'anneau de mariage de ma mère, ce sont les noms de mes parents qui servent à notre union. Gardons-les ainsi, cela nous portera bonheur. Ils ont peu vécu, mais leur vie a été douce et irréprochable ; ils sont morts ensemble, ils ne se sont jamais séparés et ils s'aimaient.

— Vous avez raison, cela doit nous porter bonheur, et je ne le quitterai pas une seule heure de ma vie.

— Adieu, Jeanne; adieu, mon enfant ! que votre sommeil soit pur comme votre âme, et tranquille comme votre cœur. Ne craignez plus rien maintenant ; vous êtes en sûreté sous mon toit et sous ma protection.

— Adieu, monsieur ; adieu, *mon ami,* dit-elle avec une adorable candeur. Je ne vous dirai pas : à demain ! du même ton que mon père ; il m'a presque effrayée; j'ai cru qu'il me menaçait de me reprendre.

— Vous reprendre ! Oh ! non, vous m'appartenez bien, je vous ai payée assez cher.

---

V

LE SERPENT DANS LE NID.

Lorsque madame de Randay sonna le lendemain, elle entendit tourner doucement sa porte ; on marchait sur la pointe du pied en retenant sa respiration, et, au lieu d'aller ouvrir les volets pour tirer la chambre de son obscurité profonde, on s'avança vers son lit.

— Ouvrez donc, dit Jeanne un peu impatientée, je n'y vois pas. Qui est là ?

— Devinez, dit une voix très-basse.

— Je ne sais qui peut s'amuser ainsi ; est-ce vous, Charlotte ?

— Non, non, ce n'est pas Charlotte, madame la marquise, c'est Martine, votre fidèle Martine, qui

ne vous quittera plus, et qui est si heureuse, si heureuse, qu'elle en perd la raison.

— Martine ! Quoi ! toi, Martine !

— En réalité, vous allez voir. Demandez plutôt à M. le marquis.

— Et qui t'a fait venir comme par un coup de baguette ?

— Qui serait-ce si ce n'était lui ? Ah ! le beau seigneur, mam'zelle, c'est-à-dire madame, et que vous avez là un maître mari !

— N'est-ce pas ? Mais comment es-tu arrivée si vite ?

— C'est bien simple, il m'a envoyée chercher cette nuit par un beau carrosse tout d'or et des laquais galonnés. Vous jugez si je suis accourue !

— Qu'il est bon, mon Dieu ! qu'il est bon !

— Et ce n'est pas encore tout. Il y a là dans l'antichambre une vieille dame qui porte des coffres tout pleins de dentelles et de joyaux, qu'il a fait venir pour que vous les choisissiez.

— Fais-la entrer, fais-la entrer bien vite. Et d'abord ouvre donc ces fenêtres, tu verras cette chambre. Elle ne ressemble guère à celle de Panchien, ma pauvre Martine.

— Ah ! mam'zelle, nous ne reverrons plus rien de semblable, grâce à Dieu ! C'est-il vrai que c'est beau et que nous allons bien nous plaire là-dedans.

Ferai-je entrer la vieille, quoique vous soyez au lit?

— Sans doute, entre femmes ! et puis on dit que les grandes dames ont l'habitude de recevoir ainsi, et me voilà une grande dame, Martine, on ne peut pas le nier.

Martine ouvrit la porte et introduisit une femme d'une tournure hautaine, qu'elle s'efforçait de rendre obséquieuse, chargée de cartons et de paquets qu'elle déposa sur des siéges. Son costume était celui de la bourgeoisie. Elle portait, comme les femmes âgées et rigides de cette classe, un bonnet à garnitures empesées avançant beaucoup sur le front, le coqueluchon d'une mante relevé par-dessus, et un voile de veuve posé de façon à laisser dans l'ombre des traits qui paraissaient encore agréables. Elle salua humblement la marquise, et lui demanda d'une voix nazillarde et tremblante si elle voulait voir les parures qu'elle apportait.

— Certainement, et tout de suite.

Elle se mit en devoir de développer les dentelles assez maladroitement et d'une main peu assurée. Martine le remarqua et le dit à voix basse à Jeanne.

— La pauvre femme, répondit celle-ci, elle est vieille ; elle a besoin peut-être ; va lui chercher à boire ou à manger, demande-lui si elle veut quelque chose.

La vieille femme refusa d'abord ; après quelques instants elle se ravisa, sur de nouvelles instances de la marquise, et comme si elle avait réfléchi.

— Puisque vous le voulez absolument, madame, j'accepterai.

— Va vite, Martine, et dépêche-toi, nous verrons cela quand tu seras revenue, et j'en grille d'envie.

Martine sortit. A peine eut-elle fermé la porte que la vieille, changeant d'allure, s'approcha du lit et demanda vivement :

— Puis-je vous parler une heure sans témoin, madame ?

— Pourquoi cela ?

— Je viens vous rendre un service, à vous et à M. le marquis ; il est un peu tard peut-être, mais il se peut aussi... Ordonnez qu'on ne nous interrompe pas.

— Vous m'effrayez, madame ; je ne puis, je ne veux pas vous écouter. Vous venez de la part de mon père, peut-être, voilà ce que signifiait son : *à demain !* si lugubre. Je vais appeler Martine. Allez-vous en !

— Je ne viens pas de la part de M. votre père ; je viens, au contraire, au nom de votre mère, que j'ai beaucoup connue ; je viens vous rendre,

je vous le répète, un service important ; si vous refusez de m'entendre, vous aurez à vous repentir un jour.

— Vous avez connu ma mère, vous voulez me parler de ma mère. Ah ! vous êtes la bienvenue alors. Parlez, parlez.

— Non, pas ainsi ; il faut que je sois sûre de ne pas être interrompue : renvoyez cette jeune fille, fermez vos portes, afin surtout que M. de Randay ne vienne pas jusqu'ici en ce moment.

— M. de Randay n'entrera pas dans ma chambre, soyez tranquille, répondit Jeanne avec la simplicité de l'innocence qui s'ignore. Quand Martine remontera, je lui dirai d'attendre que je la rappelle.

Martine reparut presqu'à l'instant avec un plateau chargé de fruits et de viande froide, un vrai déjeuner improvisé.

— C'est bien, Martine, pose ton plateau sur cette table, rentre dans l'antichambre ; je sonnerai quand je te voudrai, mais veille à ce que personne ne puisse entrer.

— Quoi ! madame, toute seule avec une inconnue ?

— Sois tranquille, je sais ce que je fais. Va, va.

Martine s'en alla lentement, en tournant la tête, et comme à regret. Aussitôt qu'elle fut sortie, et par un mouvement qui ne sentait pas la vieillesse,

l'étrangère tourna deux fois la clef, s'élança à l'autre porte où elle en fit autant, puis revint vers Jeanne étonnée; rejeta son coqueluchon en arrière et dit à la jeune fille :

— Regardez-moi.

Jeanne vit un beau visage défiguré par la colère et la douleur, mais elle ne le reconnut pas.

— Vous ne savez pas qui je suis, n'est-ce pas? Je vais vous le dire. Seize ans le marquis de Randay m'a aimée, seize ans il n'a vécu que pour moi, et il m'a quittée, il m'a trahie pour vous, misérable ver de terre, qui n'existiez pas quand je l'ai aimé, qui n'êtes pas digne d'approcher des lieux que j'habite. Ah! je ne vous rendrais pas les tortures que j'éprouve! je ne pourrais pas vivre et vous voir heureuse. Savez-vous quel est cet époux que vous avez accepté au pied de l'autel? Je vous apprendrai ce secret qui doit vous rendre plus à plaindre que moi encore.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il? murmura la pauvre Jeanne, qui se croyait le jouet d'un songe.

— Ce mari, c'est l'amant de votre mère, qu'il a quittée pour moi, comme il m'a quittée pour vous. Ce mari, c'est un horrible débauché; c'est le plus abominable de tous les hommes, c'est votre père!

— Ah! taisez-vous, s'écria avec énergie la marquise, taisez-vous, je ne vous crois pas. Vous in-

sultez ma mère, vous insultez mon mari : sortez, sortez à l'instant, ou j'appelle et je vous fais jeter à la porte.

— Essayez-y, je révèle alors tout haut ce secret que le perfide vous a caché à vous-même pour vous précipiter dans le gouffre où il vous entraîne. Je publie partout ce qu'est ce misérable, et les liens incestueux qui vous unissent, choisissez.

Jeanne était une fille de cœur et de courage, facile à intimider, mais qu'on n'effrayait pas aussi vite. L'indignation lui donna la volonté.

— Je vous ai ordonné de vous taire, et je vous l'ordonne encore, je ne vous crois pas, vous mentez. Ma mère ! ma pure et sainte mère ! Cette martyre, qui durant seize ans a souffert sans se plaindre, sans accuser son bourreau. Cette femme qui m'a ordonné de mourir plutôt que de devenir coupable. Insulter ma mère ! Allez, allez, madame, c'est vous qui êtes une misérable et non pas M. de Randay. Je ne crains pas vos calomnies, vous pouvez les publier, on ne vous croira pas plus que moi. Sortez.

— Vous serez malheureuse, vous serez perdue, perdue par moi, si je le puis ; je l'ai juré à cet homme et je le tiendrai. Vous me chassez, vous refusez de me croire, dites-vous, que m'importe ! ma vengeance a commencé, vous me croirez en

dépit de vous-même, et cette croyance portera ses fruits. Adieu, nous nous reverrons. Je ne vous demande pas le secret sur ma démarche, je ne me cache jamais, moi, je n'en prends pas la peine, et Randay le sait bien; il doit avoir appris à me craindre.

Sans s'inquiéter davantage de son déguisement et de ses cartons, elle ouvrit la porte et disparut. Martine, qui la vit passer comme une folle, se précipita dans la chambre de sa maîtresse, qu'elle trouva presque évanouie, au milieu des dentelles et des bijoux.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, madame ? au nom du ciel !

— Rien, rien, Martine, cela va passer. Sur toutes choses ne parle à personne de cette étrange visite, que mon père et le marquis ne s'en doutent pas.

— Allons, pensa Martine, on souffre donc encore ici !

---

## VI

### A DEMAIN.

Ainsi que l'avait dit la comtesse, malgré elle Jeanne garda un soupçon cruel au fond de son cœur. Elle perdit sa gaieté et chassa en vain cette pensée importune qui revenait sans cesse. Martine la questionna toute la matinée sans recevoir de réponse, jusqu'à ce qu'elle lui dit :

— Madame, vous avez donc acheté toutes ces belles choses !

— Ah ! mon Dieu ! où les reporter maintenant ? Cela n'est pas à moi, je n'en veux pas, je ne veux jamais les voir.

— Savez-vous l'adresse de cette marchande, son nom ?

— Ni l'un ni l'autre. Pourtant il faut lui rendre

ceci. Appelle Comtois, lui seul peut nous tirer d'embarras.

Comtois vint.

— Répondez-moi franchement, dit la marquise. Je ne vous ferai pas gronder par votre maître. Il y a ici une dame que le marquis a connue autrefois, savez-vous où elle est ?

— Madame...

— Oh ! n'ayez pas peur, je n'ai envie ni de la voir ni de la chercher. Seulement, voici des effets qui lui appartiennent et je désirerais qu'ils lui fussent reportés.

— C'était elle ! s'écria le fidèle domestique en reconnaissant les paquets qu'il avait vus à la fausse marchande. Et que vous a-t-elle dit, madame ?

— Rien, dont je veuille m'inquiéter et me tourmenter le moins du monde, soyez tranquille. Comtois, renvoyez-lui ses hardes et n'ennuyez pas le marquis de cette histoire.

— Ah ! madame, que vous êtes prudente et sage à l'âge que vous avez ! Que deviendrez-vous donc plus tard, et que mon maître a bien fait de vous épouser !

Jeanne se leva, passa un élégant déshabillé, et, lorsque le marquis lui fit dire qu'il l'attendait pour le repas du matin, elle se rendit à la salle à manger, mais son charmant visage n'exprimait pas la

même joie que la veille. Lorsque M. de Randay s'approcha pour lui baiser la main, son premier mouvement fut de la retirer, elle la lui rendit par la réflexion ; il s'en aperçut et se demanda quel en pouvait être le motif. Tout le temps du déjeuner Jeanne fut rêveuse. Quand il lui parlait, elle tressaillait comme une personne qu'on réveille, et lui répondait d'une manière distraite.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? répétait-t-il poussé à bout d'inquiétude.

— Je n'ai rien, je suis contente.

— Vous n'êtes point comme hier.

— Absolument de même.

— Non, Jeanne, on ne trompe pas une affection semblable à la mienne. Il vous est arrivé quelque chose depuis hier au soir. Avez-vous vu votre père, vous a-t-il écrit ?

-- Absolument non, je n'en ai pas entendu parler.

— Alors, vous avez autre chose. Je vous en supplie, mon enfant, ne me cachez rien ; prenez l'habitude de me tout dire, sans cela il y aura des nuages entre nous, et je voudrais qu'il n'y en eût jamais.

— Eh bien, monsieur...

— Ne dites pas, monsieur ; dites mon ami, lorsque nous sommes seuls.

— Eh bien, mon ami, il est vrai que j'ai eu une visite.

— Qui cela?

— Une dame.

— Madame de Saure!

— J'ignore son nom, mais elle m'a effrayée; elle m'a fait des menaces, elle m'a dit du mal de vous. C'est une méchante personne, n'est-ce pas!

— Fort méchante. Ne pouvez-vous me répéter ses paroles?

— Que sais-je. Je l'ai écoutée à peine, et je n'en ai gardé ni impression ni souvenir.

— Bien sûr.

— Ne me croyez-vous pas?

Le marquis secoua la tête, il voyait le contraire, mais il ne poussa pas plus loin l'interrogatoire. Un peu par prudence, beaucoup par crainte d'en apprendre davantage. Le reste de la journée il essaya de distraire la jeune fille, en la promenant en carrosse dans les rues d'Arras, mais elle demanda à rentrer au bout d'une demi-heure; elle croyait voir tous les yeux fixés sur elle, et toutes les lèvres répéter ce que la comtesse lui avait appris. Ce supplice-là remplaçait bien celui qu'elle quittait.

Massion vint dîner; on n'avait prié que lui, afin d'éviter les observations et les regards curieux. Il fut plein de grâce et de bonté pour sa fille, à la-

quelle il épargna toutes les plaisanteries de province ; il alla même jusqu'à caresser Speranza. M. de Randay resta en tiers avec eux, mais un homme d'affaires vint le demander et il les quitta quelques instants. Massion en profita :

— Ma chère petite, dit-il, voici une lettre que je te donne et que je te prie de lire ce soir quand tu seras seule, avant de te coucher. Elle contient quelques instructions que j'ai cru devoir te donner à l'insu de ton mari, pour ton bonheur à venir. Ce mariage a été si subit, que je n'ai pas eu le temps de causer avec toi ; il est pourtant nécessaire de s'entendre un peu dans un pareil moment. Tu me promets de lire et de méditer cette lettre à loisir et seule. Tu en comprendras la nécessité après l'avoir lue.

Elle ne put que répondre : Oui, prendre la lettre et la cacher en tremblant, le marquis rentrait. Elle se sentit frappée d'un coup au cœur.

Jusqu'au moment où on se retira, il lui fut impossible de rappeler ses esprits ; cette lettre la brûlait. Elle se laissa conduire chez elle, se déshabilla, se mit au lit, renvoya Martine, et alla chercher le fatal papier à l'endroit où elle l'avait mis pour le dérober même aux regards de sa dévouée servante.

Au moment de rompre le cachet, elle s'arrêta.

Un mouvement secret lui disait de n'en rien faire, de la porter au marquis sans l'avoir ouverte.

— Je ne sais ce quelle contient, mais je sais de quoi mon père est capable. Son visage m'annonçait un malheur, il était trop joyeux. Je ne lirai point cela ; mon mari décidera ce que je dois en faire.

Elle tournait et retournait le papier dans ses doigts ; une curiosité irrésistible la dominait. Elle combattit longtemps, mais enfin l'instinct fut plus fort, elle lut.

A mesure qu'elle avançait dans cette lecture, ses traits se décomposaient et ses larmes tombaient une à une sur ses joues. Elle offrait la véritable image de la douleur, d'une de ces douleurs incurables marquée au sceau da la fatalité. Ce jeune visage, si frais, si suave, prit une expression de découragement et de désespérance qui faisait mal à voir. Ses lèvres murmuraient incessamment un seul mot :

— Ma mère !

Et ses larmes coulaient toujours, mais sans convulsions, sans aucuns sanglots, sans efforts ; elles coulaient de son cœur qui se détachait de tout, que l'on venait de flétrir dans ses regrets comme dans ses espérances. Elle voyait tomber ses croyances en même temps que ses illusions. Sa mère, sa *sainte* mère, n'était qu'une femme coupa-

ble, expiant sa faute et se soumettant au châtiment qu'elle avait mérité. Celui auquel elle était unie n'était qu'un infâme sacrilége, un monstre qui l'avait trompée, et le bourreau qui tortura sa vie devenait dès-lors un vengeur, un justicier, poursuivant en elle le fruit du crime et de la honte qu'il avait subie.

— Ah ! mon Dieu ! murmurait-elle, plus rien dans ma triste existence. Plus que vous, Seigneur ! Soutenez-moi, inspirez-moi ; que dois-je faire ?

Elle se jeta à genoux et pria ; elle pria longtemps. C'était toujours son seul refuge, et cependant c'était à sa mère qu'elle le devait. Sa mère! si elle fut coupable, elle expia chèrement cette faute. Était-ce à elle à la condamner ? En avait-elle le droit. Peut-être cette faute n'était-elle point à elle, peut-être avait-elle bien des excuses.

— Ah ! ma mère, ma mère ! pardon, pardon ! Je vous ai vue la plus chaste, la plus pieuse, la plus résignée des femmes, si c'était le repentir ou l'innocence qui vous inspiraient, je ne dois point le savoir. Je suis une grande coupable d'oser vous juger ainsi. Pardonnez-moi, pardonnez-moi !

Ses pensées, ses prières, rafraîchirent un peu son imagination, lui rendirent du calme, et lui permirent de s'entendre avec elle-même. Elle se décida à prévenir le marquis, à avoir avec lui une

explication décisive. En conséquence elle écrivit :

« Hier, monsieur, une femme qui est votre ennemie pour vous avoir trop aimé, est venue chez moi, comme vous ne l'ignorez pas ; ce qu'elle m'a dit, j'ai refusé de vous le répéter, parce que j'aurais cru vous insulter par cette seule pensée ! Aujourd'hui, voici la lettre que je reçois ; lisez-la, vous verrez que cette femme n'est pas la seule à vous accuser. Je ne sais ce que je dois croire, mais je sais que je souffre au delà de l'imagination. Je vous porte encore assez d'estime pour ne croire que vous seul. Ce que vous me direz sera pour moi la vérité, parlez donc. Je ne puis attendre longtemps, vous le comprenez ; nous sommes dans une de ces positions épouvantables dont il faut sortir à tout prix.

« J'attends votre réponse. S'il est vrai que vous m'ayez trompée, si vous êtes capable d'une telle infamie, je ne veux plus vous revoir. Je vous supplie de me laisser me retirer dans un couvent d'Allemagne ou d'Italie, pour y pleurer en liberté le malheur de ma naissance et ceux qui en sont la suite. Une pauvre créature telle, que moi, qui traîne la douleur après elle, doit disparaître de ce monde et n'y jamais rentrer ; c'est trop d'y avoir paru un jour.

« J'attends ! « JEANNE. »

## VII

### CONFESSION.

Elle sonna de fort bonne heure, et, remettant sa lettre à Martine, elle lui ordonna de la porter au marquis et d'en attendre la réponse. Martine revint dix minutes après avec ces mots :

« Voulez-vous me recevoir à midi ? je vous expliquerai tout. Votre infortuné,

« RANDAY. »

Jeanne lui fit dire de nouveau qu'elle l'attendrait, et se prépara à cette entrevue, si pénible et si douloureuse. Martine essaya en vain de ramener le sourire sur ses lèvres ; elle eut beau la prier, elle n'en tira que quelques monosyllabes, et ces mots :

— Je souffre, bien, Martine, laisse-moi !

Quand elle entendit les pas de M. de Randay, quand elle entendit sa voix dans l'antichambre, elle fut au moment de se trouver mal. Elle essaya de se lever, pour le recevoir, mais elle ne put se tenir debout et retomba sur son siége. M. de Randay entra lentement, les yeux encore pleins des larmes qu'il avait versées ; il s'assit à côté d'elle et lui dit ces simples paroles :

— Regardez-moi, Jeanne, et dites-moi si vous me croyez un monstre, un scélérat.

Jeanne, pour toute réponse, éclata en sanglots.

— Ne pleurez pas ainsi, mon enfant bien-aimée, vous me fendez le cœur. Écoutez-moi, je vous parlerai franchement, puisque vous l'exigez ainsi, ensuite vous déciderez.

— Vous m'avez déjà tenu une fois ce langage, et vous m'avez trompée pourtant, dit-elle avec un sourire amer.

— Oui, je vous ai trompée, Jeanne, car je devais le faire, car je ne pouvais vous laisser mourir, car il fallait vous arracher des mains de ce monstre, que je tuerais si notre secret n'appartenait qu'à moi. Rappelez-vous ce qui s'est passé, la fatalité de cette histoire ; rappelez-vous mes refus et rappelez-vous ce que je vous ai dit : « Ce n'est point de ma libre volonté que je vous épouse ; je n'aurais jamais voulu vous prendre tant et vous

donner si peu. Souvenez-vous de ces paroles, car il peut arriver telle chose qui me force à invoquer ce souvenir. »

« J'avais prévu ce qui se passe, vous le voyez ; je savais que mes ennemis, les vôtres, ne nous laisseraient point en repos, et que vous seriez éclairée un jour ou l'autre. Je vous prie encore, et ceci pour ma justification, de lire cette lettre que j'écrivais à Maximilien, et qui ne lui est malheureusement pas parvenue ; vous y verrez mes intentions, vous y verrez mon cœur, vous y verrez la tendresse immense que je vous porte, et combien la fatalité nous a poursuivis tous les deux.

Il lui tendit sa lettre, qu'heureusement il avait conservée. En la lisant, elle comprit les angoisses de ce cœur, que la fatalité avait frappé de son aile ; elle comprit sous quelle nécessité impérieuse il avait agi, et ses larmes coulèrent moins douloureusement.

— Ce mariage, vous le voyez, peut, doit être cassé ; il est nul et de nul effet devant Dieu et devant les hommes, mais ce n'est pas en ce moment encore. Nous sommes en pleine révolution ; les lois ne sont respectées qu'en ce qu'elles ont de rigoureux contre ma caste, dont les droits ont trop longtemps primé les autres. Nous demanderions actuellement la rupture de notre union, que vous

retomberiez sous la puissance de cet homme; que nous donnerions un épouvantable scandale dont nous serions les victimes, sans autre résultat que d'entacher notre nom et notre mémoire. Pensez à tout cela, Jeanne ; vous êtes bien jeune, mais le malheur a mûri de bonne heure votre raison, et l'on peut vous parler comme à une femme expérimenté par les chagrins.

— Ce que vous dites est juste, mais, mon Dieu ! dans quelle position épouvantable sommes-nous, et que faire ? Les écueils sont partout, le salut nulle part. Les difficultés sont immenses, j'avoue que je me sens écrasée sous le faix. Ah ! si notre saint Ange était ici ! Il nous conseillerait, cette homme de Dieu ! Je croirais à sa parole comme à celle de son divin maître. Mais, vit-il seulement ?

— Hélas ! souvent, bien souvent, je doute de son existence, nos démarches ont été vaines. Je ne sais plus si je dois espérer encore. J'ai commis de grandes fautes ; la plus grande fut d'avoir séduit et abandonné votre mère, d'avoir causé ses souffrances et son martyre. Je suis puni, c'est justice ! Mais vous !

— Les fautes des pères retombent sur les enfants, a dit le Livre saint, répondit Jeanne d'une voix grave. Je suis le fruit de cette faute, ma naissance a été maudite ; il me faut expier comme vous.

Ils gardèrent le silence tous les deux pendant un long moment. Enfin. Jeanne le rompit en se levant et en disant de la même manière grave et posée :

— Ma place n'est plus ici, et je ne puis aller nulle part que dans un cloître. Je vous supplie de m'y conduire ; en ce pays, il n'y a ni paix ni repos pour moi. Emmenez-moi, quittons la France, je me jetterai dans un couvent étranger, et notre union ne donnera de scandale, ni par sa durée ni par sa rupture. Ceux qui la connaissent ici nous perdront de vue ; on nous oubliera. Moi, je vivrai pour Dieu, et vous, vous vivrez pour....

— Je vivrai pour souffrir, je vivrai seul. J'irai à la recherche de mon frère ; si je le retrouve, je ne le quitterai plus ; s'il est mort, je mourrai comme lui dans ce périlleux voyage. Alors vous serez libre, riche, Jeanne ; vous trouverez un homme digne de vous, que vous aimerez. Vous serez encore heureuse.

— Heureuse, moi ! Oh ! non. Il est des existences vouées au malheur, et la mienne est de ce nombre ; quoi que je fasse, je ne l'éviterai point.

— Je ne puis m'opposer à votre désir, mon enfant ; je dois vous obéir en toutes choses; car c'est moi qui ai commis la faute, le crime. Si vous souhaitez notre séparation, vous en êtes la maîtresse ; nous partirons demain et je vous conduirai

où il vous plaira d'aller. Cependant laissez-moi vous faire une observation. Si nous quittons la France, nous serons considérés comme émigrés, on confisquera nos biens ; il faut donc prendre nos précautions d'avance pour ne pas rester dans le besoin à l'étranger. Cette fortune est la vôtre maintenant, je dois veiller à sa conversation pour vous.

— Que m'importe la fortune ? C'est la paix qu'il me faut ; c'est à la paix que j'aspire, c'est elle que j'attends.

— Il est possible que vous n'y teniez pas, je le comprends, en ce moment surtout ; moi, j'y tiens pour vous. On émigre par mode et par peur ; ce ne sont point ces motifs-là qui nous décident, nous n'émigrons pas, nous voyageons. Ils emportent à peine de quoi vivre quelques mois, convaincus que ce temps suffira pour les rappeler, pour remettre tout dans l'ordre ; ils croient que la France ne peut se passer d'eux. J'ai cru tout cela aussi : à présent j'ai vu de trop près les choses vraies pour y croire encore. Je sais ce qu'est le peuple, ce qu'est la bourgeoisie, la haine qu'on nous porte, et je sens qu'elle ne s'apaisera point ainsi.

— Eh bien, que comptez-vous faire ?

— Partir demain pour Randay, voir mes fermiers, arranger mes affaires, réunir le plus d'argent possible, emporter d'ici ces bijoux de famille que je

vous ai donnés, mettre tout en règle et faire toutes les protestations authentiques que je n'émigre pas. Maximilien nous aidera pour cela. Tout terminé en ce pays, nous irons à Paris, où nous prendrons ce qui nous restera de valeurs et d'argent, nous demanderons des passe-ports, et nous nous dirigerons où vous voudrez. Vous règlerez ensuite notre marche. Vous direz si je dois vivre ou mourir. Je suis prêt, je vous le répète, à vous obéir en tout.

— Merci, merci ; je vous remercie.

— Mais vous, Jeanne, me pardonnerez-vous ? Me rendrez-vous un peu de la tendresse immense que je vous porte ? Me laisserez-vous aller chercher la mort sans me dire au moins que vous me regretterez !

— Hélas ! que vous répondrai-je en ce moment? Je ne sais ce que je sens et ce que je pense ; ma douleur est si vive, mon cœur est si brisé, qu'il ne me semble pas devoir en revenir jamais. Plus tard sans doute, je retrouverai en moi ce sentiment que je vous portais ; plus tard j'aurai besoin peut-être de me rattacher à vous, ne fût-ce que pour aimer quelque chose. Je ne puis vous accuser, vous avez voulu sauver mon honneur et ma vie ; vous avez cruellement souffert pour moi, par votre tendresse et votre désir de me la témoi-

gner, même en vous sacrifiant. Vous avez raison, la fatalité est sur nous, et; tant que la main de Dieu ne se lèvera pas, nous ne pourrons espérer ni paix ni trêve. Soumettons-nous et souffrons, c'est ce que ma pauvre mère m'a appris, et ce qu'elle m'a imposé par son exemple.

— Vous êtes un ange, Jeanne ! Je sens qu'auprès de vous je deviens meilleur ; il me semble que, si j'y restais toujours, Dieu me pardonnerait et me ferait la grâce d'être comme vous, bon, patient, résigné.

Ils demeurèrent encore plus d'une heure ensemble, pendant laquelle Jeanne, un peu remise de ce terrible assaut, écouta les plans du marquis, les discuta autant que sa faible connaissance du monde le lui permettait et finit par les approuver tous.

— J'enverrai tout à l'heure chez les Robespierre, pour les prier de venir souper avec nous, afin de leur faire nos adieux : nous ne les reverrons jamais peut-être ; il est terrible de quitter ses amis avec une semblable pensée. Quant à Massion, je ne suppose pas qu'il ose se présenter ici et se trouver en face de moi, après ce qu'il a fait. Il a accompli la vengeance la plus atroce, la plus abominable ; il l'a accomplie avec le raffinement de la cruauté ; il a voulu boire toute la coupe,

en vous apprenant ce que vous deviez ignorer à jamais. Si je le revoyais, je ne serais pas maître de ma colère. Il doit le sentir, le misérable, et j'espère qu'il se tiendra loin de moi.

— Il est lâche, répliqua Jeanne, je m'en suis aperçue plusieurs fois.

— Il est lâche comme tous les scélérats de cette trempe, la bravoure ne s'allie pas avec la bassesse.

Le soir, les Robespierre vinrent à l'heure convenue. Le marquis leur fit part de ses projets, sans en dévoiler le motif. Il leur parla de son voyage comme d'une chose décidée, en ajoutant :

— Ni madame de Randay ni moi, vous le comprenez, nous ne pouvons vivre en ce pays après ce qui s'est passé. Nous y serions en butte à la curiosité, à la méchanceté de nos ennemis ; il faut partir, et vous nous portez trop d'affection pour n'être pas de cet avis.

— Quoi ! vous émigrez ! songez aux suites, monsieur, elles sont graves.

— Je n'émigre pas, je voyage.

— On ne voyage point dans ce temps-ci.

— C'est encore un des bienfaits de cette illustre révolution tant prônée. Voilà la liberté promise.

— Faites attention, monsieur, répondit un peu amèrement Charlotte, dont les idées, comme cela est d'usage, suivaient beaucoup le chemin de ses

affections ; faites attention que la liberté nous est rendue à nous autres, qui ne l'avons jamais eue, et que, quand vous la perdriez un peu, vous qui en avez tant abusé, il n'y aurait pas beaucoup de mal.

— Quoi ! c'est ainsi que vous pensez, Charlotte, lui répliqua-t-il d'un ton de reproche.

— Maximilien l'a convertie à ses principes, monsieur le marquis, dit la tante ; c'est lui qu'elle croit, c'est lui qu'elle consulte ; leur correspondance est active ; elle sait par lui les progrès de ce mouvement qui m'effraye, qui va tout bouleverser.

— Pour reconstruire.

— Et que reconstruira-t-il, jeune folle? Sur quelles bases ?

— Les plus larges et les plus belles ; la nation tout entière, sa volonté et sa force.

Le marquis secoua tristement la tête et jeta un long regard sur Charlotte, qui le reçut en rougissant.

— Vous n'aimerez plus vos amis aristocrates, mademoiselle.

— J'aimerai mes amis tant qu'il me restera un cœur, mais cela ne m'empêchera pas d'éclairer ma pensée.

— Nous ne nous reverrons peut-être plus, continua-t-il ; me promettez-vous de ne pas nous oublier ?

— Je vous promets... Je vous promets...

La pauvre Charlotte ne fut pas maîtresse de son émotion ; elle n'acheva pas et fondit en larmes. ces mots : *Nous ne nous reverrons peut-être plus!* lui avaient traversé le cœur comme un glaive.

M. de Randay fut touché lui-même bien fortement de cette marque de tendresse. On a beau ne point répondre à un amour, on n'en est pas moins glorieux de l'inspirer à une personne aussi charmante et aussi distinguée que l'était Charlotte. D'ailleurs, je ne voudrais pas assurer que, sans les circonstances terribles où il s'était trouvé, et qui avaient écarté de lui tout autre sentiment, M. de Randay y fût resté insensible. Il avait au fond de son âme une sorte de bonheur triste, une sorte d'autel, où il brûlait l'encens à cette chaste et pure affection, et où il la conservait comme une relique vénérée. Charlotte était loin de se savoir comprise, plus loin encore de se savoir presque aimée; elle avait fait son sacrifice, cependant le moment d'une séparation éternelle ne la trouvait pas préparée encore. Elle mit une main sur ses yeux pour cacher ses larmes, et tendit l'autre à Jeanne. Ce fut M. de Randay qui la prit et qui la baisa. Charlotte n'avait pas besoin de le voir; elle le sentit, et elle essaya de la retirer.

Jeanne s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Hélas ! ma bonne Charlotte, que ne pouvez-vous venir avec nous ! Mais c'est impossible.

— Impossible, pourquoi ? demanda le marquis. Si mademoiselle Charlotte était curieuse d'un voyage, avec quel bonheur nous l'emmènerions.

La manière dont fut prononcée le mot *bonheur* arrêta sur les lèvres de Charlotte une réponse acerbe.

— Cela ne se peut pas, n'en parlons plus, murmura-t-elle. Pardonnez un moment de faiblesse, je suis accoutumée depuis ma naissance à regarder M. le marquis et notre cher Ange comme de notre famille. Le saint ne revient point et c'est pour moi une douleur poignante ; je n'ai pas été la maîtresse d'un sentiment de regret en voyant encore s'exiler ce frère qui nous reste.

— Charlotte, dit Jeanne, nous passerons un mois à Randay, venez au moins avec nous pendant ce temps.

— Non, chère Jeanne, je ne le puis ; j'ai une décision prise dont je n'ai pas encore instruit mes tantes, et que je vais leur communiquer en ce moment, puisque nous parlons de cela. Je pars pour Paris.

— Pour Paris ! s'écrièrent-ils.

— Oui, pour Paris. Je vais rejoindre mon frère, Maximilien Robespierre appartient à l'avenir ; il

est maintenant et déjà acquis à l'histoire. Il ne peut rester isolé ; il doit avoir près de lui une personne de sa famille, et cette personne, ce doit être moi. Moi, sa sœur, moi, son élève et son disciple ; moi, condamnée par mon cœur à n'aimer jamais que lui, c'est moi qui dois le suivre et le soutenir dans sa lutte ; je partirai.

— Et moi ? dit Augustin.

— Vous, vous devez tracer votre carrière à côté de la sienne ; vous devez élever votre nom à l'ombre de son grand nom, mais vous ne pouvez remplir le rôle que j'ambitionne et qui m'est réservé. Vous, Augustin, esprit brillant, courage indomptable, cœur bien placé, vous travaillerez avec lui à la vigne, et vous serez récompensé comme lui par le malheur, par l'ingratitude peut-être pendant votre vie, par l'immortalité après votre mort.

Cette déclaration de Charlotte étonna les siens et blessa le marquis. Il lui sembla qu'elle l'aimait moins, puisqu'elle désertait sa croyance et passait au camp ennemi. Il sentait instinctivement que, chez une pareille femme, la véritable conviction est dans son cœur, et, du moment qu'elle défendait ainsi celle de son frère, c'est que son pouvoir à lui était moins grand.

Elle ne m'aimera plus bientôt, pensait-il. Eh bien. personne ne m'aimera, il sera plus facile de mourir.

Les adieux furent longs et tendres. Charlotte les prolongea beaucoup; elle ne pouvait se décider à franchir cette porte, au delà de laquelle plus rien ne se trouvait que ce terrible adieu.

— Vous nous écrirez, répétait-elle à Jeanne.

— Si vous passez à Paris, nous nous retrouverons; nous y serons bientôt, répondit celle-ci; ce n'est point un adieu.

— Les adieux sont pour moi chose si cruelle et si douloureuse, que je ne les recommence pas deux fois, chère Jeanne, c'est un adieu véritable que celui-ci, nous ne nous reverrons plus.

Elles restèrent quelques instants pressées dans les bras l'une de l'autre; et, malgré sa grande douleur, Charlotte partit un peu consolée; elle avait vu briller une larme dans l'œil de M. de Randay.

Comme on l'avait prévu, Massion ne reparut point.

---

## VIII

### PLUSIEURS DÉPARTS.

Charlotte rentra chez elle le soir aussi brisée de corps que d'esprit; elle avait fait un effort immense pour cacher son émotion, et pour paraître à peu près calme en adressant au marquis ses derniers adieux.

Le lendemain matin, M. et madame de Randay partirent. Charlotte se leva de très-bonne heure, s'habilla de couleurs sombres, s'enveloppa d'une mante qu'elle rejeta par-dessus sa coiffure, et alla se cacher dans un petit bouquet de bois qui bordait la route par où ils passaient, tout près de la ville; elle voulait l'apercevoir encore et n'en pas être vue; c'était un dernier bonheur, un dernier regret qu'elle allait chercher. Elle attendit ainsi,

palpitante et troublée, plus d'une demi-heure; enfin elle entendit le bruit du carrosse, les pas des chevaux; elle l'entrevit à la portière où il était justement penché, et lui envoya du cœur l'adieu le plus tendre, le plus douloureux.

Il distingua, lui, à travers les arbres une forme brune, indécise, qui, sans qu'il sût pourquoi, attira ses yeux et l'impressionna vivement. Il s'avança pour mieux voir, elle avait disparu.

— C'est singulier, pensa-t-il, si c'était possible, je croirais que... Ah! c'est une folie!

Charlotte regarda longtemps la route qui l'avait emporté; elle suivit de l'œil la poussière soulevée par le vent derrière lui, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus vestige, jusqu'à ce que tout fut redevenu calme autour d'elle; alors elle prit lentement le chemin de sa maison, rappelant dans sa mémoire les premiers jours de cet amour et les derniers; les pâles rayons de joie et d'espérance qui l'avaient éclairé.

— Adieu, répéta-t-elle, le seul bonheur rêvé de ma vie! adieu, ma jeunesse, adieu, mes illusions et mes désirs! A ma noble tâche, maintenant, à mon frère!

Ses tantes et Augustin la trouvèrent, à dater de ce jour, sérieuse, préoccupée, quoique sereine. Elle leur parlait souvent de son voyage et du parti

pris d'habiter avec Maximilien, de l'aider dans ses travaux par les soins de son affection, de s'associer à sa grande œuvre, enfin de participer autant qu'il était en elle à l'accomplissement de ses désirs. Elle attendait la réponse de son frère pour décider le jour de son départ; elle ignorait ce qu'elle aurait à souffrir dans la nouvelle vie qu'elle allait entreprendre.

Robespierre, lorsque l'assemblée constituante vint à Paris, après les événements des 5 et 6 octobre, alla se loger avec un autre jeune homme dans un modeste appartement de la rue de Saintonge, au Marais. Ils vivaient séparés, bien que s'aimant fort; mais chacun d'eux avait des occupations qui les retenaient hors du logis; ils étaient quelquefois plusieurs jours sans se rencontrer. Maximilien s'était fait beaucoup d'amis dans le nombre de ceux qui acquirent plus tard à côté de lui une sanglante célébrité. Le plus cher était Pétion. Ils assistaient ensemble assidûment à la Société des Amis de la constitution, devenue depuis les Jacobins. Ils étaient chefs de l'opposition républicaine, ce qui les conduisit à deux hautes places, Pétion à celle de maire de Paris, Robespierre à celle d'accusateur public. Ils acquirent une popularité immense, au point d'être arrêtés et presque portés en triomphe dans les rues; et cela ar-

riva à Maximilien le jour où le drapeau rouge fut déployé, et où la Fayette proclama au champ de Mars la loi martiale, pour la plus grande gloire du peuple souverain qu'on fusillait en son propre nom. Il revenait d'assister à un service, et traversait la tête baissée la rue Saint-Honoré, lorsqu'il fut reconnu de quelques personnes, et que l'on se mit à crier autour de lui :

— Vive Robespierre!

Un menuisier, nommé Duplay, demeurait aux environs; en apercevant le grand homme, il lui demanda très-humblement d'honorer sa maison de sa présence. Il y consentit, car cette ovation gênait ses mouvements et le contrariait.

Le menuisier lui fit traverser sa boutique, l'introduisit dans sa maison et lui présenta sa femme et ses filles, belles créatures, assez viragos, et tout à fait dignes de représenter aux fêtes civiques la déesse de la Raison. Il fut l'objet de soins recherchés et attentifs; on lui témoigna une admiration profonde, on le porta plus haut que les nues, procédés auxquels il était très-sensible; et, lorsqu'il voulut se retirer, on le supplia de si bonne grâce, avec de si beaux yeux, qu'il ne put s'empêcher d'accepter un dîner de famille.

Le repas servi, fort simple, comme les aimait Robespierre, dont la seule recherche était celle des

vêtements, la conversation s'engagea plus intime. Le représentant donna des détails sur son existence à Paris, sur son intérieur si triste, en comparaison surtout de celui d'Arras.

— Si vous saviez combien je me trouve seul, combien ma petite chambre me paraît grande et combien je m'ennuierais, si je n'avais pas tant à penser !

— Je le comprends.

— Quand je rentre le soir, brisé des luttes de la séance, il me faut encore aller chercher mon souper, moi qui voudrais si bien me reposer chez moi, et personne à qui parler, personne pour me recevoir. Pas un mot d'affection ou d'encouragement dans mes soucis et mes fatigues. Ah ! c'est que j'ai été bien gâté autrefois ; cela me semble plus lourd encore. Mes tantes, ma sœur ! j'ai été si aimé par elles depuis que j'existe !

— Vraiment, dit madame Duplay, fort émue à sa manière, cela tire les larmes des yeux, et chacun voudrait vous ôter de cette peine. Vivre seul, à votre âge, dans une si brillante position ! n'avoir personne pour s'occuper de votre intérieur, pour vous préparer votre nourriture et vous soigner quand vous êtes malade. Ah ! si j'osais !

— Osez, osez, madame, je suis trop heureux de vous entendre.

— Si j'osais, je vous dirais, sans craindre d'être désavouée par mon mari : Venez chez nous, transportez-y votre petit ménage, vous y serez en famille; comme à Arras, vous y retrouverez des sœurs, une mère, des amis, nous ferons de notre mieux pour vous satisfaire.

— Je ne suis pas bien difficile, mais je craindrais de vous gêner. Un inconnu dans votre intérieur.

— Un inconnu ! le grand, l'incorruptible Robespierre, qui ne serait fier de le recevoir ? Qui ne serait fier de le servir ? Ah ! ne nous refusez pas, ce serait pour nous un véritable chagrin.

Il se fit encore prier pour la forme; enfin, il fut convenu qu'il deviendrait l'hôte et le commensal des Duplay; et, à dater du lendemain, en effet, il s'établit chez eux. Il y resta jusqu'à la fin de *son règne :* le palais était digne d'un pareil roi.

C'était là qu'il demeurait lorsque Charlotte demanda à le rejoindre. S'il eût encore été rue de Saintonge, ce plan eût été accepté avec enthousiasme ; mais tout était bien changé : Robespierre avait autour de lui plus qu'une famille, il avait des maîtresses, dans le sens tyrannique de ce mot, non dans le sens voluptueux. Madame Duplay s'était emparée de lui et le dominait dans ce qui tenait aux choses de la vie ; quant à la politique, au con-

traire, et aux affaires, il mettait son orgueil à rester parfaitement indépendant. Ces oppositions étaient dans sa tactique. Il ne prenait pas un mouchoir qui ne lui fût donné par son hôtesse, il ne dînait qu'à sa volonté, se soumettait en apparence à ses caprices, et restait inflexible dans les actions sérieuses, dont il ne supportait pas qu'elle se mêlât, afin d'avoir l'air de lui résister. Tout était calculé chez cet homme.

Charlotte, ignorante de tout cela, demandait à venir dans cette maison. Son frère ne se dissimulait pas les difficultés qui l'attendaient. Madame Duplay et ses filles souffriraient difficilement auprès de lui une influence naturelle, légitime et honnête. Une des deux, la plus jeune, s'était éprise de Robespierre, et annonçait hautement sa prétention de l'épouser. En attendant, elle passait pour avoir avec lui des relations intimes. La place de Charlotte était-elle là?

Depuis qu'il avait accepté sa position de chef d'avenir de la révolution; depuis qu'autour de son nom se groupaient des souvenirs douloureux, Louise Deshorties avait demandé à ses parents l'ajournement de son mariage; il lui avait été facilement accordé. Elle se sentait vivement blessée de la célébrité attachée au nom qu'elle devait porter. Les principes, les opinions de Ro-

bespierre, si différents des siens, l'effrayaient et la détournaient de lui. Ce fougueux tribun, la menace à la bouche et la torche à la main, n'était plus l'homme qu'elle avait aimé, avec lequel elle souhaitait passer sa vie. Elle attendit encore quelques mois, mais, après le 10 août, après la déchéance de Louis XVI, à laquelle Maximilien eut tant de part, elle annonça à sa mère sa résolution de rompre, et la prévint qu'elle écrirait elle-même à Robespierre. Avec l'autorisation maternelle, Louise rendit à son fiancé sa parole et reprit celle qu'elle avait donnée.

« J'ai attendu longtemps, espérant que le repentir se ferait dans votre âme, lui disait-elle; j'ai espéré qu'effrayé de votre ouvrage, vous reviendriez de vous-même au devoir, à l'honneur; je me suis trompée, je me retire, je vous rends votre foi, vous êtes libre. Je n'appellerai jamais mon mari celui qui dirige ces bandes sanguinaires, ces oppresseurs de notre roi. Je veux un cœur qui respecte ce que je respecte, qui aime ce que je dois aimer. Séparons-nous, je ne suis pas faite pour un homme de votre sorte, et vous n'êtes plus celui que j'ai choisi autrefois; je ne vous reconnais plus. Puissiez-vous être heureux dans la voie que vous avez

adoptée; marchez-y longtemps, si Dieu vous y laisse, mais prenez garde au châtiment.

« LOUISE DESHORTIES. »

Robespierre se fit un moyen de cette lettre auprès de ses amis. Il la laissa voir sans la montrer; il n'afficha pas son sacrifice, mais il était heureux qu'on le connût. Il fut médiocrement affligé : dans cette âme livrée aux grands courants de la politique et de l'avenir des nations, il y avait peu de place pour l'amour. Il donna un regret lointain à ses espérances évanouies, ensuite il n'y pensa plus; sa vie reprit son cours, comme le flot recouvre, pendant la tempête, le cadavre d'une belle jeune fille qu'il a engloutie; il n'en reste rien, et son ombre ne ride même pas le miroir des eaux, lorsque le soleil reparaît à l'horizon.

Telle est l'âme de ces hommes que le vulgaire adore, qui tiennent dans leurs mains les destinées des peuples, et auxquels il ne reste rien d'humain que les mauvaises passions. Dieu les fait ainsi pour ses desseins. Malheur à celles qui se dévouent pour eux : elles ne seront jamais qu'un instrument, une distraction; un but! c'est impossible.

Cependant Robespierre parvint à faire accepter sa sœur dans la maison de ses hôtes. Il l'aimait autant qu'il pouvait aimer; d'ailleurs elle servait

ses projets en ce moment. La vertu bien connue de Charlotte lui était utile à présenter. Déjà ses ennemis murmuraient qu'il se créait dans cette maison un harem, qu'il passait de la mère aux filles, d'une fille à l'autre, selon son caprice. La présence de Charlotte ferait taire ces bruits insolents. Il lui écrivit donc de venir au plus vite, qu'il serait heureux de la voir, et qu'il avait près de lui une chambre bien close et bien gaie à lui offrir.

Charlotte se mit en route; depuis longtemps ses préparatifs étaient faits. Elle dit adieu avec peine cependant à ses tantes et à sa ville natale. C'était là qu'elle avait aimé, qu'elle avait souffert sans doute, mais ses souvenirs, quelque douloureux qu'ils fussent, lui étaient chers. En abandonnant le salon en tapisserie où commença cette histoire, en jetant un regard d'adieu sur ces objets qui l'avaient vue naître, que pendant toute sa vie elle avait conservés autour d'elle, il lui sembla que cette vie se transformait. Ce fut un grand et douloureux brisement; elle partit tout en larmes, n'emportant plus que l'image de ce passé si chéri.

Son arrivée à Paris ne réalisa point ses espérances. Lorsqu'elle débarqua rue Saint-Honoré, où elle avait dû se faire conduire par des étrangers, personne n'étant venu au-devant d'elle; son frère était sorti. Elle trouva sur la porte madame Duplay

et ses filles, qui s'efforcèrent de la bien recevoir, mais chez qui elle voyait poindre l'envie et les dispositions hostiles. Elles la regardèrent beaucoup; elle les entendit critiquer tout bas sa toilette, sa tournure, tandis qu'elle était plus choquée encore de leur langage et de leurs manières. Accoutumée à la réserve de ses tantes, à la pruderie un peu gourmée des bourgeoises de province, le sans-façon, la gaieté triviale de ses hôtesses la blessa. Elle ne put s'empêcher de le laisser voir, au moins par son silence, ce qui lui valut l'épithète de bégueule et des plaisanteries de mauvais goût.

Robespierre, en apercevant sa sœur assise dans l'arrière-boutique, devina ses sentiments, lui qui la connaissait si bien. Il l'embrassa affectueusement et la conduisit dans sa chambre, en s'excusant de n'avoir pu la voir plus tôt. Elle le trouva maigri, changé, et le teint plus pâle que de coutume, ce qui n'était pas peu dire.

— Vous me voyez, ma sœur, chez de braves gens, qui m'aiment, qui me soignent, qui me sont dévoués à la vie et à la mort. Peut-être leurs façons ne sont-elles pas celles de la cour; M. Duplay n'est point un marquis, je me crois obligé de vous en prévenir, pour que vous ne soyez ni étonnée ni blessée de ce que vous entendrez.

— J'en ai eu déjà un échantillon.

— Si cet entourage vous déplaît, je quitterai cette maison, vous ne pensez pas que je veuille la mettre en balance avec vous.

— Je ne vous causerai jamais aucun dérangement, mon frère; où vous serez bien, je me plairai, ce qui vous conviendra sera mon goût. Je suis venue vivre à vos côtés pour être, non pas une charge, mais une aide; je vous ai dévoué mon avenir parce que je vous admire autant que je vous aime, parce qu'un petit coin dans votre maison est pour moi plus précieux et plus cher qu'un palais avec un autre. Ainsi ne vous préoccupez pas de moi ; pour moi, vous ne pouvez avoir tort. Quelles que soient les apparences, je ne saurais vous accuser et je ne croirai que vous.

Maximilien était sensible à ce dévouement complet, il en sentait toute la force et toute la portée. Il attira sa sœur à lui et l'embrassa ; elle le lui rendit avec son âme.

— Bonne Charlotte ! dit-il ; eh bien, vous avez vu Louise ?

— Je ne la reverrai jamais, au contraire ; la femme qui a pu vous méconnaître, qui a pu vous refuser à cause de l'immense tâche que vous avez prise, la femme qui dénie votre gloire et qui lui préfère des préjugés gothiques, ne saurait plus être pour moi une amie ; ne m'en parlez pas, c'est une malheureuse.

— A propos d'ami, et Randay?

— Il est à son château.

— Il n'y est plus depuis trois jours. Il a émigré. Je lui ai envoyé un passe-port qu'il m'a fait demander par un de ses domestiques. Je l'ai engagé moi-même à partir. Il ne fait pas bon pour les nobles, par le temps qui court, et d'ici à peu, ce sera pis encore.

— Vous ne l'avez pas revu?

— Non, je lui ai fait dire de filer à la frontière, sans reparaître à Paris ; sa présence y était au moins inutile ; il aurait pu me compromettre sans profit pour lui. La popularité est une chose si difficile à conserver qu'on n'y saurait apporter trop de soins!

— Pauvre Jeanne! la voilà donc exilée !

— La pauvre Jeanne a fait un beau rêve ; l'exil vaut mieux encore qu'un cachot de Massion. J'ai éludé d'intervenir dans ce mariage, toujours par cette raison de politique ; j'espère qu'ils ne m'en ont voulu ni l'un ni l'autre.

— Non, mon frère, non ; seulement eux et moi nous vous eussions désiré plus de zèle pour vos amis.

— Ah! ah! ah! s'écria-t-il en riant, vous vous démentez déjà. Me voilà coupable, moi qui ne devais jamais l'être.

— C'est le seul point sur lequel je vous trouve-

rais imparfait, hélas ! nous n'aurons plus cette discussion à craindre, voilà nos amis partis pour longtemps, si ce n'est pour toujours ; comme à tout le reste, je dirai amen ! et vous serez parfaitement content de moi.

L'heure du souper arriva ; on vint les prévenir ; ils descendirent ensemble. Madame Duplay fit placer Charlotte au milieu de la table, lui donnant dès lors le rang de maîtresse de la maison, ce qui fut de sa part un tour d'adresse. Et, comme Charlotte refusait de s'y asseoir :

— Nous sommes chez Robespierre, et vous êtes sa sœur, c'est à vous de faire les honneurs de sa table ; trop heureux d'être vos hôtes et de nous trouver à vos côtés.

L'instinct et la finesse tiennent souvent lieu d'éducation.

## IX

### RETOUR.

Il n'est point dans le plan de ce livre, tout intime, de suivre le sombre dictateur dans les fluctuations de sa vie politique. Nous n'aborderons ces matières que quand elles se trouveront essentiellement et forcément mêlées au drame que nous racontons, et quand nos personnages y joueront leur rôle ; encore nous bornerons-nous à ce qui les concerne, sans entrer dans les grandes scènes de cette époque si féconde en douleurs, en crimes et en héroïsme.

Ainsi Charlotte, établie chez son frère, y passa les semaines qui s'écoulèrent entre le 10 août 1792 et les 2 et 3 septembre. Elle entendait parler un

langage bien nouveau; entourée des plus fougueux montagnards, elle partageait leur enthousiasme sans accepter leurs moyens d'action. Fervente républicaine, elle désirait vivement le renversement de la royauté, tout en respectant les biens et les personnes, et, comme Danton parlait un jour devant elle de tuer tous les aristocrates, elle se récria avec une généreuse énergie qu'on déshonorerait la république en l'établissant par de tels moyens.

— Les révolutions ne se font pas avec de l'eau de rose, mais avec du sang, répliqua le féroce représentant; plus on le marchande d'abord, plus on est forcé d'en répandre.

— Ah ! c'est affreux ! et la liberté achetée d'un pareil prix me semble trop payée.

— Sais-tu, Robespierre, interrompit en riant Camille Desmoulins, sais-tu que ta sœur est une vraie rétrograde, une ci-devant ?

— Charlotte est aussi bonne républicaine que nous tous, mais Charlotte ne peut oublier qu'elle est femme, et en cela je ne saurais la blâmer. Le rôle des femmes est la conciliation et la clémence ; encore une fois, je ne saurais l'en blâmer.

Le 1er septembre, Robespierre rentra dans la soirée, accompagné de plusieurs amis. La discussion était vive et animée : Pétion surtout se distin-

guait par son éloquence, et répétait incessamment :

— Il le faut ! il le faut !

— Non, il ne le faut pas, disait Robespierre. Non-seulement c'est atroce, mais c'est impolitique.

— C'est essentiel, au contraire ; un coup est nécessaire à frapper. Si on ne les effraye pas, la réaction s'opère, et nous sommes perdus.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda Charlotte tremblante.

— Vous ne le saurez que trop tôt, lui dit tout bas madame Duplay, vous qui chantez toujours la paix et le pardon. Il s'agit d'une Saint-Barthélemy d'aristocrates. Nous aurons notre tour : ce monstre de roi Charles IX, qui mitraillait le peuple par la fenêtre du Louvre, nous a donné l'exemple, nous le suivrons.

— Mon Dieu ! miséricorde ! une Saint-Barthélemy d'aristocrates ! Vous voulez donc faire haïr la république ?

— Nous voulons la faire craindre.

— Ah ! que ce n'est pas ainsi que nous l'entendons, mon noble frère et moi ! Il s'y oppose, vous l'entendez.

— Il s'y oppose tout haut, mais il l'approuve tout bas, dit en riant Saint-Just qui les écoutait. Vous ne connaissez pas Robespierre.

— Je le connais depuis que je me connais moi-

même, et je sais ce qu'il pense; il ne veut que le bien.

— Parbleu ! et nous aussi.

— Oui, vous voulez le bien d'autrui, seigneurs républicains, répliqua d'une voix ironique celui qui fut depuis le duc d'Otrante. Mademoiselle Charlotte a raison, vous prenez le moyen de faire révolter toute la France contre vous.

— On est sûr qu'il dira comme mademoiselle Charlotte, poursuivit un autre.

— Il veut l'épouser. Le saviez-vous, Charlotte, qu'il voulait vous épouser? demanda Camille Desmoulins.

— Je n'épouserai personne, répliqua-t-elle froidement ; je ne me marierai pas.

— Vous vous vouez au culte de Vesta, dit un des assistants ? C'est méritoire.

— Non. Je gage que Charlotte a quelque bel amoureux à Arras.

— Je gage que c'est un ci-devant.

— Je gage que c'est un de nous, un brave montagnard.

— Je gage que Charlotte est dévote et qu'elle aime le bon Dieu.

— Ne badinez pas, messieurs; je suis dévote, en effet, et je tremble de ce que je viens d'entendre, si vous appelez l'humanité dévotion. La foudre vous écrasera tous.

Ils se mirent a rire. Pendant ce temps, dans la pièce voisine, les portes ouvertes, s'agitait la question du lendemain ; ces jeunes gens, venus pour donner leur avis dans cette épouvantable circonstance, oubliaient que la vie de tant de malheureux se décidait à cette heure.

Ils ne sortirent que bien avant dans la nuit. Charlotte attendait pour rester seule avec son frère, et tâcher de savoir la vérité. M. Duplay ne le quitta que lorsqu'il fut dans sa chambre, où elle s'était fait la loi de ne jamais entrer sans être appelée. Elle fut donc contrainte de retourner chez elle dans cet état d'incertitude, le plus affreux pour les imaginations vives, et ne s'endormit que quand le jour commença à poindre à travers ses carreaux.

Elle sommeillait à peine depuis une heure qu'on frappa à sa porte.

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle.

— Une lettre pour vous, une lettre pressée.

— De qui ?

— Je ne sais, répondit madame Duplay ; c'était elle qui parlait ; elle vient de la prison de l'Abbaye.

Tout son sang reflua vers son cœur. C'était le marquis peut-être. Il n'avait pu passer la frontière, n ol'avait arrêté, et maintenant il se récla-

mait d'elle. Elle sauta à bas de son lit, courut à sa porte, l'ouvrit et arracha presque le papier des mains de la Duplay. Ses yeux se portèrent sur l'adresse ; elle poussa un cri déchirant en reconnaissant l'écriture.

— Ange ! s'écria-t-elle, Ange ! il est de retour, il est prisonnier ! Maximilien ! où est Maximilien ?

Elle se précipita, à peine vêtue, vers la chambre de son frère. Il ne s'était pas couché, elle le trouva debout ; mais l'observateur le plus scrupuleux n'eût pu supposer qu'il avait passé la nuit. Sa coiffure était irréprochable, sa poudre aussi soignée, son habit bleu-barbot, son gilet blanc, sa culotte, ses bottes à revers, tout était propre, élégant, tiré à quatre épingles, comme un petit-maître sortant de son cabinet de toilette. Charlotte entra, pouvant à peine parler ; elle lui tendit la lettre, en répétant à mots entrecoupés :

— Ange ! Ange ! sauvez Ange !

— Ange ! s'écria Robespierre ; et où est Ange?

— Mais lisez donc !

« Ma chère Charlotte, après bien des malheurs, des dangers évités ou combattus, j'ai enfin retrouvé votre père. »

— Mon Dieu ! il a retrouvé mon père. Où sont-ils tous les deux?

— Continuez.

« Nous arrivions ensemble à Paris avant-hier, ne nous doutant pas que mon costume fût un crime. Comme nous traversions la rue Saint-Honoré pour nous rendre chez vous, en carrosse, nous faisant une joie de vous surprendre, un gros de gens s'est rué sur notre voiture, l'a fait arrêter de force, puis on a ouvert les portières ; on nous a accablés d'injures, on s'est emparé de notre pauvre bagage et l'on m'a arraché de mon siége pour m'entraîner. J'ai été fort maltraité. J'ignore absolument ce qu'ils ont fait de M. Robespierre, je ne l'ai pas revu depuis. Je suis ici, dans cette vaste Abbaye, avec de saints évêques et de dignes prêtres. Nous ne savons ce que l'on compte faire de nous ; il court de mauvais bruits. Le martyre que j'ai été chercher si loin inutilement, je pourrais bien le rencontrer en arrivant dans ma patrie. Cependant, je ne veux pas mourir, car il me reste encore beaucoup de choses à faire ici-bas. J'ai appris la catastrophe de mon malheureux frère ; il faut que je le retrouve et que je le tire de son péché. D'ailleurs, ce n'est pas l'instant de quitter la vie, lorsque mon divin maître a besoin de moi pour travailler à sa vigne.

« Voyez ce que vous pouvez faire, Charlotte ; on dit que vous êtes tout-puissants. Le nom de Robespierre, que j'ai prononcé, m'a déjà valu des

égards merveilleux, assure-t-on, pour le lieu où je suis. J'ai bien des misères à y consoler, car les plaies que vous faites sont cruelles. Je ne vous écris que ces mots ; on me presse. Ils vous parviendront par un bon geôlier, pour lequel votre nom a été comme un passe-port. Il m'a juré de vous les faire remettre demain matin. Je suis bien inquiet de votre père. Il n'est pas ici, mais il est ailleurs peut-être; on m'a dit pourtant qu'il n'avait point été arrêté. On assure qu'il y a beaucoup d'autres prisons plus pleines encore que celle-ci. Faites-le chercher, il ne vous cherche peut-être pas, lui ! car il est loin d'approuver les principes et la conduite de son fils.

« Si Dieu ne permet pas que ce billet arrive à temps, ou que vous ne puissiez rien pour ma délivrance, qu'il soit fait selon sa sainte volonté ; je suis prêt à marcher suivant ses ordres, trop heureux de quitter ce monde, où tant d'infamies se commettent sans que je puisse en empêcher. Que Dieu vous bénisse, mes très-chers, comme je vous bénis. Si vous revoyez mon frère, dites-lui que je prierai pour son âme et pour son bonheur, mais qu'il doit mettre fin au scandale, ou bien il se perdra en ce monde et dans l'autre.

« Ange. »

Robespierre, en lisant cette lettre, dont chaque mot était une torture, devint livide.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, mon père ! Ange ! mais c'est une fatalité. Il faut les sauver, il le faut, et je n'y puis courir. Je suis attendu. Les intérêts sont trop graves et trop impérieux pour que je puisse déserter ma place; et cependant... Vous ne savez pas, Charlotte !

— Quoi ? mais quoi ?

— A présent; tout à l'heure, le massacre va commencer dans toutes les prisons de Paris, il l'est déjà peut-être ; et, si nous ne nous hâtons pas, nous arriverons trop tard. Je ne puis courir les geôles, voir, m'informer: je suis lié par la nécessité implacable ; d'ailleurs, à laquelle s'adresser ?

— Ange est à l'Abbaye.

— Oui, Ange, on l'en tirera s'il ne s'est pas jeté le premier sous le couteau. Mais, mon père ! mon père !

— Votre premier devoir est de le chercher, de le trouver, de l'amener ici, de le cacher s'il le faut, si votre nom ne le couvre point assez.

— Mon poste est à la tête de la Convention ; il faut que j'y sois, que je la dirige, sous peine de perdre ma popularité, ou de voir s'écrouler à mes pieds l'édifice que je construis avec tant de peine, et la France est perdue.

— Mais mon père ! mais Ange !

— La patrie avant tout.

— Ne pouvez-vous les sauver ?

— Je le puis, je vous l'ai dit, je vous le répète, si quelqu'un se charge de ma lettre, si on a le courage de fouiller les prisons et de chercher jusqu'à ce qu'on les trouve.

— Ce courage, je l'aurai.

— Vous !

— Oui, mon frère. Donnez-moi vos lettres, vos instructions, j'irai partout.

— Mais vous n'y songez pas, Charlotte, toute seule ! vous courrez d'affreux dangers, vous y pouvez périr.

— Eh bien, je serai morte pour sauver mon père, c'est une belle mort. Hâtons-nous, chaque moment est un siècle de vie pour ces malheureux. Et si j'arrivais trop tard ! Mon sang se glace, rien qu'en y pensant.

— Réfléchissez, Charlotte ; vous allez voir sans doute des choses horribles ; je ne puis me résoudre à vous lancer ainsi dans ce gouffre, ma pauvre sœur. Emmenez avec vous, au moins Duplay, ou sa femme, ou une des demoiselles.

— Je n'ai pas besoin de ces gens-là.

— Allez donc seule alors, puisque vous le voulez ; vous me plongez dans une anxiété épouvan-

table. Voici les lettres, voici les mots de passe, voici les ordres. Délivrez notre ami, délivrez mon père, et amenez-les ici; tous ensemble nous causerons mieux ; surtout ne vous exposez pas et faites diligence.

Robespierre lui donna ses dernières instructions, et, après l'avoir mise en fiacre, il se rendit à la Convention, plus ému qu'il ne semblait le paraître.

## X

### UNE HÉROÏNE.

Le courage et le dévouement de Charlotte étaient excités au plus haut degré; il ne fallait rien moins que cette puissance et celle de son nom pour venir à bout de cette entreprise. Elle se raisonna de façon à ne point perdre la tête et à parvenir malgré les obstacles. Le premier endroit où elle devait se rendre était l'Abbaye, où Ange était certainement et où peut-être encore elle arriverait trop tard.

Un des caractères de ces épouvantables journées, ce fut la régularité et la tranquillité avec lesquelles se passèrent les massacres. Au centre de Paris, où il ne se trouvait pas de prisons, rien n'était changé. Les passants se croisaient dans les

rues pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs; il y avait des promeneurs aux Tuileries, des femmes parées, des enfants qui jouaient, des amoureux, des élégants, enfin tout le train de la vie parisienne, absolument comme si rien n'eût été dérangé dans l'ordre de la société. Très-peu de gens savaient ce qui se passait; très-près même des prisons, on ne s'en doutait pas. Charlotte, le cœur palpitant, la tête en feu, eût voulu jeter au milieu de cette foule oisive des paroles assez persuasives pour l'entraîner à sa suite, pour aller avec elle arracher leurs victimes aux bourreaux.

Les chevaux marchaient trop lentement à son gré; à chaque instant elle les pressait, elle excitait le cocher par ses promesses, et, malgré sa diligence, il lui semblait qu'elle n'avançait pas. Parvenue à l'Abbaye, elle en trouva les alentours gardés par d'horribles sentinelles, par ces monstres à face humaine, recrutés et payés à la commune de Paris, et cotés, sur les registres qui existent encore, à quarante sous pour chaque journée et *du vin.* Elle eut un moment de dégoût et de terreur, ses forces lui manquèrent, elle recula. Mais les cris, les imprécations, le tapage qu'elle entendit, lui rappelèrent ce qu'elle était venue chercher, et la rendirent à elle-même.

— Que peuvent-ils me faire? ils me tueront. Eh

bien, j'aurai rempli mon devoir, au moins, se dit-elle.

Elle s'avança donc à travers cette foule d'hommes et de femmes immondes, plus qu'à moitié ivres, qui la regardaient en ricanant, raillant sa beauté, sa jeunesse, son air chaste et pudique.

— Voilà une ci-devant, qui vient chercher son amoureux, dit une de ces mégères.

— On le lui donnera, et encore le treizième à la douzaine, dit une autre, et elle n'en sera pas plus enchantée pour cela.

Il y eut un moment où ils l'entourèrent et où le passage lui fut bouché; elle les regarda en face sans trembler.

— Laissez-moi avancer, dit-elle fermement, je suis la sœur de Maximilien Robespierre, et je cherche notre père enfermé par erreur dans cette prison.

— La sœur de Robespierre! s'écrièrent-ils autour d'elle; elle cherche son père, la brave fille, elle n'a pas peur; conduisons-la, et que personne ne la touche sous peine de la vie.

Ces mots se répétèrent de proche en proche jusqu'à la porte de la prison, d'où sortaient de temps en temps, rarement, un homme ou une femme, pâles, chancelants, égarés; c'étaient les victimes assez fortunées pour échapper à la mort; c'étaient

les fameux cachets rouges avec lesquels on était sauvé. Charlotte les regardait à mesure qu'elle avançait, tous lui étaient inconnus. Parvenue enfin près du dernier guichet, elle donna le mot d'ordre, et fut introduite ; elle présenta la lettre de son frère, elle demanda l'abbé de Randay ; elle n'eut plus ni crainte ni hésitation.

— Il faut que je le trouve, dit-elle, j'irai, s'il faut, le chercher jusqu'au tribunal, jusqu'à la prison.

On se mit en quête, et, pendant qu'elle attendait, quelqu'un ouvrit la porte de la pièce où se rendaient ces arrêts iniques ; elle aperçut les juges, elle aperçut les prisonniers, elle entendit les terribles mots :

— Élargissez le citoyen.

Après lesquels la victime, se croyant sauvée, entrait dans une petite cour où l'attendaient les égorgeurs, et où son cadavre allait bientôt s'amonceler sur ceux qui l'avaient précédé. Elle détourna la tête indignée et désolée.

— C'est au nom de la fraternité qu'ils égorgent ! murmura-t-elle. Oh ! mon noble frère, que vous devez souffrir en face de pareilles horreurs que vous ne pouvez empêcher !

On revint lui dire qu'on ne trouvait nulle part celui qu'elle demandait ; on l'avait appelé à haute

voix sans qu'il répondit, en ayant pris soin de l'avertir qu'il ne s'en repentirait pas.

— J'irai donc moi-même, puisqu'il le faut. Et, sans rien écouter davantage, elle se précipita du côté où les cris les plus perçants se faisaient entendre, et se trouva bientôt dans l'église. Un spectacle épouvantable l'y attendait.

Plus de cent prêtres étaient égorgés au pied de l'autel, les uns morts, les autres mourants, quelques-uns blessés essayaient de se relever et les bourreaux les achevaient ; le sang coulait à flots et couvrait le pavé de l'église; les gémissements, les prières, les imprécations se mêlaient à des éclats de rire, à des chansons obscènes; rien ne peut donner l'idée d'un pareil tumulte. Charlotte céda au premier mouvement de son sexe, elle se cacha le visage avec ses mains et s'enfuit. Quelques instants de réflexion la ramenèrent. Il était là, c'était sûr, il y était mort ou vif, mais il y était. Elle fit une courte prière, pensa au marquis, à Ange, à ce qu'ils lui étaient l'un et l'autre, et revint à la porte avec un courage surhumain; elle fit plus, elle entra résolûment dans cet abattoir d'hommes, égorgés comme de vils animaux, et ne se défendant pas plus qu'eux.

Elle s'approcha de tous les mourants, de tous les cadavres, en appelant :

— Ange ! Ange ! mon frère !

Deux hommes la suivaient pour la faire respecter en la nommant ; d'ailleurs tous, malgré leur brutalité, la regardaient avec admiration. Elle parvint de la sorte jusqu'à l'autel, où un groupe plus nombreux avait succombé. Le vénérable archevêque d'Albi, ses cheveux blancs souillés de sang, était tombé au pied même de la pierre consacrée en s'appuyant encore sur elle; à côté se trouvaient trois jeunes gens, les yeux fermés, morts sans doute ; elle jeta un grand cri; dans celui qui l'avoisinait le plus, elle venait de reconnaître Ange.

— Le voilà ! le voilà ! dit-elle. Vit-il encore, au nom du ciel !

Elle se baissa, releva sa main traînant dans la fange sanglante, lui tâta le pouls; il n'était pas mort, mais son sang s'échappait de deux larges blessures faites à la poitrine.

— Au nom de tout ce qui vous est cher, du secours ! dit-elle d'une voix suppliante. Emportons-le d'ici.

Les deux hommes lui obéirent et personne né s'y opposa, peut-être plus encore par l'admiration, l'étonnement qu'inspirait ce merveilleux courage, qu'à cause du nom magique qu'elle avait évoqué. Le plus difficile n'était pas de la faire quitter

l'église pourtant, il fallait lui faire traverser cette foule, furieuse de se voir enlever sa proie, et les geôliers ne savaient quel parti prendre, lorsque l'un d'eux proposa de l'enlever par une petite porte donnant de l'ancien parloir à l'opposé de l'entrée principale. On y devait faire venir le carrosse, on appellerait un médecin, et tous les deux conduiraient le blessé chez Robespierre, où il trouverait l'asile le plus sûr.

Charlotte adopta ce plan; on la conduisit par des passages déserts jusqu'à une porte où il ne se trouvait personne et où le fiacre ne tarda pas à paraître. Ange y fut étendu tout sanglant sur un matelas emprunté aux lits vides des prisonniers. Un médecin lui tâta le pouls et assura qu'il pourrait supporter le trajet au pas, jusqu'à la rue Saint-Honoré. Charlotte lui donna l'adresse, ses instructions, fit partir un de ses hommes avec lui, et continua ses recherches. Toutes les prisons de Paris furent visitées par elle; elle consulta tous les écrous, elle examina tous les registres; son père ne se trouva nulle part. L'ordre minutieux qui régna dans ce massacre lui permit de s'en assurer avec certitude; à moins qu'il n'eût pris un nom d'emprunt, ce qui eût supposé de sa part un parti pris de mourir, il n'avait point paru dans cette sanglante tragédie.

Elle revint brisée, mais un peu moins inquiète. Robespierre était à la Convention; elle n'hésita pas à s'y rendre, avant que de prendre aucun repos, pour le tirer d'inquiétude. Elle lui fit passer un billet, qui contenait seulement ces mots, fort intelligibles pour lui.

« L'un, le plus jeune, est trouvé et est au logis à cette heure; l'autre a été cherché, demandé partout, sans succès. Que faut-il faire? »

Robespierre mit au crayon sur le verso du papier:

« Rien. »

Avec cette réponse laconique, elle retourna promptement à la maison pour y retrouver Ange, lui donner ses soins et s'assurer par elle-même de son état. Elle craignait les Duplay, elle craignait qu'ils ne prissent pas les précautions nécessaires, elle craignait qu'Ange, revenu à lui, ne se crût abandonné à des mercenaires, à des indifférents. Elle trouva madame Duplay, qui lui dit d'un air ironique :

— Savez-vous que vous avez là un bel abbé de cour, Charlotte, et que, malgré la protection de votre frère, vous ferez bien de le cacher; le peuple n'en ferait qu'une bouchée.

— Mon frère décidera, moi je m'occupe de le rendre à la vie; Dieu veuille que j'y réussisse! Comment est-il?

— Je ne sais... je n'ai pas vu...

— Qui est près de lui, alors?

— Le médecin et les deux servantes.

— Ah! j'y cours! s'écria-t-elle, il croirait que je l'abandonne.

Elle trouva Ange, en effet, seul avec les deux filles et le médecin, essayant en vain de lui faire reprendre connaissance, après avoir sondé et pansé ses blessures, qu'il assura n'être pas mortelles.

— Beaucoup de soins, dit-il, et nous le sauverons.

— Les soins ne lui manqueront pas. Si vous voulez lui conserver les vôtres, Robespierre en sera aussi reconnaissant que si c'était lui-même. Permettez qu'on vous adjoigne les plus célèbres, les plus instruits de vos confrères, pour tâcher de hâter la guérison, et nous serons deux fois vos obligés.

Ce n'était pas dans la maison de Robespierre qu'on eût osé répondre. Non, à une proposition venant de sa part. Le médecin s'établit près du lit du jeune homme, et Charlotte, un peu plus tranquille, alla prendre le repos dont elle avait tant besoin.

---

## XI

### DIGRESSION.

Ce jour-là et les suivants, malgré ses préoccupations, Robespierre donna des ordres pour rechercher son père dans tous les coins de Paris. Il fit visiter les auberges, fouiller les hôtels garnis; il mit ses alguazils en campagne, sans pouvoir absolument rien découvrir. Il en perdit l'espérance et l'oublia pour ainsi dire, au milieu de ses agitations et de ses luttes. Il n'en fut pas de même de Charlotte, bien moins distraite et bien moins occupée. Elle passait du lit du jeune prêtre aux bureaux de la police; elle allait de son frère à leurs amis, et tous lui faisaient cette réponse désespérée :

— Rien ! on ne trouve rien !

— L'auraient-ils donc assassiné ? demanda-t-elle

à Ange, à qui elle racontait le résultat de ses démarches. Quand vous l'avez laissé dans cette voiture, quand ils vous ont entraîné, où avez-vous vu qu'on le conduisît?

— Je n'ai rien vu, rien absolument; ils m'ont sur-le-champ entouré et fait partir. Ne m'en demandez pas davantage, Charlotte, et informez-vous partout; il faut que nous le retrouvions.

La convalescence d'Ange faisait de rapides progrès. Il voyait chaque jour Robespierre, et chaque jour il lui semblait plus difficile de le reconnaître. En lui tout était différent, hors une seule chose restée immuable jusqu'à la fin, sa toilette. Il ne pouvait reconnaître en cet homme à la contenance grave, sur le front duquel roulaient de vastes et immenses pensées, ce lauréat des Rosatis, ce rimailleur de prose, qu'il avait connu quelques années auparavant. Aussitôt qu'il fut en état de le faire, il raconta son voyage et ses circonstances.

En s'embarquant avec son nègre, il était sûr de la trace qu'il suivait. Il traversa les grands lacs, pour se rendre au pays des Ouinebagos, où M. Robespierre avait fixé sa résidence. Avant d'y parvenir, il fut fait trois fois prisonnier; il n'échappa au scalp que par un miracle : les nations de cette contrée étant en guerre les unes contre les autres, il devenait fort difficile de ne point tomber dans

quelque piége. Ange resta près de trois ans ballotté ainsi de tribu en tribu, leur prêchant l'Évangile dans leur langue, qu'il apprit très-vite, et ne devant la vie qu'à l'opinion où ils étaient de ses relations avec des êtres surnaturels, qui les puniraient de tous les fléaux s'ils touchaient à un de ses cheveux.

Il obtint, à force de patience, la permission d'avancer plus loin et enfin celle de pénétrer jusqu'aux Ouinebagos, où il eut l'indicible bonheur de trouver celui qu'il venait chercher de si loin et avec tant de peines. On peut comprendre et se figurer ce que fut cette entrevue, et avec quelle joie M. Robespierre apprit des nouvelles de sa famille. Ange, on se le rappelle, était initié à tous les secrets de cette maison; il connaissait les motifs de son exil volontaire. Le plus poignant et le plus positif fut certainement la mort de madame Robespierre, dont il ne pouvait se consoler; mais il avait encore une autre raison. L'abbé essaya de réconforter cette âme ulcérée, et de le rattacher à sa patrie, à ce qu'il y avait laissé : il lui peignit le mérite transcendant de Maximilien, la beauté, la bonté de Charlotte, les qualités aimables d'Augustin; il lui rappela ses sœurs, ses pupilles.

— Tous vous attendent, tous vous demandent, tous sont malheureux loin de vous.

— Je ne puis revoir ces lieux où j'ai perdu ma pauvre femme, ces enfants qu'elle m'a donnés; je préfère ce désert et ces sauvages qui me vénèrent parce que je sais un peu de médecine et de botanique, et que je me suis mis à les guérir.

— Et vos devoirs, les oubliez-vous?

— Mes devoirs..., je n'en ai plus envers personne; j'ai bien élevé mes enfants, ils ne manquent de rien, je suis libre désormais.

Il n'en obtint pendant bien longtemps que la même réponse, et ne gagna pas un pouce de terrain.

— Vous leur donnerez de mes nouvelles; vous leur apprendrez où je suis, et ils se consoleront.

— Vous n'aimez donc pas vos enfants, que vous refusez de combler leurs vœux, que vous vous trouvez plus heureux de n'en point entendre parler!

— Si, je les aime! ah! mes chers enfants! Dieu, qui voit mon cœur, n'en doute pas, lui!

— Et vous me laisserez retourner seul! et vous souffrirez que j'aie bravé tant de dangers pour revenir comme je suis parti!

— Je vous conduirai jusqu'au port, mon cher Ange, et je retournerai dans ma solitude.

Ange accepta cette concession, espérant petit à petit en obtenir d'autres. Il ne se trompait pas :

quand ce malheureux père le vit au moment de s'embarquer; lorsqu'il songea que c'en était fait, que ses enfants étaient perdus pour lui, la glace de son cœur se fondit, il pleura, il tendit la main au missionnaire, et lui dit :

— Emmenez-moi.

— Enfin ! s'écria Ange, je vais donc les rendre bien heureux. Si vous eussiez refusé de me suivre, je ne serais point retourné en Europe : revenant auprès de mes néophytes, j'aurais été plus loin, prêcher notre sainte foi, et j'aurais probablement obtenu la grâce de verser mon sang pour la religion. Je reviendrai !

Ils partirent ensemble ; chemin faisant, ils apprirent la révolution française, le nom des principaux personnages enfantés par elle. Maximilien fut le premier. Son père en ressentit une douleur extrême. Dévoué à la maison de Bourbon par ses principes et par les instincts de son cœur, il ne supporta pas la révolte de son fils contre son souverain.

— Qu'est-il donc auprès de son maître pour oser lui dicter des lois?

Hélas ! il n'y avait plus d'autre maître que ce maître absurde dans ses haines, ingrat dans ses amitiés, implacable dans ses vengeances, qu'on appelle le peuple. Cet être de raison qui est en

même temps tout le monde et personne, aux milliards d'yeux qui ne voient point, de bras qui ne frappent que ce qu'il faudrait respecter et dont nos législateurs modernes ont fait la plus grande des puissances. L'exilé de l'Amérique n'avait pas appris à le connaître : il ignorait cette espèce d'enivrement, d'éblouissement auquel se livre l'homme qui conduit les masses, qui les tient suspendues à sa parole, qui les presse ou qui les arrête, suivant sa volonté. Il crut pouvoir ramener son fils à ses idées d'enfance, et ce fut une des principales raisons de son retour. Dans ces conditions données, sa disparition était inexplicable.

Charlotte écrivit à ses tantes l'arrivée d'Ange, sa blessure, le danger qu'il avait couru ; mais elle se garda bien d'annoncer son père. Elle raconta qu'il était retrouvé, et qu'on le verrait bientôt. Elle leur épargna l'horrible incertitude qui menaçait de se prolonger longtemps, car aucune nouvelle ne leur parvint de M. Robespierre.

Charlotte ne vivait qu'avec peine dans le milieu où elle était placée. La mauvaise volonté des Duplay contre elle éclatait à chaque instant ; on cherchait à la mettre en froid avec son frère, on la harcelait de ces demi-mots plus cruels que de longues phrases et dont les blessures sont si douloureuses. Des trois femmes, la mère était la plus hautaine,

le plus à craindre. Les filles s'occupaient plus de plaire que de commander; elles étaient bien mieux avec Charlotte, dont l'absence de prétentions ne les offusquait pas. Elles ne voulaient d'autre domination que celle de leurs charmes, et sur ce point elles étaient satisfaites : elles avaient nombreuse cour. Des trois sœurs, une seule vit encore; c'est la veuve du conventionnel Lebas.

C'est une étrange ruine du passé; et, qu'on me permette une digression à cet égard, elle en vaut bien la peine. Cette femme, âgée maintenant de plus de quatre-vingt-dix ans, a conservé frais et jeunes ses souvenirs de cette époque; elle vit toujours de cette vie qui fut pour elle un triomphe perpétuel. Elle vous tutoie, elle vous appelle citoyen et citoyenne; elle ne parle, dans son intimité, que de ses illustres amis d'alors. C'est encore aujourd'hui une femme pleine de force, d'énergie, rappelant tout à fait ce qu'elle a dû être : statue encore virile d'une héroïne révolutionnaire dont le souvenir nous pèse à nous autres femmes, parce que de telles héroïnes sortent des attributions de leur sexe pour prendre à l'autre ce qu'il a de cruel et d'oppresseur. Une femme sanguinaire, énergumène est repoussante, lors même qu'elle rachète ce crime par un grand courage et une grande conviction.

La mémoire de madame Lebas est parfaitement exacte, excepté lorsqu'elle se donne pour la fiancée de Robespierre; ce n'est pas elle, c'est sa sœur Éléonore, qui se faisait appeler Cornélie, probablement dans l'espoir de mettre un jour au monde une foule de petits Gracques. A cela près, madame Lebas a des souvenirs présents et curieux. Son enthousiasme est aussi brûlant qu'à la désastreuse époque où elle pouvait le mettre en pratique. Elle possède un portrait de Saint-Just, dont elle était l'amie, comme celle de tous les montagnards. Il est attribué à David, et M. David (d'Angers) s'en est inspiré pour son remarquable médaillon. Saint-Just avait le visage le plus fin, le plus doux, le plus élégant, le plus calme, le plus charmant qui se pût voir, il prononçait un arrêt de mort avec des lèvres roses et des dents de perles. Fiez-vous donc à la mine!

M. de Lamartine a vu madame Lebas pour sa brillante *Histoire des Girondins*, ce livre si entraînant, poison séducteur et dangereux auquel nous devons peut-être la révolution de 1848. Le poëte fut étonné de ce qu'il vit; il fut étonné de cette virago nonagénaire le saluant du nom de citoyen, qu'il devait lui-même faire sonner si haut plus tard; mais à ce moment il n'était pas prôné encore. Cette phrase, Salut et fraternité! le choqua

apparemment, et cela se conçoit de reste dans un homme dont toute la famille a péri victime des excès révolutionnaires.

Lorsqu'on parvient à mettre madame Lebas sur la trace de ses souvenirs, elle s'exalte et s'enflamme d'une façon presque effrayante; elle vous serre la main avec une énergie surprenante dans une personne de son âge; ses regrets ont une expression de désespoir qui donne à penser à ce qu'elle était dans sa jeunesse. Quelle terrible femme que celle-là! puisqu'à plus de quatre-vingt-dix ans elle est encore terrible. Et cependant quel lointain reflet!

Madame Lebas a conservé pour la mémoire de Robespierre un culte étrange; on ne sait quel nom lui donner; à son âge, ce ne peut être de l'amour, et cependant il en a tous les caractères. C'est une puissance d'affection qui touche, quoi qu'on en ait dit; cette affection est si vive, si profonde, si religieuse, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer, tout en ne la partageant pas. Lorsqu'elle parle de lui, elle dit :

— Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus de cette trempe.

Grâces à Dieu!

Notre révolution a enfanté des caractères de toutes les sortes; les mauvaises passions qui lui donnèrent naissance ont fait éclore des actions ad-

mirables et des dévouements sublimes. Dans tous les camps, on trouva de l'héroïsme, vainqueurs et vaincus luttèrent de courage, de témérité même. Les victimes moururent comme des gladiateurs antiques, en se parant, en défiant la mort; les bourreaux déployèrent de leur côté une volonté, une puissance d'action, un mépris du danger qui les plaça très-haut dans l'histoire des peuples. Quant aux femmes, elles exagèrent tout. Il est cependant remarquable combien les persécutées l'emportent sur les persécutrices. On n'en trouve pas une seule faible; dans une mièvre créature, accoutumée jusque-là aux joies de toutes sortes, dans un corps de mousseline et de dentelle gisaient des âmes d'acier. Elles montèrent fièrement à l'échafaud, la tête haute, le dédain sur la lèvre, regardant leurs aïeux qui les attendaient et la postérité qui les jugerait un jour. Elles ne montrèrent ni crainte ni forfanterie; elles se présentèrent devant l'infâme guillotine avec autant de dignité, autant de conscience de leur valeur que jadis devant le roi à Versailles. La mort était devenue leur droit, elles s'en emparaient; on ne leur en laissait pas d'autres.

La plus illustre de toutes, la reine-martyre, leur donna l'exemple, et je ne sais comment il se trouve encore des gens capables de lui adresser un reproche en face de ce qu'elle a souffert. Et madame

Élisabeth! et mademoiselle de Sombreuil! et tant d'autres!

Dans les rangs des républicaines, au contraire, il n'en est pas une dont notre sexe ait l'envie de se parer. Qui ne se rappelle les énergumènes, les monstres à face humaine, se vautrant dans toutes les fanges, Théroigne de Méricourt, les tricoteuses, les misérables qui faisaient griller les cœurs d'aristocrates et les mangeaient? Voilà les gloires de ce parti. On va me parler de madame Roland, le type de la bourgeoisie envieuse, dont le patriotisme fut de la haine pour la supériorité des autres! Madame Roland! qui devint républicaine parce que, chez une duchesse, on la fit asseoir sur un pliant, et que les dames de Versailles avaient des robes brodées d'or! Madame Roland! petit esprit tatillon et grande âme développée par la rage et par l'ambition déçue! Madame Roland, furieuse d'être mademoiselle Phlipon et se faisant appeler madame de la Platière!

Ah! que de mièvreries dans cette femme à côté d'une résolution, d'une ténacité d'idées incontestable! Prude vernissée, elle n'avait pas dans le cœur l'étoffe d'un grand amour; sa puissance était dans sa tête et dans sa volonté. Elle a dit un mot qui la peint tout entière, qui montre sa lâche et basse envie contre la reine. Après la journée de

juin, lorsqu'on lui raconta le pilori de huit heures enduré avec tant de courage, tant de sang-froid et de dignité par la plus noble des femmes, par sa souveraine, il n'était pas un cœur honnête qui ne s'apitoyât sur une telle infortune, sur un abaissement aussi douloureux et aussi outrageant; madame Roland répondit avec le sourire du triomphe et de la haine :

— Elle a dû être bien humiliée!

C'était tout ce qu'elle voyait dans ce supplice. Le cœur de la femme ne devait pas être blessé, selon elle; du moins elle n'y prenait pas garde. La reine seule l'occupait, parce que la reine était la reine de France, l'archiduchesse d'Autriche, et qu'elle était, elle, mademoiselle Phlipon, la femme du vieux Roland aux orgueilleux souliers ferrés, et qu'elle ne pouvait pas être autre chose, eût-elle bouleversé le monde.

La seule figure sympathique, belle, pure, dans cette galerie républicaine, est Charlotte Robespierre : bonne, généreuse, convaincue cependant, elle eût voulu le triomphe de sa cause sans qu'il en coûtât ni sang ni larmes; le bonheur de l'humanité était son but. Aussi éloignée de l'envie que de l'orgueil, elle marcha simplement, dignement dans cette voie où son amour pour son frère l'avait introduite. Elle y fit tout le bien que sa position lui

permit de faire; elle sauva les victimes, elle n'employa son pouvoir que pour racheter les crimes de ses amis.

J'ai été séduite par ce caractère, véritable fleur tombée dans cette sanglante arène, perle précieuse au milieu du bourbier. Je ne suis pas de ceux qui n'accordent ni mérite ni gloire à leurs ennemis; une opinion sincère et raisonnée a besoin de justice, et la conviction aveugle, partiale, n'a jamais fait de prosélytes.

Nous allons maintenant reprendre la suite du récit, et nous ne l'interromprons plus. Dans cette époque brûlante, tout est marqué au coin du drame ou du ridicule; notre nation est ainsi : elle ne sait rien faire de raisonnable, si elle n'est guidée, et alors elle se conduisait toute seule.

---

## XII

### DISSENSIONS DOMESTIQUES.

Charlotte mit toute la patience et toute la bonté possible dans ses relations avec les hôtes de son frère, mais elle résista à leurs instances, à leurs intrigues en ce qui concernait la position de l'abbé de Randay. Le secret était trop dangereux à confier; son frère et elle en restaient seuls dépositaires.

— C'est un ami d'enfance, presque un frère pour nous, répondait-elle aux questions investigatrices.

On n'en put jamais tirer davantage. Madame Duplay enrageait de cette méfiance, et elle résolut de s'en venger.

Un soir, les montagnards s'étaient réunis chez

Robespierre en quittant la séance, et ils avaient entre eux une de ces discussions orageuses où les passions déchaînées atteignaient leur plus haut paroxysme; madame Duplay et ses filles en étaient sévèrement bannies jusqu'au moment où, l'exaltation arrivant à son comble, on ne s'apercevait plus de leur présence. Quant à Charlotte, elle n'y entrait jamais.

— Ce n'est pas la place d'une femme, disait-elle; les hommes luttent, les hommes combattent, les femmes prient et se dévouent.

Elle était près de l'abbé, auquel elle racontait pour la centième fois l'étrange mariage de son frère, dont elle avait tant de bonheur à parler, tout en se déchirant le cœur; Ange l'écoutait en silence; de temps en temps une exclamation, un soupir, dont Charlotte ne comprenait pas le motif, lui échappaient.

— Le malheureux! il est donc abandonné de Dieu! et je n'étais pas là! en pareil cas on meurt, mais on ne se déshonore pas.

Charlotte l'interrogeait à son tour, avec la curiosité brûlante de la jalousie, mais Ange était impénétrable.

— C'est le secret de la confession, disait-il.

Bien qu'en pleine convalescence, il ne sortait pas encore, à son grand regret. Il y avait alors tant

de misères à consoler ! tant de malheureux à secourir ! tant d'innocents à défendre. C'était le triomphe de la religion et de ses véritables interprètes. C'était le champ de bataille du héros chrétien, et quel héros que cet admirable prêtre !

— Charlotte, lui disait-il, dès que je pourrai marcher, j'irai voir mes frères persécutés; j'irai à la découverte des pauvres accusés, des prisonniers, des victimes de ces terribles haines que j'ai prévues depuis longtemps, et je vous les apporterai à sauver. Vous en serez la protectrice, n'est-ce pas? à nous deux, nous tâcherons de combattre le mal.

— Hélas ! j'ai bien peu de puissance !

— Vous avez celle de votre position.

— Très-annulée par les influences dont mon frère s'entoure, Ange. Il m'écoute peu et je ne le vois guère. Tout roule sur cette tête puissante; en vain il emploie ses efforts pour arrêter le torrent; il le détourne quelquefois, avec bien de la peine, mais les digues se rompent de nouveau et l'entraînent avec les débris.

— Charlotte, répliquait Ange aussi dévoué, mais plus timide, nous nous sommes trompés sur Maximilien, j'en ai peur. C'est un ambitieux, ce n'est pas un homme convaincu. Ne va-t-il pas laisser mettre le roi en jugement?

— Il a tout fait pour l'empêcher, j'en suis témoin.

— Il a tout fait en apparence, mais non en réalité. Si Maximilien le voulait, rien ne serait facile comme l'évasion de la famille royale; à sa place je n'hésiterais pas, je les ferais partir et je présenterais ensuite au peuple ma poitrine désarmée, en lui disant : Je vous ai épargné un crime et une honte; punissez-moi si vous le voulez ! J'ai rempli mon devoir.

Cette âme noble et généreuse comprenait ainsi la popularité.

Ce soir-là, madame Duplay attendit patiemment le départ des jacobins, et puis, armée de sa fille Cornélie, qu'elle gardait comme troupe auxiliaire, elle proposa à Robespierre de souper, ainsi qu'il le faisait ordinairement après ces *épuisantes* émotions.

Il accepta. Ils se mirent à table, et il entra de lui-même dans le sujet où on voulait le conduire.

— Charlotte dort sans doute, dit-il.

— Je ne le crois pas, répliqua madame Duplay.

— Appelez-la donc, alors.

Les deux femmes se regardèrent en souriant.

— Pourquoi riez-vous, citoyennes?

— Nous n'avons pas besoin de te le dire.

— Je veux le savoir.

— Si tu veux le savoir, tu en es bien le maître, et, au fait, c'est un service à te rendre.

— Qu'y a-t-il encore? demanda-t-il d'un ton impatienté, quelque nouvelle folie!

Il leva les épaules d'un air de pitié.

— Connais-tu bien ce ci-devant que ta sœur a amené ici?

— Qui dit que ce soit un ci-devant?

— Qui le dit? tout le monde. D'ailleurs ce n'est pas répondre. Le connais-tu bien?

— Je le connais comme je me connais moi-même.

— Et sais-tu quelles sont les relations de Charlotte Robespierre avec cet homme?

Robespierre tourna vers elles son œil de renard et répondit :

— Mes chères amies, il ne vous appartient pas de juger ma sœur; brisons là, s'il vous plaît.

— Tu te trompes, Robespierre, et tu nous accuses à tort. Certes, nous rendons justice à la vertu de Charlotte, *nous*, nous la connaissons, nous savons que c'est une vraie, zélée, incorruptible républicaine, mais tout le monde n'est pas de notre avis.

— Quoi! dit Maximilien, plus impatienté; on dit que ma sœur a sauvé son amant, que je le cache, que c'est un ci-devant, n'est-ce pas? Ce sont des mensonges, dont je ne m'inquiète guère;

ma sœur n'a pas d'amant, elle en aurait d'ailleurs que ni vous ni moi, ni personne, nous n'avons à nous en inquiéter. La république qui donne des récompenses et des pensions aux filles-mères ne peut pas se montrer rigide. Ne me rompez donc plus la tête de tout cela et vivons en repos.

— Tu te trompes, Robespierre; il ne s'agit ni d'amour, ni d'amant dans cette affaire.

— Et de quoi donc s'agit-il?

— De toi, de tes relations, de ta position tout entière. Cet homme, dit-on, est un agent déguisé de Pitt et de Cobourg, des ci-devant émigrés, et par lui tu corresponds, tu fais tes conditions plus ou moins bonnes, ta sœur est l'intermédiaire. Prends garde ! à la place que tu occupes, on ne doit pas même laisser de prise à la calomnie.

— D'après cela il me faudrait livrer, mesdames, l'homme qui m'a rendu le plus éminent des services; il me faudrait chasser ma sœur, la créature de ce monde qui m'aime le mieux...

— Robespierre ! se récrièrent-elles à la fois.

— Ce n'est point un reproche, c'est un fait qui n'a rien d'étrange : ma sœur est ma sœur, nous sommes du même sang, nous portons le même nom, nous nous aimons depuis que nous sommes au monde, c'est hors de comparaison. Ne me parlez plus de tout cela.

— Te voilà bien! refusant d'entendre tes véritables amis!

— Je sais mieux qu'eux où je vais et ce que je fais. Si je me perds, ce ne sera pas moi qui me perdrai, mais la destinée, mais les événements. Laissez-moi, vous dis-je, vous empoisonnez ma vie par ces disputes mesquines. Lorsque je viens me reposer auprès de vous, c'est pour y trouver la tranquillité et la paix, après les horribles soucis qui me brisent, et vous, les augmentez, et vous y ajoutez les coups d'épingles, plus odieux que les coups de poignard.

Madame Duplay ne se tint pas pour battue; elle revint à la charge un moment après, mais avec plus d'adresse. Elle enveloppa son avis de larmes, de louanges, elle parla de sa douleur, de ses craintes, de son dévouement; elle parvint enfin à introduire un doute dans cette âme de marbre, c'était presque une victoire. Les yeux de Cornélie achevèrent la réussite. Il sortit de table ébranlé et résolu à parler le lendemain à Charlotte, non pour perdre l'abbé de Randay, mais pour l'éloigner peut-être, ou le mieux cacher du moins.

Ce furent ses premiers mots en revoyant sa sœur. Charlotte avait subi dans la matinée un nouvel interrogatoire, auquel elle résista comme aux autres; seulement les termes en furent moins

courtois et elle alors dut se montrer moins facile. Il n'y eut peut-être qu'une nuance de plus, mais cette nuance fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

Au premier mot de son frère, Charlotte l'interrompit.

— Je voulais justement vous parler à cet égard, mon frère, et je suis charmée que vous fassiez la moitié du chemin. Les citoyennes Duplay m'ont tourmentée ce matin de telle sorte que je ne puis rester davantage en ce logis.

— Vous aussi, Charlotte ! lui dit-il d'un ton de reproche.

— Dieu m'est témoin, mon frère, que j'ai souffert sans me plaindre; tant que cela a été possible, j'ai gardé pour moi ces tracasseries indignes de vous occuper; mais à présent, il n'y a plus moyen, il faut que je parte ; je ne puis plus tenir ici.

— Charlotte !

— Mon frère, vous m'en dites plus par ce seul mot que par vingt volumes ; je comprends ce qu'il signifie ; mais, je vous le répète, Ange et moi nous devons sortir de cette maison. Si nous y restons davantage, Ange est perdu, vous êtes compromis et je suis déshonorée.

— Je n'aurai donc pas le bonheur de trouver,

même chez vous, Charlotte, la patience et la résignation d'une amie. Vous ne m'aiderez pas à accomplir mon œuvre ; vous mettrez, au contraire, des traverses à mes desseins comme un esprit et un cœur vulgaires. Ah ! je ne vous reconnais pas là.

— Maximilien, je vous répondrai avec la même franchise. Vous n'êtes pas ici à votre place.

— Je ne suis pas à ma place, et pourquoi?

— Parce que vous, vous Robespierre, vous qui tenez le rang le plus élevé dans notre jeune république, sans afficher un luxe insolent, sans dépenser en prodigalités et en folies l'argent que la nation vous donne, vous devez avoir un chez-vous ; vous ne devez pas laisser dire à vos ennemis ou que vous mangez le bien de l'État avec vos maîtresses, ou que vous vous faites nourrir par elles.

— Dit-on cela?

— Non-seulement on le dit, mais les pamphlets le répètent et le font répéter aux quatre coins du monde. Vous êtes, pour presque tous ceux qui ne vous connaissent pas, ou pour ceux qui veulent vous méconnaître, l'amant de madame Duplay et de ses filles. Les étrangers ne trouvent pas chez vous cette dignité sévère, convenable pour le chef d'une nation telle que la nôtre, qui veut se faire

respecter au dehors et au dedans. Tout ceci, je le pense depuis longtemps, mon frère ; j'ai hésité à vous le dire, je ne vous l'aurais jamais dit, je crois, si mon affection et mon devoir ne m'avaient décidée, et si la conversation de ce matin n'avait achevé de me convaincre.

— Et que voulez-vous que je fasse?

— Que vous quittiez cette maison, que vous veniez avec moi, avec mes tantes, qui ne refuseront point de vous rejoindre, si vous croyez leur présence près de vous plus opportune que la mienne. Il faut que Robespierre cesse d'habiter une arrière-boutique et d'entendre autour de lui le jargon des halles.

— Aristocrate ! interrompit-il en souriant.

— Je suis, au contraire, plus démocrate que vous peut-être, ou plutôt j'entends mieux la dignité de la démocratie. Pour être simple, elle n'a pas besoin d'être ordurière. Ce ne sont point les citoyennes Duplay que j'accuse par ces mots, mais cette tourbe sanglante, l'écume des révolutions qui, à chaque instant, fait irruption dans notre cour, et se croit ici comme chez elle.

— Ce sont mes gardes du corps à moi, Charlotte.

— Des gardes du corps dangereux, mon frère, qui deviendront plus tard vos bourreaux peut-

être; je puis me tromper, cependant ma tendresse pour vous m'éclaire, je le crois ; il ne faut ni morgue ni hauteur : mais l'autorité, pour être respectée en France, a besoin de prestige.

— Cela pourrait être vrai, dit-il en baissant la tête, selon son habitude, lorsqu'il était frappé d'une idée. Cependant je ne puis quitter ainsi ces braves gens qui me sont tellement dévoués !

— S'ils vous sont dévoués, mon frère, ils seront les premiers à vous engager à chercher une maison ; vos ennemis seuls vous en détourneraient.

— Eh bien, nous verrons ; vous avez patienté jusqu'ici, patientez encore ; nous reprendrons ce discours.

Le même soir ils étaient tous réunis chez Duplay, un peu froidement sans doute. Cependant Charlotte, dans la crainte de déplaire à Maximilien, avait voulu y paraître. On essayait d'animer la conversation et personne ne s'y prêtait guère, lorsqu'un homme se présenta et demanda Robespierre.

— Me voici, dit-il, que me voulez-vous ?

— Je ne puis m'expliquer devant personne ; il faut que je te parle seul.

Madame Duplay se leva et ouvrit la porte d'une chambre voisine.

— Entrez donc ici, dit-elle.

Robespierre le suivit. Dès qu'ils furent sans témoins, cet homme s'informa si personne ne pouvait les entendre.

— Non, parle.

— Robespierre, je te hais.

— C'est possible. Bien des gens me haïssent à qui je n'ai jamais fait de mal.

— Tu m'en as fait, à moi. Tu as frappé ma fiancée et son père, tu m'as enlevé le bonheur de ma vie ; je ne demande qu'à mourir, mais je ne veux pas mourir sans vengeance, tu me précéderas dans la tombe.

Ce disant, il se jeta sur lui, l'accula contre le mur, et, lui mettant la main à la gorge, il l'étranglait si un mouvement violent n'eût donné l'éveil aux convives effrayés ; tous se précipitèrent dans la chambre et trouvèrent le dictateur presque expirant.

— Mon Dieu ! s'écria Charlotte, en courant à lui et sans laisser à personne le temps de l'approcher, mon bien-aimé frère !

Il suffoquait ; on s'empressa de lui prodiguer les soins impérieux réclamés par son état. Celui qui l'avait attaqué restait debout, immobile, à contempler ce spectacle.

— Cet homme a donc des cœurs qui l'aiment ! murmura-t-il. Ah ! j'eusse épargné de la besogne

au bourreau ; je suis bien aise de n'avoir pas réussi.

Et, comme nul ne songeait à lui dans la précipitation des secours donnés à sa quasi-victime, il tourna sur lui-même et s'échappa.

Ce ne fut pas la seule fois qu'il courut risque de la vie. L'histoire a enregistré plusieurs tentatives ; celle de Cécile Regnault et celle de Ladmiral entre autres. Robespierre prononça à ce sujet, à la Convention, un de ses plus beaux discours. Il y afficha, comme de coutume, les sentiments stoïques et désintéressés. Sa seule crainte, disait-il à sa sœur, qui le croyait pieusement, était d'être méconnu, de laisser après lui une mémoire entachée par la calomnie. Il fit même à ce sujet des vers qu'il donna à Charlotte, et dont voici quelques-uns :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le seul tourment du juste à son heure dernière,
Et le seul dont alors je serai déchiré,
C'est de voir en mourant la pâle et sombre envie
Distiller sur mon nom l'opprobre et l'infamie,
De mourir pour le peuple, et d'en être abhorré !...

Ces vers sont meilleurs que ceux des Rosatis. La pensée le portait.

Quoi qu'il en fût de la tentative d'assassinat, Charlotte s'en fit un argument pour décider son

frère à la suivre. On ne parlait alors que par l'histoire romaine ; on y puisait tous ses exemples et tous ses raisonnements.

— Si César eût été frappé au lupanar, sa mémoire eût été salie, et la postérité non-seulement eût accepté l'accusation de tyrannie incontestable, mais encore celle de débauché.

— La postérité l'a bien accepté comme tel, ce me semble, et votre exemple est mal choisi, Charlotte. D'ailleurs la maison de madame Duplay n'est pas un lupanar, ne fût-ce que parce que vous y êtes.

— Il se peut que je me trompe ; mais la chose sur laquelle je ne me trompe point, c'est la nécessité de nous retirer ensemble. D'ailleurs, si vous me refusez, je m'en irai seule ; cette maison n'est plus habitable pour moi. Il semble que la mère et la fille prennent à tâche de me tourmenter; jusqu'à leurs regards me sont hostiles. Ensuite, on assure que vous allez épouser Cornélie; alors vous n'aurez plus besoin de moi. Si cela est, pourquoi me le cacher ?

— Je n'épouse pas Cornélie, je n'épouse personne ; un homme tel que moi ne doit pas se marier ; il ne peut accepter la charge d'une femme, d'une famille, vous le savez bien, Charlotte.

Il est à remarquer qu'à cette époque, où l'on

tutoyait tout le monde, Robespierre ne tutoya jamais sa sœur. Il la respectait trop pour cela, disait-il. Elle ne le lui demanda point, c'était une distinction dont elle était fière.

La conversation sur le changement de séjour se renouvelait continuellement, à mesure surtout que la convalescence d'Ange avançait. Elle tremblait pour lui ; au milieu de cet entourage, la protection même de son frère ne la rassurait pas. Elle lui racontait ses efforts pour obtenir le départ de Maximilien, et lui faisait promettre de ne pas se montrer avant que sa résolution fût prise. Un auxiliaire puissant lui arriva. Madame Duplay, non contente de ce qu'elle avait obtenu, voulut davantage. Elle s'immisça dans les affaires de son hôte ; elle lut tous ses papiers ; un jour enfin elle osa décacheter une lettre. Maximilien ne lui fit aucun reproche, mais il alla sur-le-champ trouver Charlotte, et lui dit :

— Vous pouvez, quand il vous plaira, nous chercher un gîte. Nous partirons d'ici aussitôt qu'Ange sera en état de supporter le transport.

— Dieu soit loué ! pensa Charlotte ; tout est donc fini et mon frère m'est rendu.

Elle le connaissait trop pour lui faire aucune question ; elle ne lui en parla pas davantage, mais elle se mit en quête d'un domicile. Ils ne man-

quaient point à cette heureuse époque où chacun fuyait et se cachait de toutes parts. Charlotte trouva bien vite ce qu'il lui fallait, rue Saint-Florentin. Elle y fit transporter des meubles, et, lorsque tout fut prêt, elle en prévint son frère, qui, sans trouble, sans emportement, déclara simplement que le soir il ne coucherait plus rue Saint-Honoré, et qu'il allait s'établir ailleurs avec Charlotte.

Madame Duplay, à cette nouvelle, resta atterrée. Elle essaya de le faire changer d'avis. Cornélie et elle pleurèrent à fendre les pierres. Robespierre ne s'attendrissait pas ainsi ; il les écouta froidement et répondit :

— Lorsque j'ai résolu une chose, elle est faite.

Les paquets furent emportés. Charlotte fit partir Ange pendant cette discussion, de sorte qu'il passa sans être remarqué. Vêtu de grossiers habits laïques, il était méconnaissable.

Mademoiselle Robespierre ne voulut pas quitter leurs hôtes sans les voir ; elle entra chez madame Duplay, au moment de s'en aller ; elle et sa fille aînée pleuraient de rage. En la voyant, elle essuya vivement ses yeux.

— Citoyenne, je sais à qui je dois cet affront, je ne l'oublierai pas ; épargne-toi des compliments hypocrites, je n'en crois pas un mot, mais tu me le payeras.

Elle sortit de la chambre, sans même regarder la pauvre Charlotte, qui ne s'attendait pas à un pareil accueil.

## XIII

### OUTRE-MER.

M. et madame de Randay, en quittant la France sur l'avis que Robespierre leur avait fait donner, se dirigèrent vers les Pays-Bas, et de là vers l'Angleterre; ils voulaient y séjourner quelque temps avant de se décider pour un autre pays. La guerre était partout, en Allemagne comme en Italie; les couvents n'étaient guère plus habitables qu'en France, et l'on ne savait réellement où fixer sa résidence.

D'ailleurs, il faut bien le dire, avec le premier moment de douleur, la volonté de Jeanne s'était affaiblie. Depuis son séjour à Randay, la vie si douce, si calme, si heureuse qu'elle y menait avai

un peu endormi sa conscience. Le marquis l'entourait des soins les plus tendres; il prévenait ses désirs, il lui montrait une de ces affections auxquelles il est impossible de rester indifférent. Jamais un mot, jamais une allusion, quelque éloignée qu'elle fût, ne rappela le projet qu'elleavait formé et les circonstances qui l'avaient amené. Il n'essaya pas de la faire changer d'avis, il ne se plaignit pas, il n'afficha pas sa souffrance. Mais Jeanne voyait dans ses yeux des larmes involontaires; il dépérissait; sa tristesse était profonde. Il se promenait quelquefois des journées entières dans le parc, et, lorsqu'il rentrait, il semblait épuisé de fatigue.

Jeanne remarquait tout, elle conservait tout dans sa mémoire. L'extrême affection qu'elle avait eue pour lui se réveilla plus forte que jamais; elle la combattit comme un sentiment coupable, et pourtant! souvent elle se surprenait se disant à elle-même :

— Je suis bien heureuse ainsi, j'y voudrais toujours rester.

La lettre de Robespierre la réveilla de cette léthargie. Il fallait partir, il fallait se décider; cependant la temporisation de l'Angleterre lui rendit un peu d'espérance. La nécessité de sortir le plus tôt possible de ce royaume de France convul-

sionné, ne laissait pas le choix de la route. On verrait ensuite.

Ils arrivèrent à Londres et y passèrent le premier mois dans une solitude absolue. Bien leur prit de ne chercher personne, car personne ne les eût accueillis. Cette immense sottise de l'émigration se corrobora de beaucoup d'autres sottises par la façon dont elle fut conduite. Ainsi, je l'ai dit, on émigrait par mode, on s'en allait de France parce que c'était du bel air, sans précautions, sans songer à l'avenir, comme pour faire une promenade. Les premiers partis, ceux de 89, se mirent à mépriser profondément ceux qui restaient ou ceux qui ne venaient les joindre que plus tard. On envoya des quenouilles aux gentilshommes retardataires, comme pour les réduire à l'état de femmelettes. Quelques-uns tinrent bon et ce furent les plus éclairés, sinon les plus fidèles ; d'autres se décidèrent et partirent. Ils furent accueillis par des huées, par des quolibets, quelquefois même par des impertinences ; il en résulta des duels, et pendant quelque temps, l'émigration se décima d'elle-même. Il fallut prendre des mesures pour arrêter ces combats.

Il est très-certain maintenant que si, bien loin de disséminer leurs efforts, de porter à l'étranger cette épée, qui appartenait au roi, à la France,

et que leurs ancêtres avaient illustrée, s'ils s'étaient rangés en phalanges auprès du trône, s'ils avaient fait au monarque un rempart inébranlable, s'ils avaient combattu leurs ennemis au lieu d'aller les attendre au delà des frontières, ou de se laisser égorger comme des moutons, il est bien certain qu'ils eussent soutenu leur cause, qu'ils eussent obtenu de la fureur populaire les concessions qu'elle refusait à leur absence, et que surtout ils eussent empêché le meurtre à jamais regrettable et non encore expié du petit-fils de saint Louis et de la fille de Marie-Thérèse.

M. et Madame de Randay firent cependant sensation en arrivant à Londres. Le marquis était connu de tout le monde ; son ancienne élégance, ses conquêtes éminentes, la passion inspirée par lui à la comtesse de Saure, l'avaient rendu célèbre. La beauté de sa femme, son air modeste et doux, furent remarqués dès le premier dimanche, lorsqu'ils se rendirent à la messe, à la chapelle catholique. Le marquis salua quelques personnes qui lui rendirent froidement son salut, mais il évita toute conversation. Cette conduite et le changement de ses traits, de ses habitudes, le firent proclamer le plus amoureux des jaloux, ou le plus jaloux des amoureux. Dès lors, Jeanne devint d'un prix inestimable et ce fut à qui s'occuperait de lui faire la cour.

On remarqua aussi que madame de Randay était en grande toilette, qu'elle était venue en carrosse, qu'elle portait des joyaux, ce qui contrastait fort avec les duchesses en robe de toile peinte, en petit bonnet, telles qu'elles étaient presque toutes en ce moment, n'ayant point emporté de quoi vivre, et étant obligées de vendre les superfluités pour subvenir au nécessaire. On ne travaillait pas encore pourtant. Jeanne ne vit rien de tout cela. Elle pria de tout son cœur; elle leva des yeux craintifs sur les grandes dames que son mari lui désignait et qu'elle connaissait de nom, tandis qu'elle les baissait, au contraire, sous les regards ardents des jeunes seigneurs.

Elle rentra comme elle était venue. Elle vécut dans une retraite profonde, s'informant quelquefois, mais faiblement, quand le passage serait libre et quand ils pourraient partir sans danger.

— Pas encore, répondait le marquis.

Elle n'en parlait plus.

L'hiver se passa. Les événements révolutionnaires s'étaient compliqués et rendaient le départ plus difficile; la guerre et les Français étaient partout. Le marquis demanda à Jeanne, au commencement du printemps, ce qu'elle voulait faire. Jeanne se paya de bonnes raisons, et n'eut pas le courage de répondre qu'elle voulait s'enfermer en

Irlande, où il restait des couvents catholiques. Elle dit qu'elle attendrait.

— Voulez-vous demeurer à Londres?

— Comme il vous plaira.

— Vous ne devez pas vous y plaire beaucoup?

— Je ne m'ennuie jamais; d'ailleurs vous êtes là.

Il lui serra la main pour cette bonne parole.

— Et que diriez-vous d'une de ces jolies maisons de campagne sur la Tamise, que vous admiriez dans nos promenades?

Elle leva sur lui ses grands yeux.

— Y avez-vous donc réellement pensé?

— J'en ai loué une ce matin, celle qui vous avait plu davantage; nous y entrerons quand vous voudrez.

— Hélas! que de bonté, dit-elle avec un soupir.

Ils y entrèrent, en effet, dès le lendemain. C'était un vrai paradis. Elle n'y retrouva pas la magnificence du château de Randay, elle n'y retrouva pas la rêverie sauvage de Panchien, mais tout ce que la nature peut offrir de gai, de riant, de suave, était réuni autour d'elle. Elle courait le matin sur les gazons verts avec Martine et Speranza, pendant que le marquis lisait, appuyé sur une fenêtre. Elle suivait du regard les navires qui se croisaient, les barques qui filaient comme des flèches, char-

gées de promeneurs et de musiciens. C'était une vie, une animation délicieuse, où son âme se retrempait, où son corps gagnait en force, en beauté, en souplesse. Quelquefois elle s'arrêtait au milieu d'un joyeux élan, jetant autour d'elle un regard attristé :

— Il faudra quitter tout cela ! pensait-elle, et m'enfermer avec des religieuses. C'est bien dommage !

A force de se répéter :

— C'est bien dommage !

Elle en vint à se demander si c'était absolument nécessaire. A cette première question, elle se voila le visage ; quand elle se l'adressa de nouveau, elle regarda à travers le voile ; une troisième fois, elle ne se voila plus du tout ; une quatrième, elle se répondit que ce n'était pas indispensable. Alors vinrent les prétextes spécieux, les excuses, les compromis de conscience, les arrangements, les arguments irrésistibles, puis la volonté.

— Je suis si heureuse ! il est si heureux aussi ! Je l'aime tant ! il m'aime si bien ! Où est le mal ? qui sait la vérité ? Quoi de plus pur, de plus saint que nos relations ? Ne serait-il pas affreux de l'abandonner ? N'ai-je pas un devoir à remplir envers lui, ne fût-ce que par reconnaissance ? Il est si bon !

Ces phrases répétées cent fois par jour firent taire le remords qui s'endormit. Elle ne décida pas

tout à fait qu'elle resterait, mais elle ne parla plus de partir. Le marquis avait trop d'adresse et de connaissance du cœur humain pour ne pas deviner parfaitement ses pensées. Il en jouissait avec délice et se gardait d'aller au delà, de peur de réveiller par un mot ses scrupules.

Ils avaient quelques voisins et ils les voyaient fréquemment : c'étaient des Anglais de la classe élevée, mais non pas de la haute fashion. Aucun Français jusqu'ici, malgré des efforts répétés, n'avait pu franchir la barrière de ce paradis et apporter à la belle Ève la tentation du fruit défendu. A côté d'eux, bord à bord, une petite maison restait vide et ne se louait point. Un matin on en vit les volets ouverts, ce fut un événement.

— Un voisin! dit Jeanne.

— Ou une voisine, répliqua le marquis en riant.

— Peut-être tous les deux. Ah! ce serait trop agréable, si cela l'était seulement un peu? nous sommes si près. Est-ce que cela vous déplaît, monsieur?

— Nullement, Jeanne, mais j'ai reçu une lettre qui m'ennuie.

— Pourquoi?

— Je serai peut-être forcé de vous quitter.

— Ah ! dit-elle, avec un serrement de cœur involontaire.

— Oui, de vous quitter, et pour longtemps.

— Et où irez-vous ?

— Il se prépare une expédition sur les côtes de France, les princes doivent la commander; on réunit tous les gentilshommes pour avoir l'honneur de les suivre. J'en ai été prévenu par une lettre de M. de Blacas. Je ne puis refuser d'en faire partie, ce serait donner lieu à une accusation qu'un homme de mon nom ne supporte pas. Que dois-je faire?

— Il faut partir, répliqua-t-elle d'une voix ferme, mais en pâlissant. C'est votre devoir.

— Vous laisser seule !

— Sous l'aile de Dieu et sous la garde de Martine et de Comtois, sans compter Speranza.

— Ah ! mon cœur se brise rien qu'en y pensant. Il est tant de dangers qu'on ignore à votre âge et avec votre éducation !

— Ne craignez rien, ma mère me protége. Ma conscience est là, ma tendresse pour vous ; je veillerai sur moi aussi bien que vous-même.

— Chère enfant !

— Allez où le devoir vous appelle ; allez-y sans crainte ; fiez-vous en Dieu, en moi, en l'espérance, et montrez-vous digne de votre nom.

En ce moment, la fenêtre de la petite maison s'ouvrit tout à fait.

## XIV

### A PARIS.

Charlotte et Robespierre allèrent demeurer ensemble rue Saint-Florentin; le premier soir elle trouva son frère triste. Par extraordinaire, il était rentré seul et se promenait dans cette maison, qui lui semblait grande. Il ne dit rien cependant, et sa sœur se garda bien de le mettre sur cette voie. A table, entre l'abbé et elle, il garda longtemps le silence; Ange le rompit enfin.

— Maximilien, lui dit-il, où en est cet affreux procès? Persistez-vous à ne point l'empêcher?

— Je vous ait dit, Ange, que je n'avais pas assez de puissance pour cela; je vous ai dit qu'en voulant arrêter le char de la Révolution, il vous brise et reprend sa course avec plus de force. Voyez plutôt Mirabeau.

— Je ne sais s'il vous briserait; je ne sais s'il reprendrait plus vivement sa course; mais vous êtes un honnête homme, Maximilien, et vous feriez un acte d'honnête homme en épargnant le sang innocent. Si vous le payez de votre vie, l'avenir vous en tiendra compte, et pour une intelligence, pour un caractère tels que les vôtres, le jugement de l'avenir, celui de votre conscience, passeront avant tout, je le crois.

— Nous ne nous entendrons jamais sur ce point, mon ami, et nous avons toujours différé. Certes, comme homme, Louis XVI est digne de pitié et d'estime; c'est un bon père, un trop bon mari, c'est un cœur excellent, et je voudrais le pouvoir sauver. Comme roi, c'est autre chose; il a manqué à sa promesse, il a trahi la nation, la nation lui en demande compte, elle en a le droit; il n'est au pouvoir d'aucun homme d'empêcher cette justice. Moi, qui plus qu'un autre ai défendu les libertés du peuple, je serais inconséquent de restreindre l'usage de ces libertés dans ce qu'elles ont de sacré et de noble. Je n'y essayerai point.

— Hélas! Maximilien, qu'avez-vous fait de votre cœur?

— Un homme public, un législateur ne peut écouter ses sentiments et ses sympathies. Ange, j'ai entrepris avec mes collègues la régénération

de mon pays, je dois suivre la route tracée, je dois marcher impitoyablement dans ma voie, sans regarder ni à droite ni à gauche. Qu'importe si mes larmes coulent, si mon cœur saigne, si les lambeaux de ma chair restent aux épines et aux cailloux du chemin ! Je ne suis qu'un instrument entre les mains de l'Être suprême : un instrument obéit et ne raisonne pas.

— Vous devez être bien malheureux, alors !

— Malheureux ! je le suis plus que je ne peux vous le rendre ; je souffre de tout ce que j'entends, de tout ce que je fais et de tout ce que je ne fais pas. Je foule aux pieds mes amitiés, mes penchants, je détourne les yeux pour ne pas voir ce que brise autour de moi le terrible niveau que je dirige. Ah ! oui, je souffre ! je serai méconnu, je serai maudit, je le sais ; je n'aurai pas même la récompense de mes douleurs. Je payerai de ma tête l'œuvre que j'accomplis. Que m'importe ! Ainsi que vous le disiez, pour moi l'avenir est tout ; le monde régénéré me rendra justice : un jour on m'élèvera des autels. J'attendrai jusque-là...

— D'ici là, mon frère, vous avez l'amour, l'admiration de ceux qui vous connaissent ; vous avez votre sœur... votre ami..., ajouta Charlotte timidement, en regardant Ange, qui restait muet.

— Ma sœur ! oui, je n'en doute pas ; mon ami !

non ; il ne me comprend point. Déjà j'ai perdu ma fiancée ; déjà bien d'autres se sont détournés de moi, et ce ne seront pas les derniers.

— Maximilien, poursuivit l'abbé, je vous aime, je vous aime assez pour vous pardonner, mais je ne vous excuse pas. La voie que vous suivez est celle de l'injustice et de la perdition ; je ne vous y suivrai point, au contraire ; jusqu'au dernier jour, nous resterons séparés ; mais comptez sur moi au moment de la chute. Je n'accuserai pas votre triomphe, je partagerai votre malheur.

— J'en suis sûr d'avance.

— Vous m'avez sauvé d'une mort certaine, vous m'avez accueilli chez vous, je ne puis pas vous tromper, je vais tout vous dire. Vous avez votre maître, dites-vous, vous avez une voix qui vous entraîne et à laquelle vous obéissez ; moi aussi j'ai mon maître, moi aussi j'ai la voix qui m'appelle. Mon maître, c'est mon Dieu ! Mon maître, c'est le Christ, mort pour les hommes, et qui m'ordonne de les aimer, comme il les a aimés. Je n'écrase point, je relève : le niveau que je passe sur l'humanité n'est point un fléau comme le vôtre ; la lumière que je porte éclaire sans brûler. Il m'est commandé de m'oublier moi-même et de ne songer qu'aux autres : comme vous je suis prêt à mourir pour soutenir ma foi ; mais je ne demande ni autel ni

récompense dans l'avenir. Ainsi, je ne puis pas vous le cacher, vous me chasserez ensuite, si vous le voulez ; je suis chez vous, j'y suis à l'abri des dangers attachés à mon nom et à mon saint caractère ; dès que j'aurai repris mes forces, je reprendrai aussi les fonctions du ministère sacré; j'irai porter la parole de Dieu où elle sera utile ; j'irai soutenir le faible ; j'irai prier avec ceux qui souffrent ; j'irai enfin détruire autant qu'il sera en mon pouvoir le mal que vous avez fait.

— Prenez garde, Ange; ne vous compromettez pas de façon à ce que je ne puisse vous sauver.

— Ne m'accusez pas d'ingratitude, Maximilien, vous êtes prévenu ; si je me sers de votre nom, ce sera pour arracher des victimes à la mort ; si je m'abrite sous votre aile, ce sera pour cacher ma route, afin de la rendre plus sûre. Prêtre, royaliste et gentilhomme, je dois ma vie à mon Dieu et à mon roi; je combattrai jusqu'à la dernière heure.

— Dévouement inutile !

— Peut-être ; cependant Dieu ne le permettra pas. Il a beaucoup de soldats comme moi, il nous prêtera sa force pour le triomphe.

— Ne vouliez-vous pas aller voir votre frère, mon ami ? Ne comptiez-vous pas le ramener à des sentiments plus conformes aux vôtres ? Ne vouliez-vous pas...

— Ma place est ici, je ne la quitte pas. Je vous comprends, Maximilien, vous désirez m'éloigner. Vous craignez mon zèle, et vous croyez qu'en me parlant de mon frère, de la plaie qui saigne incessamment dans mon cœur, vous parviendrez à me détourner de mon devoir. Non, je resterai tant que durera la lutte. Mon frère ignore mon retour; vous avez seulement calmé ses inquiétudes en annonçant que vous aviez de mes nouvelles et que je reviendrais bientôt. Par prudence, vous n'avez pas même voulu confier au papier ma présence chez vous. Je lui écrirai, moi; il faut qu'il sorte de son péché; il faut qu'il rompe des liens infâmes; il le fera si ma parole a de la puissance, mais je n'irai pas près de lui : la grande famille des infortunés avant la mienne ! Le devoir avant l'affection.

Charlotte, placée entre ces deux hommes dont l'un lui semblait aussi sublime que l'autre, ne savait ce qu'elle devait admirer le plus. La charité du prêtre parlait à son cœur; l'éloquence du tribun parlait à son imagination. Elle se joignit cependant à Ange pour supplier son frère de les aider de son pouvoir.

— Cela vous portera bonheur, mon ami; permettez-nous de trahir quelquefois le secret de la proscription, permettez-nous d'avertir la victime, de l'arracher à l'échafaud, de faire bénir mon nom,

pendant que vous illustrerez le vôtre, qui est le mien.

— Vous me déchirez, Charlotte, vous versez du feu sur une plaie saignante ; ne me parlez de rien ; faites ce que vous voudrez, que je ne le sache pas. Laissez-moi.

Ils n'en demandaient pas davantage. Ils se séparèrent plus heureux. Charlotte resta longtemps encore avec Ange, pendant que Robespierre travaillait dans son cabinet.

— Comme tout est tranquille ici ! Quelle différence ! disait-elle ; on n'entend plus de bruit, les cris de madame Duplay, les éclats de voix d'Éléonore ; on respire enfin.

— Prenez garde, Charlotte, prenez garde à ces femmes ; elles ne vous pardonneront jamais, et peut-être serai-je l'instrument dont on se servira pour vous blesser.

— Je ne les crains pas ; j'ai fait mon devoir.

— Cette fierté républicaine est très-belle, Charlotte, mais elle n'est malheureusement pas de mise dans la république actuelle. Chacun parle de devoir, et chacun songe à ses haines, à sa gloire et à son profit. Pauvre république que celle-là !

— Ne la blâmez pas, Ange, vous ne pouvez la comprendre ; ne la blâmez pas d'ailleurs, parce que je l'aime.

— Bonne Charlotte! vous aimez Dieu pourtant, vous l'aimerez toujours?

— Toujours. Est-ce qu'on peut l'oublier?

— Vous vous souvenez de notre enfance, de ces longs et beaux offices où vos excellentes tantes nous conduisaient, les dignes femmes!

— Ah! oui, répondit-elle en soupirant. Il y a bien longtemps que je n'ai entendu la messe.

— La voulez-vous entendre? demanda-t-il vivement.

— Si cela se pouvait!

— Cela se peut : je la dirai, moi.

— Où cela?

— Ici.

— Ici... chez Robespierre?

— Oui, chez Robespierre; on ne la dira nulle part plus en sûreté.

— Mais ce sera le compromettre.

— Qui le saura?

— Si on le découvre?

— On ne le découvrira point; d'ailleurs, si on le découvre, eh bien, Charlotte, n'êtes-vous pas assez forte pour accepter la conséquence de vos œuvres?

— Que ne diraient pas les ennemis de mon frère?

— Que ne feront pas pour lui la sainte Vierge

et les anges du ciel, appelés ici près du tabernacle?

Charlotte se recueillait en elle-même, sa tendresse pour son frère et ses principes religieux se combattaient. A la fin, elle se leva et dit :

— Nous reparlerons de cela, mon cher Ange. Prions Dieu, en attendant.

Ils se mirent à genoux, ainsi qu'ils le faisaient chaque soir, et Ange récita la prière à haute voix.

## XV

### UNE TOURNÉE.

Le lendemain la maison de Robespierre fut envahie rue Saint-Florentin, comme elle l'était rue Saint-Honoré ; la tranquillité dont se vantait Charlotte disparut. Madame Duplay et Éléonore firent invasion dès le matin, et s'établirent pour toute la journée comme auparavant.

— Vous n'y gagnerez pas grand chose, lui dit Ange ; elles trôneront chez vous au lieu de trôner chez elles, voilà tout, et vous serez toujours effacée.

— Ce n'est pas à la suprématie que je tiens, Ange, c'est à la dignité de mon frère, c'est à son affection. Je ne suis rien, c'est lui qui est tout. Si ces femmes me sont antipathiques, c'est que je les

crois dangereuses pour lui. Autrement, que m'importe !

C'était, nous l'avons dit, dans le moment si plein d'intérêt et de passion, où se discutait partout la mort du roi martyr. Le salon de Maximilien, on le comprend, était le centre de ces disputes; on s'y prenait à partie de la façon la plus grave, et la fougue des montagnards s'y déployait sans entraves. Charlotte et Ange, cachés derrière une porte, écoutaient tremblants ces terribles orateurs, tandis que les Duplay, auxquelles l'entrée était défendue, profitant de l'ardeur de la controverse, pénétraient d'abord derrière les autres presque inaperçues, et mêlaient ensuite leurs voix à celles de ces hommes de sang, tous d'accord pour le parricide, différant seulement dans la manière de l'exécuter. Certes elles ne les calmaient pas, ces belles lutteuses, le teint animé, l'œil étincelant, le sein palpitant d'émotion; elles semblaient au contraire les pousser et les enhardir, s'ils en avaient eu besoin, par leurs regards et par leurs promesses. Presque tous les chefs de ce parti étaient jeunes, quelques-uns étaient beaux et entraînants, l'amour pouvait s'armer du glaive et de la torche, comme aux temps paisibles de sa flèche et de son carquois; les passions de cette malheureuse époque étaient terribles.

Ange sortait toujours de fort bonne heure avant que personne fût levé. Il prenait cette habitude pour ne pas être vu; il ne rentrait que tard, arpentait tout Paris, déguisé, portait les sacrements où ils étaient nécessaires, célébrait la messe à la barbe de la Convention, déployait enfin un zèle et un dévouement que rien ne peut rendre. Il était partout en même temps, risquait sa vie vingt fois par jour, remuait le ciel et la terre pour faire sortir la famille royale du Temple, allait même hardiment jusque chez Tison, le geôlier, dont il s'était fait l'ami en lui portant d'un tabac particulier que ce misérable aimait fort, et là il échangeait des signes avec Cléry, qui y descendait quelquefois; il trouva même le moyen de faire passer un billet au roi. Cet agent si actif, que la police révolutionnaire cherchait avec persistance, et qui, sous mille déguisements lui échappait toujours, demeurait chez Robespierre, mangeait à sa table et vivait dans són intimité la plus grande.

Il arriva au dictateur, en deux ou trois circonstances, de dire à Charlotte :

— Qu'Ange prenne garde à lui, il va trop loin. On a raconté des traits d'une effronterie de dévouement, dont il est seul capable. Avertissez-le, on le cherche.

Mais en même temps Ange et Charlotte surpre-

naient les listes de proscriptions, devinaient les suspects, et les faisaient prévenir. Ils obtenaient, à force de prières, des signatures et des certificats de Maximilien, dont celui-ci connaissait l'emploï à merveille, tout en *feignant de feindre* de ne pas s'en douter. Il se conservait l'admiration de sa sœur et le dévouement de l'abbé de Randay par des complaisances peu importantes pour lui; il sauvait quelques têtes obscures, ce qui lui donnait à leurs yeux un air de clémence; mais pas un de ceux qu'il pouvait craindre n'échappèrent.

Ainsi, la famille de Sainte-Amaranthe, qui tout entière fut victime du seul moment d'épanchement qu'eut jamais ce terrible mystérieux. Il aimait la maison de madame de Sainte-Amaranthe, femme un peu douteuse comme position et comme conduite, mais parfaitement aimable et bonne. Elle recevait en même temps les chefs de la montagne et des émigrés déguisés; ses opinions étaient cependant aristocratiques : la démocratie lui répugnait, comme à toutes les natures élégantes et fines; elle la subissait par une nécessité imposée, mais elle la subissait avec dégoût.

Robespierre, qui lui aussi avait les instincts distingués, qui haïssait si énergiquement Marat, autant par sa repoussante figure, sa saleté et sa crapule, que par jalousie, Robespierre aimait madame

de Sainte-Amaranthe et ses soupers. Ce soir-là il s'y trouva en belle humeur, et devant une douzaine de personnes il laissa voir un coin de son âme et de ses projets. Il avoua presque que la révolution était pour lui un levier, un moyen de parvenir, d'arriver à la première place; il développa ses plans avec une confiance qu'il n'avait jamais montrée à personne. Et cela, parce qu'il avait bu quelques verres de vin d'Aï à côté de jolies femmes. Chacun se regardait effrayé, étonné surtout. Un secrétaire, qu'il affectionnait, l'avait suivi à cette réunion; il fit de vains efforts pour arrêter ces confidences, se doutant bien de ce qui arriverait ensuite, car Robespierre n'était pas ivre ; il était surexcité seulement et se souviendrait sans aucun doute.

Mademoiselle de Sainte-Amaranthe venait d'épouser M. de Sartines, fils du fameux lieutenant de police, lequel avait eu pour maîtresse mademoiselle Grandmaison, du théâtre des Italiens. Bien qu'il l'eût abandonnée en se mariant, elle l'aimait encore et n'avait cessé de lui écrire. Il se trouvait à cette table le marquis de Chastenays, M. de Gautremont, madame de Lamartinière veuve de d'Epremenil, M. de Pons et bien d'autres. Le lendemain, à leur réveil, comme l'avait prévu le secrétaire, qui prudemment s'était caché, tous les

convives furent mis en état d'arrestation. On y joignit MM. de Sombreuil père et fils, MM. de Laval-Montmorency, de Rohan-Rochefort, le prince de Saint-Maurice, Michon, municipal du Temple, accusé de politesse envers la reine, la pauvre Grandmaison et son domestique, enfin Cécile Renault et Ladmiral, prévenus d'assassinat contre Robespierre, sans compter le père, la mère et les frères de Cécile, tous aussi innocents qu'elle-même.

Tout cela se rattachait plus ou moins à une sorte de confrérie ayant pour chef une espèce de folle nommée Catherine Théos, que ses disciples appelaient la Mère de Dieu. Pythonisse d'un nouveau genre, elle béatifiait Robespierre, elle en faisait l'élu du Seigneur, le régénérateur du monde. Par un bizarre mélange de la religion et de ses idées extravagantes, depuis que Maximilien avait décrété l'Être Suprême, il était devenu l'objet de son culte. Était-ce folie ou calcul ? Je ne sais. Ce qui est certain c'est que, soutenue de son disciple dom Gerle, ancien chartreux, aussi insensé qu'elle-même, elle avait élevé, rue Contrescarpe, une manière de temple à demi païen, à demi catholique, où toutes les exagérations du mysticisme se joignaient aux doctrines plus dangereuses d'une foi nouvelle, dont Robespierre était le Messie.

Le peuple allait en foule chez la Mère de Dieu.

Beaucoup d'esprits éclairés y coururent; le merveilleux a tant de puissance! Les uns par entraînement, les autres par curiosité, quelques-uns même, pour y chercher des espérances, se laissèrent prendre à cet appât, et la secte devint nombreuse. Dom Gerle, depuis longtemps ami de Robespierre, reçu chez Duplay intimement l'intéressa à cette religion, et lui fit recevoir des lettres de la prophétesse, contenant son élévation à un futur pontificat suprême, régnant sur toute la terre. Maximilien toléra ces réunions, souffrit qu'on lui en parlât, et leur donna par là une sorte de puissance.

Mesdames de Sainte-Amaranthe se firent initier, pour céder aux instances de madame de Chastenays, leur amie, qui, bien que royaliste, croyait à la mère Théos, et voulait faire de Robespierre un second Monck. Tout cela se trouva à l'époque du fatal souper, et, pendant que Robespierre faisait incarcérer les innocents témoins de sa rare intempérance, ses ennemis s'emparaient de la Mère de Dieu et de ses adeptes, espérant au moins déverser sur lui un ridicule en le montrant comme l'idole de ce temple grotesque, acceptant l'encens grossier qu'on lui offrait, d'aussi bonne grâce que s'il lui eût été acquis par son mérite divin.

Ni Charlotte ni Ange n'apprirent rien de tout

ceci que lorsqu'il fut trop tard. L'abbé connaissait l'existence de la mère Théos et de son temple ; il en avait souvent parlé à Robespierre, en lui démontrant le danger, sans avoir été écouté de lui. Il affectait d'en rire avec l'abbé ; il traitait ce culte d'enfantillage et de niaiserie.

— Je n'ai pas détruit la royauté pour élever la théocratie, se disait-il, et vous savez depuis longtemps, je l'espère, que je ne suis pas un sot.

— Vous êtes un grand esprit, mon ami, mais vous avez vos faiblesses, qui tiennent à l'essence même de cet esprit et de votre caractère. Cette jonglerie vous plaît, elle miroite devant votre imagination, mais elle vous sera funeste, j'en ai le pressentiment ; on ne joue pas avec les choses saintes.

— Mon pauvre Ange, vous ne vous guérirez pas de vos superstitions.

— Ah ! Maximilien, si votre père vit encore, s'il assiste à ce qui se passe, quelle ne doit pas être sa douleur !

Le jour où les Sainte-Amaranthe furent arrrêtés avec cette *fournée*, selon l'expression du temps, Ange était resté au Temple ; il tâchait de gagner Tison, en écoutant ses histoires et ses plaintes ; il n'en sortit que tard, habillé en gendarme, et, comme il allait rendre compte de sa démarche au

comité royaliste, dont il était l'âme, il entendit crier dans les rues la grande arrestation des conspirateurs, de la mère Théos, et des assassins de l'incorruptible Robespierre, enfin tout ce que nous venons de dire. Le nom de Sainte-Amaranthe le frappa surtout. Il savait que Maximilien y soupait la veille, il crut à une erreur, qu'il ne s'expliquait pas. Cependant il rebroussa chemin et courut chez Robespierre, de retour alors chez Duplay, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

En entrant dans la boutique, il n'y trouva qu'un homme lui tournant le dos et lisant les papiers publics. Cet homme portait un bonnet rouge, fort avancé sur son front; des cheveux gris et sales s'en échappaient ; il leva la tête au bruit que fit Ange en entrant, et celui-ci reconnut Massion, lequel ne manqua pas de le reconnaître aussi, malgré son costume de gendarme.

— L'ab.... le citoyen Randay ! s'écria-t-il. Quoi ! vous avez donc jeté le froc aux orties ? Ma foi, tu as bien fait, mais ce n'en est pas moins drôle, et feu ma femme n'aurait jamais cru que son confesseur deviendrait un gendarme.

— Je ne m'attendais pas non plus à vous rencontrer sous ce costume, monsieur Massion.

— *Vous* rencontrer, *monsieur !* Qu'est-ce que ce langage de ci-devant ?

— C'est le mien, répondit fermement l'abbé, qui, du moment où il était connu, devenait incapable d'une concession qu'il regardait comme une lâcheté ; c'est le mien et je n'en ai point appris d'autre.

— Ah ! ah ! reprit Massion le regardant en-dessous, le prenons-nous sur ce ton-là ? Aussi fier que sous l'ancien régime, il n'y a que l'habit de changé ; encore ne suis-je pas bien sûr qu'il le soit.

— Que vous importe ?

— Voilà qui sent plus le gendarme que le prêtre, et ce n'est pas le bel air de la charité chrétienne, il me semble.

— Monsieur Massion, nous sommes d'anciennes connaissances, cela est vrai, mais depuis bien des années il n'y a rien eu de commun entre nous ; je ne vois pas pourquoi nous changerions de manière pour une fois que nous nous rencontrons par hasard.

— Comment rien de commun entre nous ! Et ma fille qui a épousé votre frère. Ah ! ça, il me semble que c'est pourtant une certaine parenté que celle-là.

Ange baissa la tête.

— Ne me parlez pas de cette union, dit-il ; ne m'en parlez pas, je ne puis entendre un mot là-dessus, de votre bouche surtout.

— Ils ont quitté la France, ces tourtereaux ; ils ont, ma foi, bien fait, car, s'ils étaient revenus à Arras, ma position d'accusateur public m'aurait mis fort mal à mon aise avec eux et avec le tribunal.

— Vous êtes accusateur public, monsieur !

— Parbleu ! vous êtes bien gendarme, vous !

— Robespierre est-il là-dedans ?

Ange était très-contrarié et de la rencontre et de l'attente.

— J'y vais voir, dit-il pour s'échapper.

— Nous irons donc ensemble, citoyen gendarme. Où êtes-vous de garde aujourd'hui ?

— Êtes-vous chargé de m'y conduire?

La douceur de l'abbé de Randay cédait toujours à la vue de Massion. Ce bourreau lui faisait horreur. Le souvenir de Madeleine lui apparaissait alors avec celui de Jeanne ; l'abomination du mariage de son frère lui revenait en même temps, et le contact de cet homme lui était odieux comme celui d'un serpent. Il le laissa passer devant lui, et, au lieu d'entrer dans la maison, il sortit dans la rue, se dirigeant vers la rue Saint-Florentin, qu'habitaient encore Augustin et Charlotte, mais où il ne logeait plus, ayant quitté Robespierre, ainsi qu'on le verra.

Massion, étonné, se retourna, ne le voyant pas venir, puis il secoua la tête en murmurant :

— Tout ceci n'est point clair, il faut que je sache de quoi il retourne.

Il alla trouver les Duplay et les interrogea ; ils ne se firent pas prier pour répondre, en comprenant qu'il s'agissait du mystérieux ami de Robespierre.

— Il est ici depuis le 2 septembre ; il est arrivé blessé, conduit par Charlotte. Ils ne se quittaient pas. Cette homme ne voit qu'elle ; c'est fort suspect.

— Je le crois bien. Savez-vous quel est cet homme ?

— Non, et ce n'est pas faute de le demander.

— Eh bien ! c'est l'abbé de Randay, un enragé aristocrate, dont le frère a épousé ma fille.

Les Sainte-Amaranthe n'existaient plus quand Charlotte put rejoindre son frère.

---

## XVI

### LE FRUIT DÉFENDU.

Jeanne ne montra point à M. de Randay le chagrin que lui faisait éprouver son absence. Elle s'était fait la loi de ne gêner en rien ses projets et ses désirs, et c'était toujours à son insu qu'il prévenait les siens et se conformait à ses goûts de jeune fille. En cette circonstance, si importante, elle n'eût voulu l'influencer en rien. L'expédition de Bretagne réunissait l'élite de la noblesse française ; l'invitation faite au marquis de la part des princes était un ordre ; elle n'ignorait pas la mauvaise disposition de l'émigration pour M. de Randay, et elle ne douta pas que, s'il ne suivait les autres, il ne fût déshonoré à leurs yeux.

Le marquis le sentait comme elle. Il fit donc ses

préparatifs de départ. Après de mûres réflexions, on décida que Comtois accompagnerait son maître, et qu'un domestique plus jeune et plus utile serait laissé à Jeanne.

— Je ne serais point tranquille si Comtois n'était avec vous, dit-elle ; depuis que vous êtes au monde il vous soigne et vous chérit, il sait vos habitudes, il mourrait pour vous ; malgré son âge, il est encore vigoureux, encore susceptible des fatigues de la guerre ; emmenez-le donc, et qu'il veille sur vous comme j'y veillerais moi-même.

M. de Randay se rendit plusieurs fois à Londres pour voir les princes et les généraux. Il y séjourna même une ou deux semaines de suite. Pendant ce temps, Jeanne s'instruisait à la solitude et à l'absence ; elle s'était fait des occupations dans le jardin, dans l'intérieur de la maison, elle s'était mise à étudier le clavecin, et, comme elle avait une jolie voix, elle parvint en fort peu de temps à acquérir un talent agréable .On n'entendait pas de la musique partout à cette époque, les filles de portier ne jouaient pas du piano dans la loge de leur père. Aussi des maisons voisines, lorsque, dans le silence de la nuit, la voix de la jeune fille s'élevait pure et suave, chacun se mettait aux fenêtres; on l'écoutait, on l'applaudissait même quelquefois, ce qui la rendait honteuse et la faisait taire sur-le-champ.

Aucun auditeur n'était plus attentif que le nouvel arrivé dans la maison longtemps fermée. Il faut bien l'avouer, Jeanne avait deviné juste : c'était un jeune et un beau jeune homme encore. Un de ces visages comme les femmes en rêvent, et qui, lorsqu'elles les rencontrent, ont une influence décisive sur leur avenir, pour si peu que l'imagination ou l'espoir aident la passion à les animer. Madame de Randay avait aperçu quelquefois cette belle tête la regardant à travers les branches, et elle s'était dérobée en rougissant.

— Madame, lui dit un jour Martine, avez-vous vu notre nouveau voisin ? Mon Dieu ! qu'il est charmant, qu'il a bonne façon et qu'il a l'air aimable.

— Est-ce qu'il t'a parlé ?

— Il me parle tous les jours, madame ; quand je vais le matin arroser les fleurs de madame, il monte sur sa terrasse, il me regarde et il me fait beaucoup de questions.

— Lesquelles ?

— Il me demande si madame est mariée depuis longtemps, si elle a des enfants, si elle a une famille nombreuse. Il me demande si nous devons rester longtemps ici ; il me demande si M. le marquis nous quitte souvent et si madame n'a pas envie de recevoir quelque visite.

— Et qu'est-ce que tu réponds?

— Mais je réponds ce qu'il faut répondre ; je ne ments pas, je vous assure.

— Que lui as-tu dit à la dernière question?

— Je lui ai dit que madame s'ennuyait souvent seule, et que les personnes du voisinage, lorsqu'elles étaient bien nées, étaient toujours les bien venues au logis.

— Et alors ?

— Alors il a dit qu'il viendrait ce soir.

— En l'absence de M. de Randay, Martine ? tu sais qu'il n'aime pas à me voir faire de nouvelles connaissances sans les étudier préalablement.

— Les autres certainement, mais celui-là ! Et puis, c'est un compatriote.

— Un émigré ?

— Non. Il est fils d'un Français et d'une Allemande ; il a perdu son père tout enfant, et alors sa mère et lui sont retournés en Allemagne. Il est ici attaché à l'ambassade d'Autriche.

— Sais-tu son nom ?

— Certainement : il s'appelle le comte de Montrieux-Kirbourg, qui est le nom de sa mère.

— Et il demeure là tout seul ?

— Encore pour quelque temps. Après il attend une parente de son père, une émigrée, à laquelle il donne asile, par ordre de sa mère, qui est très-

bonne, et il paraît que cette pauvre dame est malheureuse ; c'est pour elle qu'il a loué cette maison ; elle arrivera incessamment.

— A la bonne heure, cela fera un voisinage agréable ; on pourra voir ce monsieur plus souvent, ayant une dame avec lui. Pendant l'absence de M. de Randay, cela m'aidera à passer le temps et j'en aurai grand besoin !

— Oh ! oui, cela est bien inquiétant, je l'avoue. Mon Dieu ! pourquoi les hommes se font-ils la guerre avec des canons? que n'imitent-ils les femmes qui ne la font qu'avec la langue ?

— Cela fait quelquefois autant de mal, et c'est un dangereux instrument.

Le soir, madame de Randay se regarda deux fois au miroir, et elle ne put s'empêcher de mettre un nœud à sa coiffure, pour en augmenter l'harmonie, et, comme sept heures sonnaient, on annonça le comte de Montrieux. Cette heure révélait l'intention d'une longue visite ; il ne s'en irait sans doute que pour le souper, à neuf heures. Jeanne se le dit tout de suite et en fut bien aise, rien qu'en le voyant.

M. de Montrieux entra d'un air dégagé, non hardi ; il salua tout à fait en courtisan, et après quelques excuses d'oser se présenter ainsi sans introducteurs, il se trouva tout aussi à son aise que

si son ambassadeur lui-même l'eût amené dans sa voiture. Il n'en fut pas de même de Jeanne ; elle s'embarrassa, elle se coupa dans ses phrases, elle répondit tout de travers ; enfin, elle eut les façons d'une véritable échappée de couvent. Le jeune homme fit comme s'il ne s'en apercevait pas ; il parla de M. Randay dans les termes les plus honorables, dit en quelle estime le tenait sa cour et combien il serait heureux de faire connaissance avec lui. Du reste, pas un compliment pour Jeanne, pas un mot de galanterie, rien qui pût effaroucher une pruderie sévère; Martine allait et venait, ainsi que d'habitude ; cette visite parut aux jeunes filles aussi agréable que réservée, et, quand il fut parti, il n'y eut qu'une voix sur son compte.

— Voilà un jeune homme bien élevé, Martine, c'est là un vrai seigneur. Il n'a point les façons de ces émigrés, qui font rougir une femme, rien qu'en la regardant. Il est parfaitement respectueux. Et comme il parle de M. de Randay ! je suis sûre que lui aussi sera charmé de le connaître. Je voudrais qu'il fût déjà de retour ; il le verrait.

Le reste de la soirée, on ne causa que du voisin ; en se couchant, on ne causa que du voisin ; je ne voudrais pas jurer qu'on n'y rêva pas un peu la nuit ; et le lendemain au réveil, Martine, en ou-

vrant ses volets, pencha sa jolie tête en dehors et dit à sa maîtresse :

— Madame, le voisin est déjà à sa croisée.

— Il est matinal. C'est étonnant pour un seigneur.

— Ah ! les Allemands ne sont pas des Français.

Le joli babillage des jeunes personnes continua toute la matinée. Jeanne alla au jardin redresser des fleurs qui n'en avaient pas besoin, caresser ses oiseaux d'Amérique et peut-être montrer un joli déshabillé de mousseline blanche avec des nœuds roses, que le marquis lui avait rapporté deux jours avant. Elle était belle et fraîche comme l'aurore, elle parla haut, elle rit fort gaiement, mais elle ne regarda pas une seule fois du côté du voisin, si ce n'est au moment de rentrer, où elle lui fit, presque furtivement, une petite révérence tronquée, qu'il n'en guettait pas moins depuis plus d'une heure.

Ce fut ainsi, pendant plusieurs jours, un échange de plus en plus intime de familiarités de voisinage, sans que cependant M. de Montrieux se fût présenté de nouveau.

Un soir, vers dix heures, la marquise allait se coucher, lorsqu'on frappa à la porte du dehors ; le domestique ouvrit, après un pourparler naturel à cette heure indue, et cria à Martine, qui regardait de loin :

— C'est M. le marquis !

C'était lui, en effet, botté, éperonné, en costume de voyage et de voyage lointain ; une chaise était à la porte et ne détela pas. Il entra vite et monta chez Jeanne, comme un homme excessivement affairé, sans même répondre aux questions de la soubrette. La jeune femme venait au-devant de lui.

— Qu'y a-t-il donc ? lui demanda-t-elle effrayée.

— Hélas ! chère enfant, je n'ai que le temps de vous embrasser et de partir. J'ai reçu une mission pour Vienne, je dois m'en aller sur-le-champ. On m'a autorisé à courir prendre quelques papiers, vous voir et remonter en chaise, le bâtiment n'attend que moi pour mettre à la voile.

— Mon Dieu ! déjà ! si vite ! Serez-vous longtemps ?

— Je ne sais. Ce qui est plus pénible encore, c'est que vous ne pourrez pas m'écrire. Le plus grand secret doit entourer mes démarches. Il ne faut pas surtout qu'on se doute de mon départ ni du but de mon voyage, ainsi taisez-vous. C'est une intrigue diplomatique très-compliquée, et tout pourrait manquer.

— Je n'entendrai donc pas parler de vous ?

— Si, vous recevrez des petits mots, bien courts, bien insignifiants, sur ma santé, voilà tout ; vous

pourrez peut-être me répondre par la personne qui vous les remettra, mais je ne le crois pas.

— Qui est cette personne ?

— Je l'ignore encore, elle n'est pas choisie ; on va s'en occuper. Si je réussis, l'expédition est décidée, et la France délivrée probablement. Priez Dieu pour moi !

Il l'embrassa tendrement, des larmes dans les yeux, la recommanda à Martine, à son laquais, la supplia de ne se laisser manquer de rien, de prendre des distractions, de penser à lui, et d'être la plus heureuse possible; puis il chercha quelques papiers, l'embrassa encore et disparut. Jeanne resta anéantie sur un siége, sans avoir la force de parler. Cette apparition avait été si courte, qu'elle se demanda si elle ne faisait point un rêve douloureux. Martine remontait tout éplorée et ne lui confirma que trop la triste vérité.

— Ah ! madame, c'est bien terrible ces départs-là ! Cela vous tombe sur la tête comme une tuile. M. le marquis va donc encore passer la mer, aller bien loin, secrètement. Mon Dieu ! madame, pourvu qu'il n'aille pas en France ! ce grand secret !... Je ne sais, mais j'ai peur.

— Tu as raison, Martine, c'est possible. J'y pense, maintenant. Pourquoi se cacher s'il allait à Vienne ? C'est un pays ami, où on ne lui fera pas

de mal. Si tu me l'avais dit plus tôt, je l'aurais empêché de partir.

— Vous ne l'auriez pas empêché, madame.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'on n'empêche pas les hommes de faire ce qu'ils veulent, surtout quand la politique s'en mêle.

— Tu as raison.

Madame de Randay resta ainsi une partie de la nuit à causer, malgré les prières de Martine pour qu'elle se reposât. Le voisin ne fut point oublié, et on le compta parmi les distractions ordonnées.

— Quel dommage que je n'aie pas eu le temps d'en rien dire à M. de Randay et de le lui faire connaître. Il est justement de Vienne, n'est-ce pas? et il lui aurait été utile.

— Mais puisqu'il n'en faut pas parler !

— Ah ! c'est vrai !

Dès midi, le jour suivant, madame de Randay était établie à sa terrasse et regardait les bâtiments passant sur la Tamise. Elle les suivait mélancoliquement des yeux.

— Mon Dieu ! disait-elle, s'il était dans un de ces navires et s'il allait en France, ils le tueraient.

La soir même, M. de Montrieux arriva, empressé, triste, parce que madame de Randay devait l'être.

Il avait appris le départ du marquis, il comprenait la douleur d'une séparation aussi précipitée ; mais en des temps comme ceux-là il fallait se résoudre aux sacrifices, la malheureuse France en attendait de tous ses enfants.

— J'espère, madame, vous offrir dès demain une distraction puissante. La parente dont je vous ai parlé arrive, elle va être votre plus proche voisine. C'est une femme charmante, assure-t-on, car je ne la connais pas ; ma mère ne la connaît guère non plus. Elle est veuve, depuis peu de temps ; son mari est mort sur l'échafaud ; quant à elle, elle s'est sauvée, sans emporter même de quoi vivre. C'est un grand malheur pour une femme de cette naissance, habituée à tant de magnificence et de luxe.

Madame de Randay fut enchantée d'apprendre qu'elle allait avoir une voisine aussi agréable et se promit beaucoup de joie de leur intimité.

— Quel âge a cette dame? demanda-t-elle.

— La question est scabreuse et je n'ai pas osé la faire. Je crois qu'elle n'est pas absolument jeune, mais je sais qu'elle est admirablement belle.

— Elle arrive demain ?

— Ce soir peut-être. Je suis ici pour l'attendre. Ensuite je retournerai à mon poste à Londres ; mais je viendrai souvent, très-souvent, si vous

daignez m'admettre en tiers dans vos conversations, et ce sera un grand honneur.

Ce soir-là, M. de Montrieux resta jusqu'à neuf heures et demie, et Jeanne mangea son souper froid.

La première chose qu'elle apprit à son réveil ce fut l'arrivée de la cousine. A midi, elle fit demander si on voulait la recevoir, et, quelques minutes après, Martine annonçait à grand fracas :

— Madame la comtesse de Saure !

---

# XVII

## LE SERPENT.

Jeanne fit deux pas en arrière ; elle devint pâle et fut obligée de se soutenir contre un meuble ; elle avait reconnu la femme vindicative dont les menaces l'avaient tant effrayée. Celle-ci, bien différente de la dernière fois, s'avançait souriante et les bras ouverts.

— Je vois que vous me reconnaissez, mignonne, et que je vous fais peur. Rassurez-vous, je suis bien changée, le temps modifie tout : je viens ici en amie, de bonne foi ; j'apporte la consolation et la tranquillité ; lisez, vous me croirez après.

Madame de Randay avança machinalement la main, prit le papier et reconnut l'écriture de son mari.

— M. de Randay !

— Oui, oui, lisez, reprit la comtesse avec ce petit clignement d'yeux d'une femme qui allait jouir de sa surprise.

« Je pars, chère amie, je vous envoie ce dernier adieu par une personne en qui vous pouvez avoir confiance. C'est elle qui nous servira d'intermédiaire ; c'est par elle que vous aurez de mes nouvelles, et c'est elle qui me donnera des vôtres. Ne craignez rien, c'est une amie. Je vous embrasse encore et je suis bien parfaitement votre plus affectionné. »

— « Ne craignez rien, c'est une amie. » Vous le voyez, madame. Je savais que le premier moment serait ainsi, mais, à présent, j'espèreque je rentrerai en grâce. Si vous n'étiez pas si jeune, vous comprendriez tout cela. Tant que j'ai aimé le marquis d'amour, je l'ai haï de son abandon. Cet amour a passé comme passent toutes les choses de ce monde, et depuis lors j'ai retrouvé pour lui de bons sentiments. Une amitié vraie, désintéressée, qui vaut mieux que le reste, je vous en réponds. Je me suis repentie de mes tragédies, et j'ai juré de réparer tout cela. Aussi me voilà près de vous, enchantée d'y être, de vous être bonne à quelque chose, de vous consoler de votre isolement, de vous prouver combien je vaux mieux que ma réputation et mes folies.

A l'âge de Jeanne on croit tout, surtout lorsqu'à cette ignorance naturelle est jointe l'éducation qu'elle avait reçue et la confiance aveugle d'un caractère loyal. Elle tendit à la comtesse ses deux mains et sa joue de pêche, ensuite elle la conduisit vers un sofa, où elle se plaça à côté d'elle. Cependant, comme elle avait l'esprit juste, elle ne se rendit pas tout à fait sans observations.

— J'oublierai volontiers le passé, madame, dit-elle, puisque M. de Randay le veut, bien que ce choix et cette générosité m'étonnent de sa part. Il a les lumières qui me manquent, l'expérience que je n'ai pas; ainsi je me soumets à sa volonté, et ce sera de bon cœur, quand je vous connaîtrai davantage. Vous avez donc vu le marquis?

— Je l'ai vu.

— Cette nuit?

— Ce matin même. Il est passé par ici, devant votre maison; il aura salué vos fenêtres d'une bénédiction et d'un adieu.

— Il vous a chargée de ce papier?

— Et de toutes ses tendresses. Il vous aime bien, et je n'en suis pas étonnée.

— Vous vous êtes expliqués? Pardon, madame, c'est que...

— C'est que souvent il vous a dit beaucoup de

mal de moi, n'est-il pas vrai? Il vous semble extraordinaire qu'il m'ait pardonné.

— Il est si bon!

— Ah! oui, il est bon, répliqua-t-elle avec un soupir.

Lorsqu'elle eut parfait sur toutes les faces l'éloge du marquis, qu'elle eut laissé à la tendresse de Jeanne le temps de s'épancher, elle changea brusquement la conversation, et s'écria :

— N'est-il pas vrai que j'ai un charmant cousin?

— Tout à fait.

— Je ne l'ai vu que deux heures, tant j'étais pressée d'accourir; mais j'en suis ravie. Malheureusement il retourne à Londres, nous l'aurons beaucoup moins.

— Il m'a dit qu'il viendrait souvent, répondit naïvement la jeune femme.

— Ah! il vous a dit cela! Vous en êtes aux confidences?

— Est-ce donc une confidence?

— Apparemment, puisqu'il ne m'en a pas parlé à moi. Du reste, c'est tout simple.

— Par quelle raison?

— Parce que vous êtes jeunes tous les deux, parce que vous êtes beaux tous les deux, et qu'il y a entre vous la sympathie de votre jeunesse et de votre beauté.

— Je le connais à peine.

— Eh bien, je gage qu'il vous aime déjà, répliqua-t-elle étourdiment.

— M'aimer ! Oh ! madame !

— Ne vous effarouchez pas, ma belle. Il vous aime respectueusement, timidement, comme un homme bien élevé, un homme de cœur peut aimer une femme telle que vous. Il est incapable de vous dire plus haut que votre nom.

— Je l'espère bien.

On en resta là pour cette fois ; mais la comtesse était habile dans l'art de séduire. Elle entoura le cœur de Jeanne de ses mille replis ; elle sonda jusqu'à la dernière fibre de cette âme toute neuve, et, lorsqu'elle la quitta, après quatre heures d'entretien, elle la tenait dans ses serres, à ce point que la pauvre fille ne songeait plus même à en sortir.

Il fut convenu qu'on se verrait sans cesse, qu'on mangerait ensemble, un jour chez l'une, un jour chez l'autre. On ne recevrait personne, pour ne pas faire parler le monde ; les voisins habitués viendraient seulement quelquefois pour leur ôter l'envie de se plaindre.

— Nous lirons, nous ferons de la musique, de la tapisserie, de longues promenades à pied et en bateau, et notre temps se passera.

— Nous causerons surtout, vous avez tant de choses à m'apprendre.

Du beau jeune homme pas un mot. Il devait pourtant être en tiers dans tout cela. La pensée en était permanente et d'autant plus dangereuse qu'on ne l'exprimait pas. Il vint le soir, et soupa avec les *deux amies ;* il entendit chanter Jeanne et chanta avec elle; il ne la quitta qu'à minuit, gaie, tranquille, reposée, et cependant le marquis n'était absent que depuis quelques heures. C'est que la jeunesse oublie vite les autres sentiments, devant le plus impérieux de tous !

A quoi bon raconter jour par jour l'histoire d'une séduction inévitable. Le hasard avait fait, pour madame de Saure, plus qu'elle n'eût osé espérer dans ses rêves de vengeance. Tout était vrai dans l'histoire racontée par M. de Montrieux, tout était vrai dans les rapports du marquis avec elle, seulement il ne l'avait point vue et ignorait son nom. Agent actif du comité royaliste, elle sut en même temps que lui la mission dont il était chargé, et elle s'immisça facilement dans cette affaire. Comme cela se pratique en conspiration sérieuse, les affiliés ne se connaissent point entre eux, les chefs seuls savent les noms de leurs instruments, et, si jamais entreprise demanda le secret, ce fut celle-ci. Le marquis avait accepté la dangereuse mission de

se rendre en France, d'y sonder l'esprit public, de nouer des correspondances avec les Bretons et les Vendéens, afin de préparer cette descente projetée et promise depuis si longtemps, et qui tarda si longtemps à se décider pour avoir l'horrible dénoûment de Quiberon. Il risquait vingt fois sa tête.

Madame de Saure s'insinua petit à petit dans la confiance de Jeanne et dans celle de son jeune parent. Elle les amena, par un chemin insensible, à tous les paroxysmes d'une passion partagée et combattue, dont elle réglait d'avance les phases. Elle les tortura à ses heures, elle les laissa s'avancer dans des routes de bonheur, dont elle les arracha subitement ensuite, pour les replonger dans des désespoirs inconnus. Elle inspirait à Jeanne des moments de faiblesse qui la conduisaient au bord de l'abîme, en tuant chez elle les remords et les craintes, en répandant sous ses pas des fleurs et des merveilles, puis, quand elle la voyait sereine et tranquille, elle évoquait tous les monstres, elle appelait à son secours les souvenirs, les obligations, les devoirs : elle lui mettait sous les yeux le caractère du marquis, les promesses qu'elle lui avait faites; elle lui répétait les paroles qu'il lui avait redites tant de fois :

« Si vous souillez jamais le nom que je vous donne, je mourrai de chagrin.»

Jeanne retombait alors dans des désolations à attendrir un marbre; c'étaient des pleurs, des sanglots, des convulsions de douleurs d'autant plus fortes, qu'elles succédaient à des extases. Madame de Saure jouissait alors; sa haine pour la jeune femme était plus violente que jamais, par une rivalité nouvelle. Elle avait pris pour M. de Montrieux un de ces caprices irrésistibles auxquelles certaines natures sont sujettes, et qui copient la passion à s'y tromper. Elle eut cependant assez d'empire sur elle-même pour le cacher, pour attendre son heure, afin de la goûter doublement.

Elle se préparait les voies à elle-même, en inspirant au jeune homme une de ces amitiés exaltées, une de ces admirations sans bornes qui mènent infailliblement à l'amour.

Il la regardait comme la Providence, comme son ange protecteur. Elle remontait sans cesse son courage, en lui racontant la position toute particulière de Jeanne vis-à-vis du marquis; il lui semblait impossible qu'elle ne finît pas par se rendre, puisque la principale raison de sa résistance s'écartait d'elle-même. Cependant elle faillit succomber devant la parfaite honnêteté et le bon sens logique de la jeune fille.

Après une soirée orageuse, elle avait passé une nuit épouvantable, presque tout entière à genoux

devant le Christ et devant le portrait de sa mère, qu'elle suppliait de l'inspirer. Il lui vint une idée bonne et calme, une idée du ciel. Elle écrivit au marquis, et elle descendit le matin, armée de cette lettre et d'une résolution honorable, qu'elle crut désormais hors de toute atteinte, et qui, selon elle, aplanissait les difficultés.

Madame de Saure et M. de Montrieux l'attendaient impatients et inquiets de son retard ; elle parut le sourire sur les lèvres.

— Réjouissez-vous, mes amis, dit-elle; nous ne serons plus tourmentés, j'ai trouvé le moyen d'arranger toutes choses. Il s'agit seulement de savoir si vous m'aimez, si vous m'aimez bien sérieusement, entièrement, si vous êtes décidés à tout pour que nous nous appartenions?

— En doutez-vous?

— Non, je n'en doute pas, mais je voulais que vous me le dissiez encore. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, lisez cette lettre. Elle ne vous apprendra rien, vous savez le secret de ma vie, mais ce que vous ne savez pas et que notre amie sait parfaitement, c'est la tendresse dévouée, le sentiment désintéressé que me porte M. de Randay, c'est la parole qu'il m'a donnée de faire tout ce que je lui demanderais, de rompre notre union le jour où elle me pèserait, en m'en conservant les avanta-

ges. Ce jour est arrivé; je le lui demande loyalement, franchement, je lui en apprends le motif; je lui dis que je suis pure encore, que j'ai résisté à tous les entraînements et à mon cœur; je lui dis que ce nom, qu'il m'a confié, je le lui rendrai sans souillure, le jour où il me rendra en échange ma liberté. Je connais le marquis, il ne nous fera pas attendre longtemps. Alors, Gustave, voici ma main, je vous la donne, elle est à vous.

Si Jeanne eût été plus âgée, plus expérimentée dans la vie et dans les passions, elle eût eu promptement la mesure du sentiment qu'elle inspirait et du caractère de son amant. A mesure qu'elle parlait, son visage prenait une expression nouvelle et contrariée, malgré ses efforts pour la dissimuler... Il aimait madame de Randay jusqu'à l'extravagance ; il eût tout fait pour l'obtenir, mais la pensée du mariage était bien loin de lui. Il avait vingt-deux ans à peine, un vaste avenir ; il devait parcourir une belle carrière ; sa mère, il le savait, lui préparait une magnifique alliance, aussi avantageuse à son ambition qu'à sa fortune, et son amour, quelque grand qu'il fût, ne l'était pas assez pour lui faire oublier ses espérances. Cependant il fit bonne contenance, et Jeanne ne se douta de rien. Il n'en fut pas de même de la comtesse; elle

lut dans cette âme comme dans un livre, et elle en tressaillit de joie.

— C'est très-bien imaginé, interrompit-elle, sans donner le temps à Montrieux de répondre autrement qu'en baisant la main de Jeanne ; mais c'est impossible en ce moment ; on ne peut envoyer cette lettre.

— Pourquoi?

— Vous oubliez, mon enfant, que vos billets doivent être d'un laconisme parfait, qu'il ne vous a pas même été permis de me désigner autrement que sous le nom d'intermédiaire, que vous n'avez pu parler du comte que sous la dénomination d'un voisin, sans détails; vous ne pouvez vous occuper que de choses insignifiantes, et vous songez à écrire un pareil secret! Réfléchissez, vous verrez que c'est impossible.

— Ah ! mon Dieu ! c'est vrai.

— Votre pensée n'en est pas moins bonne et judicieuse; elle aplanit tout. Seulement gardez-en l'exécution pour plus tard. Le marquis ne peut tarder à revenir, c'est certain ; ce que vous lui écrivez, vous le lui direz, cela sera la même chose, et vous aurez la consolation de lui adoucir ce que cette déclaration peut avoir de cruel.

— De cruel, pour le marquis ! Ah ! madame,

vous ne le connaissez pas ; il sera bien heureux de mon bonheur.

— Je n'en doute point, et c'est tout simple. Maintenant que le parti est pris, que vous êtes fiancés, ne songeons plus qu'à jouir de cet avenir charmant, oublions les chagrins et les luttes; tout nous sourit, et je suis aussi enchantée que vous.

Jeanne le crut! quant à Montrieux, ravi de gagner du temps, il jeta de côté les craintes importunes et se donna tout entier à l'enivrement qui l'attirait. Madame de Saure se montra charmante; elle donna à ces deux jeunes créatures une journée d'enchantement d'autant plus délicieuse, que Jeanne la goûta sans remords et Montrieux sans inquiétudes. Ils dînèrent ensemble, ils se promenèrent ensemble sur le fleuve, ils chantèrent ensemble, faisant des projets d'avenir, répétant à satiété ces mots :

— *Nous* ferons cela, *nous* irons à tel endroit, *nous* aurons telle chose.

Tous ces projets en commun si ravissants, si pleins de charmes, et qui ne s'exécutent guère, surtout tels qu'ils ont été conçus. On rentra souper, on resta ensemble, toujours ensemble, jusqu'à minuit, et encore la comtesse dut-elle faire une douce violence à ces deux cœurs qui s'aimaient pour les séparer pendant quelques heures. Toute

la défiance de Jeanne s'évanouit; une fois sa résolution prise, les remords s'écartèrent; elle ne se crut plus coupable, elle devenait une fiancée ordinaire, elle pouvait regarder le présent sans frayeur et le passé sans honte; elle était heureuse comme on est heureux d'un premier amour, lorsque Dieu et les hommes l'approuvent et le consacrent.

Bien des jours se passèrent ainsi. Malgré sa passion ardente, M. de Montrieux n'osait pas en demander plus. Il aimait la candeur, la vertu de Jeanne autant que son amour. Cependant il souffrait cruellement; il avait des combats à soutenir dans lesquels son courage s'épuisait, et bientôt il serait au bout de sa résolution. Madame de Saure voyait tout et attendait. Son caprice, quelque violent qu'il fût, ne pouvait l'emporter sur ce sentiment immuable, sur cette vengeance gravée au fond de son cœur, que rien ne devait effacer.

Hélas! cette vengeance fut bientôt complète : Jeanne et Montrieux restèrent seuls une journée tout entière qu'elle alla passer à Londres, à dessein peut-être. Quand elle revint, les regards du jeune homme lui apprirent qu'il n'avait plus rien à désirer.

— A présent, pensa-t-elle, revenez, monsieur le marquis.

## XVIII

### UN GRAND CRIME.

On était, nous l'avons dit, à cette époque épouvantable de la Terreur qui précéda la mort du roi. Robespierre et toute la Montagne avaient des réunions journalières à ce sujet, non pas qu'ils craignissent une résistance impossible, mais dans l'incertitude des moyens à employer pour profiter de la victoire. Les conférences se prolongeaient bien avant dans la nuit; Ange et Charlotte en attendaient l'issue avec anxiété. A mesure que le temps avançait, que la marche du procès était plus pressée, les craintes des deux amis augmentaient. Charlotte même ne put s'empêcher de dire à son frère, un jour, malgré son admiration :

— Avez-vous bien réfléchi, Maximilien ? Le sang

de cet homme que vous appelez vous-même un juste ne retombera-t-il pas sur votre tête?

— Moi et tous les miens nous appartenons à la révolution, Charlotte; si nous en sommes les victimes, nous n'aurons pas le droit de nous en plaindre. Il est vrai que Louis est un juste, mais sa mort est nécessaire; il faut qu'il paye de sa tête la chute de la monarchie, comme je payerai peut-être de la mienne la chute de mes idées. Ne m'en parlez plus.

Ange ne prenait pas un moment de repos; il allait partout, cherchant à réveiller les fidélités et les craintes, essayant par tous les moyens que son activité, son courage, son intelligence, lui suggéraient, de sauver le roi. Les Duplay, possesseurs de son secret, employèrent leur influence sur Robespierre pour l'engager, mais en vain, à l'abandonner. Ils lui savaient mauvais gré de sa défiance, et son intimité avec Charlotte à leur exclusion les blessait. Robespierre l'évitait, il craignait ses instances; il craignait ses observations et ses demandes. Le moment était terrible.

Lorsque l'arrêt fut exécuté, lorsque le soir Maximilien rentra chez lui, il n'y trouva que sa sœur, enfermée dans sa chambre et tremblant d'apprendre le résultat de la journée. Il avait passé plusieurs heures chez Duplay, avec toute la Monta-

gne, ivre de son triomphe. Un trait de caractère fut remarqué ce soir-là dans le dictateur. Au milieu de cette discussion ou plutôt de cette hymne patriotique chanté glorieusement, il gardait le silence, enseveli dans ses pensées, et perçant apparemment plus loin qu'eux dans l'avenir. Il était si absorbé, qu'il n'entendait et ne voyait rien, et qu'on lui adressa dix questions sans qu'il répondît.

— Qu'a-t-il donc? demanda Saint-Just?

— Qui sait? quelque rêve.

— Je vais bien le réveiller, moi, dit Cornélie. Robespierre, ta coiffure est dérangée.

Il se leva sur-le-champ, courut à la glace pour raccommoder ce désordre, et sa préoccupation se dissipa.

Tout le monde sait quel drame, quel parricide épouvantable s'accomplit le 21 janvier 1793 ; tout le monde sait quelle sainte victime la République immola sur son autel sanglant. Je l'ai dit : ce livre ne touche à l'histoire et à la politique qu'en ce qui se rattache à ses personnages. Ange n'avait pas reparu depuis deux jours ; Charlotte en était mortellement inquiète ; elle suppliait son frère de le faire chercher, et son frère dans le moment de cette crise oubliait toutes choses. Il jouait un trop gros jeu pour en distraire sa pensée.

— Eh bien, lui dit Charlotte en le revoyant, avez-vous des nouvelles?

— Louis est mort comme un roi et comme un sage, dit-il.

— J'en étais sûre; mais ce n'est pas du roi que je vous parle : ce que vous avez fait, vous avez cru devoir le faire, le ciel m'est témoin que j'ai tout employé pour vous en détourner; je n'ai pas réussi : vous serez jugé, non par moi, qui vous aime, mais par Dieu et par la postérité plus sévères que ma tendresse, hélas! Mais Ange?

— Je n'en sais rien. Il se sera trop avancé; cependant son nom ne se trouve sur aucune liste d'écrous ni de suspects. Il va revenir, je l'espère.

— Plût au ciel!

Robespierre raconta alors à sa sœur ce qui s'était passé; la stupéfaction, la terreur profonde répandue sur tout Paris pendant cette journée.

— Il faut, malgré tout, que la royauté ait un grand prestige, car moi-même je me suis senti frappé de cette impression. Lorsque sa tête est tombée, j'étais près de l'échafaud, dans la foule, tout mon sang s'est arrêté. Il a été sublime de majesté, de sérénité et de courage, et ne fut jamais plus roi qu'en ce moment.

— Mon frère, dit Charlotte, et la reine! J'espère que l'on s'arrêtera là, j'espère que cette tête

sera au moins respectée. La patrie a accompli aujourd'hui une œuvre immense : la royauté est morte en la personne de son représentant, mais la reine? J'ai encore ce bouquet qu'elle me donna à Trianon en ses jours de bonheur ; je le conserverai toute ma vie.

— Je ne sais, et ce n'est pas moi qui l'accuserai, je vous assure; je hais le sang et celui des femmes surtout; mon cœur gémit de ce que je ne puis empêcher. Je ne vous répondrai de rien pour la reine, Charlotte; seulement n'en parlez qu'à moi, car on croirait que je vous inspire.

En ce moment on frappa fortement à la porte de la rue, Charlotte tressaillit; elle ouvrit promptement la fenêtre, elle ne put qu'entrevoir deux hommes qui entraient; le portier de Robespierre était exact et ne se faisait pas prier pour tirer le cordon. La porte, en se fermant, retomba jusque sur le cœur de Charlotte, il lui sembla qu'elle allait apprendre quelque malheur. Un silence profond régnait dans Paris à cette heure, surtout ce jour là; elle entendit monter l'escalier, et, lorsque la sonnette retentit, elle se précipita pour ouvrir, Robespierre la prévint.

— Laissez, Charlotte; à cette heure il n'est point convenable que ce soit vous.

Il traversa la salle à manger, sur laquelle la

porte de son cabinet éclairé était ouverte. Charlotte resta dans sa chambre, écoutant; son cœur battait vite; la voix d'Ange la frappa, elle allait s'élancer vers lui, lorsqu'elle l'entendit dire d'une voix grave et sévère :

— Entrons dans votre cabinet, Maximilien; il faut que je vous parle.

L'homme qui le suivait, enveloppé d'un grand manteau, le chapeau rabattu sur le visage, entra après lui; la porte se referma, et Charlotte resta seule, dévorée d'inquiétude.

---

# XIX

## SURPRISE.

En entrant, Ange posa son chapeau et son manteau sur un meuble ; l'inconnu resta couvert et enveloppé. Ange lui montra un siége, qu'il prit silencieusement. Maximilien, se retournant vers lui, le salua avec sa politesse ordinaire, et, voyant que tout le monde gardait le silence :

— Quel est ce citoyen ? dit-il à Ange, et que me veut-il ?

— Il vous le dira lui-même, Maximilien ; il est venu pour cela.

— Qu'il parle donc.

L'étranger ne fit pas un mouvement ; Robespierre se sentit ému malgré lui.

— Citoyen, que me veux-tu ? répéta-t-il.

Cet homme alors laissa doucement tomber derrière lui le manteau qui l'enveloppait; il porta la main avec la même lenteur au chapeau qui couvrait sa tête, et le jeta par terre auprès de lui. On vit alors un vieillard de soixante et quelques années, semblant plus vieux que son âge, au regard triste, à la physionomie austère et presque courroucée. Sa mise simple indiquait une position gênée, ou un grand mépris des superfluités de la vie. Il portait au bras un crêpe de deuil; ses yeux rouges conservaient encore la trace de ses larmes, toute sa contenance indiquait une grande douleur, voisine du désespoir et de la colère.

Robespierre le regarda, et, à mesure qu'il l'examinait, il pâlit, ses mains se joignirent, il se leva respectueusement; ensuite, par un mouvement involontaire et irréfléchi, il tomba à genoux en murmurant :

— Mon père !

Le vieillard ne tendit pas la main vers lui et ne le releva pas. Il resta encore quelques secondes absorbé, puis, tout à coup, repoussant son siége d'un mouvement brusque :

— Je suis arrivé trop tard ici, sortons.

— Mon père ! mon père !

— Ne m'appelez pas votre père, misérable, je vous le défends; ne profanez pas ce nom sacré en

le prononçant. Votre père! vous osez me nommer votre père, vous! — Ange, je vous le répète, sortons!

— Non, pas encore, monsieur, ne le quittons pas ainsi, entendons-le; vous me l'avez promis, je vous en conjure.

— Que puis-je entendre de lui autre chose que des blasphèmes et des impiétés? Que puis-je écouter de l'homme qui, aujourd'hui même et sous mes yeux, a fait tomber la tête de son roi?

— Mon père, ce n'est pas moi...

— Ce n'est pas toi! Non, ce n'est pas toi qui as levé la fatale machine, mais c'est toi qui l'as dirigée, mais c'est toi qui as médité ce crime afin d'en profiter. Ne me dis pas que cela n'est point vrai, je n'en puis douter, je te connais.

— Ah! monsieur, regardez-le; s'il est coupable, il est assez puni!

— Quoi! vous parlez ainsi, Ange? Quoi! vous qui voulez rompre toutes relations avec ce monstre, ainsi que vous le devez, vous me suppliez pour lui maintenant?

— Je ne suis pas son père, monsieur; un père séparé de lui depuis tant d'années, et qu'il avait tant d'impatience de retrouver. Regardez-le.

En effet, Maximilien faisait peine à voir. Il restait à genoux, la tête penchée, les mains pendantes,

accablé sous le regard paternel, dont la colère l'écrasait. Il n'avait plus la force de prononcer une parole. Ange, toujours bon et charitable, lui tendit la main ; il ne la prit pas, il ne la voyait point.

— Arraché à la retraite dans laquelle je cachais ma honte et ma douleur, par la fatale nouvelle du jugement du juste, je suis accouru ici, espérant arriver à temps pour te fléchir, pour t'arracher la vie de ton maître. Trompé par ta diligence et celle de tes dignes collègues, je ne suis entré dans Paris que pour être témoin du crime infâme que la France expiera jusqu'à la quatrième génération. Je croyais traverser une place déserte, et les bataillons l'envahissaient, et cette foule parricide regardait en silence achever ce meurtre qui la marque à jamais d'infamie. Je me suis enfui alors, ne sachant plus où me cacher, pour que ce nom que tu déshonores ne parvînt pas jusqu'à moi. Dans l'asile où je me réfugiai je rencontrai Ange, qui venait comme moi pleurer avec les fidèles. Ange est bon... Je suis faible... il m'a entraîné ici...

— Oh! merci, merci, mon père ! s'écria Maximilien en cherchant à lui saisir la main, qu'il retira.

— Je suis venu, reprit-il, non pour t'absoudre, mais pour t'arrêter, mais pour empêcher de nouveaux forfaits, pour te retirer de cette carrière où

tu marches à pas de géant à ta perte. J'ai promis à cet ami de retenir ma malédiction suspendue sur ta tête, si je parvenais à te convaincre, et, maintenant que le premier moment est passé, maintenant que j'ai pu supporter ta vue sans mourir, je me souviens de ce que je dois à l'abbé de Randay; je me souviens surtout de la sainte qui fut ta mère, et je consens à t'entendre. Relève-toi.

Robespierre obéit; il avança une chaise auprès de celle de son père, il essaya de se rapprocher plus encore et de l'embrasser. M. Robespierre le repoussa.

— Il n'est pas temps, dit-il; quand je saurai si tu es encore mon fils, je te traiterai comme tel, pas avant.

Robespierre reprit sa place en soupirant.

— Avant de t'interroger, avant de prononcer sur ton sort, il est juste de te faire connaître un secret de famille, qui te donnera la clef de bien des mystères, et celle entre autres de ma disparition subite. Depuis longtemps ce saint prêtre l'a appris de mes sœurs; depuis longtemps aussi, dans nos voyages, dans nos périls, je n'ai pas eu une pensée secrète pour lui, il peut donc tout entendre. D'ailleurs, nous sommes plus forts tous les deux en sa présence; il sera juge entre nous.

— Parlez, mon père, je vous écoute avec tout le respect de mon cœur.

— Je vais te faire une révélation qui donnera de nouvelles forces peut-être à ta haine contre ce que tu appelles insolemment la tyrannie. Tandis que, si tu étais digne de mon indulgence, tu devrais, comme moi, y puiser de nouvelles raisons d'expiation et de repentir. Le nom que nous portons n'est pas le nôtre.

— Mon Dieu !

— Notre nom véritable a acquis une célébrité détestée, et à laquelle cependant tu vas ajouter encore, toi. Notre nom est celui d'un régicide, nous nous appelons Damiens.

— Damiens !

— Oui. Lorsque tu défendais les familles et que tu voulais rendre les crimes personnels, tu ne te doutais guère que tu plaidais ta propre cause. Damiens était mon oncle, mon père et lui étaient frères.

— Alors, d'où vient?.....

— Que nous nous appelons Robespierre? C'est très-facile à t'expliquer. Damiens, le monstre, appartenait à de bons et honnêtes parents habitant un bourg de l'Artois, où ils jouissaient de l'estime générale ; mais, dès qu'il eut l'âge de raison, il s'échappa, courut le monde, se livra à toutes sortes de débordements et s'avilit jusqu'à la domesticité, qui le conduisit au crime.

— Est-il bien possible, mon Dieu !

— Oui, ton orgueil souffre, je le vois. Attends ! Le monstre avait deux frères, tous les deux aussi honorables qu'il était tombé, et, lors de l'attentat, sa famille entière fut frappée ; nous reçûmes tous l'ordre de quitter la France, et de n'y jamais reparaître, sous peine de mort ; notre nom fut mis en interdit. Nous n'existions plus.

— Mais cela est profondément injuste, mon père.

— Peut-être ; attends la fin, te dis-je.

— J'étais marié déjà ; j'avais épousé à Rennes la sainte qui fut ta mère ; tu étais né, ainsi que l'aînée de tes sœurs ; nous partîmes tous ; tu ne peux te le rappeler, tu étais trop jeune.

— En effet, je ne m'en souviens pas.

— Mon père s'appelait Robert, de son nom de baptême, mon oncle s'appelait Pierre. Il fallait bien se faire un nom pour remplacer le nom sanglant que nous perdions ; ils en composèrent un avec leurs deux noms de baptême, et se le firent donner en quittant la France. Nous n'allâmes pas loin ; nous nous arrêtâmes dans les Flandres, près de Bruxelles. Mon père ne tarda pas d'y mourir, le chagrin le tuait. Avant de succomber, il écrivit en secret une lettre au roi Louis XV, pleine de chaleur et de désolation. Il lui raconta que ce frère indigne ne les avait pas vus depuis son enfance,

qu'ils le supposaient mort et n'avaient appris son existence que par son crime. Il lui représenta ma carrière brisée, mes enfants ruinés ; il lui jura, s'il daignait écouter sa prière, que jamais nous n'oublierions sa clémence, et que nous le bénirions jusqu'au dernier soupir. Au retour du courrier, il reçut une lettre autographe du roi, que je garde encore, par laquelle il autorisait toute la famille à rentrer sous le nom de Robespierre, que nous portions à l'étranger ; il promettait sa protection à ceux de nous qui en auraient besoin, et il ajoutait :

« Je ne mets qu'une condition à cette grâce, « c'est que le plus absolu secret me sera gardé. »

« Mon père mourut heureux. Il me fit promettre, sur son lit de mort, de consacrer ma vie et ma fortune au service de l'illustre maison de Bourbon, d'y vouer ma famille, ainsi qu'il nous y vouait, mes sœurs et moi.

« — Celui de vous qui manquera à mon dernier vœu sera maudit.

« Entends-tu, Maximilien ?

— Cette malédiction ne m'atteint pas, mon père, car je n'ai rien promis.

— J'ai promis pour toi, moi ! Je revins non dans notre pays, où l'on nous eût reconnus, mais, à Arras, le point le plus rapproché, sans cependant

avoir de rapports indispensables. Tu sais comment j'y ai vécu et ce que j'y ait fait. Peut-être y serions-nous encore, heureux et tranquilles, sans une rencontre que je fis peu de temps après la mort de ta mère, à une époque où ma tête, affaiblie par la douleur, ne me laissait pas mes idées bien lucides. Dans une de mes promenades solitaires aux environs de la ville, qui vous effrayaient tant, je me trouvai en face d'un homme du même pays que moi, qui venait à Arras remplir des fonctions judiciaires. Il ne me reconnut pas, mais je le reconnus sur-le-champ.

Je rentrai chez moi comme un fou. Je perdis la tête; l'idée de voir révéler cet horrible secret, de me voir rejeter de ceux qui jusque-là m'avaient si bien accueilli, et cela au moment de recueillir le fruit de mes travaux pour mes enfants, cette idée me mit au désespoir. Seul je pouvais vous trahir, mes sœurs étaient des enfants lors du malheur qui nous frappa, vous étiez à peine nés, on ne pouvait vous reconnaître. Pour ne pas vous perdre, je résolus de vous fuir, de m'exiler à jamais, et de ne point révéler le lieu de mon séjour. Je laissai une lettre à mes sœurs, où j'expliquais ce que je viens de te dire. Je partis; tu sais le reste.

— Eh bien, mon père, ne voyez-vous pas, dans ce que vous venez de me dire, un argument pour

renverser cette société que je déteste. Croyez-vous que le petit-neveu du malheureux écartelé sur la place de Grève, que le fils de l'honnête homme qui abandonna ses enfants pour éviter la honte, doive aimer les rois et l'ancien régime? Le croyez-vous ?

— Je te vois triompher, et je l'avais prévu. Au lieu d'envisager la question au point de vue de la justice, tu la regardes avec ton intérêt, avec tes principes détestables, et tu y puises une nouvelle force. L'homme écartelé sur la place de Grève était un assassin, un régicide, il mérita son supplice; l'honnête homme exilé fut un extravagant. Quelques heures de réflexion, un bon conseil, nous auraient tous sauvés. Voilà la vérité, et il ne faut accuser en tout cela ni la royauté ni l'ancien régime.

— Je ne suis pas de cet avis, mon père.

— C'est probable; pourtant cet avis est le bon. Ce qui est positif, c'est la clémence du roi Louis XV, c'est la manière dont le bienfait fut accordé qui en double le prix. Ce qui est positif, c'est la reconnaissance que nous lui devons; c'est le serment fait sur le lit de mort de mon père.

— Je ne le reconnais pas.

— Je le reconnais, moi, et, si tu le renies, maintenant, je te renierai à mon tour.

— Mon père, vous avez promis de m'entendre...

— J'ai promis de t'exprimer ma volonté, j'ai promis de faire un dernier effort pour obtenir de toi de rentrer dans le chemin de l'honneur. Je n'ai pas promis autre chose. Tu sais maintenant ce que je te demande : il faut que tu répares ton crime, il faut que tu m'obéisses.

— Que dois-je faire pour cela ?

— Quitter sur-le-champ Paris et cette Assemblée de misérables où tu as été traîner ce nom que j'avais la mission d'épurer.

— Songez-vous bien à ce que vous exigez, monsieur ?

— Que tu fasses amende honorable et publique du crime que tu as commis ce matin, que tu le détestes et que tu le renies devant tous.

Robespierre ne répondit pas.

— M'entends-tu ? répéta le père.

— Je vous entends.

— Eh bien !

— Eh bien, je ne ferai pas ce que vous me demandez, mon père.

— Sois m.....

— Écoutez-le, je vous en conjure, interrompit Ange en se précipitant entre eux ; vous prononcerez après.

## XX

### SCÈNE DE FAMILLE.

— Mon père, vous êtes dans l'erreur sur moi et sur mes amis, permettez-moi de vous le dire.

M. Robespierre haussa les épaules et sourit amèrement.

— Ce que j'ai fait, je l'ai fait en connaissance de cause; je l'ai fait pour sauver mon pays, pour régénérer le monde, pour lui apporter une nouvelle ère et un nouveau bonheur qu'il n'a pas connu jusqu'à présent. J'ai voulu et je veux que justice soit faite à tous; j'ai voulu que les saints mots : liberté, égalité, fraternité, ne soient point une chimère; j'ai voulu...

— Je ne suis point ici pour soutenir contre toi une polémique. Je suis ton père et ton juge. Pour

moi le crime est prouvé : il a été commis ce matin sous mes yeux. Je devrais te maudire et te fuir déjà; je devrais même ne point être venu. Ma misérable tendresse, l'indulgence d'un ami, m'ont conduit ici, et maintenant que je t'ai vu, mon lâche cœur ne se reproche pas sa condescendance. Réponds-moi seulement : te repens-tu ?

— Non !

— Si je fusse venu hier implorer la vie de mon roi, me l'aurais-tu donnée ?

— Non. Je vous aurais dit, mon père, que cette vie ne m'appartenait point, et qu'en déplorant la nécessité épouvantable qui nous a forcés à la sacrifier, je ne pouvais rien pour le salut de Louis ; sa mort est juste, elle était nécessaire aux intérêts du peuple, de la République ; il devait mourir.

— Mon Dieu ! vous entendez un pareil blasphème, et c'est mon fils qui le prononce ! Tu persisteras donc dans cette voie ?

— Jusqu'à ce que j'aie accompli ma tâche.

— Tu continueras à te vautrer dans le sang ?

— Ah ! mon père ! vous ne me connaissez pas, vous qui me parlez ainsi !

— Hypocrite ! encore ce vice !

— Non, mon père, non; jamais une goutte de sang n'a coulé par mes ordres. Je ferme les yeux pour ne pas voir, car je ne puis empêcher le glaive

de la justice éternelle de frapper; ne m'accusez pas, ne m'accusez pas !

— Ne pas t'accuser, infâme et lâche ! ne pas assumer sur toi la responsabilité de tes œuvres ; n'attends pas de moi une telle faiblesse. Ce que tu es, je vais te le dire, moi, que tu seras bien forcé d'entendre jusqu'à la fin, sauf à faire tuer ton père. comme tu as fait tuer ton roi.

— Ah ! mon père !

— Ce que tu es, tu es un ambitieux, sans cœur et sans foi ; tu es un loup déguisé sous la peau du renard. Plus dangereux, plus sanguinaire que Marat et Danton, tu leur laisses la responsabilité des crimes dont tu songes à recueillir le fruit. Tu ne travailles ni pour le peuple ni pour la régénération du monde; tu travailles pour toi, tu rêves la puissance suprême, tu rêves la théocratie ; tu veux être à la fois le pontife et le prince, le législateur et le justicier; il te faut le monde, à peine te suffira-t-il. Pour arriver à ce but, tu renverseras tout, tu marcheras dans le sang jusqu'au genou et tu diras : Ce n'est pas moi qui l'ai versé ! Rien ne t'arrêtera : moi, ton père, moi, assez hardi pour ne pas te craindre, pour t'arracher ton masque devant ce cœur honnête et innocent qui t'aime, tu me foulerais aux pieds, si tu le pouvais faire.

Il fit un geste de dénégation.

— Je le sais, je le vois, je le sens. J'ai voulu t'entendre, je t'ai entendu, tu es un misérable. Adieu, sois maudit ! sois maudit ! Que la malédiction de ton père et celle de ton aïeul retombent sur toi ; que mon sang, bientôt versé par tes bourreaux, retombe sur toi ! Meurs de la mort que tu as fait souffrir à l'innocent. Paye de ta tête ton audace et tes crimes ; que ta mémoire soit exécrée jusqu'à la fin des siècles ; que ton nom, mon nom ! soit couvert de honte et d'opprobre tant qu'il y aura des hommes sur la terre ! Voilà mes vœux, voilà ce que je souhaite au nom de Dieu à l'enfant que j'ai tant aimé, au premier-né de ma tendresse, au fils de ma femme adorée, devenu criminel et infâme. Crois-tu que je souffre assez pour en être venu à ce point de te haïr ? Souffre donc autant que moi, non dans ton cœur, tu n'en as point, mais dans ton ambition, dans tes espérances criminelles. Adieu ! ne m'approche pas : tout est dit entre nous !

En ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et Charlotte, éperdue, vint tomber aux genoux de M. Robespierre, en s'écriant :

— Mon père ! par pitié pour moi, ne prononcez pas ces paroles épouvantables ; mon père ! moi qui vous aime tant !

— Ma fille ! s'écria le vieillard en la relevant et en

la pressant dans ses bras, ah ! le misérable m'avait même fait oublier ma fille ! ma Charlotte ! mon enfant ! je te revois enfin, toi, ma consolation unique ; toi, que je retrouve pure au moins, toi, la vivante image de ta mère. Te voilà ! je m'en allais sans te voir !

— Mon père ! mon père ! si vous m'aimez, ne le maudissez pas, je vous le demande à genoux.

— Si je t'aime ! ah ! mon enfant, demande-moi si je vis. Mais la malédiction est prononcée, et je ne la retirerai point ; Dieu l'a enregistrée dans le ciel, ce misérable s'en souviendra à sa dernière heure.

— Mon père, ne m'écouterez-vous point ?

— Charlotte, je te retrouve, et je ne suis qu'à la joie de te retrouver ; je veux oublier tout le reste. C'est encore un moment de bonheur dans ma vie ; c'est le dernier. Viens dans mes bras, viens sur mon cœur, ne me parle que de toi, laisse-moi te voir, te contempler, t'admirer, ma fille, car tu es belle, car je t'aime, oh ! je t'aime !

Et ce vieillard, accablé par tant d'émotions diverses, se mit à sangloter comme un enfant. Charlotte et Ange pleuraient aussi ; quant à Maximilien, il regardait froidement, appuyé sur la cheminée. Son visage pâle n'exprimait d'autre impression que celle d'une grande lassitude.

— Et Augustin? demanda-t-il; maintenant il m'est permis de redevenir père, j'ai fait justice. Augustin, entraîné par celui-ci, a pris part à cette infâme action. Où est-il, Augustin? il m'écouterait peut-être, lui!

— Augustin, mon père, interrompit Robespierre d'une voix grave, Augustin est un homme libre de ses idées, de ses opinions, de ses actes, comme moi; pas plus que moi il ne les désavouera.

Le vieillard poussa un gémissement profond et et cacha sa tête dans ses mains pendant quelques secondes. Charlotte pleurait appuyée sur son épaule.

— Charlotte! dit le père,

— Mon père.

— Et toi, qu'as-tu-fait? as-tu suivi les principes de cet homme? as-tu participé à ses doctrines?

— Monsieur, dit vivement l'abbé de Randay, elle a pleuré le roi, elle a sauvé les malheureux, elle a prié pour tous. J'ai célébré le saint sacrifice pour elle, ici même, il y a huit jours.

— Est-ce vrai, Charlotte? s'écria impétueusement Robespierre.

— C'est vrai, mon frère.

— A quoi ne m'avez-vous pas exposé, l'un et l'autre! Si on l'avait su!

— L'entendez-vous? dit le père.

— Mon père, reprit Charlotte avec sa douceur et sa quiétude ordinaires, vous ne connaissez pas Maximilien ; laissez-moi vous le dire. Vous ne savez pas quelle âme, quel cœur renferme cette frêle enveloppe, épuisée en ce moment même par toutes les émotions de cette journée. Mon père, au nom de ma mère, écoutez-moi. Maximilien, c'est la justice, c'est la bonté, c'est l'intelligence, c'est le génie. Maximilien, c'est un inspiré, il a une mission, une mission noble et sainte, il la remplit dignement, courageusement, sans que rien l'en détourne, pas même votre colère et votre malédiction, mon père, vous le voyez.

— Hélas ! Ange, elle aussi ! dit douloureusement M. Robespierre.

— Il souffre, il souffre à faire pitié à ses ennemis, et cela parce que vous le méconnaissez, mon père, vous qu'il aime tant ! Demandez à Ange comment il vous aime ! lui et moi nous avons été souvent témoins de ses angoisses ; nous l'avons vu pleurer de véritables larmes ; nous l'avons vu oublier ses préoccupations politiques pour songer à vous ; nous l'avons vu chercher lui-même dans tout Paris, vous demandant à tout le monde, mettant son pouvoir aux ordres de sa tendresse, et c'est vous qui le maudissez !

— Oh ! je n'étais pas à Paris alors, j'étais loin et caché.

— Sans nous voir, mon père ! dit-elle d'un ton de reproche.

— Tu étais chez lui !

— Et elle m'a sauvé, monsieur, et elle est venue me chercher à l'Abbaye, au milieu du massacre ; elle m'a emporté tout sanglant, elle m'a soigné ; c'est à elle que je dois le bonheur de vous avoir revu ; elle a fait tout cela, monsieur.

— Merci, Charlotte, merci ; tu mets un peu de baume sur mes blessures ; tu me consolerais, si je pouvais être consolé. Viens avec moi, mon enfant ; quittons cette maison, fuyons ensemble, bien loin, dans des lieux où son nom ne viendra jamais frapper mon oreille. J'avais trois enfants, Dieu m'en laisse un, je dois le bénir.

— Mon père !... dit Charlotte.

— Monsieur... reprit Ange.

— Eh bien, demanda le père.

— Monsieur, c'est moi qui vous dirai tout ; car la position de Charlotte ne le lui permettrait point. Cet homme que vous avez maudit... nous l'aimons. Je l'admirais autrefois ; cette admiration est tombée, hélas ! mais elle... elle l'admire toujours. Moi, prêtre, moi, royaliste, moi, témoin ce matin de la mort de mon maître qu'il a laissé assassiner, j'ai juré de quitter ce toit, de ne plus le revoir, et je tiendrai ma parole ; mais, au jour du

malheur, ma parole a été donnée, je reviendrai, il me retrouvera.

— Bon et cher Ange ! répliqua le père reconnaissant malgré tout.

— Mais elle ! si elle l'abandonne, que deviendra-t-il ? C'est son ange gardien, monsieur ; c'est l'affection dévouée qui veille sur lui nuit et jour ; si elle le quitte, qui prendra sa place ? qui le défendra contre le poignard, contre le poison ? qui nous le conservera ? car, je vous l'ai dit, nous l'aimons, monsieur. Nous l'aimons, tout en déplorant ses erreurs, ses... crimes ; nous voudrions le sauver aux dépens de notre vie.

— Ah ! qu'il ne mérite point un tel dévouement !

— Il le mérite, mon père ; il le mérite, reprit vivement Charlotte, je vous l'ai dit : c'est un apôtre, c'est un prédestiné, et leur sort à eux, c'est d'être méconnus, d'être reniés, même de leurs proches. Je ne le renierai pas, moi.

— Pauvre enfant abusée ! tu crois donc en lui, en ses principes ?

— Dussiez-vous me maudire aussi, mon père, je ne vous tromperai point, je ne mentirai pas, je suis républicaine, et, pas plus que mon frère, je ne renierai ma croyance.

— Il ne me manquait plus que ce dernier trait,

dit le père en baissant la tête. Ah ! Dieu me punit de les avoir abandonnés. Comment les retrouvé-je ces enfants de mon amour !

Ange lui serra la main pour l'encourager ; la charité veille sur toutes les douleurs.

— Charlotte, reprit-il après un instant, veux-tu me suivre ?

— Si vous me l'ordonnez, mon père, je ne vous désobéirai pas.

— Ce sera par obéissance, n'est-ce pas ?

— Ce sera par affection, mon père, mais lui !...

— Oui, ton cœur sera près de ton frère, dont le spécieux et dangereux esprit t'a ensorcelée... Je comprends.

Pendant cette discussion, Robespierre restait debout, à la même place, sans faire un mouvement ; impassible en apparence, mais en réalité attendant impatiemment le résultat de cette lutte, non par tendresse, mais pour savoir jusqu'à quel point l'affection de sa sœur résisterait ; c'était une étude : cet homme étudiait tout.

— Mon cœur sera près de vous, mon père, et mon respect et tous mes soins. Cependant rien ne vous menace, vous pouvez vivre tranquille, à l'abri de tout, tandis que lui !...

— Oui, les haines et les mépris l'attendent, je le sais, et tu espères le sauver en te dévouant, pau-

vre fille ; ah ! je te pardonne ton erreur à toi ; elle vient d'une âme élevée et tendre, et tu n'en seras que trop victime. Reste donc, malheureuse enfant, jusqu'au jour où...

Il n'acheva pas : malgré sa colère, le père n'envisageait pas sans frémir l'échafaud de son fils.

— Je partirai seul, reprit-il après un moment.

— Mon père !...

— Non, vous ne partirez pas seul, mon ami, je vous suivrai.

— Vous nous quittez, Ange?

— Charlotte, de tous ses enfants il ne lui reste que moi !

Elle baissa la tête sous la vérité terrible de ces paroles, et, prenant la main de son père, elle la plaça sur sa tête en le priant de la bénir.

— Oui, je te bénis, triste victime résignée et volontaire ; je te bénis. Que Dieu te garde et te protége ! N'oublie pas ton vieux père, bien coupable peut-être, mais bien repentant aussi, qui expie sa faute et son abandon en renonçant à toi. Adieu.

Ce furent alors des embrassements, des sanglots, des larmes, auxquels Robespierre resta étranger ; il ne changea pas d'attitude. Avant de sortir, Ange se retourna et l'appela.

— Adieu, Ange, dit-il froidement ; quand vous voudrez revenir, la maison vous sera ouverte.

Le père attendit une seconde : s'il eût trouvé l'ombre du repentir, il fût revenu, il eût pardonné sans doute; mais cet homme de marbre ne fit pas un mouvement. M. Robespierre le montra d'un geste à Ange et à Charlotte, en ajoutant :

— Vous le voyez !

Ils disparurent tous les trois. A peine la porte fut-elle fermée que Maximilien, levant les épaules et prenant un flambeau pour aller se coucher, dit à demi-voix :

— Ce vieillard est fou !

Quant à Charlotte, elle suivit son père jusqu'à la rue; elle eut bien de la peine à s'arracher de ses bras, et elle passa le reste de la nuit en prières.

M. Robespierre, en s'éloignant, dit à Ange d'une voix brisée :

— Hélas ! j'ai perdu mes enfants, je n'ai plus qu'à mourir.

---

## XXI

### L'HIVER ET LA SOLITUDE.

Jeanne s'étourdissait dans son amour et dans sa faute, convaincue qu'elle la réparerait bientôt et que Montrieux deviendrait son époux. Elle attendait avec une vive impatience M. de Randay, qui n'arrivait pas ; mais, en revanche, l'hiver était venu ; madame de Saure et son jeune parent étaient retournés à Londres, en abandonnant la maison louée seulement pour la belle saison. L'un était obligé de se trouver plus fréquemment à son ambassade, l'autre pour les affaires des princes et de l'émigration, dont elle s'occupait activement, devait séjourner dans la grande ville. Jeanne les voyait bien à peu près chaque jour, mais quelle différence ! ce n'étaient plus ces longues soirées de

causeries, ces repas d'intimité, dont le cœur faisait tous les frais; ce n'était plus cette vie commune de tous les instants, où l'on pensait tout haut. Et puis, en amour surtout, rien n'est horrible comme d'avoir le moins après avoir eu le plus.

Elle tâchait cependant de prendre patience et raison ; Montrieux était toujours aussi tendre, il semblait l'aimer de la même manière, et déplorer comme elle la nécessité qui les séparait. Elle disait sans cesse à Martine :

— N'est-ce pas qu'il n'est point changé et que je puis compter sur lui ?

Elle se répétait cette *vérité* comme les poltrons chantent dans les ténèbres pour se persuader qu'ils n'ont pas peur.

Les mois passaient, et M. de Randay n'arrivait pas ; ses lettres étaient plus courtes et plus rares ; la dernière était empreinte d'une douleur et d'un découragement profonds, malgré son laconisme. Il ne parlait pas de retour. Jeanne disait sans cesse à madame de Saure :

— Il ne reviendra donc jamais !

Madame de Sévigné dit quelque part que les longues espérances usent la joie comme les longues maladies usent la douleur, et c'est vrai. Jeanne, à force d'attendre, n'attendit plus; elle se

laissa vivre au jour le jour, ayant peur de l'avenir, prévoyant tout au plus le lendemain. Madame de Saure ne la soutenait point ; elle semblait avoir une raison de la laisser à elle-même, et Montrieux venait souvent seul.

Vers le milieu de l'hiver, elle partit ; une mission l'emportait également. Tout allait bien, il ne fallait plus qu'activer les démarches ; on l'envoyait pour cela. Ce qui fut plus triste encore, Montrieux partit aussi. Sa mère le demandait ; il fallait la disposer à cette alliance, elle qui en avait rêvé une si belle ! et, si on refusait de la satisfaire, elle ne consentirait point à y renoncer.

Montrieux était de bonne foi ; il ne trompait point. Jeanne avait vu la lettre, il l'avait prise pour juge, et elle n'avait pu lui dire :

— Restez ! je le veux.

Il partit donc, aussi triste et aussi malheureux qu'elle ; non qu'il l'aimât aussi sérieusement, aussi profondément, mais cependant amoureux en homme d'honneur et disposé à tenir sa promesse. Il était impossible de vivre longtemps près de cette angélique créature sans l'apprécier, sans comprendre sa valeur, et sans désirer de la rendre heureuse. L'idée d'abandonner Jeanne ne lui venait même pas. Peut-être y avait-il au dedans de lui quelques petits murmures ; il eût voulu n'avoir pas

été si loin, il avait quelquefois des fièvres de liberté auxquelles il résistait. Cependant il partit, le même ou à peu près; mais cet *à peu près* pose dans l'avenir un jalon terrible qu'il est bien aisé de franchir, et qui, une fois dépassé, mène loin.

Il écrivit à Jeanne de toutes les postes; ses lettres étaient brûlantes ; à mesure qu'il s'éloignait d'elle, il l'aimait davantage. Il en est toujours ainsi, ce que l'on n'a plus reprend tous ses charmes. Quant à la pauvre enfant, elle dépérissait, passant ses journées entières, malgré l'humidité et le froid, à contempler cette maison déserte qu'il avait habitée et où elle ne le voyait plus. Seule dans le jardin sans feuilles, triste et malade, elle se promenait à pas lents sur la terrasse, la tête baissée, l'œil morne et rouge encore des pleurs versés la nuit. La fidèle Martine et Speranza la suivaient aussi tristes qu'elle. De temps en temps Martine lui disait :

— Madame, ne restez pas ainsi : vous vous rendrez malade tout à fait.

Alors elle se mettait à sourire, mais d'un sourire plus déchirant que les larmes.

— Martine, vois-tu, je ne serai jamais heureuse, moi ! cela ne se peut pas; je suis née pour souffrir. L'on me prendra Gustave, ou bien je mourrai avant de l'avoir revu. Si seulement le marquis arrivait !

Madame de Saure n'écrivait point; elle s'en était fait la loi, avait-elle annoncé en partant, pour ne pas trahir le secret confié à sa discrétion. Martine, par un instinct qui se rencontre quelquefois dans la fidélité canine, n'avait jamais aimé la comtesse. Les souffrances de Jeanne lui déchiraient le cœur; elle en accusait sa rivale.

— Sans cette belle dame rien ne se fût passé ainsi : vous n'auriez peut-être pas aimé le voisin, ou bien vous l'auriez aimé tranquillement, comme on s'aime, et cela ne vous eût point fait de mal. Je ne sais pourquoi je me défie d'elle.

Le mois de mars approchait, le soleil se montrait un peu à travers les brouillards de ce ciel brumeux et apportait quelquefois un rayon de gaieté dans le petit logis.

Un matin, Jeanne était seule : Martine était allée à Londres faire des commissions, le domestique apporta une lettre de Vienne; elle poussa un cri de joie; au moment où elle l'ouvrait, la porte, restée entrebâillée, se poussa brusquement, et elle aperçut M. de Randay, pâle d'émotion, debout sur le seuil et lui tendant les bras. Elle laissa tomber sa lettre, et, courant à lui, prête à s'évanouir de joie et de surprise; ils restèrent quelques instants embrassés, versant des larmes et sans prononcer un mot.

Enfin, Jeanne s'arracha la première à cette étreinte, et, le conduisant par la main à un siége, elle le regarda, lui montrant en même temps son visage flétri par les larmes et par les inquiétudes.

— Comme vous êtes changé, lui dit-elle; vous avez donc souffert?

— Beaucoup. Mais vous aussi, ma Jeanne, vous avez souffert et vous êtes changée. Pauvre enfant! le ciel vous devrait cependant bien un peu de bonheur.

— Il me le donnera, puisque vous voici revenu.

— Quelle joie de vous revoir, mon enfant!

— Pour longtemps, n'est-ce pas?

— Non, pas pour longtemps; bientôt l'expédition se mettra en route, et j'en ferai partie.

— Je ne vous demande rien sur votre voyage, pas même où vous avez été; ce sont des secrets sans doute?

— Qui ne vous importent pas, Jeanne; à votre âge, la politique a peu de charmes.

— La politique est sérieuse pour tout le monde, en ce moment, monsieur; notre sort à tous en dépend. La pauvre France sera-t-elle sauvée?

— Si elle est perdue, ce ne sera pas la faute de nos nobles princes et de ceux qui les servent. Nous sommes décidés à tout : nos fortunes, nos existences, tout sera sacrifié. Après! à la volonté de Dieu!

Mais parlons de vous, mon enfant; d'où vient qne vous êtes ainsi pâle et défaite? Vous n'avez pas été malade, du moins rien ne m'a fait craindre ce malheur.

— Non, je n'ai pas été malade, mais je le suis à présent; votre présence me guérira. Vous avez bien reçu toutes mes lettres?

— Oui; et vous toutes les miennes?

— Certainement, notre *intermédiaire* était fidèle et dévoué.

— En effet, vous m'avez écrit combien cette dame a de bontés pour vous; il me tarde de l'en remercier. Est-elle toujours dans la petite maison?

— Vous ne savez pas qu'elle est partie?

— Non, comment le saurais-je?

— Elle a été employée à la même mission que vous.

— Comment! la pauvre femme, on l'a donc envoyée en France aussi! mais c'est vouloir la tuer! Une femme n'aura jamais assez de courage pour disputer sa tête aux bourreaux.

— Vous savez combien elle est forte et énergique, cela me rassure un peu.

— Je ne le sais que par ouï-dire, car je ne la connais pas.

— Vous ne la connaissez pas! madame de Saure!

— Madame de Saure ! s'écria le marquis pâle et tremblant ; c'est madame de Saure qui a passé l'hiver près de vous, qui a reçu nos lettres ! ah ! je n'ai plus besoin de demander pourquoi vous êtes si douloureusement changée : il y a ici quelque honte ou quelque malheur.

— Quoi ! elle n'est pas venue de votre part ? quoi ! vous ne vous êtes pas réconciliés ! vous ne l'avez pas chargée de veiller sur moi ?

— Depuis qu'elle a quitté Arras, je ne l'ai pas même aperçue.

— Grand Dieu ! et ce billet, il est donc faux ?

Elle chercha à la hâte le billet que lui avait remis la comtesse et le montra au marquis : il le reconnut.

— Ce billet est de moi, seulement j'ignorais qu'elle en devait être le porteur. Je savais, sur la parole auguste qui m'avait été donnée, je savais que je pouvais avoir toute confiance en cette messagère au point de vue de la discrétion et de la sûreté ; je n'ai jamais entendu autre chose. Lorsque ensuite vous m'en avez parlé comme d'une amie, j'ai cru que c'était quelque noble dame émigrée, et je m'en suis rapporté à ce que vous m'en disiez vous-même. Mais madame de Saure ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! du moment où ce serpent a pénétré dans mon Éden, tout est perdu. Voyons,

je suis préparé, qu'avez-vous à m'apprendre?

Ses yeux tombèrent sur la lettre que Jeanne avait laissé tomber, dans sa surprise, et à laquelle elle n'avait plus pensé au milieu des explications qui précèdent; il la ramassa.

— Qu'est-ce ceci d'abord? le timbre de Vienne.

Il la lui rendit, car elle était cachetée, et, malgré son désir d'en connaître le contenu, il était trop bon gentilhomme pour violer le secret d'une lettre.

— Oui, le timbre de Vienne, répondit timidement Jeanne, en baissant les yeux.

— Et qui vous écrit de Vienne? qui connaissez-vous à Vienne?

— Lisez cette lettre, lisez-la, et vous verrez bien que je ne veux pas avoir de secret pour vous.

— Non, non, Jeanne, pas aujourd'hui, épargnez-moi. Si je dois apprendre quelque nouveau malheur, laissez-moi l'attendre, j'ai bien le temps de le savoir.

— Cependant, monsieur... mais ce n'est point un malheur, je vous assure.

— Qu'est-ce donc alors?

— Vous avez raison, vous l'apprendrez ce soir. Je vous l'avais écrit il y a plus de six mois, j'ai toujours gardé ma lettre que madame de... qu'*elle* a refusé de vous faire parvenir. Je vous la donne-

rai avec celle-ci, que je ne décachète même pas, vous saurez tout et vous prononcerez.

— Qu'il soit fait ainsi, chère enfant, puisque cela vous plaît davantage. Répondez-moi seulement, m'aimez-vous toujours?

— Toujours et plus encore, si c'est possible.

— Allons ! cela me donne du courage. Mais madame de Saure, madame de Saure !

— Ah ! oui, madame de Saure, répéta Jeanne toute rêveuse.

M. de Randay se frappa le front.

— Mais j'y pense, dit-il, cette lettre est de Vienne; elle est à Vienne.

— Comment ! madame de Saure est à Vienne? En êtes-vous sûr?

— Oui, puisque j'en arrive en ce moment. Elle y est et elle y figure dans les cercles diplomatiques. On m'avait proposé de me conduire chez elle.

— Ah ! elle est à Vienne !... à Vienne avec lui. Mon ami, je vous en supplie, donnez-moi cette lettre.

Le marquis la lui rendit sans la moindre observation. Elle la décacheta en lui disant :

— Vous le voyez, le cachet n'était pas rompu.

Elle lut. A mesure qu'elle lisait, son visage se rasséréna; elle lui tendit la lettre.

— Je suis tranquille, monsieur. Je ne crains ni madame de Saure ni ses mauvaises influences. Nous serons tous heureux.

Martine vint annoncer le souper; elle eut un moment d'embarras vis-à-vis de M. de Randay; Jeanne lui fit signe que tout allait bien; elle annonça alors et souhaita la bienvenue à son maître, qui la regarda fixement en lui demandant si tout s'était bien passé en son absence.

— Oui, tout s'est bien passé, monsieur le marquis; d'ailleurs madame la marquise...

— Me l'a dit certainement, et cela me suffit quant à elle; mais pour toi?

— Monsieur le marquis, quand madame est contente, je le suis toujours.

— Pauvre et bonne fille! murmura-t-il; c'est là la vraie fidélité.

Ils soupèrent avec une gaieté contrainte; l'un et l'autre pensaient à ce qui devait suivre. Aussitôt en sortant de table, ils se séparèrent. M. de Randay embrassa tendrement Jeanne en lui disant :

— Ne vous tourmentez pas, mon enfant; tout ce qui pourra être fait pour vous sera fait. Que Dieu vous garde cette nuit et le reste de votre vie.

Jeanne, rentrée chez elle, épia, cachée derrière les rideaux, l'ombre du marquis à sa fenêtre. Elle le vit ouvrir sa lettre, la lire, la poser sur son bu-

reau, faire le tour de sa chambre et revenir encore à la lettre, qu'il relut plusieurs fois. Ensuite il prit une plume, écrivit quelques lignes, la posa de nouveau, se promena, revint, écrivit encore, alla à sa fenêtre, l'ouvrit toute grande, revint à son bureau, relut ce qu'il avait écrit, se frappa le front, et déchira le papier en en jetant au loin les morceaux.

— Hélas! il souffre, dit Jeanne, et il m'en veut peut-être. Que Dieu lui envoie une bonne pensée et une consolation.

Le marquis s'assit ensuite près d'une table, appuyant ses bras; il posa sa tête dans ses mains, et resta immobile dans cette attitude. Jeanne n'eut plus la patience d'en voir davantage : elle se retira et se coucha en priant Dieu.

## XXI

### UN CŒUR ULCÉRÉ.

L'heure de déjeuner réunit le lendemain les habitants du cottage. Le marquis embrassa Jeanne avec plus de gravité qu'à l'ordinaire, mais avec autant de tendresse. Elle osait à peine lever les yeux sur lui.

— Mon enfant, dit-il, j'ai lu la lettre du comte de Montrieux, j'en ai été content. J'ai lu la vôtre, et tout ce que vous me dites est juste et vrai. J'ai des amis à Vienne, je leur écrirai aujourd'hui même ; si le jeune homme est ce qu'il paraît être, je ne mettrai aucun obstacle à vos vœux, trop heureux de votre bonheur. Vous pouvez le lui écrire. J'y mets une condition cependant.

— Laquelle ?

— Vous cesserez toute espèce de relation avec madame de Saure. Vous ne la verrez jamais ; si elle vous écrit, vous ne lui répondrez pas ; si elle vient chez vous, vous la chasserez ; vous ne souffrirez pas que cette femme vous approche, que je sois vivant ou que je sois mort. Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

— Elle ne peut venir à vous ou à moi que pour nous perdre. Fuyez-la, fuyez-la. J'ai toujours présentes ses dernières paroles : « Tout le mal que je pourrai faire à vous et aux vôtres, je le ferai. »

— Et moi qui l'aimais tant !

— Maintenant tout est réglé ; racontez-moi ce qui s'est passé en mon absence ; racontez-moi *tout*, Jeanne, si vous voulez que je puisse vous juger et vous donner mes conseils. Ne me craignez pas, je ne suis pas un juge, je suis un père.

M. de Randay parlait avec une gravité, un sang-froid indiquant le parti pris. Il s'était d'avance préparé ; son cœur débordait d'indulgence et de miséricorde. Déjà il avait trouvé le remède aux maux qu'il prévoyait. Il s'était disposé à entendre, à pardonner. Jeanne n'osa pas d'abord. Elle se fit arracher les aveux un par un. Elle raconta son amour, ses projets, son dévouement, ses craintes ; mais ce mystère d'amour, mais ce bonheur goûté

sous le sceau d'un secret inviolable; mais cette faiblesse chérie, elle ne put se décider à les dire; elle ne voulait introduire personne dans ce sanctuaire où elle adorait sa faute, non qu'elle la regrettât, mais parce qu'il est des choses qu'on n'avoue jamais quand on a vingt ans, dans la crainte de partager ce qui n'appartient qu'à deux cœurs qui s'aiment, à deux pensées réunies en une seule.

M. de Randay devina, sans le laisser paraître; ce fut pour lui un cruel moment.

— Maintenant, Jeanne, je sais tout, n'est-ce pas? J'écrirai aujourd'hui même, je vous le promets; si la réponse est conforme à mon attente, je vous remettrai aux bras de celui que vous avez choisi, et Dieu, j'espère, confirmera la bénédiction de mon amour. D'ici là, nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas? Il me serait trop pénible d'avoir à vous refuser ce que je saurais si précieux pour vous.

M. de Randay, après le déjeuner, partit pour Londres et ne revint que le soir; son visage était serein; il embrassa Jeanne plus tendrement que de coutume.

— Mon enfant, dit-il sans attendre davantage, j'ai eu d'excellents renseignements. Vous pouvez tout espérer. Je n'en écrirai pas moins à Vienne. L'ambassade tout entière ici retentit de ses louanges; je crois qu'il vous aime, du moins on me l'a

dit. Vous serez donc heureuse, ma Jeanne bien-aimée, et du haut du ciel votre mère me pardonnera.

A dater de ce jour, ils reprirent leur existence d'autrefois. Jeanne, tranquille et rassurée, écrivit à Montrieux tout son bonheur : l'arrivée du marquis, son consentement, l'avenir enfin qui se préparait; en terminant elle ajoutait :

« Au nom du ciel, Gustave, fuyez la comtesse de Saure; M. de Randay dit qu'elle est notre mauvais ange, et que, si quelque malheur nous arrive, ce sera par elle. Promettez-moi ce que j'ai promis au marquis; si vous voulez que je sois heureuse, ne la revoyez jamais. »

Cette lettre partie, Jeanne reprit sa gaieté; sa santé revenait, tandis que le marquis, au contraire, devenait de plus en plus triste et plus sombre. Il s'absentait fréquemment, restait longtemps éloigné, ne rendait jamais compte de ses démarches, jusqu'au moment où il dit :

— Jeanne, j'ai reçu la réponse de Vienne. Tout ce qu'il vous a dit est conforme à la vérité; c'est pour vous un parti aussi avantageux que je pouvais le désirer. Vous serez bientôt libre, et vous pourrez accepter son nom et sa fortune; tous mes vœux seront comblés.

Jeanne se sentit bien heureuse, mais elle ne le

laissa pas paraître. Elle devinait d'instinct cette jalousie inspirée aux parents par l'amour : sans s'en rendre compte, elle comprenait que ce sentiment involontaire rend odieux d'abord celui qui prend votre place dans un cœur exclusivement à vous jusque-là. Elle avait deux passions : celle de son amour et celle de sa tendresse filiale, et M. de Randay ne surprit pas dans son regard une autre expression que celle du bonheur d'être auprès de lui.

— Mon Dieu ! disait-elle, comme ce printemps qui revient est beau ! Et comme je suis heureuse d'en jouir avec vous !

— Bientôt, ma Jeanne chérie, nous serons séparés : bientôt je retourne en notre pays pour une expédition dangereuse; quand je serai loin, quand vous serez heureuse, pensez à moi, pensez-y souvent. Votre bonheur est le mien.

— Vous partez donc ?

— Oui, bientôt.

— Quand ?

— Je ne sais, et cette fois...

— Eh bien ?...

— Ce sera pour plus longtemps encore.

Il passait de longues heures dans son cabinet, à écrire, il voyait des gens d'affaires. Jeanne ne douta pas qu'il s'occupât de casser leur mariage.

Les jalons en étaient posés par le mariage même, par la façon dont il s'était accompli ; elle ne redoutait qu'une chose : l'aveu qu'elle devait faire aux juges de sa position vis-à-vis de M. de Randay.

— Je ne pourrai point parler de cela, disait-elle à Martine, et jamais je n'irai à ce tribunal.

Le marquis n'en parlait jamais, il en évitait les occasions. Depuis quelque temps, sa tristesse, sa préoccupation augmentaient. Il la regardait longtemps sans parler, des larmes roulaient dans ses yeux ; puis il s'avançait vers elle, l'embrassait vivement, et lui disait :

— Dieu vous fasse heureuse, mon enfant !

Un matin, à son réveil, on lui dit qu'il était parti avant le jour, et que, contre l'habitude, il avait emmené Comtois. Elle s'en étonna et s'en inquiéta.

— Qu'a-t-il donné pour raison de cette absence ? Il ne m'en avait pas prévenue hier au soir.

— La nécessité de voir un haut personnage.

— Et Comtois ?

— Comtois est allé pour le servir.

— Quand revient-il ?

— Je ne sais.

— Il n'a pas fait ses malles, au moins ? Il vaudrait mieux me le dire, j'aurais peut-être le temps de le voir encore au port.

— Tous ses effets sont encore dans sa chambre, comme au jour de son arrivée.

Cependant le marquis ne revenait point : dix fois elle renouvela les mêmes questions, et les mêmes réponses lui furent faites. Cependant elle ne se rassurait point. Un jour, qu'elle regardait sur la terrasse, elle vit passer plusieurs navires pavoisés avec le drapeau blanc et les fleurs de lis d'or. Son cœur battit à la vue de ces nobles insignes ; elle demanda ce que c'était :

— Madame, répondit le domestique, c'est une division de l'armée des émigrés qui part sous les ordres du comte de Sombreuil.

— Mon Dieu ! mais c'est impossible. Et M. de Randay, il est donc là sur un de ces vaisseaux ?

— Non, madame. Oh ! non, je puis bien le dire à madame à présent; on m'a recommandé le silence, mais il ne signifie plus rien. M. le marquis est parti d'un autre côté ; il est de l'escadre de débarquement.

— Êtes-vous sûr de ce que vous me dites-là, Joseph ?

— Si sûr, que j'ai une lettre à remettre à madame.

— Donnez-la-moi, donnez-la-moi vite.

Joseph alla la chercher. La lettre contenait ceci :

« Je n'ai pas le courage de vous dire adieu, mon enfant bien-aimée; je vous quitte comme

un lâche. Pardonnez-moi. C'est une souffrance trop forte pour moi que l'idée de ce dernier moment ; je n'ose pas en affronter la réalité. Je vais partir tout à l'heure. J'entends votre voix dans le jardin ; je vous aperçois souriante et tranquille, à travers les branches des arbres ; je ne puis me résoudre à jeter une larme sur cette joie pour l'éteindre ; je n'aurais plus la force de vous quitter, je briserais ainsi votre avenir par ma faiblesse, il vaut mieux s'enfuir. J'espère que cela vous affligera moins aussi. Je suis forcé de vous laisser seule encore, ce ne sera pas pour longtemps ; la mère de votre fiancé viendra vous prendre bientôt sous son aile, c'est une noble femme, capable d'apprécier les nobles cœurs. Vous saurez un jour jusqu'à quel point je vous ai aimée, vous saurez si j'ai rempli envers vous les devoirs que j'ai acceptés ; d'ici là vivez heureuse, insouciante du présent et de l'avenir, en songeant quelquefois à celui qui vous aime tant.

« Je vous écrirai bientôt ; répondez-moi exactement et ne me cachez rien, ma Jeanne ; vous savez jusqu'à quel point je suis à vous. »

— Ah ! c'en est fait, je ne le verrai plus ! dit la jeune fille en reployant la lettre. Dieu me l'a pris à jamais.

## XXIII

### LA DERNIÈRE EXPIATION.

Quelque temps après la mort du roi et les événements que nous avons racontés, Robespierre, en revenant un soir des Jacobins, se trouva subitement indisposé. Sa sœur était seule avec lui et une servante. Augustin avait accepté une tournée dans le Midi. Ange avait tenu son serment; il n'habitait plus sa chambre. Il venait souvent chez Charlotte, en ses heures de solitude, mais n'avait pas revu Maximilien depuis la scène où il avait assisté. Charlotte le priait en vain; il refusait toujours, et, lorsqu'elle l'interrogeait d'une manière plus pressante sur son père, il éludait la question.

— M. Robespierre se porte bien, répondait laconiquement le prêtre.

— Où est-il ? Ne puis-je le voir ?

— Le couvent des Trappistes où il s'est retiré est si austère, que moi aussi je suis souvent mis à la porte. L'essentiel, c'est qu'il est sauvé.

— Que Dieu l'y maintienne.

Le jour même où Robespierre fut indisposé, il vit sa maison envahie par tous les partis ; on ne savait auquel entendre. On venait savoir de ses nouvelles; les uns guidés par leurs craintes, les autres par leurs espérances. Son antichambre était pleine de ses rivaux et de ses créatures ; les Duplay s'emparèrent de son alcôve et ne laissèrent pour ainsi dire pas à Charlotte de place auprès de lui. Elles s'empressèrent à le soigner, avec une affectation dont elle fut vivement blessée, à ce point d'arracher une tasse des mains de la mère, lorsqu'elle la présentait au malade.

— Je suis là, madame, dit-elle fièrement, et je ne laisse point soigner mon frère par des étrangers.

Madame Duplay, déjà si aigrie contre elle, ne put lui pardonner ce mot ; elle le lui rendit, à quelque temps de là, d'une manière sanglante, lorsque le dictateur fut retourné chez elle. Charlotte, malgré son impertinence, allait chaque jour voir son frère ; elle lui envoyait souvent des sucreries, des confitures, qu'il aimait beaucoup. Un matin,

elle lui fit porter un bocal de conserve d'abricots, madame Duplay le rendit à la servante, en ajoutant :

— Remportez cela, je ne puis souffrir que chez moi on empoisonne Robespierre.

Pauvre Charlotte ! qui eût donné mille fois sa vie pour son frère, elle eut longtemps ce propos sur le cœur ; mais elle se tut, dans la crainte de l'affliger en accusant ces femmes qu'il aimait tant.

Le soir donc qu'il était malade, quelques amis pénétrèrent jusqu'à lui, entre autres Fouquet-Tinville et Fouché, toujours épris de Charlotte, demandant sans cesse sa main, qui lui était sans cesse refusée. Fouquet-Tinville, au milieu du silence imposé dans une chambre de malade, sortit un papier de sa poche.

— Robespierre, je suis chargé de te remettre ceci ; c'est contre mon habitude, mais je n'ai pu tenir à l'insistance d'un vieux original condamné et exécuté aujourd'hui, et j'ai consenti à m'en charger. Il m'a menacé de tous les châtiments de l'autre monde, si je m'y refusais ; ainsi voilà ma commission faite, et je me lave les mains de ce qu'il y a là-dedans, je ne l'ai même pas lu.

— Tu as eu tort ; c'était ton devoir.

— Veux-tu que je te débarrasse de ce soin, maintenant que tu es prévenu. Je t'en rendrai bon

compte; d'autant plus que cette affaire est étrange.

— Qu'est-ce donc ?

— Ce vieux drôle a été amené à l'audience pour avoir troublé la marche du tombereau de la guillotine, ce matin même à la première fournée, en criant : Vive le roi ! et mille autres sornettes. On ne l'eût point condamné pour cela, s'il eût tenu à quelque chose ; mais un homme sans aveu, sans appui, sans famille ; un homme ramassé dans la rue ; il valait mieux réserver la clémence pour une meilleure occasion, n'est-il pas vrai ?

Tous se mirent à rire.

— Je l'ai donc fort chargé, je ne sais de quoi, et il a été condamné à l'unanimité ; le particulier est son interrogatoire : quand je lui ai démandé son nom, il m'a répondu :

« — Damiens.

« — Comment, Damiens ?

« — Oui, Damiens, le neveu de Jean-François Damiens. Le sang qui coule dans mes veines est celui d'un régicide !

— Mon Dieu ! s'écria Robespierre incapable de maîtriser son premier mouvement en cet instant terrible. Donne, donne cette lettre. L'as-tu lue ?

— Le cachet est encore intact, regarde.

Ce n'était pas pour Maximilien une garantie suffsante ; il savait par expérience comment on pou-

vait enlever un cachet et le remettre. Il le regarda avec le plus grand soin avant de le rompre. Rassuré par cet examen, il lut :

« Robespierre, c'est à toi que j'ai voulu adresser mes dernières lignes, c'est à toi que j'ai voulu envoyer mes derniers vœux ; tu connais mes enfants, et tu les leur transmettras fidèlement de ma part. Dis à mes fils que je leur pardonne comme père et comme chrétien, au moment de paraître devant Dieu ; mais que, comme sujet et comme homme, j'emporte l'exécration de leur souvenir. Dis-leur que je n'ai pu supporter la vie qu'ils m'ont faite, et l'opprobre dont mon nom est couvert, j'ai voulu mourir. La religion me défend de me tuer moi-même ; elle me permet de confesser ma foi et de la payer du martyre, c'est ce que je fais. Je m'en irai avec l'image de Dieu dans le cœur, et le nom de l'illustre maison de Bourbon sur les lèvres. Depuis longtemps je suis préparé à cette heure suprême ; elle ne m'effraye ni ne me surprend.

« Dis à ma fille toute ma tendresse, toute mon admiration pour elle, que son dévouement conduit à l'abîme ; sa conduite est sainte et noble, j'en suis fier.

« Quant à mon fils aîné, je suis et serai toujours le même à son égard. Seulement l'heure de la clémence est passée, je m'en vais l'accuser de-

vant Dieu. Qu'il le sache, et qu'il se prépare, car son moment n'est pas loin, à lui.

« N'est-ce pas, Robespierre, que mes derniers vœux seront remplis. N'est-ce pas, tu te charges, toi, de mes vœux et de mes avis, pour mes enfants? C'est à toi que je les adresse, comme à celui qui connaît le mieux mes fils. Adieu ! »

Après avoir lu cette lettre, Robespierre resta longtemps absorbé, combattant sa douleur et ses remords pour ne pas les laisser paraître. Jamais il n'éprouva rien de semblable. Son père mort, et mort de cette manière ! Il en voulut connaître les détails.

— Et ce vieillard n'a-t-il rien dit ensuite?

— Je lui ai demandé pourquoi, étant le neveu d'un régicide, il avait crié, Vive le roi ! par les rues?

« — Parce que je déteste le parricide de mon oncle; parce que je l'ai vu commettre sous mes yeux une seconde fois, approuvé par vous tous, monstres que vous êtes ; parce qu'il faut une punition à la France, et que moi je dois être le premier puni, à cause des crimes de ma famille.

« Je lui ai fait ensuite bien des questions auxquelles il a refusé de répondre, et, lorsqu'il a entendu son arrêt, il s'est retourné vers l'auditoire et s'est mis à crier de nouveau :

« — Vive le roi !

« Il y a eu alors des cris et des apostrophes que j'ai fait taire. Ce vieux m'intéressait par son courage et sa fermeté ; il m'en a remercié par un sourire. Puis, après l'audience, pendant qu'ils attendaient dans la chambre des condamnés, il a demandé à me faire une révélation. Je suis venu. Tu sais comme je suis ponctuel, et comme je sais m'acquitter de mes fonctions.

— Sans doute.

— J'ai consenti cependant à accepter cette lettre pour toi ; j'ai promis de n'en pas prendre lecture et de te la remettre telle que je la recevais. Et puis ce singulier être a ajouté :

« — Robespierre doit me savoir bon gré de mourir comme je meurs, j'emporte dans la tombe un secret qu'il connaît ; je le délivre d'un embarras; je m'en vais dans un monde où j'espère la justice, ne pouvant l'obtenir en celui-ci, et je suis trop dégoûté de la vie pour y pouvoir rester davantage, vos bourreaux me rendront service.

« Il est monté le premier dans la charrette, à côté d'un vieux prêtre, et tous deux ont marmotté des prières. Me reconnaissant dans la foule, il m'a crié :

« — Vous direz à Robespierre que j'ai prié pour lui.

« Je ne l'ai plus revu. Cet homme était certainement ou un fou, ou un grand sage ; j'en ai rarement vu partir de cette manière, moi qui en vois tant partir.

— Cet homme était un honnête homme, Fouquet-Tinville, un homme de croyance et de dévouement. C'était... c'était l'ami de mon père. Je l'ai beaucoup connu dans ma jeunesse, et je connais ses enfants.

Sa voix expira malgré lui sur ces derniers mots. Tout à coup un souvenir le frappa, il frémit.

— Était-il seul quand on l'a arrêté?

— Absolument seul.

— Quoi ! il n'avait pas près de lui un jeune homme, un prêtre?

— Non.

— Qu'est devenu Ange? se demanda-t-il. L'a-t-il donc abandonné? Mon père ! mon père !

En dépit de lui-même la nature reprit ses droits; il eut un redoublement de fièvre, et la nuit il fut assez malade pour donner de l'inquiétude à ses amis.

---

## XXIV

### LA SUPRÊME ABSOLUTION.

Robespierre fit brûler devant lui la lettre de son père, et se promit de n'en jamais parler à Charlotte ni à Augustin. Le mystère dont la vie de leur père s'était entourée continua donc pour eux; ni les Duplay ni aucun de ses amis ne soupçonnèrent ce nouveau malheur, dont l'impression fut cependant assez profonde chez lui pour le rendre gravement malade. Madame Duplay, pendant cette maladie, cria à tous ses amis qu'il était mal dans cet appartement, qu'il manquait de soins, que Charlotte à elle seule ne pouvait accomplir ce qu'elle et ses filles avaient su faire. Elle les endoctrina si bien, qu'ils l'entourèrent et le conjurèrent de retourner chez Duplay. Il résista pour la formé

et finit par céder, il en avait envie. Cornélie lui plaisait, et d'ailleurs il s'y croyait mieux gardé.

Charlotte fut profondément blessée de ce manque d'égards et d'affection, mais, selon son excellente nature, elle en fut blessée sans se plaindre et sans accuser personne. Elle se résigna à aller voir son frère chez des étrangers hostiles, et son humeur, ses soins, sa tendresse, n'en furent point un instant altérés. Plus seule que jamais, car Ange resta un mois sans reparaître, inquiète de lui, inquiète de l'avenir de ses frères, nourrissant encore cette pensée cachée, ce sentiment désintéressé et sublime qui depuis plusieurs années remplissait sa vie, il en résultait, dans sa contenance, dans sa démarche, une gravité triste qui imposait.

Depuis longtemps le marquis avait cessé toute correspondance avec Robespierre ; par un accord tacite et sans qu'ils s'en fussent rien marqué, leur amitié était au moins suspendue, si ce n'est détruite. Charlotte ne savait donc rien de lui. Il est presque superflu d'ajouter que Massion n'était pas plus instruit qu'elle, et que, malgré ses fréquents voyages à Paris, l'accusateur public d'Arras, l'associé aux cruautés de Joseph Lebon ne lui donnait pas plus de lumières. Elle en était réduite à ses seules pensées, bien noires et bien décourageantes. La puissance de son frère l'effrayait pour lui,

elle sentait instinctivement la fragilité de cet édifice élevé si vite, et son éclat même l'épouvantait.

Au moindre bruit dans la rue, elle croyait à une émeute dont son frère serait victime. Elle écoutait tout, elle s'informait avec une anxiété déchirante ; malgré son aversion pour les Duplay, elle allait chaque soir attendre Robespierre, au retour de la séance et des Jacobins. Elle épiait sur son front ses ennuis, ses embarras, elle le consolait par de douces paroles.

— Courage, mon frère, lui disait-elle, courage ! la tâche est rude, mais la gloire sera grande.

Il la remerciait par un sourire, par un serrement de main, et puis il se rejetait dans la lutte.

Après six semaines, Ange revint plus mélancolique que jamais. Il garda fidèlement le secret de M. Robespierre, mais il avait cessé de croire à Maximilien, et, hors le jour des Sainte-Amaranthe, ainsi que nous l'avons dit, il ne chercha point à le voir.

— Robespierre ne sortira pas de ce tourbillon, ma bonne Charlotte, il y est trop enfoncé, et il est entouré de trop de misérables qui le perdent. Nous aurons besoin de tout notre courage, prions donc pour qu'il ne nous manque pas.

Le temps marchait et faisait autour d'eux un vide immense ; à chaque instant de nouvelles vic-

times tombaient, de nouvelles voix s'élevaient pour maudire, et la marche du dictateur s'embarrassait davantage dans le sang dont la route était inondée. On parla du procès de la reine. Charlotte courut chez son frère :

— La reine ! s'écria-t-elle, la reine ! il faut au moins sauver la reine, ou la foudre nous écrasera ! Si vous la laissez périr, je n'oserai plus regarder ma chère relique, je la croirai baignée dans ce sang royal et innocent. Maximilien, c'est une femme !

— Hélas ! hélas ! ma sœur, qu'y puis-je faire? Je ne suis pas le maître du Comité de salut public de la Convention, j'ai ma voix, celle de quelques amis; ses ennemis sont nombreux, au contraire, et, s'ils croyaient que je veux la sauver, elle n'en périrait que plus vite. Nous serions perdus, elle et moi, voilà tout. C'est une nécessité que je déplore, pourtant il faut la subir.

Ange, de son côté, faisait rage, depuis la translation de la reine à la Conciergerie. Il entrait et sortait vingt fois par jour.

— On peut la faire évader, si Maximilien s'y prête, j'ai de quoi acheter les gardiens ; qu'il nous garantisse seulement contre les recherches une fois qu'elle sera dehors. Jetez-vous à ses genoux, Charlotte, et obtenez-nous tout cela. Je donne ma

vie, je la donne de bon cœur, j'en donnerais mille si je les avais, mais qu'il nous aide, qu'il rachète ses crimes passés, le sang qu'il a laissé verser, en rendant une mère à ses enfants, une reine à la France, une noble et sublime femme à l'histoire.

Charlotte demandait en vain. D'un autre côté, les Duplay se réjouissaient de voir tomber enfin cette orgueilleuse Autrichienne , objet de leur haine et de leur envie. On osait faire des plaisanteries sur sa misère, sur son dénûment, sur cette douleur immense dont son âme était abreuvée et qu'elle portait avec tant de résignation et de majesté.

— Je l'ai vue, disait Cornélie, et ce ne sont plus les brocarts et les diamants qui la parent, elle expie à présent les souffrances du peuple qu'elle a foulé aux pieds. L'Autrichienne est notre ennemie, elle a fait tuer nos frères par ses soldats ; il faut qu'elle meure, mais qu'elle meure bien humiliée, bien dégradée auparavant, que nous jouissions de son supplice, et qu'elle tombe à son tour devant notre vengeance, en demandant grâce.

Charlotte ne put en entendre davantage, elle se leva rouge d'indignation ; son frère n'était pas là.

— Ce que tu dis, citoyenne Cornélie, est indigne d'une femme, d'une républicaine, et, si c'est ainsi que vous comptez établir l'ère nouvelle, que vous

croyez la faire respecter et chérir, vous êtes dans une erreur déplorable. La république est assez forte pour mépriser la vengeance, elle est assez grande surtout pour ne pas craindre une femme. Il serait digne d'elle de la rendre à la liberté, à son pays, et de marcher fièrement, noblement, dans sa voie, appuyée sur son droit et non pas sur de basses cruautés qui la déshonorent. Quant à celle que vous appelez l'Autrichienne, vous pouvez verser son sang, mais vous ne l'abaisserez pas, mais vous ne l'humilierez jamais. Plus vous la persécuterez, plus vous la ferez grande ; plus vous la ferez souffrir, plus vous la rendrez intéressante, plus vous lui ferez de partisans.

Cornélie et sa mère affectèrent de rire de cette défense, elles n'en furent pas moins très-irritées, et la pauvre Charlotte n'en devint que plus victime de leur méchanceté.

— Vois, dirent-elles à Robespierre, vois ta sœur qui devient aristocrate et qui défend la veuve Capet ! Fais-la donc taire ; si tes ennemis l'entendaient, ils croiraient qu'elle parle d'après toi, et tu ne t'en relèverais point. N'est-ce pas assez de cet abbé de Randay, que tu protéges contre nous tous et qui est d'une hardiesse insolente? Cet homme fait plus de mal à la révolution que dix autres ; il se multiplie. Massion disait hier qu'il ne

dormait jamais, et que nuit et jour il nous suscitait desembarras.

Robespierre ne répondait jamais; pourtant, ces plaintes laissaient en lui des traces, et chaque jour Charlotte le trouvait plus froid, plus indifférent ; elle n'en continuait pas moins son œuvre de dévouement pour lui, de charité pour les malheureux. Infatigable comme son ami, elle l'aidait de toutes ses forces, mais ni l'un ni l'autre ne purent rien pour la reine. Ange fut sur le point d'être pris, lorsqu'il essaya de parvenir jusqu'à elle, afin de lui prêter au moins les consolations dernières. Il ne dut son salut qu'à un sang-froid et à une présence d'esprit merveilleuse.

Désespéré, ne pouvant l'arracher au supplice, il voulut au moins sauver son âme. Il alla trouver Chauveau-Lagarde et Tronson-Ducoudray, ses héroïques défenseurs. Il se nomma, son nom était vénéré de tous les royalistes.

— J'ai tout tenté, tout essayé, messieurs, leur dit-il, nous n'arracherons pas la victime à ces tigres, songeons à la chrétienne, puisque la reine, puisque la femme sont immolées. J'ai demandé au Comité de salut public la permission de la voir, pour la préparer à la mort, on m'a refusé.

— Donniez-vous votre nom?

— Et mon adresse.

— Comment! vous vivez encore?

— Je sais qui me protége; mais je succomberai tôt ou tard. On m'a répondu que Marie-Antoinette recevrait les avis d'un prêtre assermenté, et moi, qui la connais, je sais que cela n'est pas vrai; je sais qu'elle le refusera comme on m'a refusé.

— En effet, on nous l'a dit aussi.

— Cependant elle ne peut mourir sans absolution. Prévenez-la que dans la maison 398 de la rue Saint-Honoré, troisième étage, à la deuxième fenêtre, j'irai l'attendre pour l'absoudre. Qu'elle se confesse à Dieu en chemin, et moi, son ministre, en son nom je lui donnerai ce pardon qu'il ne refuse jamais à ceux qui se repentent. J'aurai sur la tête un chapeau noir fort grand, et à la main un ruban tricolore que j'agiterai. Ces couleurs détestées nous serviront de signal; c'est le plus sûr.

Le message d'Ange fut fidèlement transmis; il avait ajouté encore :

— Dites à la reine que je suis le jeune abbé auquel un jour, dans les jardins de Trianon, elle a donné ce reliquaire, il ne m'a jamais quitté depuis lors; dans mes voyages lointains et dans les dangers plus grands de cette misérable révolution, il m'a servi de talisman et d'égide. Il sera sur mon cœur jusqu'à mon dernier soupir.

La reine ne put retenir un faible sourire à ce

souvenir invoqué, un de ces sourires semblables au soleil d'hiver à travers les nuages et les tempêtes. C'est un pâle reflet, plus triste que l'orage même.

Le 15 octobre, le jugement fut prononcé. Le soir, Ange se rendit chez Charlotte.

— Mon amie, lui dit-il, passez demain la journée en prière, demandez à Dieu de ne pas punir votre frère, de ne pas punir la France, car demain la tête d'une femme innocente et noble, la tête de Marie-Antoinette d'Autriche tombera sous la hache du bourreau, comme est tombée celle du saint martyr, Louis de Bourbon, Louis de France. Et les rois de l'Europe assistent à ce spectacle, immobiles et impuissants ! Et le neveu de la reine, ses sœurs, ses frères la laissent mourir sans rien tenter pour son salut ! Ils méritent le sort qui les attend, les insensés ! Ils ne voient pas que ce gouffre où tombe la couronne de saint Louis les engloutira tous ! Ah ! si je n'étais pas un ministre de paix, je crierais : Honte et malheur sur eux !

Le 16, ainsi qu'il l'avait annoncé, l'abbé de Randay était à son poste, chez une fidèle créature, ancienne femme de chambre de Madame Louise de France, qui ne l'avait quittée qu'au seuil du couvent et dont le dévouement pour la famille royale était resté inaltérable. Il vit avancer le funèbre cortége;

il vit la fille des Césars marcher à la mort sur une ignoble charrette, au milieu des huées et des injures de la plus vile populace. Il la vit résignée, douce, mais belle et fière encore, toujours reine, même en ce moment d'abaissement suprême ; il la vit ne jetant sur ce peuple égaré qu'un regard de pardon et de miséricorde. Elle le chercha des yeux, et, lorsqu'elle l'aperçut, un rayon de béatitude éclaira son visage. Elle baissa la tête sous la bénédiction d'en haut, sous l'absolution suprême donnée au nom du Seigneur à la martyre qui allait mourir, puis elle passa, et Ange la suivit tant qu'il put la voir, et, quand elle eut disparu, il alla se jeter à genoux au fond de la chambre, en sanglotant, demandant au Seigneur de ratifier la sainte formule qu'il avait prononcée, de pardonner à la victime ses fautes, aux bourreaux leur crime.

Lorsqu'on lit l'histoire de la révolution, même dans les écrivains révolutionnaires, une honte et un dégoût vous saisissent au cœur en voyant combien cette nation, qui a été si grande, s'est abaissée dans ses vengeances. L'histoire d'aucun peuple n'offre rien de pareil. Les Anglais ont tranché la tête de Charles I^er^, mais jusqu'à la fin ils lui ont conservé les honneurs de son rang, ils ont respecté en lui son caractère indélébile, aucune insulte ne lui fut adressée. Son supplice ne manqua

ni de dignité ni de grandeur; ils traitaient avec lui de puissance à puissance, et, pour monter sur l'échafaud, il n'eut qu'à franchir une fenêtre de son propre palais; jusqu'au dernier moment encore il fut *Charles, roi.* La nation se respecta dans celui qui l'avait gouvernée; elle le jugea, elle le condamna en le trouvant coupable, selon ses principes et ses intérêts ; mais elle le frappa comme l'eût frappé Dieu, sans traîner dans la fange ce corps fait à son image. Elle lui donna un cercueil de velours et le fit inhumer en chrétien.

Nous, au contraire, nous nous sommes dégradés jusqu'à la honte, jusqu'aux dernières bornes du mépris ; nous avons jeté à pleines mains cette honte et ce mépris à la face de nos victimes. Avant de les tuer, nous les avons abreuvées d'outrages, nous leur avons présenté, comme au Christ, le fiel et le vinaigre, nous avons lâchement abusé d'une victoire rendue facile par leur bonté et leur clémence, pour les tuer mille fois avant de les tuer tout de bon. Nous avons craché au visage d'un roi, le plus honnête homme de son royaume; nous avons traîné dans les égouts une reine belle et courageuse, digne de l'admiration du monde entier ; nous avons couvert d'opprobre et d'ignominie la majesté tombée devant la colère d'un peuple furieux et insensé ; nous avons torturé des femmes,

des princesses, madame Élisabeth, un ange! Louis XVII, un enfant! Ah! tout cœur honnête et loyal, à quelque opinion qu'il appartienne, ne peut regarder de sang-froid une telle ignominie du premier peuple de l'univers, de ce peuple jusque-là si noble, si chevaleresque. On ne peut aimer une révolution qui imprime sur nos fronts une pareille tache, et, si une main vigoureuse et hardie ne les eût pas arrêtés cette fois, d'autres taches sanglantes et aussi honteuses se fussent jointes à celle-ci.

Étonnez-vous donc des fléaux qui nous frappent, étonnez-vous de ce que la colère divine ne s'apaise pas et reste sourde à nos prières. Les crimes et les lâchetés ne sont pas expiés encore, et le Christ l'a dit :

« Le sang innocent versé par les pères retombera sur les enfants, jusqu'à la quatrième génération. »

---

## XXV

### LA PUNITION D'UNE FAUTE.

Il est de ces pressentiments qui nous suivent en dépit de tout, que rien ne chasse et que rien ne peut effacer. Jeanne resta convaincue que le marquis succomberait dans cette campagne, et qu'elle ne le reverrait jamais. En vain Martine fit-elle luire à ses yeux le prisme de l'espérance, elle le repoussait toujours.

— Non, non, disait-elle, tout bonheur est perdu pour moi ; c'en est fait, je suivrai ma destinée, et ma destinée est de souffrir jusqu'à la fin.

Elle écrivit chaque jour à M. de Randay, dont elle recevait des lettres à chaque occasion ; elle écrivit aussi chaque jour à Montrieux, dont la correspondance devenait insensiblement moins active.

En vain attendait-elle cette missive de sa mère, promise à la tendresse inquiète du marquis et que celui-ci lui avait annoncée ; la missive n'arrivait point. Montrieux n'en parlait même plus ; son retour à lui se retardait aussi, sous différents prétextes, tous puisés dans la nature même des affaires diplomatiques. Il fit différents voyages, pendant lesquels il n'écrivit point, et la pauvre Jeanne dut se résigner à cet apparent oubli.

— Madame, disait Martine toujours consolante, il paraît qu'il en est ainsi pour toutes les femmes d'ambassadeurs.

— Que mon mari quitte donc alors bien vite cette carrière et revienne dans notre petite maison ; on y vit heureux ensemble.

— Madame, ce serait grand dommage ? C'est un temps à passer ; après cela, M. le comte deviendra un très-grand seigneur, et tous ces honneurs-là seront pour madame.

— Ah ! que m'importent les honneurs ! c'est lui que je veux !

Les amoureux sont ainsi, surtout les amoureuses, car chez les hommes le désintéressement est rarement assez complet pour qu'ils s'oublient entièrement. Ils conservent leurs autres passions, ils les enferment et les musèlent, pour les retrouver au besoin, lequel besoin ne manque point d'arriver

lorsque l'amour diminue. Ah ! que de larmes répandues pour cet amour ! Que de douleurs, que de déceptions, que d'illusions envolées et de fleurs flétries qui ne refleurissent jamais ! Je suis de l'avis d'une vieille femme fort expérimentée en cette matière, et qui disait :

— L'amour est comme la guerre, une belle chose à raconter quand on en est revenu.

Jeanne attendit encore, elle attendit longtemps, et le temps s'écoulait et n'apportait rien avec lui ; cette beauté s'étiolait loin du soleil du bonheur. Les lettres de Montrieux, devenues plus rares, cessèrent entièrement. L'inquiétude fut à son comble. En vain écrivit-elle, nulle réponse n'arrivait. Martine, la voyant dans cet état désespéré, imagina, un matin, sans rien dire, de se rendre à Londres et de s'informer à l'ambassade d'Autriche.

— M. le comte de Montrieux-Kirbourg ? demanda-t-elle toute tremblante de la réponse qu'elle allait recevoir.

— Il n'est pas ici, mademoiselle.

— Je le sais ; mais quand reviendra-t-il ?

— Jamais.

— Jamais !

— Ou pas de longtemps du moins ; il a quitté cette ambassade, et il est nommé secrétaire en

Espagne. Il doit être parti pour sa destination.

La pauvre fille sentit ses jambes se dérober sous elle, elle fut obligée de s'asseoir.

— C'est-il bien vrai ce que vous dites là, monsieur?

L'employé se mit à rire.

— C'est très-vrai, mademoiselle ; ce qui n'empêche pas que, si vous avez quelque chose à lui faire dire, quelque message à lui envoyer, vous pouvez nous en charger ; il lui parviendra, je vous en réponds.

Martine n'écoutait pas. Ses larmes tombaient comme des perles égrenées, une à une, sur son visage. Elle songeait à Jeanne, au désespoir qu'elle allait lui porter, elle qui eût donné sa vie pour la voir heureuse.

— Ah ! dit-elle tout haut et sans songer au lieu où elle se trouvait, je ne lui dirai rien.

— Et cela le punira beaucoup, vous avez raison, répliqua le commis, prenant le change; il faudrait toujours agir ainsi avec les infidèles ; quand on est aussi gentille que vous, on ne manque pas de consolateurs.

— Merci, monsieur, répondit la fidèle et naïve créature, je me consolerais bien, moi; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

— Ah ! ce n'est pas de vous ! Vous avez un

bon petit cœur alors de pleurer sur les infortunes des autres.

— Ce n'est pas *les autres*, c'est ma maîtresse !

Mot du cœur et que pas un domestique de notre époque ne saurait trouver.

Elle se leva en parlant ainsi ; et, s'enveloppant dans sa mante, elle partit sans en écouter davantage. C'était pour elle un lourd fardeau qu'un pareil secret à porter seule. Le révéler à Jeanne ; elle ne s'en sentait pas la force, et Jeanne n'avait pas d'amis qui pussent partager le soin de l'instruire. Que faire alors ? Elle entra chez une compatriote qu'elle connaissait, lui demanda une plume et de l'encre et écrivit tout au marquis, en le conjurant de lui donner ses ordres.

« Si vous pouviez revenir, monsieur, pour l'apprendre à madame, vous me rendriez un grand service, car je ne sais ce que je vais faire, et ma pauvre maîtresse est bien faible et bien malade, elle ne supportera point une nouvelle semblable. »

Ensuite elle revint à la petite maison. Jeanne, indifférente à tout, s'était à peine aperçue de son absence ; elle était assise, selon son habitude, au bord de la Tamise, et regardait couler l'eau sans la voir.

— Ah ! te voilà, Martine ! dit-elle du même ton

qu'elle aurait dit : Tu vas partir ! Tu arrives de Londres ?

— Oui, madame.

— Quoi de nouveau ?

— Je ne sais rien, je n'ai rien demandé, j'ai rapporté les papiers publics.

— Donne-les, je les lirai, on y parle sans doute de l'expédition.

Martine, dont la défiance et la crainte du malheur n'allaient pas jusqu'aux journaux, qu'elle ignorait, les lui remit, y compris un appendice qu'elle avait acheté d'un crieur public, au moment de quitter la ville. Ne comprenant pas très-bien l'anglais, elle n'avait entendu dans sa diffuse annonce que les mots de France, de Bretagne, de Vendée et de Quiberon. Une sorte de rumeur autour d'elle lui avait appris une nouvelle importante, mais elle n'avait pu se faire expliquer en quoi elle consistait, et elle était incapable de lire un mot d'anglais.

— Voyez, madame, dit-elle en remettant à Jeanne les gazettes, voilà ce qu'il y a de plus nouveau.

Madame de Randay ouvrit la feuille avec indifférence, ainsi qu'elle faisait tout, elle en parcourut les premières lignes sans y rien trouver de digne d'attention.

— Ils t'ont volée, tes colporteurs, Martine, dit-elle, tout ceci est d'une platitude ! Ah ! voici qui m'intéresse davantage, des nouvelles de la cour de Vienne. Voyons ! il est question de changements dans les ambassades.

Elle lut quelques lignes à voix basse, puis, jetant un cri déchirant, elle ajouta :

— Parti !

— Comment, parti? dit Martine en ramassant le fatal papier, qui pouvait se douter que ces sots barbouilleurs imprimaient cela sur leurs colonnes?

Jeanne ne l'entendait pas ; ses yeux se fermaient, sa tête retombait sur sa poitrine, elle s'affaissait tout entière sous la douleur qui la frappait. La pauvre servante courut à elle, la prit dans ses bras, la releva, la couvrit de ses larmes en lui disant, comme à un enfant :

— Pauvre petite ! pauvre petite !

Jeanne n'entendait et ne répondait rien.

— Je l'aurai tuée, pensa Martine en s'arrachant les cheveux ; il fallait me méfier de cela et de ces maudits Anglais avec leur baragouinage. Ce n'est certainement pas cela qui les agitait ainsi ; il doit y avoir autre chose. C'est peut-être une bonne nouvelle, et comment le savoir?

Elle prit Jeanne dans ses bras, la porta sur un

canapé, la fit revenir, et, quand elle eut ouvert les yeux, elle lui dit :

— Voyons, madame, ce n'est peut-être pas vrai ; on dit : Menteur comme une gazette. Et puis, vous n'avez pas tout lu, voyez, voyez encore cela ; ils en parlaient fort, à ce que je crois ; qu'est-ce que c'est ? Quelque chose qui vous consolera peut-être. Lisez !

Jeanne prit en effet le papier qu'elle lui présentait presque machinalement, elle lut : c'était le désastre de Quiberon, c'était le nom des morts et des blessés, parmi lesquels, avec une notice héroïque, se trouvait le marquis de Randay.

Jeanne jeta un cri affreux, et laissa tomber la feuille, mais bientôt, ainsi qu'il arrive toujours dans les grandes douleurs, bientôt le doute vint à sa pensée et elle voulut relire cette fatale annonce.

— C'est impossible ! dit-elle, il n'est pas mort, cela ne peut être vrai, Martine, dis-moi que cela n'est pas vrai, dis-le moi, je t'en conjure.

— Non ! non ! madame, cela n'est pas vrai, M. le marquis ne se laisserait pas tuer comme cela, à moins que..... Relisez, relisez donc, madame.

Jeanne lut en effet; elle lut un à un ces mots qui se gravaient dans son cœur en caractères de feu, elle les répéta lentement.

— Hélas ! hélas ! Martine, hélas ! cela est écrit. Ah ! j'ai tout perdu maintenant, il ne me reste plus rien sur la terre !

— Et moi, dit timidement la fidèle servante.

Jeanne ne l'entendait plus. Cette nature, ployée depuis son enfance à la douleur, avait usé toutes ses forces ; il ne lui en restait point pour ces coups désastreux, pour cet abandon complet de toutes choses et de tout ce qu'elle avait aimé. Affaissée sous cet horrible fardeau, elle resta immobile, à la même place, sans parler, sans penser, pour ainsi dire ; elle souffrait, elle ne pleurait même pas. De temps en temps seulement elle répétait :

— Mort ! mon Dieu, mort ! et *lui*, plus que mort, infidèle !

Martine trouva dans son dévouement des raisonnements et des espérances qui ramenèrent sur les lèvres de Jeanne un sourire de pitié.

— Madame, M. de Montrieux reviendra, il reviendra pour vous épouser. Vous êtes malheureusement une riche héritière maintenant, vous avez les domaines de Randay, vous avez l'argent de M. le comte, et la mère de M. de Montrieux n'aura plus rien à dire ; il va écrire demain, aujourd'hui ; nous le verrons bientôt, j'en ai le pressentiment.

— Non, non, Martine, non, il ne reviendra pas ; rien ne reviendra plus pour moi ; je suis seule dé-

sormais sur la terre, je dois expier aussi la faute de ma naissance, que mes parents n'ont point suffisamment expiée sans doute ; il faut encore une victime innocente ; ce n'est point assez des coupables, soumettons-nous.

Elle se leva comme à l'ordinaire ; elle alla comme à l'ordinaire, s'asseoir au bord du fleuve ; elle n'attendait plus rien cependant ! Martine la suivait en silence ; elle n'osait lui parler, elle n'osait interrompre ces réflexions si sérieuses, que Jeanne ne semblait pas appartenir à ce monde. Pourtant la pauvre fille s'étonnait et s'alarmait de cette douleur muette, de ce calme apparent, de cette absence de larmes qui lui paraissait inexplicable.

— Pourquoi pleurerais-je aujourd'hui, Martine, plutôt que demain, plutôt que les autres jours ; ma vie doit être désormais la même, je n'ai plus que la solitude, l'abandon, les regrets ; c'est mon seul partage, il faut m'y soumettre et m'y accoutumer, puisque Dieu le veut.

Les jours, les semaines se passèrent, et aucune nouvelle n'arrivait. Seulement on vit un matin débarquer le pauvre Comtois, vieilli de dix ans, rapportant les derniers adieux, les dernières volontés de son maître.

Il raconta sa fin héroïque, il raconta comment

il eût pu se sauver, comment ses compagnons l'avaient presque emporté dans les barques, et comment il s'était soustrait à leurs efforts pour se rejeter dans la mêlée, où il avait trouvé la mort.

— Il voulait mourir, disait le vieillard à Martine; il voulait laisser madame libre de se marier sans le scandale d'une rupture, il n'a pas été à Quiberon pour autre chose.

— Il vous l'a dit, Comtois?

— Non, mais je l'ai vu, mais je l'ai compris, je le connaissais si bien! Ah! quelle perte pour nous! Pourvu que son sacrifice ne soit pas inutile.

— Hélas! M. de Montrieux ne revient pas; il ne reviendra jamais peut-être. Il a oublié ses serments, et c'est un trompeur comme les autres.

Comtois poussait de gros soupirs, il pleurait son maître, il pleurait sur sa maîtresse, il eût donné sa vie pour la rendre heureuse, et ce fut lui qui lui porta le dernier coup.

En sortant chaque soir, il rencontrait un homme de mauvaise mine, qui se promenait dans l'ombre, enveloppé dans son manteau; il le fuyait sans doute, ou bien il craignait d'être reconnu, ou bien il méditait quelque mauvais dessein. Comtois, malgré son âge et sa faiblesse, était brave et résolu, il s'avança un jour vers ce mystérieux personnage, et, se mettant devant lui, il lui barra le chemin. Il

allait lui demander pourquoi cette obsession, pourquoi cette opiniâtreté à errer ainsi autour du logis de sa maîtresse, lorsqu'en le voyant de plus près, un rayon de la lune éclaira le visage qu'il dissimulait avec tant de soin, et Comtois ne put retenir un cri involontaire :

— M. Massion !

L'homme fit un geste de mauvaise humeur et chercha à s'éloigner, mais Comtois le saisit par la manche et le retint malgré lui.

— Vous ne vous en irez pas ainsi, et maintenant moins que jamais ; je veux savoir ce que vous faites là, ce que vous prétendez, ce que vous désirez de nous.

— Je ne prétends rien, je ne désire rien, je me promène sur une route, et je vous prie de me laisser passer.

— Encore une fois non, vous ne passerez pas. Je ne vous crains guère, je suis armé, je suis résolu, je défends ma maîtresse, et il faudra me tuer pour que je vous lâche.

Massion n'était guère plus jeune que Comtois, mais il avait moins de vigueur, et la partie était égale. Il n'essaya pas de lutter ; d'ailleurs, il avait réfléchi, sans doute, et, se tournant en face du vieillard, il lui dit avec assurance :

— Eh bien ! vous demandez ce que je veux ! je

vais vous le dire, je veux voir votre maîtresse.

— Voir ma maîtresse, pour la tourmenter, la torturer encore ! Vous, la cause de son mal ! vous, la cause de la mort de mon maître ! Vous n'entrerez pas, je vous le défends. Que faites-vous en Angleterre ? N'avez-vous pas tué le roi et la reine? N'avez-vous pas décimé la noblesse? N'êtes-vous pas triomphant ?

— Je suis proscrit.

— Vous !

— Je suis proscrit par des ingrats dont j'ai voulu le bonheur; sans Robespierre, qui m'a fait évader, je montais sur l'échafaud de Danton, de Camille Desmoulin ; vous voyez bien qu'il ne faut pas me craindre et que je suis incapable de faire le mal.

— Vous ! vous êtes capable de tout. Où demeurez-vous? quelles sont vos ressources?

— Je suis caché ici près, dans un cabaret ; je suis pauvre, je suis malheureux, je veux voir ma fille.

— Vous ne la verrez pas.

— Ma fille est veuve, ma fille n'a que moi, je n'ai qu'elle, je veux la voir, vous dis-je, et je la verrai.

— Je vous jure, moi, monsieur, que vous ne la verrez pas, encore une fois, et je saurai bien vous en empêcher.

— Ah ! ah ! c'est ce que j'éclaircirai, et, si vous êtes le maître chez la veuve de votre bienfaiteur.

Ils s'entreprirent encore de propos; enfin Massion s'échappa en menaçant Comtois de pénétrer malgré lui jusqu'à la marquise.

Le brave domestique courut à la maison, entra chez Jeanne, en appelant Martine, et, lorsqu'ils furent tous les trois réunis.

— Madame ! Martine ! il faut nous hâter de faire les paquets, de nous sauver d'ici, ou bien il faut aller chez le constable, quérir main-forte et nous faire garder au logis, il n'y a pas d'autre parti à prendre.

— Pourquoi? demandèrent-elles toutes les deux en même temps.

— Parce que le diable est déchaîné, parce que M. Massion est ici et qu'il veut vous voir.

Jeanne devint pâle comme une morte. Elle se leva involontairement, comme pour s'enfuir.

— Bon Dieu ! ayez pitié de moi ! s'écria-t-elle; il ne me manquait plus que ce dernier coup.

— Oui, M. Massion veut vous voir, reprit Comtois de plus en plus en colère ; il est proscrit, il est malheureux, il est dans la misère, et il a tout bonnement médité, j'en suis sûr, de se rattacher à vous.

Depuis ses malheurs, Jeanne s'était jetée dans les bras de la religion ; sa piété, déjà très-vive et

très-régulière, avait pris un caractère plus profond, plus complet ; elle ne vivait plus que par la prière et la résignation.

Les paroles de Comtois éveillèrent en elle des idées de devoir, d'expiation qui la frappèrent vivement ; elle songea que Massion était son père aux yeux des hommes, qu'elle l'avait longtemps regardé comme tel, et qu'elle ne pouvait l'abandonner, malgré ce qu'il lui avait fait souffrir. Elle se recueillit un instant, et, joignant les mains :

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, donnez-moi la force.

Dieu l'exauça sans doute, car, après quelques instants, alors que ses domestiques la regardaient étonnée, elle leva les yeux avec un calme et une assurance qu'ils ne comprenaient pas ; toute trace d'émotion avait disparu.

— Nous ne nous enfuirons pas, mes amis, nous n'appellerons pas le constable, mais vous irez chercher M. Massion tout à l'heure, Comtois, et vous l'introduirez ici. Il a le droit d'y être reçu, et ce que j'ai lui appartient.

— Quoi ! madame, vous voulez...

— Je veux que vous m'obéissiez, Comtois ; je veux que vous vous rappeliez qui je suis, quels sont mes devoirs et que vous m'aidiez à les remplir. Je n'ai plus que cela à faire ici-bas.

Comtois et Martine se regardèrent ; et Comtois seul représenta à sa maîtresse qu'il ne savait où trouver Massion à cette heure, et qu'il ne pouvait le lui amener ce soir-là.

— Il fallait lui demander sa demeure; puisque vous ne l'avez pas fait, vous irez l'attendre à l'endroit où vous l'avez rencontré ces jours-ci, jusqu'à ce que vous le rencontriez de nouveau, et que vous le conduisiez près de moi. Allez, et laissez-moi prier maintenant.

Il y avait tant de dignité dans l'attitude de la jeune femme, que ses gens n'osèrent pas répliquer. Comtois salua humblement et se retira. Jeanne passa la journée tout entière enfermée chez elle ; le soir elle descendit au salon et attendit, après avoir envoyé son valet de chambre à la recherche de celui qu'il ne voulait pas trouver. Il le trouva néanmoins, et, l'abordant avec une colère concentrée.

— Monsieur, lui dit-il, suivez-moi.

— Ah ! ah ! seigneur Comtois, qui a raison de vous ou de moi ? En étais-je sûr ?

Comtois poussa un grand soupir et marcha devant sans répondre, son cœur était trop plein. Massion entra après lui chez la marquise; celle-ci, à son aspect, devint plus pâle encore et se leva.

— Monsieur, lui dit-elle en faisant un effort su-

prême, vous êtes ici chez vous ; si vous voulez bien y accepter un asile, j'espère que vous serez heureux des soins que je vous offre.

— Ah ! vraiment, répliqua Massion, en s'étendant dans un fauteuil, avec un mouvemeut de bien-être et d'insolence tout à la fois, vous êtes une bonne fille, Jeanne, et je n'en attendais pas moins de vous. Je reste, puisque cela vous fait plaisir ; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

## XXVI

### LAISSEZ PASSER LA JUSTICE DE DIEU.

Cependant la révolution marchait à pas de géant en France, et à chacun de ses pas elle laissait des victimes. Non-seulement ses ennemis étaient sacrifiés, mais encore ses enfants, ses partisans les plus dévoués, triste conséquence des excès et des crimes. Les hébertistes, les dantonistes avaient disparu avec leurs chefs après les girondins; Robespierre n'avait plus qu'un degré à franchir pour arriver au pouvoir suprême, mais c'était le plus difficile, mais ses rivaux, éclairés par le sort de ceux qui les précédaient, lui posaient des obstacles, et, certains de succomber, ils voulaient au moins se défendre. La conspiration du 9 thermidor éclata.

Je l'ai dit souvent et je le répète encore, je ne fais pas de l'histoire, pourtant il me faut prendre mes personnages au milieu des séances terribles auxquelles ils assistaient; tout était terrible à cette époque de sang.

Robespierre, interpellé vivement par Tallien et consors, faillit même être assassiné ; il eut le tort, à son point de vue, de ne pas agir avec assez de force, de ne pas appeler à son aide le peuple et les égorgeurs, dont il était encore le maître, et de se laisser prévenir par ses ennemis. Qu'espérait-il? quels étaient ses plans? Nul ne le sait, il a emporté son secret dans la tombe. Il n'est point à croire néanmoins qu'il ait agi sans dessein. Un homme de ce caractère peut se tromper, mais il ne donne rien au hasard.

En vain ses partisans, ses amis le supplièrent de prendre un parti vigoureux ; il s'y refusa, sous le vain prétexte de respecter la Convention et de ne pas s'attaquer à elle, lui qui en faisait partie.

— C'est d'un mauvais exemple, disait-il, je ne le ferai jamais.

Son arrestation fut décrétée après une des plus épouvantables discussions dont cette arène ait été témoin ; Saint-Just, Couthon, Lebas, furent arrêtés avec lui. Augustin eut un mouvement magnifique.

— Je demande qu'on m'arrête aussi, s'écria-t-il, si mon frère est coupable je le suis comme lui, j'ai partagé toutes ses idées, tous ses projets, j'ai participé à toutes ses actions; je veux être traité ainsi qu'il le sera; quelle que soit sa destinée, elle doit être la mienne.

On ne lui refusa pas sa demande, bien entendu; une victime de plus pour ce monstre avide de sang, pour cette révolution qui, véritable Saturne, dévorait ses enfants l'un après l'autre, c'était peu de chose. On emmena les deux frères ensemble, avec leurs amis.

Ils furent conduits au Comité de sûreté générale, à l'hôtel de Brienne, sur la place du Carrousel. En passant, ils rencontrèrent soixante-deux condamnés qu'on menait à la mort, et pour lesquels la foule, lassée de tant de meurtres, et voyant luire des jours meilleurs, cria :

— Grâce ! grâce !

Henriot, qui les conduisait, les fit exécuter néanmoins. La veille même, André de Chénier, Roucher, l'auteur des *Mois*, avaient péri. Quelques semaines de plus les eussent sauvés, hélas !

Du Comité les accusés allèrent successivement à toutes les prisons ; on ne les reçut nulle part, l'ordre était donné. Par qui ? On ne le sut jamais avec certitude. Le peuple, ou plutôt la lie du peu-

ple révolté, délivra ses tribuns et les conduisit à l'Hôtel de ville, où les attendait le conseil municipal. C'était élever autel contre autel. La Convention se regardait comme souveraine, et, lorsque Henriot et ses hordes imaginèrent de l'envahir, elle opposa toutes ses résistances, et résolut d'en finir avec les factieux.

Robespierre, à l'Hôtel de ville, libre encore, refusa d'agir; il résista à toutes les prières.

— Nous n'avons donc plus qu'à mourir? s'écria Couthon.

— Tu l'as dit, répliqua Maximilien.

— C'est toi qui nous tue ! ajouta Saint-Just.

Robespierre frémit : il avait sous les yeux, auprès de sa main, une feuille de papier timbré à la marque de la Commune. Cette feuille contenait un appel à l'insurrection, et n'attendait que sa signature; il prit une plume et traça les premières lettres, puis il s'arrêta, puis il repoussa la feuille loin de lui, et murmura en soupirant :

— Il ne le faut pas !

Et à cette même heure la Convention le mettait hors la loi !

Bientôt la place, l'Hôtel de ville, furent envahis; bientôt les troupes arrivèrent jusqu'à ce petit groupe d'hommes naguère tous-puissants, maintenant poursuivis à leur tour. Lebas présenta un pistolet

à Robespierre, en en conservant un pour lui ; Couthon et Saint-Just, assis auprès d'une table, restaient impassibles, et le flot montait, et le bruit approchait, et dans quelques secondes ils tomberaient aux mains de leurs bourreaux. Au premier coup de crosse contre la porte, Lebas se tira un coup de pistolet dans le cœur ; Augustin, convaincu que son frère en allait faire autant, ouvrit une fenêtre et se précipita pour mourir en même temps que lui ; il se cassa une jambe. On frappe à coups redoublés, la porte cède, et une multitude furieuse se précipite dans la chambre.

Robespierre se leva, et déjà l'arme fatale cherchait le chemin de son cœur, lorsqu'une main se posa sur la sienne et l'arrêta, lorsqu'une voix bien connue murmura à son oreille :

— Maximilien, pensez à Dieu !

Ses regards se tournèrent vers le doux visage d'Ange, qui le contemplait les yeux pleins de larmes ; il allait lui répondre lorsqu'un coup de feu retentit au milieu des cris et des huées.

— C'est lui ! c'est le tyran ! Il est frappé ! répétèrent mille voix.

— Maximilien, mon frère, continuait le prêtre, Dieu est grand, et votre ami est près de vous, ayez confiance et courage.

La balle atteignit le dictateur dans la mâchoire

et la lui fracassa; son sang tombait à flots sur la table et sur cette feuille de papier où son nom se trouvait commencé; il ne perdit cependant ni la tête ni la mémoire, car il s'empara de la feuille et la montra à Ange, en lui faisant signe de la prendre.

Ange étanchait son sang, agenouillé devant lui, comme s'il n'eût pas été entouré de sicaires qui voulaient sa mort et qui la demandaient à grands cris. Un des plus avancés le montra à ses camarades, en vociférant :

— Voyez cet homme ! c'est son complice, sans doute; qu'il le suive donc !

— Non, mes amis, reprit le jeune homme, en ôtant son chapeau et en montrant cette tête si belle, si placide, si merveilleusement évangélique, je ne suis point son complice, je suis son ami, et je le suivrai partout, vous n'aurez pas besoin de m'y contraindre.

Ces paroles simples, vraies, bien senties, imposèrent à cette multitude un respect involontaire, et, à dater de ce moment, le prêtre ne fut plus inquiété une seule fois dans cette mission sublime qu'il était venu chercher.

Au premier bruit de révolte, au premier soupçon du danger, Ange, qui depuis la mort de la reine n'avait pas vu Robespierre, se précipita à sa

recherche. Il le suivit dans ses différentes stations; il arriva en même temps que lui à l'Hôtel de ville. Lorsqu'il voulut y pénétrer après lui, on lui en refusa l'entrée. Il attendit. Quand l'assaut commença, il se mit en avant, et entra avant tous les autres dans la salle de l'Égalité, où devait se dénouer ce grand drame, et où seul il apportait une pensée de consolation et de tendresse.

Cette scène se passait pendant la nuit. A l'aube les prisonniers furent emmenés aux Tuileries. La main charitable du ministre de Dieu entoura de linges la blessure de Maximilien, et, à défaut de cordiaux qu'on lui refusa, il la bassina avec de l'eau fraîche. On plaça ensuite le blessé sur un brancard, porté par quatre hommes. Ange, sans crainte comme sans reproches, marcha à côté de lui, pressant sa main quelquefois, se baissant vers lui et lui adressant de ces mots que la religion seule et une grande affection pouvaient trouver en un pareil moment. Léonard Bourdon, Barras, qui présidaient à cette justice de Dieu, aperçurent ce jeune homme, qui semblait isolé au milieu de cette foule exaspérée ; ils demandèrent quel était ce courageux consolateur.

— Un ami de ce monstre, repliquèrent plusieurs voix ; mais il a l'air si bon, il est si brave, qu'on a pas eu le courage de l'éloigner.

— Robespierre ne mérite pas cette consolation, répliqua Barras ; mais c'est là une trop belle action pour la punir. Respectez cet homme, et qu'on ne lui fasse point de mal, je l'interrogerai aux Tuileries.

En effet, pendant qu'on installait les prisonniers dans la salle d'attente de la Convention, Barras, chez lequel il restait toujours un peu du gentilhomme, fit venir Ange que deux hommes gardaient à vue et le questionna.

— Ton nom ? dit-il.

M. de Randay le regarda, sans répondre d'abord ; ils étaient seuls, le commandant avait écarté les témoins, pour rester maître de la situation.

— Mon nom ? répliqua-t-il enfin ; vous voulez le savoir, marquis de Barras. Je suis l'abbé de Randay.

— Taisez-vous, taisez-vous ! dit Barras en regardant autour de lui, avec effroi, vous nous feriez massacrer tous les deux. Et que faites-vous auprès de Robespierre ?

— J'y viens en ministre de Dieu, j'y viens en ami d'enfance ; j'y viens remplir le devoir de ma profession et de mon cœur.

— Et vous ne craignez pas ?

— Je ne crains rien, Dieu est avec moi. Si le pécheur a un moment de repentir, et qu'il soit payé de ma vie, ce ne sera pas trop cher.

— Vous connaissez, vous aimez Robespierre ?

— Si je le connais, si je l'aime !

Ange raconta en quelques mots toute sa vie ; il parla de son enfance, de sa jeunesse, de la révolution qu'il avait combattue ; il supplia Barras de le laisser au poste qu'il avait choisi ; il fit valoir la protection de Mme Tallien, qu'il voyait souvent en secret et qui était pleine d'intérêt et d'admiration pour lui. Il toucha Barras et l'entraîna de telle sorte, qu'il le reconduisit lui-même auprès de Robespierre en recommandant qu'il fût respecté.

— C'est un fou, dit-il à ceux qui l'entouraient, mais c'est un bon patriote ; Tallien et moi nous avons nos raisons pour le laisser faire, qu'on ne le dérange pas.

Robespierre était étendu immobile sur une table, une chaise renversée soutenait sa tête, et ses yeux fermés refusaient un regard à la foule immense et joyeuse qui le contemplait dans son abaissement, dans son agonie. Son sang coulait toujours et formait des caillots dans sa bouche. Il se ranima et l'étancha avec peine. Ange avait obtenu un peu d'eau et de vinaigre, et de temps en temps il en humectait ses lèvres brûlées par la fièvre et par la chaleur. Quelques paroles de tendresse et d'exhortation, prononcées à voix basse,

entendues par le patient, valaient à l'ami, au prêtre un regard de reconnaissance.

Legendre, qui entra pour injurier Robespierre, demanda à son tour quel était cet homme assez hardi pour donner des soins à l'oppresseur du peuple.

— C'est un médecin, répliqua vivement un jeune officier chargé par Barras de veiller sur le sublime consolateur. On l'a mis là pour l'empêcher de mourir avant de monter sur l'échafaud et pour que la justice de la nation fût satisfaite.

— Ah ! c'est bien alors, dit Legendre ; il faut en effet qu'il meure où il voulait nous conduire tous, à la guillotine.

Ce supplice dura six heures ! il dut lui rappeler celui du roi et de la reine qu'il avait ordonnés ! Enfin, il fut conduit au comité de sûreté générale, et de là à l'Hôtel-Dieu, où on le pansa. Ange le suivait toujours ! rien ne le rebutait, ni les menaces, ni les mauvais traitements ; il avait sa force dans le Seigneur.

De l'Hôtel-Dieu ils allèrent à la Conciergerie ; et, comme on ne lui permit pas d'entrer, malgré ses prières, il attendit à la porte. Il n'attendit pas longtemps ; on retira bientôt Maximilien pour le conduire au tribunal révolutionnaire ; Ange y pénétra malgré tout ; il parvint jusqu'auprès des ac-

cusés, et les regards de Robespierre rencontrèrent les siens. Le prêtre joignit les mains et leva les yeux au ciel. Le mourant répondit par un faible sourire et un imperceptible mouvement. Même en ce moment il restait maître de lui.

Après le jugement, après la condamnation vint le supplice, et l'abbé de Randay, bien que sans aucun repos, presque sans nourriture depuis vingt-quatre heures, ne voulut point abandonner celui qui allait mourir. Il marcha près de la charrette, autant qu'il lui fut possible de le faire, et quand la foule l'en écartait, il y revenait encore. Devant la maison de Duplay, où l'on fit arrêter le cortége, pour narguer Robespierre, Ange trouva moyen de s'approcher tout à fait et de jeter à son ami ces paroles :

— Courage ! pensez à Dieu !

Le flot les sépara. Au pied de l'échafaud il les réunit une dernière fois. Maximilien passa auprès de l'abbé qui le regardait avec une tendresse ineffable ; en ce moment-là seulement la glace de ce cœur se fondit, il rendit ce regard comme il l'avait reçu et monta les marches d'un pas ferme. Ange baissa la tête, le couteau tomba pendant qu'il adressait à Dieu une fervente prière, mais il n'osa pas absoudre ce grand coupable sans savoir s'il s'était repenti.

— Au Tout-Puissant le jugement et la miséricorde, pensa-t-il ; je donnerais ma vie pour son âme, mais c'est au Seigneur lui seul qu'appartient la justice ; il la fera.

---

# ÉPILOGUE

Aussitôt après l'exécution de Robespierre, Ange rejoignit Charlotte, pour essayer de la consoler. Il la trouva dans un désespoir affreux, auquel son amitié seule apporta quelque soulagement. Charlotte, même après la punition, ne voulut jamais reconnaître la culpabilité de son frère. Pour elle il resta toujours le sublime génie, l'envoyé de Dieu, le grand redresseur de torts, incompris, mal jugé, mais incapable d'une action, d'une pensée mauvaise. Elle vécut seule et triste, sans liens, sans famille. La mort du marquis de Randay, son seul amour, acheva de briser son cœur, et cependant elle mourut fort âgée, en 1833, dans un petit appartement au cinquième, sur le quai Saint-Michel.

L'empereur Napoléon I^er^ et, après lui, le roi

Louis XVIII, lui donnèrent une pension, sa seule ressource ; ils savaient quels services elle avait rendus à l'humanité pendant la Révolution, combien de têtes elle avait sauvées, combien de misères elle avait secourues.

Ange, n'étant plus protégé par Robespierre, fut bientôt arrêté, car son zèle ne se ralentit pas. On le condamna à la déportation. Le navire sur lequel il s'embarqua fit naufrage en pleine mer par une voie d'eau, et sa mort fut digne de sa vie. Il nageait admirablement, la mer était calme; on le vit, tant que ses forces le lui permirent, allant de l'un à l'autre des malheureux naufragés, le crucifix à la main, pour les soutenir et les exhorter ; enfin il se sentit défaillir, il résista tant que cela lui fut possible, et les marins qui montaient la chaloupe et qui tâchaient de le rejoindre, le virent disparaître dans l'abîme, tenant encore élevé le signe du salut, qui disparut à son tour ; tout était fini !

Jeanne, la pauvre victime, vécut encore quelques années près de Massion, dont la méchanceté et la vengeance n'étaient point satisfaites, et cependant jamais un murmure, jamais une plainte n'échappèrent à l'angélique enfant. Elle souffrit tout, en chétienne et en martyre. Massion lui apprit, avec une joie cruelle, que Montrieux s'était marié, que, détourné d'elle par les conseils,

par les obsessions de son éternelle ennemie, par l'absence, par l'ambition, par cette nature d'homme si changeante et si oublieuse, il avait formé d'autres liens, sans lui accorder même un regret. Elle baissa la tête sous cette nouvelle épreuve et demanda au ciel des forces pour la supporter.

Enfin, Massion mourut ! Jeanne avait acheté la petite maison de la Tamise, elle ne voulut plus la quitter et y resta avec Martine, son unique amie, dans les exercices de la piété la plus vive et la plus régulière. Tout à ses regrets, à ses espérances, tout à l'amour divin, elle trouva d'immenses consolation, dans la certitude d'une autre vie. Ce fut un ange d'expiation sur la terre, jusqu'à ce que Dieu la rappela auprès de lui pour en faire un ange de lumière, dans la gloire de ses élus.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

# TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

---

Corbeil, typ. et stér. de Crété.


A. M. VEROL SENIOR
ENCADERNA
E
VENDE LIVROS
Rua Augusta, 171 - Lisboa
KALENDARIOS
A. M. VEROL SENIOR
LIVREIRO
LISBOA
ENCADERNADOR
Rua Augusta, 171
Borracha para Lapis
Impressões em Lithographia
A. M. VEROL SENIOR
ENCADERNADOR
EM
TODO O GENERO
R. Augusta, 171 - Lisboa
Lapis
A. M. VEROL SENIOR
LIVREIRO
Rua Augusta, 171
LISBOA
Ouro em folha
Deve Haver Caixa



A.M. VEROL SENIOR
LIVREIRO
LISBOA
ENCADERNADOR
Rua Augusta, 171
Riscadores
DE
Livreiros
Memorial
A.M. VEROL SENIOR
ENCADERNADOR
EM
TODO O GENERO
R. AUGUSTA, 171-LISBOA
Razão
A.M. VEROL SENIOR ENCADERNA
E
VENDE LIVROS
Rua Augusta, 171-Lisboa
Registo
de
CORRESPON-
DENCIA

